# La bibliothèque numérique Digimom

Maison de l'Orient et de la Méditerranée (MOM) - Jean Pouilloux
CNRS / Université Lumière Lyon 2

**http://www.mom.fr/digimom**

Le projet de bibliothèque numérique Digimom est issu de la volonté de la bibliothèque de la MOM de communiquer à un public élargi et/ou distant, une sélection d'ouvrages libres de droit. Il est le fruit de la collaboration entre les personnels de la bibliothèque et du Service Image.

La sélection des titres proposés répond à la fois à des besoins de conservation des originaux mais surtout à la volonté de rendre à nouveau accessibles des ouvrages rares afin de promouvoir gratuitement la diffusion du savoir et de la culture dans les champs d'investigation propres à la Maison de l'Orient et de la Méditerranée.

Dans le respect du code de la propriété intellectuelle (articles L. 342-1 et suivants), la reproduction et la communication au public des documents diffusés sur Digimom sont autorisées à condition de respecter les règles suivantes :

- mentionner la source qui a permis la reproduction de ces documents sous leur forme numérique de la façon suivante : « Digimom – Maison de l'Orient et de la Méditérranée, Lyon - France » ;
- ne pas utiliser ces documents à des fins commerciales ;
- ne pas modifier ces documents sans l'accord explicite de la MOM.

## *The digital library Digimom*

*The digital library Digimom results from the will of the library of the Maison de l'Orient et de la Mediterranée to communicate to a widened and distant public a set of royalty-free books. This project was carried out by the library staff with the technical collaboration of the Images department.*

*Digimom fulfills at the same time needs for conservation of the originals, and the will to make rare books once again accessible in order to promote the free of charge diffusion of knowledge and culture in the fields of investigation specific to the Maison de l'Orient et de la Méditerranée.*

*In the respect of the French code of intellectual property (articles L. 342-1 and following), the reproduction and the communication to the public of the documents diffused on Digimom are authorized with the proviso of complying with the following rules:*

- *State the source which has enabled the production of these documents in their digital form: "Digimom - Maison de l'Orient et de la Méditerranée, Lyon – France".*
- *Do not use these documents for commercial ends.*
- *Do not modify these documents without the explicit agreement of the Maison de l'Orient et de la Méditerranée.*

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DES BEAUX-ARTS
ET DES CULTES

---

# MISSION SCIENTIFIQUE

# EN PERSE

ANGERS, IMP. DE A. BURDIN, RUE GARNIER, 4.

# MISSION SCIENTIFIQUE

EN

# PERSE

PAR

J. DE MORGAN

TOME QUATRIÈME

## RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES

*PREMIÈRE PARTIE*

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1896

# PRÉFACE

Comme l'indique le titre lui-même de cet ouvrage, le volume que je présente aujourd'hui au public ne renferme pas une étude complète de l'archéologie iranienne. La prétention d'aborder une semblable tâche était déjà loin de mon esprit lors de mon départ pour la Perse; elle en est plus loin encore depuis que, ayant parcouru cette immense région, j'ai été à même d'apprécier d'une part l'étendue des lacunes qui se trouvent dans nos connaissances, d'autre part, les difficultés sans nombre que rencontre l'explorateur.

Il est, d'ailleurs, bien peu de sujets archéologiques d'une certaine envergure qui puissent être de nos jours complètement traités. Dans la plupart des cas, les recherches sont encore insuffisantes, les documents font défaut et il serait souvent téméraire au XIX^e^ siècle d'écrire des *traités* ou des *histoires* qui en quelques années de travaux sur le terrain peuvent être réduits à néant. Il semble donc plus juste de composer seulement des mémoires, de publier simplement des documents, afin qu'un jour les savants auxquels sera dévolue la tâche de mener à bien les œuvres d'ensemble puissent en tirer parti.

L'Italie, la Grèce, l'Égypte ont déjà fourni d'innombrables trésors scientifiques, et cependant les ouvrages généraux qui ont été écrits sur ces pays sont sans cesse à remanier. Les incertitudes, les lacunes, encore si importantes, disparaissent chaque jour; dans l'histoire de la Grèce et de Rome elles sont moins graves, il est vrai, que dans celle de l'Égypte, mais n'entraînent pas moins les savants dans bien des opinions erronées que la postérité seule corrigera.

La terre des Pharaons, tant explorée, sondée par un si grand nombre d'archéologues, renferme encore des inconnues qui ne se dégageront qu'avec le temps. Malgré les nombreux documents que nous possédons, ne sommes-nous pas contraints de rester presque muets sur les trois premières dynasties, sur la IX$^{e}$, la X$^{e}$, les XIV$^{e}$, XV$^{e}$ et XVI$^{e}$? sur la domination des Hyksos? et sur tant d'autres points?

Quelques mots à peine que nous devons à Manéthon sont nos seules sources; tout, en dehors de ces quelques lignes transmises par Hérodote, n'est que supposition, que spéculations basées plutôt sur des opinions personnelles que sur des faits exacts.

Dans les études sur la religion égyptienne, sur les idées philosophiques des prêtres, on fait usage de documents de toutes les époques, souvent sans tenir compte des modifications qui ont eu lieu au cours des cinquante ou soixante siècles de vie de la civilisation égyptienne. Que d'erreurs ne renferment pas ces travaux.

Les peuples étrangers dont les noms nous ont été transmis par les stèles triomphales des rois nous sont pour la plupart

absolument inconnus de position géographique, de mœurs, d'usages, d'état politique; aussi n'entrevoyons-nous pas encore clairement quelles étaient les relations extérieures de l'empire égyptien.

Partout ce ne sont que lacunes, que points d'interrogation, à chaque instant l'esprit est arrêté par des incertitudes ou par le défaut absolu de documents.

Un tel tableau de nos connaissances sur l'Égypte, qui cependant est l'un des pays les plus connus, serait de nature à faire renoncer à tout exposé historique élémentaire. Loin de là est ma pensée, car il est nécessaire de faire connaître au public l'état actuel de la science, de lui faire savoir tout ce que nous connaissons, de l'initier superficiellement aux secrets de l'antiquité, de lui avouer les ignorances et les incertitudes. Ce ne sont pas ces livres faits pour les écoliers que je critique; mais bien ces études destinées au monde savant, celles qui ont l'apparence et la prétention de traiter entièrement des questions pour lesquelles les principaux éléments font encore défaut.

En Perse, les inconnues sont plus graves encore que dans les régions dont je viens de parler. Les recherches ont été de peu d'importance relativement à l'étendue des connaissances à acquérir. Avant la remarquable mission Dieulafoy aucune fouille sérieuse n'avait été exécutée sur ce sol si fertile en restes de l'antiquité. Les archéologues s'étaient contentés de voyager, d'explorer la surface sans demander au sein de la terre de leur livrer ses secrets. Rawlinson, Texier et Flandin et bien d'autres nous font connaître les résultats de ces enquêtes superficielles, et de leurs découvertes nous ne pou-

vons tirer qu'un aperçu bien vague de l'archéologie iranienne.

L'expédition Dieulafoy s'est attaquée à une seule période, dans une seule localité; elle n'a exploré qu'un seul monument et encore ne l'a-t-elle fait qu'incomplètement; les merveilles sorties de ces fouilles ont cependant transformé nos idées sur la période achéménide et nous remplissent d'espoir sur l'avenir réservé à ceux qui entreprendront une exploration plus générale.

Des époques préhistoriques, des migrations des peuples, nous ne connaissons rien; de l'histoire et des mœurs des Mèdes, nous ne savons que ce qu'Hérodote nous apprend; de l'Élam, nous ne pouvons enregistrer que les documents fournis par les annales assyriennes et par quelques textes susiens sans importance, l'histoire de ce peuple, qui, 2500 ans avant notre ère, étendait ses conquêtes jusqu'à la mer Méditerranée, nous est presque totalement inconnue. Suse, que nous entrevoyons dans un brouillard au moment de sa splendeur, ne nous apparaît clairement qu'au moment où la dernière heure de la puissance élamite vient de sonner.

Ces rois qui dominaient sur presque toute l'Asie antérieure, dont les palais regorgeaient de richesses, nous n'en connaissons pas les noms, nous ne savons même pas à quelle race ils appartenaient eux et leurs légions qui faisaient crouler les empires, tomber les royautés de Chaldée.

Et ces peuples voisins de l'Élam, les Cosséens, les Habardi et tant d'autres, dont l'histoire nous est totalement inconnue, nous ne savons que leur nom; souvent même nous ne possédons aucune donnée sur les pays où ils vécurent.

Pour les Achéménides nous sommes moins mal documentés, Hérodote, Ctésias ont tracé les principales lignes de leur histoire, les palais dont les ruines subsistent encore sont remplis d'enseignements sur la grandeur de cette civilisation, mais là encore, que de lacunes? Qui serait à même aujourd'hui de commenter entièrement au point de vue historique et géographique le texte de Darius à Bisoutoun?

La chute des Achéménides nous est connue, grâce aux historiens d'Alexandre le Grand. Mais dans la domination séleucide, dans celle des Parthes, que de points historiques sont encore incertains? Les Parthes, que connaissons-nous de leur origine, de leurs usages? presque rien.

Avec la disparition de l'empire parthe recommencent les incertitudes, et, bien que nous soyons édifiés sur les principaux actes des Sassanides, grâce aux écrivains latins et persans, il ne se pose pas moins un grand nombre de problèmes, à un tel point que dans l'un des ouvrages les plus remarquables sur l'architecture iranienne, l'auteur a pu faire des confusions entre des palais sassanides et achéménides.

J'ai passé sommairement en revue les principales branches de l'histoire et de l'archéologie, mais l'insuffisance de nos connaissances ne s'arrête pas là; le sol même de la Perse, les éléments naturels d'existence qu'on y rencontre renferment pour nous tout autant de mystères; nous ne possédons aucune bonne carte de la Perse, nous n'avons que des données très vagues sur la constitution géologique de cette vaste région. Nous ne connaissons pas l'origine, les usages, les idiomes des nombreuses tribus qui l'habitent, leurs traditions, leurs cou-

tumes souvent léguées par la haute antiquité. Comment pourrions-nous espérer pouvoir comprendre la vie des peuples disparus, si nous ne connaissons pas le cadre dans lequel ils se trouvaient, si nous n'avons pas étudié la manière dont y vivent les peuplades modernes?

Et cependant on a souvent écrit l'histoire de la Perse, on a repris les récits d'Hérodote en les commentant, suivant la tournure d'esprit du moment où ces livres furent publiés. Dans l'un des derniers parus, l'auteur ne craint pas d'examiner les usages, la politique et la stratégie des Iraniens tout en faisant l'erreur fondamentale de placer la majeure partie de l'Irân à plus de mille mètres au-dessous du niveau qu'elle occupe en réalité. De semblables travaux, étayés sur des données insuffisantes, livrés à la fantaisie d'auteurs n'ayant aucune notion des pays dont ils parlent, sont plus faits pour tromper l'esprit public que pour l'éclairer sur les grandes lignes de l'histoire.

C'est afin de ne pas tomber dans d'aussi graves erreurs et de ne parler que des choses que j'ai réellement vues, que j'ai composé ce volume de mémoires détachés, de travaux n'ayant aucuns liens entre eux, mais qui ont tous été l'objet d'une étude attentive sur le terrain.

Dans mon exposé des questions préhistoriques, je me suis borné à décrire mes fouilles ou mes observations de détail. Dans celui de l'époque élamite j'ai examiné avec grand soin les pays qui jadis faisaient partie de cet empire et m'aidant du petit nombre d'inscriptions dont nous pouvons disposer j'ai retracé ce que nous connaissons d'une manière certaine de l'histoire de ces rois, des campagnes des Assyriens.

Dans mon chapitre spécial aux stèles de Zohâb, après avoir décrit mes observations, figuré les textes et fourni les traductions que je dois à un savant ami, j'ai émis une supposition sur la communauté possible d'origine des hiéroglyphes et des signes cunéiformes, mais cette hypothèse je ne la considère que comme un guide dans les recherches futures.

A propos de la stèle de Kèl-i-Chin j'ai parlé des relations qui existèrent autrefois entre les peuples du Tigre et ceux de la Médie. Ces déductions auxquelles je me suis cru autorisé sont toutes basées sur des observations géographiques ou stratégiques dont il est loisible de discuter la valeur, mais qui ne sortent pas du cadre que je me suis tracé car elles reflètent les impressions que j'ai éprouvées sur le terrain.

Le chapitre consacré aux monuments sassanides est presque entièrement descriptif. Je n'y parle que de ce que j'ai vu, n'ajoutant à cet exposé que les pages nécessaires pour corriger quelques erreurs de mes devanciers.

Ainsi conçu, ce volume est un recueil de documents qui, plus tard, serviront à la rédaction d'œuvres plus générales sur les arts, l'histoire et la géographie de l'Irân dans l'antiquité. C'est là la tâche que je me suis tracée. D'ailleurs, le cadre relativement étroit dans lequel je me suis tenu m'était imposé par l'insuffisance de nos connaissances et par le doute qui plane sur la plupart des questions archéologiques relatives à l'Irân.

Pour éclaircir quelque peu les questions archéologiques et historiques en Perse, il serait nécessaire d'attaquer à la fois tous les points de ce vaste territoire, tous les sujets anciens

ou modernes, d'appuyer l'une par l'autre les diverses branches de ce vaste réseau d'informations.

Les temps anté-historiques, ceux pendant lesquels l'usage de l'écriture était encore inconnu, ont laissé des traces dans toutes les provinces. L'Elbourz et les pays limitrophes, l'Azerbeidjân, le Kurdistân et le Louristân renferment un grand nombre de nécropoles des divers âges, il sera nécessaire de les explorer. Les plaines voisines de la Chaldée ont leurs stations de la pierre et peut-être un jour découvrira-t-on quelque part ses habitations dans les cavernes.

En ce qui concerne la période historique, la domination mède est celle pour laquelle le doute semble devoir se prolonger le plus longtemps. Mais qui peut préjuger des résultats que donneront ces milliers de tumuli qui s'élèvent dans les vallées de l'antique Médie? Un coup de pioche heureux peut mettre à jour des textes médiques et nous exposer, dans des documents originaux, l'histoire de cette civilisation que nous n'entrevoyons qu'au travers des récits fabuleux des Grecs.

L'étude de l'Élam, au contraire, est destinée à donner des résultats plus prompts, à révéler de nombreux documents sur ce peuple qui exerça tant d'influence sur la civilisation de la Chaldée; car, en Élam, la méthode à suivre est tout indiquée par la nature même des buttes où s'élevèrent jadis les villes florissantes de l'Anzan.

Presque tous ces tells renferment à leur base les restes des âges préhistoriques, à leur sommet les débris des civilisations relativement modernes et ces lits sont séparés entre eux par des couches énormes de cendres et de ruines qui

jusqu'ici n'ont jamais été interrogées. C'est au milieu de ces restes que se rencontrent les antiquités élamites; c'est là que peut-être on aura la chance de découvrir une de ces chambres des archives, analogues à celles qui ont été trouvées à Ninive et en Chaldée.

La plaine susienne est couverte de buttes dont quelques-unes sont colossales et nous ne connaissons même plus le nom des villes dont elles signalent le site antique. Seule de toutes les cités élamites, Suse, la capitale du sud, est identifiée d'une manière précise. Ses tumuli sont énormes, ils renferment les ruines laissées par Assurbanipal lors du sac de l'Élam; j'y ai moi-même rencontré sur les pentes du tell principal bien des fragments d'époque élamite; tout semble prouver que des travaux importants feraient retrouver les restes du palais somptueux où le roi d'Assur se reposa avec orgueil avant de le livrer aux flammes.

Les Assyriens disent, dans leur récit, avoir emporté tout ce qui, dans les villes élamites, présentait une valeur; mais de quel intérêt pouvait-être pour eux les dalles d'albâtre couvertes du récit des guerres, les tablettes d'argile cuite composant les archives de l'administration. Les taureaux ailés qu'ils ont renversés, les statues qu'ils ont brisées, ces fragments sont demeurés dans les décombres : ils ont pour nous plus de prix que l'or dont les barbares conquérants se montraient si avides.

Puis, ce n'est pas seulement en Susiane qu'on peut espérer rencontrer des trésors historiques : Zohâb, Bisoutoun, Kirmanchahân, la vallée du Seïn-Mèrrè, les vallons du Louristân contiennent en foule les tumuli et chacun d'eux a son histoire.

Chacun renferme en lui les témoins superposés des diver ses phases de son existence. Le tell d'Hissarlik n'a-t-il pas fourni à Schliemann toutes les étapes de la civilisation dans l'Asie Mineure, et ne connaissons-nous pas en Égypte un grand nombre de *koms* où toutes les époques ont laissé des témoins de leur passage.

La période achéménide est de beaucoup la moins inconnue, et cependant nous n'avons encore examiné que Persépolis et Suse, que les tombes royales et quelques monuments d'intérêt secondaire; mais des peuples, des usages nous ne possédons que fort peu de chose, les fouilles de Suse, des deux Ecbatanes, de Persépolis et de tant d'autres lieux sans noms combleront certainement cette lacune.

Quant aux Parthes et aux Sassanides, bien que leur histoire ait été écrite par leurs contemporains, il sera nécessaire de déblayer les monuments qu'ils nous ont légués pour nous faire une idée de ce qu'étaient les mœurs à leur époque. Les palais de Zohâb, les ruines de l'antique Badaka sont des sites tout indiqués pour ces recherches.

En dehors des fouilles il est un grand nombre d'études que l'Irân, dans son état actuel, permet encore de faire et qui seront du plus grand secours dans les travaux archéologiques. J'entends parler de l'ethnographie, de la linguistique, de l'examen attentif du sol, de ses reliefs et des ressources qu'il présentait jadis aux civilisations naissantes. Tous ces travaux doivent être menés de front et ce n'est qu'alors qu'ils seront très avancés, qu'on sera en droit d'esquisser à grands traits une histoire des pays iraniens.

Autrefois, pour les Grecs et pour ceux qui, comme nous, ont suivi leurs leçons, on ne considérait dans l'histoire que les faits saillants tels que les grandes batailles, l'avènement d'un roi belliqueux, les révolutions. Aujourd'hui, au contraire, ces points saillants de l'histoire doivent être relégués au second plan pour faire place à l'énoncé des évolutions lentes qui ont amené les cataclysmes, ce n'est plus de l'histoire dramatique que se contente la science moderne, c'est de l'histoire philosophique qu'elle exige, et en Perse moins que partout ailleurs, le terrain n'est pas encore préparé pour une semblable étude.

# RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES

## CHAPITRE PREMIER

### Stations préhistoriques du Mazandérân, du Kurdistân de Moukri et du Poucht-é-kouh (Louristân).

**Mazandérân.** — Sur le versant septentrional du massif du Démâvend, dans la vallée du Lar, près de Mahmetâbâd, on rencontre, sur la rive droite de la vallée, une montagne très élevée qui porte dans le pays le nom de Kouh-é-Gaâbandoun.

L'un des torrents qui descendent de cette montagne, l'Ab-é-Pardöma, est particulièrement remarquable par les restes préhistoriques qu'on rencontre dans les alluvions de son lit.

L'Ab-é-Pardöma coule au milieu de couches géologiques très redressées et plongeant vers le nord (fig. 1). Les flancs de ce vallon sont très abrupts et montrent, tant au nord qu'au sud, les affleurements des stratifications et des dykes qui les recoupent.

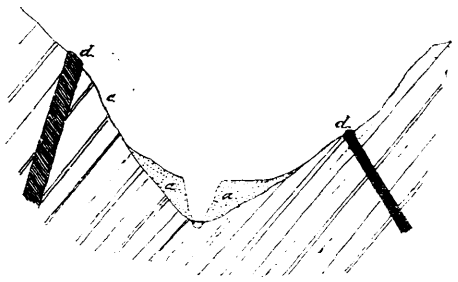


Fig. 1. — Coupe du ravin de l'Ab-é-Pardöma.

Au fond, sont des alluvions grossières (*a*, fig. 1), composées de cailloux arrachés à la montagne et d'argiles fines. C'est au milieu de ces alluvions qu'avec un très grand nombre d'éclats de pierre j'ai rencontré les instruments primitifs (fig. 2-4) qui font l'objet de cette étude.

Ils se trouvaient disséminés dans la masse du terrain en compagnie d'ossements plus ou moins volumineux, malheureusement trop décomposés pour qu'il soit possible de se rendre compte de leur origine.

La matière de ces instruments de pierre taillée, de même que celle des éclats, provient des affleurements voisins; elle a été extraite des couches *c* (fig. 1), composées d'un calcaire siliceux très dur et grisâtre.

*A priori*, lorsque je trouvai le premier de ces instruments, je pensai qu'il était le résultat de cassures naturelles. Mais j'en rencontrai, peu après, d'autres absolument semblables, de même volume environ et tra-

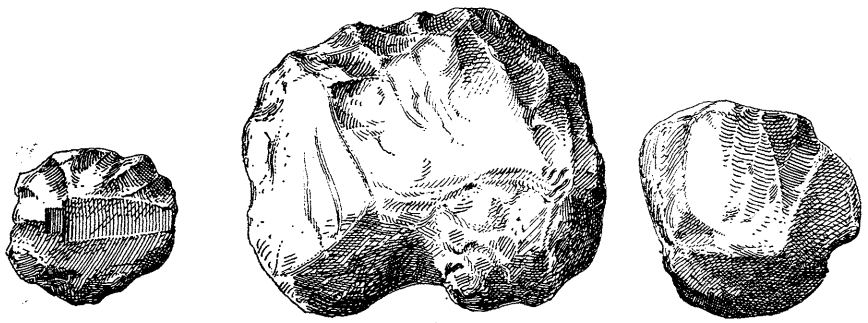


Fig. 2, 3 et 4. — Instruments en pierre taillée du ravin de l'Ab-é-Pardöma. (1/3 gr. nat.)

vaillés de la même manière : je fus obligé d'admettre qu'ils avaient été taillés intentionnellement. La grande quantité d'éclats qui les accompagnaient dans les alluvions et la présence de fragments d'ossements vinrent à l'appui de cette opinion.

En poursuivant mes études géologiques dans les environs de l'Ab-é-Pardöma j'ai fréquemment retrouvé les mêmes couches (*c*) de calcaire siliceux; mais jamais, dans les éboulis provenant de ces assises, je n'ai rencontré le moindre fragment portant les traces de taille intentionnelle. J'ai ainsi été amené à conclure qu'il avait jadis existé un atelier dans le ravin de l'Ab-é-Pardöma; car l'aspect seul des lieux suffit à prouver qu'aucun établissement n'a pu être créé, même par des peuples nomades, dans ces montagnes abruptes.

Les instruments sont fort barbares et dénotent, de la part des hommes

qui les taillèrent jadis et en firent usage, un état de civilisation bien peu avancé. Non seulement ils ne portent pas la moindre trace de polissage, mais ils rappellent les types les plus grossiers du quaternaire de l'Europe, bien que leur forme générale soit très différente de celle des objets analogues découverts dans les autres contrées.

Quant à l'époque des alluvions, il est bien difficile de la préciser, aucun point de comparaison ne venant permettre un rapprochement. Toutefois leur facies général semble permettre de les ranger avec les couches de cailloux roulés qui, sur le plateau persan, renferment des restes de grands pachydermes.

Comme on le voit, les conditions de gisement de ces instruments manquent de précision; il n'est pas moins très intéressant de les signaler, car ces outils grossiers sont les seuls qui jamais aient été rencontrés entre le Caucase et les Indes.

**Poucht-é-kouh** (**Louristân**). — Dans la vallée des rivières qui, descendant du Kébir-kouh, se dirigent vers la Mésopotamie, on rencontre de nombreux tells, peu importants, il est vrai, par leurs dimensions, comme par les monuments qu'ils semblent renfermer, mais fort intéressants cependant, car ils contiennent les vestiges des civilisations les plus anciennes de ces régions.

J'ai eu l'occasion de visiter plusieurs de ces buttes : elles ne contenaient que des débris de construction en briques crues, des fragments de vases grossiers et des pierres brutes de la grosseur du poing ou de la tête.

A leur base, au milieu de cendres, de débris de toute nature et mélangés avec des poteries plus grossières encore que celles du tell lui-même, se trouvent en très grand nombre des silex taillés et des pierres façonnées de main d'homme.

L'une des localités les plus intéressantes à ce point de vue est la plaine dite Dècht-é-Goulâm dans la vallée moyenne de la rivière Aftâb au Poucht-é-kouh.

Dans cette plaine, à Djébaï-ben-Rouân, est un tell de peu d'impor-

tance; tout autour, on rencontre des moellons et des fragments de poterie grossière. C'est au milieu de ces débris que j'ai trouvé les restes du premier atelier néolithique que j'aie rencontré dans la Perse.

Les silex taillés se trouvent en abondance sur le sol : ce sont des éclats, des couteaux, de petits racloirs et perçoirs et un grand nombre de petits nucléi. Quelques casse-tête en calcaire, taillés en forme de

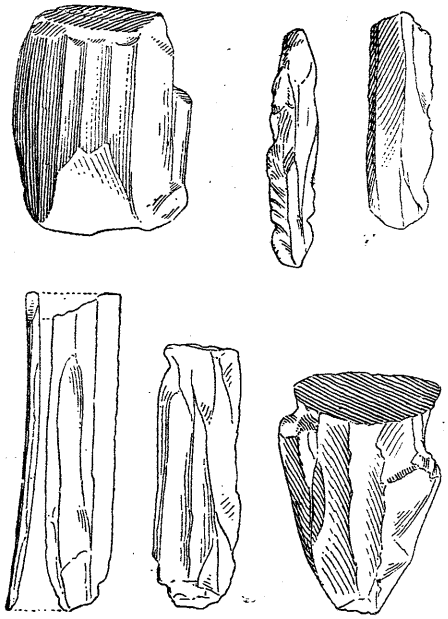


Fig. 5.
Instruments en silex de Djébaï-ben-Rouân.
(1/2 gr. nat.)

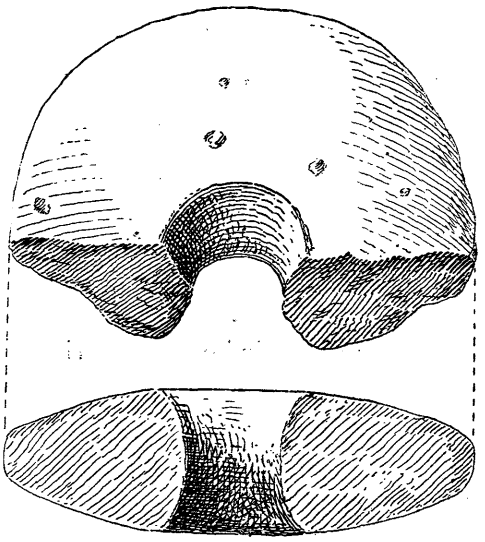


Fig. 6.
Casse-tête en calcaire. Djébaï-ben-Rouân.
(1/2 gr. nat.)

disque, des fragments de vases de pierre et de meules complètent l'ensemble des restes néolithiques de cette localité.

Plus loin, en amont, sur la rive droite de l'Aftâb-rou au lieu dit Tépé-Goulâm, est une autre station plus importante. Les nucléi et les petits instruments s'y rencontrent en quantité considérable : il m'est passé par les mains plus de six mille objets.

Ces instruments ne diffèrent en rien de ceux de Djébaï-ben-Rouân, mais par leur grand nombre ils permettent de se faire une idée bien

nette des matières employées jadis et de leur lieu d'origine. Ce sont des silex gris provenant des couches crétacées du Poucht-é-kouh, des quartz laiteux ou hyalins sortis des filons des mêmes montagnes, des jaspes rouges, jaunes, bruns, qui se rencontrent en galets dans les alluvions de Dècht-é-Goulâm, et enfin des obsidiennes beaucoup plus rares, il est vrai, mais dont la présence dénote, de la part des peuples anté-historiques de ces régions, des relations très étendues.

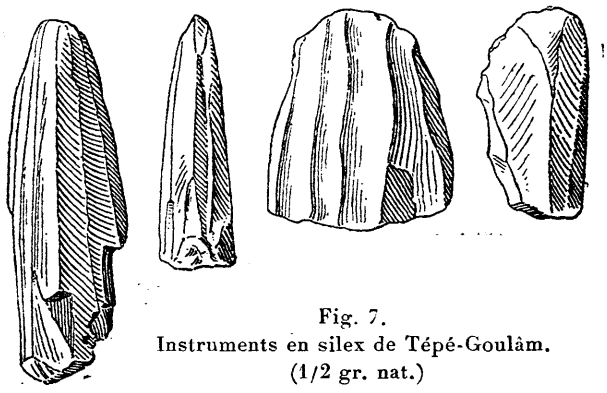


Fig. 7.
Instruments en silex de Tépé-Goulâm.
(1/2 gr. nat.)

En effet, c'est dans les montagnes de l'Arménie que se rencontrent les gisements naturels d'obsidienne les plus rapprochés du Poucht-é-kouh. Nulle part ailleurs, entre l'Ararat et le golfe Persique, les formations géologiques ne comportent la présence du verre de volcan. Il est donc nécessaire d'admettre que les populations du Poucht-é-kouh entretenaient des relations suivies avec les peuples du nord.

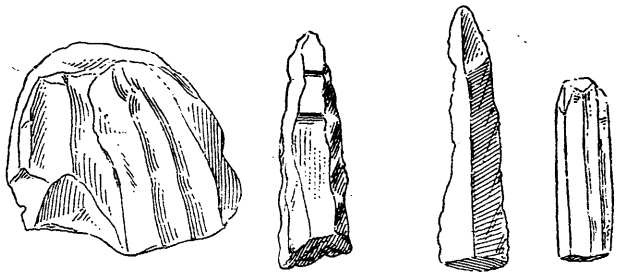


Fig. 8. — Instruments en silex de Tépé-Goulâm. (1/2 gr. nat.)

L'existence des silex taillés auprès des tells de la Chaldée a déjà été signalée; elle démontre qu'antérieurement aux âges historiques ces régions étaient habitées et que les aborigènes se tenaient de préférence dans les sites où plus tard s'élevèrent des cités importantes[1].

1. Cf. G. Rawlinson, *The five great monarchies of the ancient eastern world*, vol. I, p. 95.

A Suse, par exemple, la base du tell principal est formée de couches épaisses de débris parmi lesquels abondent les silex taillés et les fragments de vases façonnés sans l'aide du tour. Ces silex sont tous originaires des sédiments crétacés qui affleurent dans les montagnes situées au nord-est de Dizfoul et de Chouchter.

Ces observations relatives à l'âge de la pierre dans l'Irân et aux frontières de la Chaldée sont, il est vrai, bien sommaires; mais dans un simple voyage d'exploration, il eût été bien difficile de les rendre plus complètes; elles prouvent toutefois que la préhistoire de ces régions mérite d'être étudiée avec soin et qu'on retrouvera dans ces pays intermédiaires entre l'Asie et l'Europe des restes analogues à ceux qui ont été rencontrés dans nos pays.

**Kurdistân de Moukri.** — Il est peu de chose à dire sur les montagnes qui, avant mon passage, n'étaient même pas connues au point de vue géographique. Les recherches y sont difficiles et en général la population est hostile aux Européens et à leurs recherches scientifiques.

Toutefois, grâce à l'influence de feu Seïf ed-Din-Khân-Serdar, alors gouverneur de la région, j'ai pu dresser les cartes topographiques et, en me livrant à ce travail, il m'a été possible de recueillir bon nombre de documents.

Je ne parlerai pas ici des nombreux tumuli qui s'élèvent dans la vallée du Petit-Zab et du Gader-tchaï ; leur description fait partie de l'étude qui accompagne la description de la stèle de Kèl-i-Chin, car ils appartiennent probablement à l'époque historique de la Médie. Je ne signalerai donc que les documents préhistoriques, ceux relatifs à l'usage de la pierre polie dans ces régions, à celui du bronze et du fer, documents pour lesquels nous ne possédons aucune donnée historique.

Près du village de Khalil-Dèhlil, sur la route qui conduit de cette localité à Gholgha-tépé, on voit un bloc de granit gris rubané, dressé par les indigènes sur le bord du sentier et ayant servi de polissoir dans l'antiquité (fig 9). Les traces laissées par le polissage des haches sont

fort grandes et prouvent que des instruments assez volumineux étaient autrefois en usage dans ces régions; quant à leur forme, il est impossible d'en préjuger d'une manière absolue, mais tout porte à croire que ces instruments présentaient des analogies avec les longues haches qu'on rencontre communément dans le nord de l'Europe.

Les habitants du pays attachent à cette pierre des idées superstitieuses et, m'a-t-on dit, y font parfois des pèlerinages.

Non loin de là, à Gholgha-tépé, j'ai rencontré en parcourant les vallées quelques éclats de silex ayant été travaillés et un fragment de hachette-marteau en diorite.



Fig. 9. — Polissoir de Khalil-Dèhlil.

Silex et diorite sont étrangers à ces pays; leur présence artificielle dans les montagnes de Moukri est une preuve que des recherches plus complètes que ne pouvaient être les miennes amèneraient certainement la découverte de stations importantes de la pierre polie.

Toutefois je dois ajouter que des fouilles sommaires pratiquées par mes soins dans les cavernes de Kouna-Kowter et de Kouna-Mâlân près du village d'Issâkent n'ont donné que des fragments de poterie appartenant aux temps modernes, probablement au moyen âge, et cependant ces cavernes présentaient un abri très sûr. Peut-être que des travaux plus importants que ne l'ont été les miens seraient nécessaires.

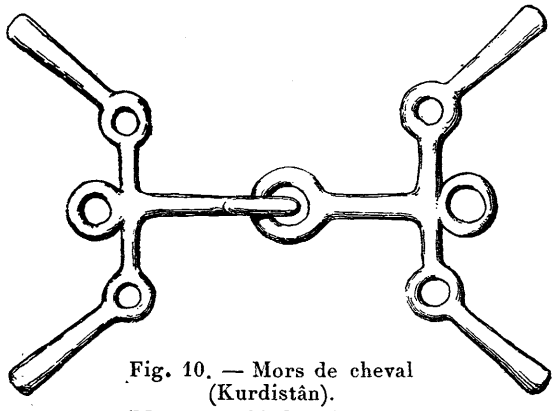


Fig. 10. — Mors de cheval (Kurdistân).
(Musée du Châh, à Téhérân.)

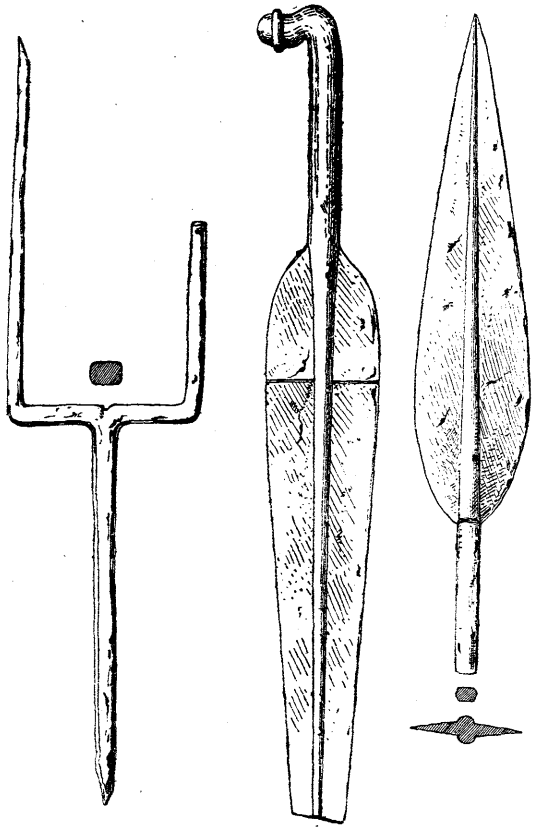


Fig. 11. — Poignard, tête de lance et fourche (Kurdistân).
(Musée du Châh, à Téhérân).

A Moukri, je n'ai pas rencontré d'objets de bronze, mais je citerai quelques pièces conservées aujourd'hui dans la collection du Châh à Téhérân et qui, bien que leur localité exacte soit indécise, ont été trouvées au Kurdistân.

L'un de ces objets est un mors de cheval brisé en son milieu[1] et garni à ses deux extrémités d'anneaux et de pendants destinés probablement à lui faire conserver sa position dans la bouche du cheval (fig. 10).

Les autres (fig. 11) sont un poignard, une tête de lance et une fourche ; le tout est en bronze.

Le poignard dont la lame en feuille de saule est garnie d'une forte

1. Ce mors de cheval présente de grandes analogies avec l'un des mors trouvés dans la cité lacustre de Mœringen en Suisse.

nervure présente une poignée droite dont le pommeau est recourbé, forme que nous ne connaissons pas dans les stations et les nécropoles de l'Europe.

La tête de lance, également en forme de feuille de saule et garnie d'une forte nervure, ne présente pas de douille, mais sa queue pénétrait dans le bois de la hampe. Ce dispositif est fréquent dans les nécropoles du Caucase, soit pour les têtes de flèches, soit pour celles des lances. Il se rencontre également en Chaldée et dans les nécropoles les plus anciennes de l'Asie Mineure.

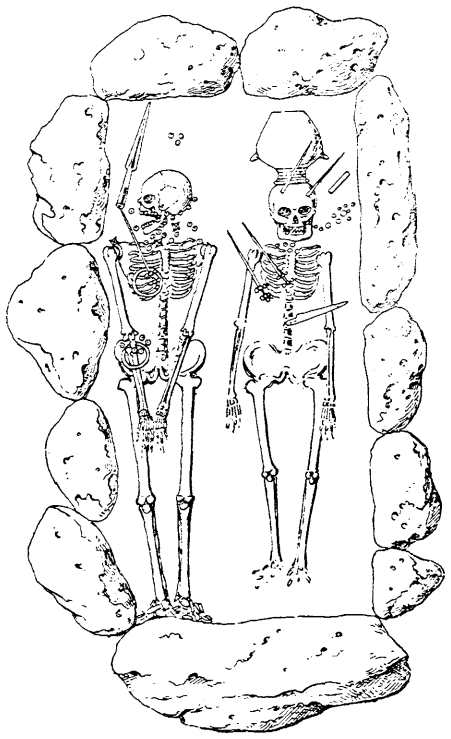


Fig. 12. — Tombeau de Khalil-Dèhlil.

J'ai été plus heureux en ce qui concerne la période de l'usage du fer au Kurdistân, car, me trouvant en termes d'amitié avec le chef de Gholgha-tépé, Izzed Oullah-Khân, il m'a été possible d'ouvrir trois tombeaux près du village de Khalil-Dèhlil. Ces sépultures se trouvaient placées sur le sommet d'une colline; elles étaient orientées du nord-est au sud-ouest, la tête se trouvant au sud-est; le premier de ces tombeaux renfermait deux corps : il se composait d'une cuve rectangulaire formée de blocs de granit; sa longueur était de $2^m,05$, sa largeur de $0^m,80$ et sa profondeur au-dessous des dalles du couvercle de $0^m,90$. De larges dalles de granit recouvraient le tout; elles se trouvaient à $1^m,40$ environ au-dessous du sol (fig. 12).

Les deux squelettes étaient placés côte à côte, étendus sur le dos : l'un, celui de l'homme, avait la face tournée vers le sud-est; l'autre, celui de

la femme, regardait vers le ciel. Le squelette de l'homme était beaucoup plus grand que celui de sa compagne.

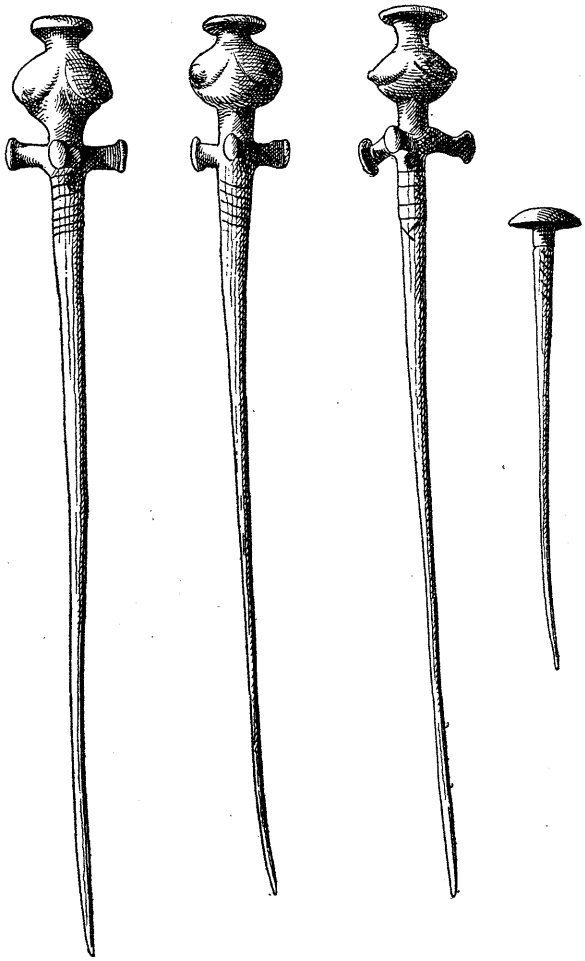


Fig. 13.
Épingles de bronze trouvées dans le tombeau de Khalil-Dèhlil.

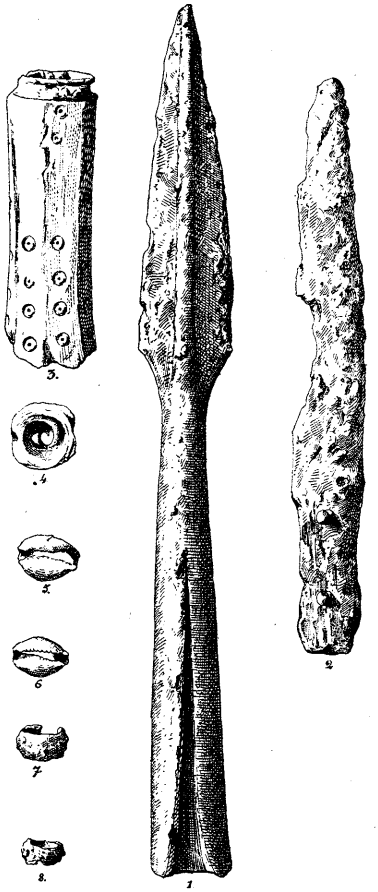


Fig. 14. — Objets trouvés dans le tombeau de Khalil-Dhèlil.
N° 1, tête de lance en fer; n° 2, couteau de fer; n° 3, manche de couteau en os; n^os 4, 5 et 6, coquilles; n^os 7 et 8, petits anneaux de bronze.

Près de la tête de l'homme se trouvait une tête de lance en fer (fig. 14); autour de son cou les perles d'un collier et deux ornements de bronze qui peut-être lui tenaient lieu de fermoir. Sur la poitrine, j'ai rencontré

un anneau de bronze; le bras droit était orné d'un bracelet semblable et de perles.

Le squelette de la femme portait sur la tête un vase renversé deux épingles droites en bronze qui probablement maintenaient la chevelure (fig. 13), une pierre à aiguiser placée près de la tête et des perles de verre autour du cou.

Sur la poitrine, j'ai rencontré trois fortes épingles de bronze (fig. 13) dont la tête ornée rappelle quelque peu les bijoux analogues de l'Ossétie. Sur l'estomac était un couteau de fer.

Bien que très pauvre, cette tombe renfermait les seuls documents que nous possédions encore sur l'époque du fer dans le Kurdistân de Moukri ; les deux autres tombeaux ne contenaient que des squelettes sans objets. Leur construction était analogue à celle de la sépulture que je viens de décrire, mais chaque tombe n'avait renfermé qu'un cadavre. Il est impossible de préciser l'âge de ces sépultures que, pour ma part, je crois peu anciennes; elles appartiennent, dans mon esprit, aux premiers siècles avant notre ère, c'est-à-dire à la période historique de la Perse, mais aucune preuve historique ne vient à l'appui de cette opinion.

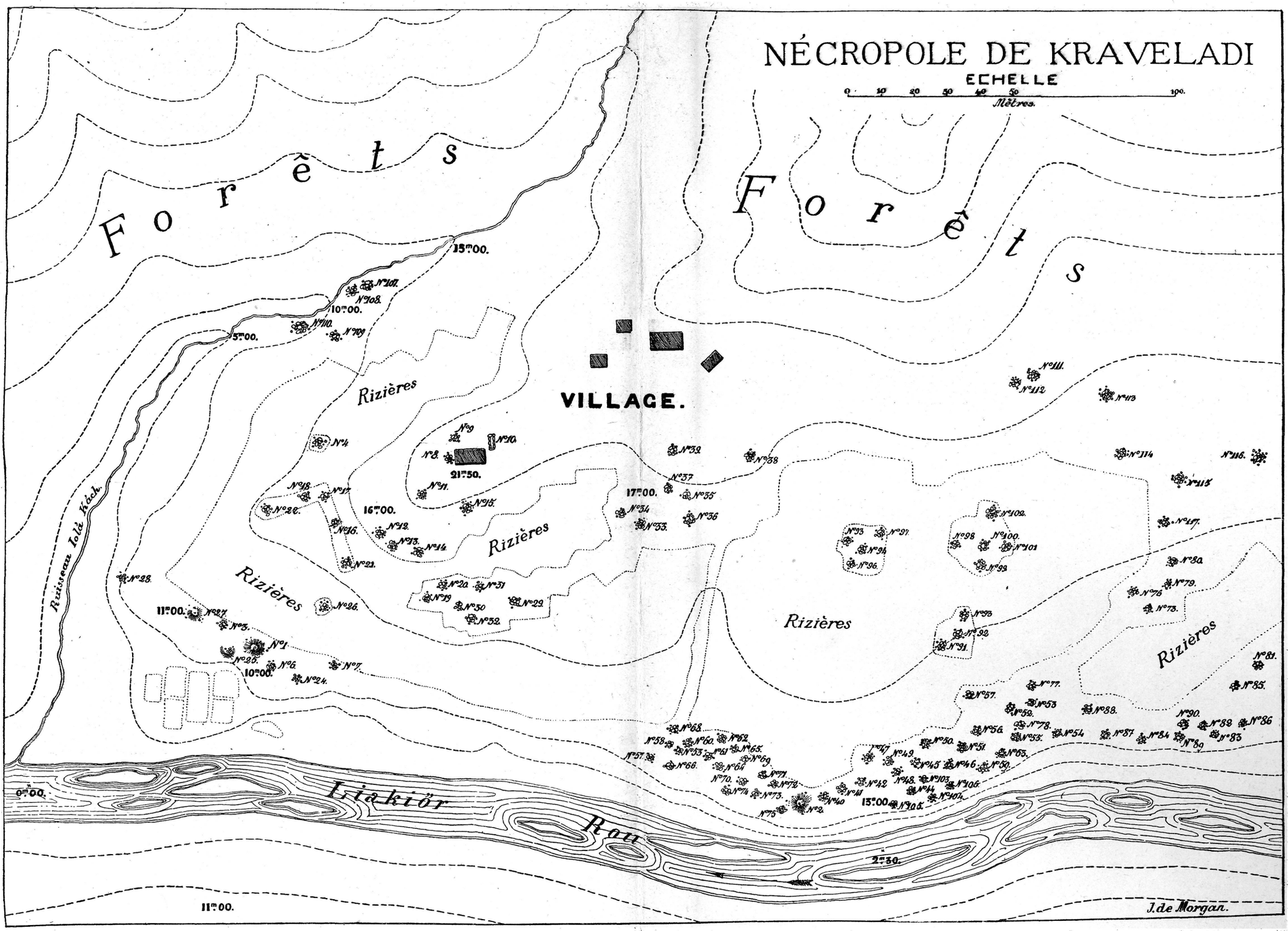


Phototypie Berthaud.

DOLMEN RUINÉ DANS LA NÉCROPOLE DE KRAVÉLAN

(Lenkorân.)

(Photographie de l'auteur.)


NÉCROPOLE DE KRAVELADI
ECHELLE
0 10 20 30 40 50 100.
Mètres.
Forêts
Forêts
VILLAGE.
Rizières
Rizières
Rizières
Rizières
Rizières
Rivière Loli Kôch.
Liakiôr Rou
15m00.
10m00.
5m00.
21m50.
17m00.
16m00.
11m00.
10m00.
0m00.
2m30.
11m00.
J. de Morgan.

# CHAPITRE II

## Recherches préhistoriques dans le Tâlyche russe (Lenkorân).

Trois années passées au Caucase[1], avant de commencer mon expédition en Perse, m'avaient permis de pratiquer des fouilles importantes dans les nécropoles de l'Arménie russe et de tirer de mes recherches des conclusions intéressantes. Je me proposais dans un second voyage, après avoir parcouru les pays du nord de la Perse, de visiter le Tâlyche russe, la steppe de Moughân et la vallée de l'Araxe et d'y opérer des fouilles, avant que de rentrer en Perse par le Qara-daghi et l'Azerbeïdjân, pour continuer mon exploration. Ce voyage devait me permettre d'étudier l'Hyrcanie et le pays des Caspi et des Albaniens, peuples des bords de la mer dont parlent longuement les auteurs grecs et dont ils décrivent en détail les mœurs et les usages funéraires. Il est certain que ces diverses tribus avaient entre elles des liens de parenté, que les coutumes différaient peu de peuplade à peuplade et que, par suite, l'habitude de mettre au tombeau les morts avec tous leurs biens devait avoir été répandue dans tous les pays caspiens.

Ces indications étaient suffisantes pour que j'eusse la certitude de rencontrer des mobiliers funéraires importants, si je parvenais à découvrir les tombeaux. Toutefois, le gouvernement persan ne m'autorisant pas à

1. J. de Morgan, *Recherches préhistoriques dans l'Arménie russe*. 1889, in-8. *Recherches sur les origines des peuples du Caucase*, 1889, in-8.

exécuter des fouilles sur ses territoires, je dus reporter sur le Lenkorân, la plaine de Moughân et la vallée de l'Araxe, l'espoir de rencontrer dans mes travaux les documents dont j'entrevoyais l'existence ; aussi, après avoir visité les bords persans de la mer Caspienne et les montagnes voisines, suis-je entré au Lenkorân, le 4 avril 1890, fondant sur ce pays, où jamais archéologue n'avait frappé un coup de pioche, les plus grandes espérances.

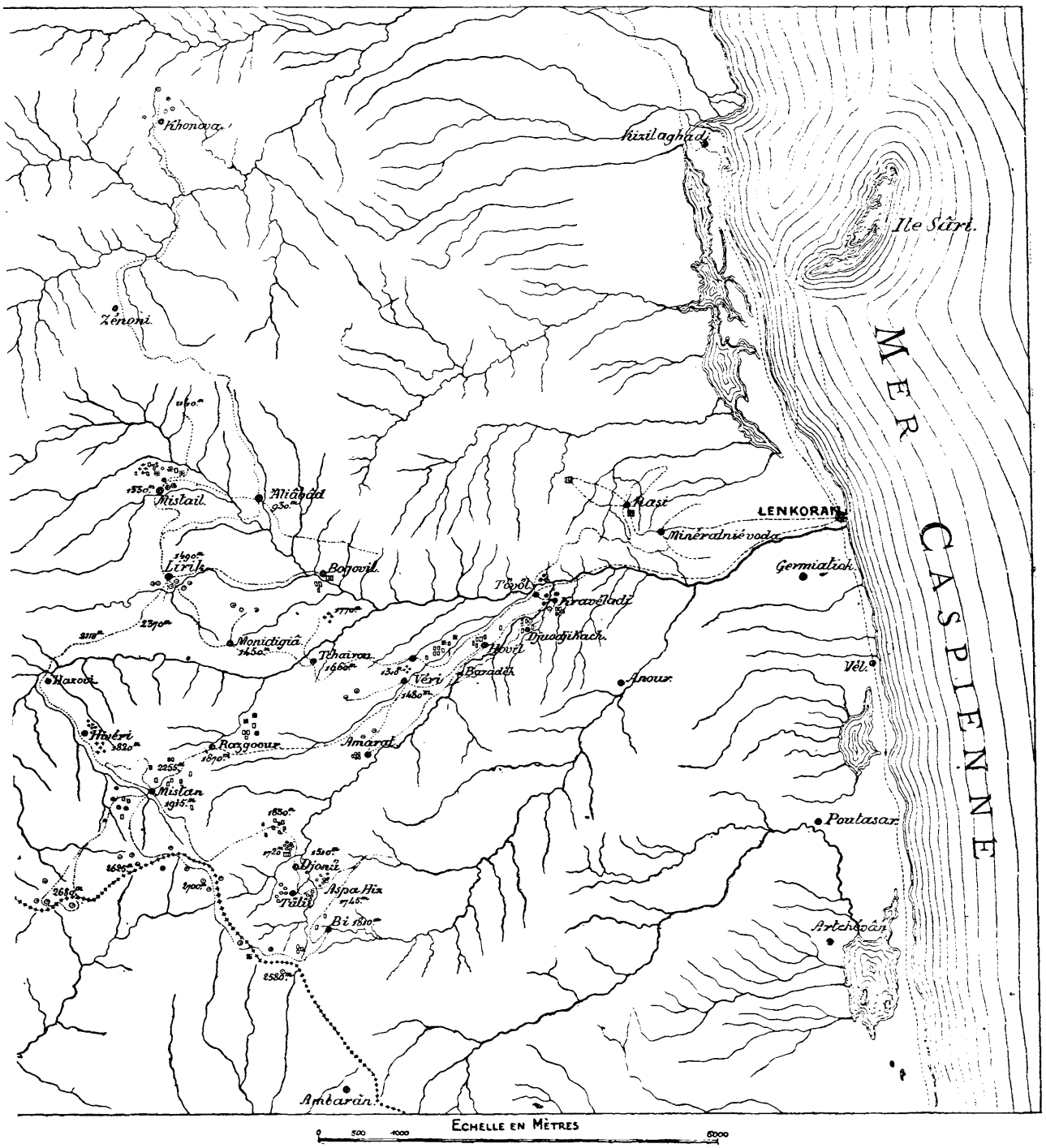
La ville de Lenkorân était pour mon expédition un point de ravitaillement tout indiqué. J'étais porteur de lettres m'accréditant auprès du chef du district qui me reçut le plus courtoisement du monde ; mais je me gardai bien d'insister sur les études auxquelles je comptais me livrer, ne me souvenant que trop des difficultés sans nombre qui m'avaient été faites au Caucase par l'administration, dans le but d'entraver mes travaux.

Mon premier soin fut, avant d'entrer dans les montagnes, de visiter la côte, d'explorer les plaines basses qui s'étendent entre la plage et les premières hauteurs et de me rendre à l'île Sari, longue bande de sable située à quelques milles en mer de Lenkorân. Cette île de formation récente ne renferme, comme d'ailleurs les pays plats de la côte, aucun vestige de l'antiquité.

Revenu de cette expédition avec la conviction, que si je découvrais des tombeaux, ce ne serait que dans la montagne, je commençai mon exploration par les sources d'eaux sulfureuses (Minéralnié voda) situées à quelques kilomètres à l'ouest de Lenkorân, la capitale du district. Les sources thermales ont de tout temps et dans tous les pays attiré l'attention des populations chez lesquelles elles se trouvent ; à Tünékâboun entre autres la station d'Ab-i-Gèrm est entourée de tumuli et de restes de l'antiquité. M'appuyant sur cette observation, je débutai dans mes recherches au Tâlyche par l'examen du voisinage des Mineralnié voda.

Je n'avais plus alors d'interprète, mais j'avais pris à Lenkorân un guide tâlyche aussi intelligent que peu honnête, parlant bien le turc et les langues du pays. Cet homme prit ses informations et j'allai sur ses indications visiter bon nombre de localités dans les forêts. Aucune

# CARTE ARCHÉOLOGIQUE DU LENKORAN




*Monuments mégalithiques*
*Tumuli, 1re et 2e état du Bronze.*
*Nécropoles, Etat du Fer.*
*Frontière entre la Russie et la Perse.*

*Tumuli d'époque indéterminée.*
*Nécropoles. 3e état du Bronze.*
*Cases mazdéennes d'exposition.*
*Itinéraire de la mission.*

*Dolmens, 1er état du Bronze.*
*Tumuli, Etat du Fer.*
*Villes et Villages.*
*1630m Altitudes barométriques.*

Fig. 15.

d'elles ne répondit à mon attente. Je transportai alors mon camp et allai me fixer près du village de Rasi où j'avais remarqué quelques cuves de pierre placées côte à côte et présentant vaguement l'aspect de tombeaux analogues à ceux de l'Arménie, privés de leur dalle supérieure.

Ces monuments funéraires n'étaient pas un groupe de tombeaux, mais bien une série de cases où, avant l'arrivée des Arabes et l'introduction en Perse de la religion de Mahomet, les Mazdéens exposaient les corps.

Zoroastre[1], dit-on, était originaire de l'Azerbeïdjân. Si le fait est exact, il est à penser que le Tâlyche devint mazdéen dès les origines de cette religion. La découverte que je venais de faire me démontrait donc que, s'il existait des tombeaux dans les montagnes, ils devaient remonter à une antiquité extrêmement reculée et bien probablement ne pas contenir de documents écrits. Dans tous les cas, les cimetières musulmans étant exceptés, je ne devais rencontrer dans le Tâlyche que des tombes fort anciennes, les époques plus récentes n'ayant pas connu l'inhumation.

1. Si les historiens anciens et modernes diffèrent d'opinion relativement au siècle où parut Zoroastre, ils ne s'accordent pas davantage sur le lieu qui le vit naître. Les uns lui donnent pour patrie l'occident de la Perse (Clém. d'Alex., Cedren.); les autres la Médie (Clém. d'Alex., Moïse de Chor., Bérose ?); d'autres encore, la Bactriane (Agathias, II, 24; Amm. Marc., XXIII, 6, 32); plusieurs même lui donnent le titre de roi de ce dernier pays (Ctésias, Céphalion ap. Eusèbe, *Chron.*, I, 43; Eusèbe, *Chron.*, IV, 35; Arnobe, *Adv. Gentes*, I, 5); Suidas le qualifie de Perso-Mède. Enfin, Moïse de Chorène en fait un chef des Mèdes contemporain de Sémiramis. Les légendes éraniques lui donnent pour lieu de naissance, tantôt les bords du lac d'Urmi, à l'ouest de la mer Caspienne, tantôt les environs de la ville de Ragha et spécialement un mont du nom de Zbar. Elles assignent pour emplacement à Ragha les environs de Téhérân; au mont Zbar, la région montagneuse qui sépare la mer Caspienne de la capitale de la Perse; ces traditions du reste se contredisent entre elles. Le *Boundehesh* lui donne pour patrie l'Atropatène (cp. LIII, 5 et LXV, 8). Les gloses pehlvies en font autant (*Vend.*, I, 60). Le *Minokhired*, au contraire, semble placer l'Airyâna vaêja, patrie du prophète, à l'extrémité orientale de l'Erân (LXII, 13, 14). (C. de Harlez, *Avesta*, 1881, Introd., p. XXIII.)

Il serait intéressant, à ce sujet, d'explorer les ruines dites Chahr-è-Virân situées au nord de Saoudj-Boulaq au Kurdistân de Moukri, au sud du lac d'Ourmiah : cette ville semble avoir joui d'une importance considérable pendant la durée du mazdéisme en Perse. On y voit un tombeau remarquable et dans ses environs s'élevaient jadis un très grand nombre d'autels du feu.



Phototypie Berthaud.

FOUILLES A BARADÈH

(Leukorân.)

(Photographie de Madame de Morgan.)

Ce point acquis, je continuai l'exploration des environs de Rasi, visitant toutes les localités qui m'étaient signalées, n'en omettant aucune. Ces recherches infructueuses durèrent une semaine environ, malgré toutes les explications que je donnais à mes chercheurs et les cadeaux que je leur promettais.

Le 22 avril, je fus emmené par un indigène fort loin du village de Rasi et, après avoir franchi les montagnes couvertes de forêts qui me séparaient de la vallée du Lenkorân-roud, j'arrivai au village de Kravéladi,

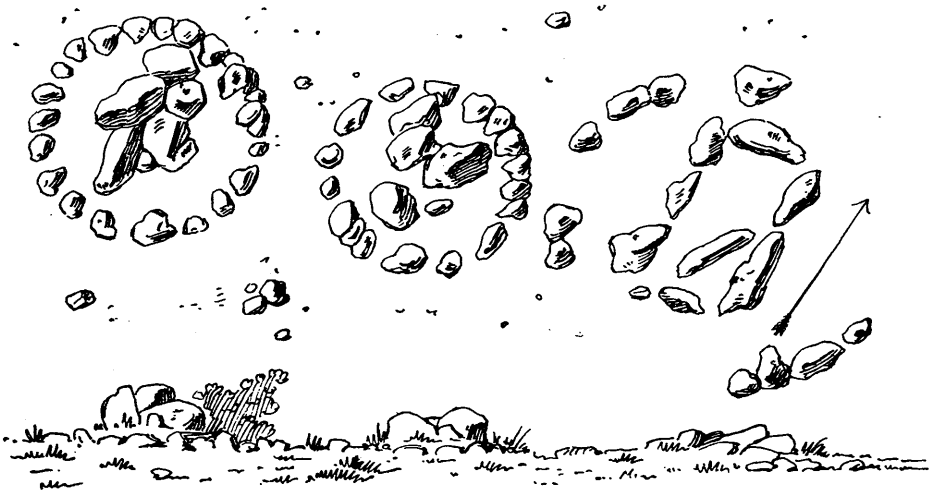


Fig. 16. — Amas de pierres. Nécropole de Kravéladi.

petit hameau composé de quelques maisons et situé au bord de la rivière dans les rizières.

Près de la maison où je mis pied à terre, se trouvaient les ruines d'un dolmen dont la dalle supérieure avait été enlevée mais qui laissait encore voir ses parois verticales (pl. II).

Un examen plus attentif du sol me permit de constater que le village et les rizières se trouvaient placés au milieu d'une vaste nécropole entièrement composée de tumuli et de dolmens.

Jadis le pays était couvert de forêts, et en faisant le défrichement les Tâ-

lyches avaient détruit la majeure partie des tombeaux, ne laissant subsister que ceux situés dans les terrains conservés en friche. J'avais là devant moi un vaste champ de fouilles et, point plus important pour l'avenir de mes travaux, j'avais enfin découvert les premiers tombeaux antiques. Je venais de trouver la clef de toute mon exploration des montagnes tâlyches et je savais dans quel sens je devais désormais diriger mes recherches.

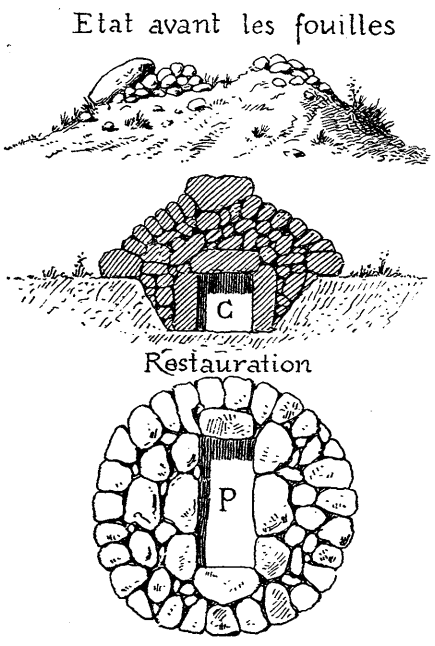



Fig. 17.
Dolmen. Nécropole de Kravéladi.

Le lendemain, 23 avril, j'avais levé mon camp dès l'aurore et j'arrivais à Kravéladi avant midi ; je commençai de suite les fouilles en employant les habitants du village.

Pendant que mes travaux s'opéraient sous la conduite de M^me^ de Morgan et de Pierre Vaslin, j'ai relevé, tout en surveillant les découvertes, un plan très détaillé de cette nécropole (pl. I) qui, comme on le voit, occupait une très vaste étendue.

A Kravéladi, les tombeaux se présentent sous plusieurs aspects différents :

1° Les tumuli de terre, moins nombreux que les sépultures d'un autre genre, sont hauts de 3 ou 4 mètres, larges de 8 ou 10. Ils renferment sous la butte un ciste fait de grosses pierres non dégrossies et contenant un ou plusieurs corps[1].

1. L'usage d'entourer les tombeaux de cercles de pierres n'est pas spécial au Lenkorân : on le retrouve dans presque dans tous les pays de l'Europe occidentale et septentrionale, en France, en Espagne, en Angleterre, en Danemark. D'Espagne il est passé en Algérie et en Tunisie, comme le prouvent les récentes découvertes. Au Lenkorân, je n'ai jamais rencontré qu'un seul cercle autour du tombeau, tandis qu'en Algérie et en Europe, il est fréquent d'en voir deux et même trois. Ces enceintes sont parfois carrées au lieu

2° Les amas de pierres (fig. 16) entourés d'un cercle de gros cailloux. Sous l'amas est le tombeau, en tout semblable à celui que recouvrent les tumuli[1].

3° Quelquefois, la sépulture est recouverte d'une butte conique ou hémisphérique de pierres entassées avec ordre (fig. 17).

4° Les dolmens proprement dits, au-dessus desquels il n'existe ni tumulus ni amas de pierres[2]. Je pense que ces sépultures étaient autrefois

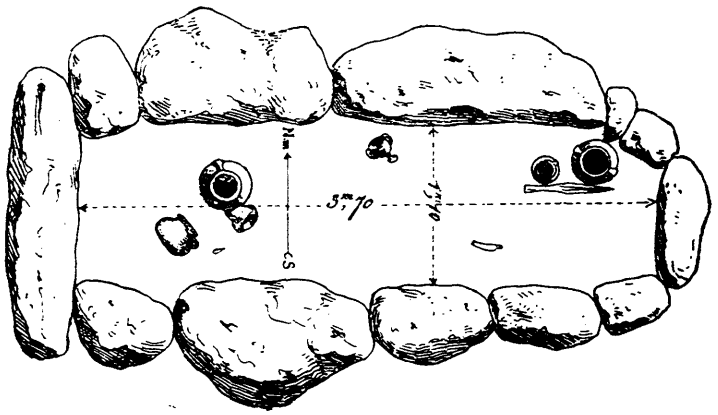


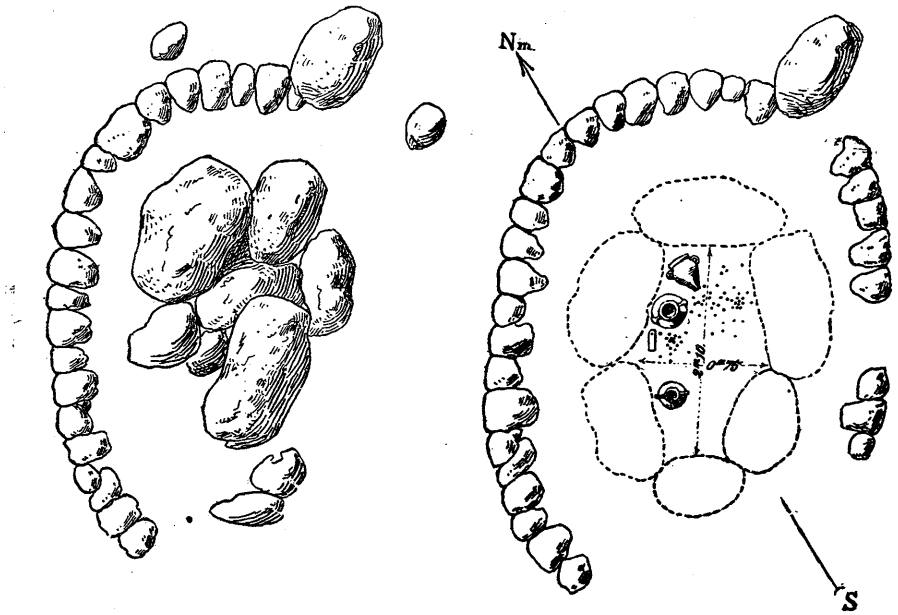

Fig. 18. — Tombeau n° 4.

d'être circulaires, fait que je n'ai reconnu dans aucune des sépultures du nord de la Perse.

1. Les tumuli du Tâlyche renferment des chambres plus ou moins grandes et présentant la forme des dolmens. Le même fait existe en Europe et aussi bien en Sardaigne qu'en Corse, qu'en Espagne, en France, ou en Angleterre les monuments présentent les mêmes caractères que dans le nord de la Perse; quelques-uns de ces tumuli sont fort petits, la chambre qu'ils renferment est alors très exiguë et peut à peine contenir le squelette et le mobilier funéraire. Ces cistes étroits sont le dernier terme de cette longue série, qui, partant des grands dolmens, passe par toutes les modifications de dimensions pour arriver aux tombes telles que celles de l'Arménie russe, du nord de l'Italie, de l'Allemagne et de la majeure partie des pays européens. C'est à l'époque du fer que les tombes sont les plus petites, aussi bien en Asie qu'en Europe; quant à la disposition du mobilier funéraire autour du mort, elle semble non seulement avoir traversé tous les âges, mais aussi s'être répandue dans tous les pays où l'invasion des dolmens réduits a pénétré.

2. Il est généralement admis que dans les pays occidentaux, les dolmens sont des tombeaux appartenant à l'époque préceltique, tandis que les tumuli ont été bâtis à l'âge des métaux. Au Lenkorân, toutes les sépultures, qu'elles soient sous forme de dolmens, de tumuli ou de cryptes, sont postérieures à l'arrivée du bronze dans le pays.

surmontées comme celles des trois premiers types, mais que, sous l'action des pluies, peut-être même par la main de l'homme les tumuli et les amas ont disparu[1].




*Avant la fouille.* *Après la fouille.*

Fig. 19. Tombeau nº 5. Fig. 20.

Dans toutes j'ai rencontré des métaux, aucune ne contenait d'instruments de pierre de nature à faire penser que les monuments avaient été bâtis antérieurement à l'époque de l'inhumation des squelettes que j'y ai rencontrés.

1. Il existe des dolmens dans presque toute l'Europe, depuis les confins du continent jusqu'à la Russie et au Caucase; toutefois l'usage de les construire paraît avoir été prédominant dans les pays occidentaux et septentrionaux. La limite méridionale des dolmens semble être suivant une ligne qui, partant de l'embouchure du Rhône, suit ce fleuve jusqu'à Lyon, vient ensuite couper la Seine près de Sainte-Colombe, la Meuse, le Rhin à la hauteur de Maastricht, la Weser, l'Elbe et l'Oder, au milieu des plaines allemandes, et se perd en Russie. Le Caucase, le Kouban et le nord de la Perse forment un autre groupe qui peut-être se relie par l'Afghanistân aux provinces indiennes où les dolmens sont nombreux. Ces deux aires de construction des grands tombeaux sont fort distantes; peut-être un jour découvrira-t-on qu'elles communiquent entre elles. Quoi qu'il en soit de leur éloignement, elles n'indiquent pas moins l'extension d'une race spéciale, aujourd'hui complètement oubliée. Le fait que les dolmens de l'Europe occidentale et septentrionale ont été construits à l'âge de pierre et que ceux de l'Orient appartiennent à l'époque du bronze n'a

J'ai relevé dans cette nécropole 116 tombeaux, mais tous n'ont pas été

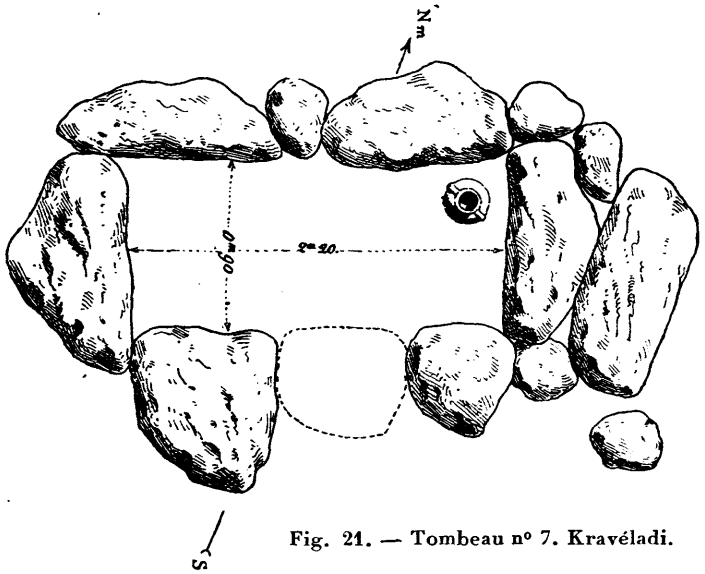



Fig. 21. — Tombeau n° 7. Kravéladi.

fouillés, loin de là. Je me contenterai de décrire les principaux de ceux mis à jour par mes travaux.

*Sépulture n°* 4. — Ce tombeau, long de 3m,70 et large d'environ 1m,10, était profond de 0m,95. Le couvercle en avait été enlevé; les parois latérales se composaient de gros blocs roulés plus ou moins allongés, placés les uns à côté des autres (fig. 18).

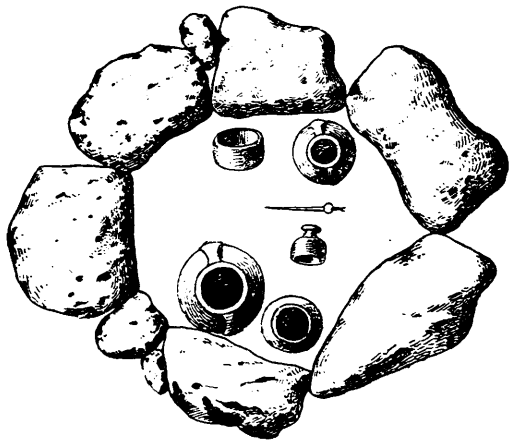


Fig. 22. — Tombeau n° 11. Kravéladi.

Comme dans la plupart des tombes de Kravéladi, les ossements avaient entièrement dis-

rien de surprenant, car le même peuple peut avoir émigré en plusieurs départs successifs et l'invention des métaux être arrivée jusqu'à lui entre deux migrations.

paru. Il ne restait plus que des paquets de dents qui me permirent de compter trois squelettes. Quant à l'orientation suivant laquelle les morts avaient été placés, il ne m'a pas été possible de la reconnaître. L'axe du tombeau se trouvait exactement placé d'est en ouest. Dans la partie orientale se trouvaient deux vases, une pointe de lance et un couteau de bronze. Vers le centre était une coupe de terre munie de deux anses et, à l'ouest, trois vases et une pointe de flèche. Chacun des groupes de vases est voisin de la place où avait été mise la tête d'un des morts.

Je ne sais si cette sépulture avait été spoliée; je le pense, car le mo-

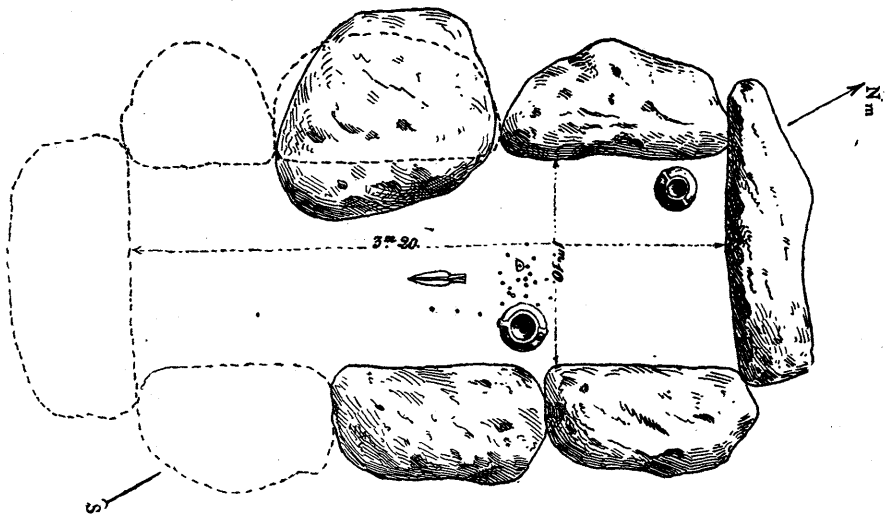



Fig. 23. — Tombeau n° 40. Kravéladi.

bilier en était si pauvre que j'ai de suite supposé que les objets les plus importants avaient été enlevés.

*Sépulture n°* 5. — A la surface du sol, ce tombeau était marqué par un amas de pierres et une ellipse l'entourant (fig. 19). Au-dessous de l'amas se trouvait une cuve longue de 2m,10, large de 0m,75 et allant en se rétrécissant à ses extrémités. En fouillant cette tombe, je n'ai pas rencontré d'ossements, mais seulement quelques dents très décomposées situées vers le nord-est du tombeau. Par contre, j'ai trouvé trois vases de terre, une pierre à aiguiser et un grand nombre de perles de

verre et de pâte bleue disséminées dans le tombeau, qui avait été écrasé par la chute de la dalle du couvercle (fig. 20).

*Sépulture n°* 7. — Ce tombeau (fig. 21) présentait de grandes analogies avec celui décrit sous le n° 4. Il était rectangulaire, long de 2m,20 et large de 0m,90. Il avait été spolié et ne renfermait qu'un vase de terre placé dans l'angle septentrional.

*Sépulture n°* 11. — Ce tombeau (fig. 22) était circulaire; sa dalle supérieure, encore en place, reposait sur sept pierres brutes placées verticalement; son diamètre moyen était de 1m,10 : par suite, le corps

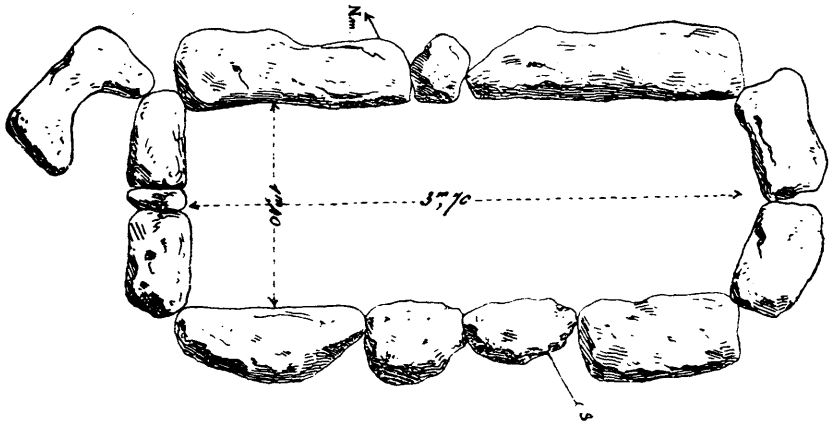


Fig. 24. — Tombeau n° 106. Kravéladi.

n'avait pu être placé allongé. J'y ai rencontré cinq vases de terre et une épingle de bronze.

*Sépulture n°* 40 (fig. 23). — Bien que son mobilier funéraire soit peu nombreux, ce tombeau est l'un des plus intéressants de la nécropole de Kravéladi. Il mesurait 3m,20 de longueur sur 1m,10 de largeur. Sa profondeur était de 0m,80. Toute la partie méridionale avait été détruite. Cette sépulture renfermait deux vases de terre, une tête de lance en bronze, quelques perles de cornaline, de verre et de pâte bleue et un cachet d'agate semblable à ceux que l'on rencontre si communément dans la Perse et dont l'usage s'est continué jusqu'à la période sassanide. Cette pierre porte, gravée en creux, l'image d'un bœuf à bosse,

du *Bos Zebu* des Indes. Je reviendrai plus loin sur cet intéressant objet.

*Sépulture n° 106 (fig. 24).* — Longue de $3^m,70$, large de $1^m,40$, profonde de $0^m,85$, cette tombe avait été spoliée et ne renfermait plus aucun objet. Son couvercle avait été enlevé; près d'elle gisait une pierre échancrée qui peut-être autrefois avait fait partie d'une cloison intérieure.

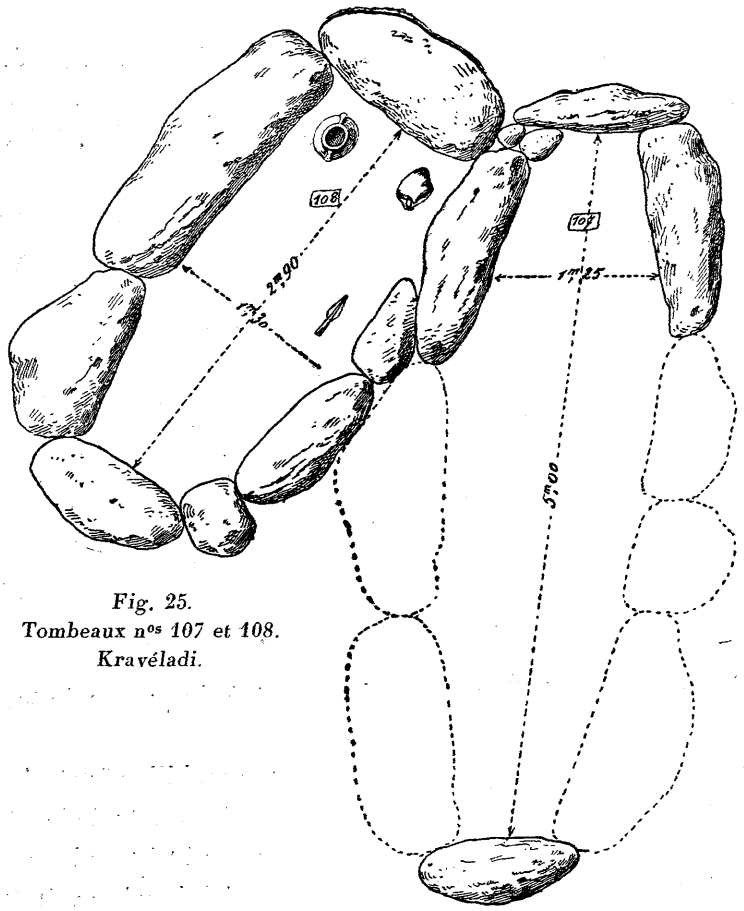



*Fig. 25.*
Tombeaux nos 107 et 108.
Kravéladi.

*Sépultures nos 107 et 108 (fig. 25).* — Ce double tombeau, à moitié détruit, se composait de deux parties ne présentant pas la même orientation. Il semble que ces cistes aient été construits l'un après l'autre et que le plus petit soit postérieur à son voisin.



Phototypie Berthaud.

FOUILLES DANS LA NÉCROPOLE D'ASPA-HIZ A TULU

(Photographie de Madame de Morgan.)

Le grand ciste, qui était entièrement spolié, mesurait 5 mètres de longueur sur 1m,25 à 1m,35 de largeur et 0m,90 de profondeur. Le petit était

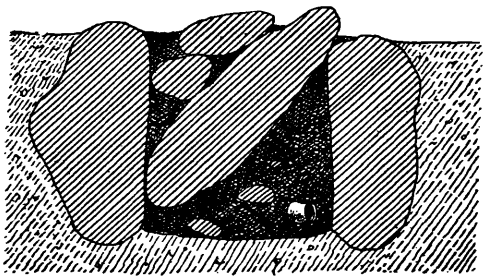


Fig. 26. — Coupe du tombeau nº 108.

long de 2m,90, large de 1m,30 et profond de 1m,40. Il renfermait deux vases de terre et une tête de lance en bronze. Les dalles du couvercle s'étaient écroulées dans l'intérieur de la sépulture.

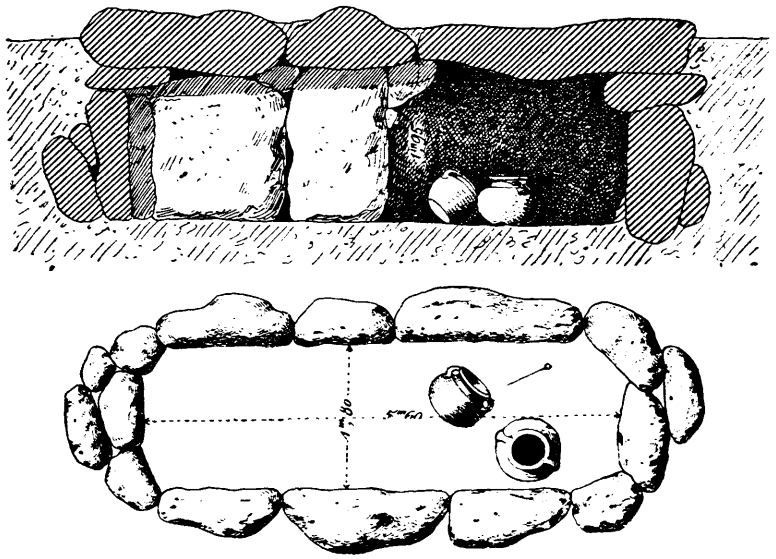


Fig. 27. — Tombeau nº 109. Kravéladi.

*Sépulture nº* 109 (fig. 27). — Longue de 5m,60, large de 1m,80, profonde de 1m,95, cette tombe est la plus grande qui ait été examinée par

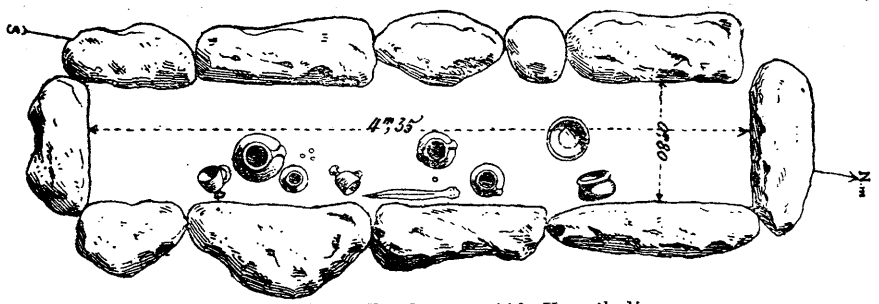



Fig. 28. — Tombeau n° 110. Kravéladi.

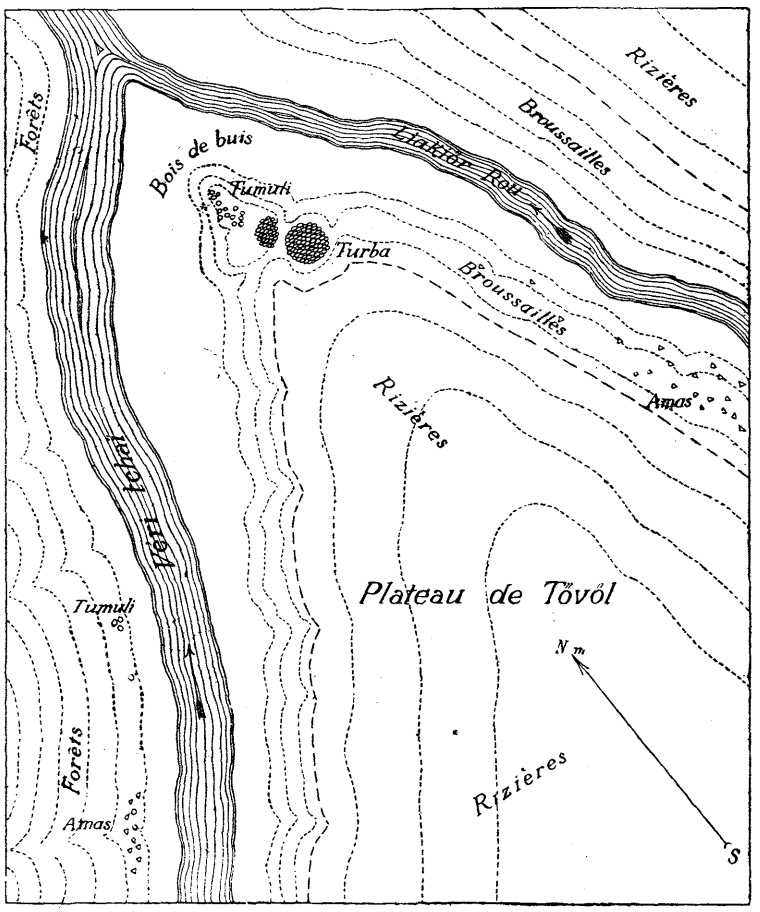



Fig. 29. — Plan du plateau de Tövöl.

mes travaux dans la nécropole de Kravéladi et n'avait pas été spoliée.

Le village de Kravéladi se trouve situé sur le Liakŏr-rou à 2,000 mètres environ du confluent de cette rivière avec le Véri-tchaï. Ces deux cours d'eau réunis forment la rivière de Lenkorân.

Le plateau compris entre ces deux cours d'eau est aujourd'hui couvert de rizières dans toute sa partie cultivable, mais sur ses bords il

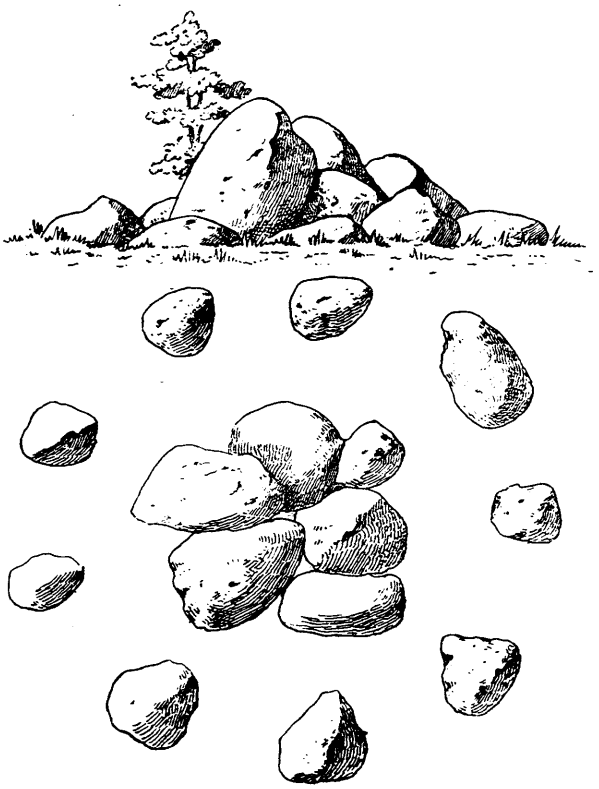


Fig. 30. — Amas de Tövöl.

existe encore des bois et des broussailles où se trouvent en grand nombre les tumuli et les amas de pierres (fig. 29-31).

A la pointe de cette presqu'île se trouve, à côté de tumuli antiques, une *turba* ou cimetière musulman où les tombes modernes se touchent. Ces sépultures sont abritées par d'admirables hautes futaies séculaires et des bois de buis où jamais n'a frappé la hache du bûcheron.

Plus loin au sud, sur la rive gauche du Véri-tchaï, sont encore des tumuli et des amas. Il n'existait donc pas, à proprement parler, de nécropole, tous les terrains plats de la vallée en tenaient lieu et le cimetière antique de Kravéladi n'est autre qu'une concentration fortuite de tombeaux.

Il est à remarquer que les tombes se trouvant situées dans les terrains plats des vallées, c'est-à-dire dans les seules parties du pays susceptibles de recevoir de la culture, les tribus qui vivaient dans les montagnes tâlyches devaient forcément être adonnées à la chasse et à



Fig. 31. — Pierre levée de Tövöl.

l'élevage des bestiaux plutôt qu'à l'agriculture, puisqu'elles abandonnaient ainsi aux morts les seules terres d'où elles eussent pu tirer des récoltes. Cette remarque est importante, car de nos jours tous les Aryens des montagnes sont sédentaires, cultivent la terre et si parfois ils émigrent c'est parce que les conditions du pays ne les satisfont plus.

Au nord du Lenkorân, grâce à la proximité de la steppe de Moughân, il existe encore des populations nomades qui, chaque printemps, mènent leurs troupeaux dans la plaine; mais ces tribus ne sont pas pures tâlyches : elles sont mélangées de Turcs, et leurs coutumes pastorales leur

viennent bien probablement de l'élément touranien d'où elles descendent.

En remontant la vallée du Liakör-rou, on rencontre sur la rive droite de la rivière, au lieu dit Djüodjikach, un nouveau groupe de dolmens. Ils sont construits sur les alluvions, au milieu de blocs énormes roulés par les eaux. Sous les alluvions sont des schistes très inclinés qui parfois ont fourni les dalles nécessaires à la couverture des tombeaux (fig. 32).

En remontant encore la vallée, on arrive à Hôvil, pauvre village perdu au milieu des forêts (fig. 33), près d'une source limpide et très abondante.

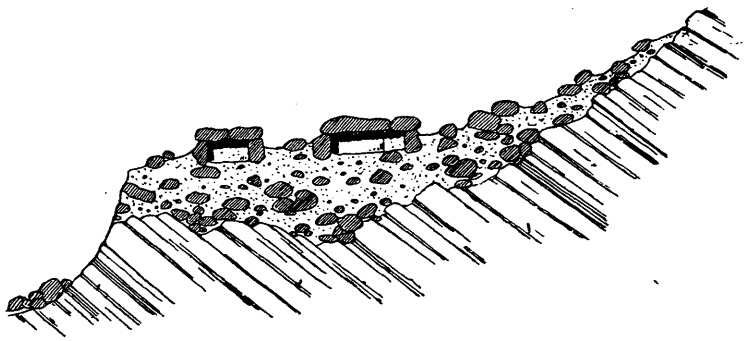


Fig. 32. — Coupe de la nécropole de Djüodjikach.

Le 27 avril, je venais camper dans cette localité que, la veille, j'étais venu visiter et où j'avais reconnu des tombeaux. Dans cette première course j'avais appris des habitants que depuis plusieurs années les Tâly ches de la montagne exploitaient les nécropoles antiques, afin d'en extraire les métaux qu'ils allaient vendre à Ardabîl en Perse.

Certaines sépultures fournissaient parfois jusqu'à un poud de bronze (16 kilogrammes), des objets d'or et d'argent et des perles de cornaline. Cette industrie n'était pas sans rapporter à ceux qui s'y livraient.

Une tombe entre autres à Hôvil, découverte en 1889, renfermait un grand nombre d'armes de bronze et un vase d'or pesant (cent roubles d'or, 250 fr. environ) contenu dans un vase plus grand de bronze. J'ai vu

quelques-uns de ces objets tous brisés et préparés pour la fonte; quant au vase d'or, il avait été vendu en Azerbeïdjân.

Ces renseignements me prouvaient que je me trouvais en face sinon d'une nécropole importante, du moins de tombeaux fort riches. Les fouilles furent commencées de suite et deux tombeaux ouverts le premier jour.

Les sépultures de Hôvil sont en tout semblables à celles de Kravéladi ;



Fig. 33. — Vue du village de Hôvil.

ce sont des dolmens, toujours recouverts de tumuli ou d'amas, souvent entourés de cercles de pierres.

L'un deux (fig. 34) mesurait 3$^{m}$,80 sur 1$^{m}$,15; il était recouvert d'une large dalle. Les parois du ciste creusées en partie dans l'argile dure n'étaient garnies de pierres qu'à la surface. Il renfermait avec les os du mort, très décomposés, cinq vases de terre de différentes formes, cinq têtes de lances en bronze et une longue dague du même métal.

Un certain nombre de sépultures semblables ouvertes, les jours suivants, me fournirent une assez bonne série d'objets, tous appartenant à la même époque, à celle des dolmens de Kravéladi, que, d'après la nature des mobiliers funéraires, je considère comme étant la plus ancienne.

Pendant que je fouillais à Hôvil, j'avais lancé dans le pays trois ou quatre

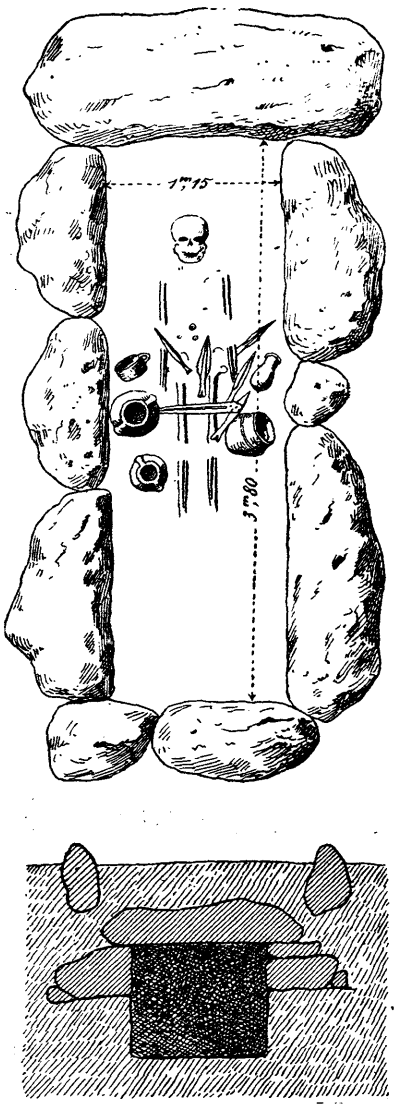



Fig. 34. — Dolmen. Hôvil.

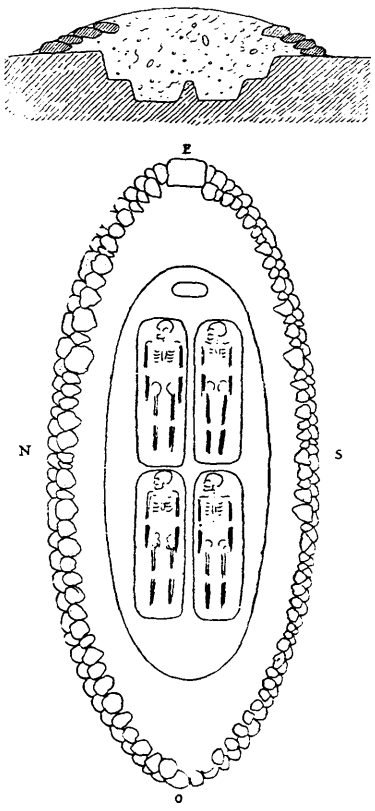



Fig. 35. — Tombeau musulman de Baradèh.

hommes munis d'instructions précises pour rechercher les nécro-

poles. C'est ainsi que je découvris celles d'Amarat et de Véri et que, le 3 mai, j'allai jusqu'au village de Baradèh, afin d'ouvrir un tombeau considérable qui m'était signalé (pl. III).

Cette tombe était d'époque récente et musulmane. Il est aisé, par la figure ci-jointe, de se rendre compte de la différence qui existe entre les sépultures modernes (fig. 35) et les dolmens antiques (fig. 34). Contrairement à l'usage, ce tombeau renfermait quatre corps ; c'est sa grande taille qui m'a amené à le fouiller. Plus loin, dans un cimetière musulman, étaient des tombes plus simples (fig. 36).

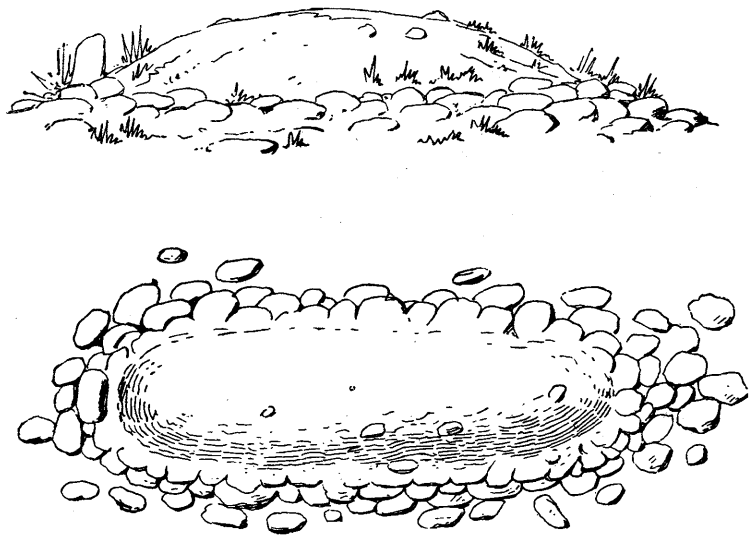


Fig. 36. — Tombeau musulman. Baradèh.

Après avoir terminé mes travaux à Hôvil, je me suis rendu à Véri où des tombes antiques m'étaient signalées.

Dans cette localité, les restes de l'époque préhistorique sont fort nombreux : on y voit des tumuli analogues à ceux de Kravéladi et de Hôvil, des dolmens de la même époque et enfin des tombeaux postérieurs que je qualifierai de III[e] état du bronze d'après la nature des objets qu'ils renfermaient.

Le village de Véri se trouve situé à une altitude de 1,480 mètres, c'est-

à-dire dans la partie du pays comprise au-dessus de la limite des forêts; les vallons et les plateaux sont couverts de champs de blé et d'orge et de pâturages (fig. 37). C'est en labourant leurs terres que les indigènes avaient rencontré les tombeaux antiques; ils en avaient ouvert quelques-uns, mais fort heureusement la nécropole n'était pas épuisée quand je vins planter ma tente dans cette localité.

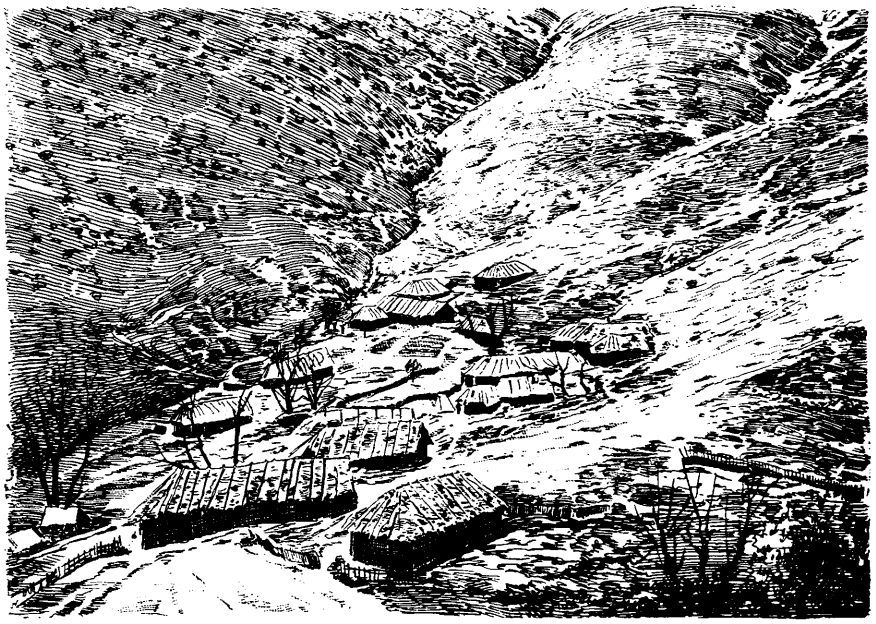


Fig. 37. — Village de la zone des pâturages au Lenkoràn, Djönü.

Les sépultures de Véri présentent des caractères spéciaux qui ne permettent pas de les attribuer à la même époque que ceux de Kravéladi, Hòvil et Amarat. Les objets y sont beaucoup plus nombreux et dénotent un art bien plus avancé. Les cistes eux-mêmes sont plus petits; le plus grand de cette nécropole ne mesurait que $2^{m},10$ sur $1^{m},10$.

Le plus important est celui dont je donne ci-contre le dessin (fig. 38 et 39); il se compose d'un ciste irrégulier, presque elliptique et était

recouvert d'une large dalle. Son mobilier funéraire était si nombreux qu'il ne m'a pas été possible de représenter tous les objets dans une même figure. J'ai dû dessiner à part les vases (fig. 39) et figurer les objets divers en même temps que la position des crânes (fig. 38), me dispensant d'indiquer les ossements qui eussent par trop compliqué la représentation.

On remarquera que quatre crânes ont été rencontrés dans ce tombeau. Près de l'un sont les armes et des objets ayant appartenu à un homme, près des trois autres je n'ai rencontré que des ornements et des objets faisant partie du costume féminin. Cette sépulture renfermait donc un homme et trois femmes. Cette constatation est fort importante, elle prouve que les populations qui dans l'antiquité habitaient le Tâlyche étaient polygames et qu'à la mort du mari on ensevelissait avec lui ses épouses soit vivantes, soit mises à mort pour cette circonstance. Les tombeaux de Kravéladi et de Hôvil qui appartiennent à une époque plus ancienne m'ont également permis de constater dans les dolmens la présence de plusieurs squelettes; malheureusement le mobilier funéraire n'était pas assez nombreux pour qu'il m'ait été possible de distinguer les hommes des femmes, mais tout me porte à croire que l'usage dont nous constatons l'existence à Véri était ancien et existait déjà à l'époque des dolmens.

La coutume d'ensevelir ou de mettre à mort, en les brûlant, les épouses à la mort du mari était autrefois répandue aux Indes dans le pays du Malabar, il n'est donc pas spécial au Tâlyche[1]. Cet usage donne une idée de l'état de servitude dans lequel se trouvait la femme chez ces peuplades: elle était considérée comme l'esclave de l'homme, comme sa chose au même titre que ses bœufs et ses moutons; on la tuait comme on eût égorgé du bétail. Quelles scènes épouvantables durent se passer près de ces tombeaux lors des funérailles ! On a peine à se représenter toute une tribu assistant au sacrifice des épouses sur la tombe de leur mari, à l'égorgement des mères en présence de leurs enfants.

1. La tombe de Khalil-Dèhlil (Moukri), décrite au chapitre précédent (fig. 12), renfermait, elle aussi, deux squelettes, dont un d'homme et un de femme.

Près du squelette n° 1 (fig. 38) se trouvaient une longue épée, quatre

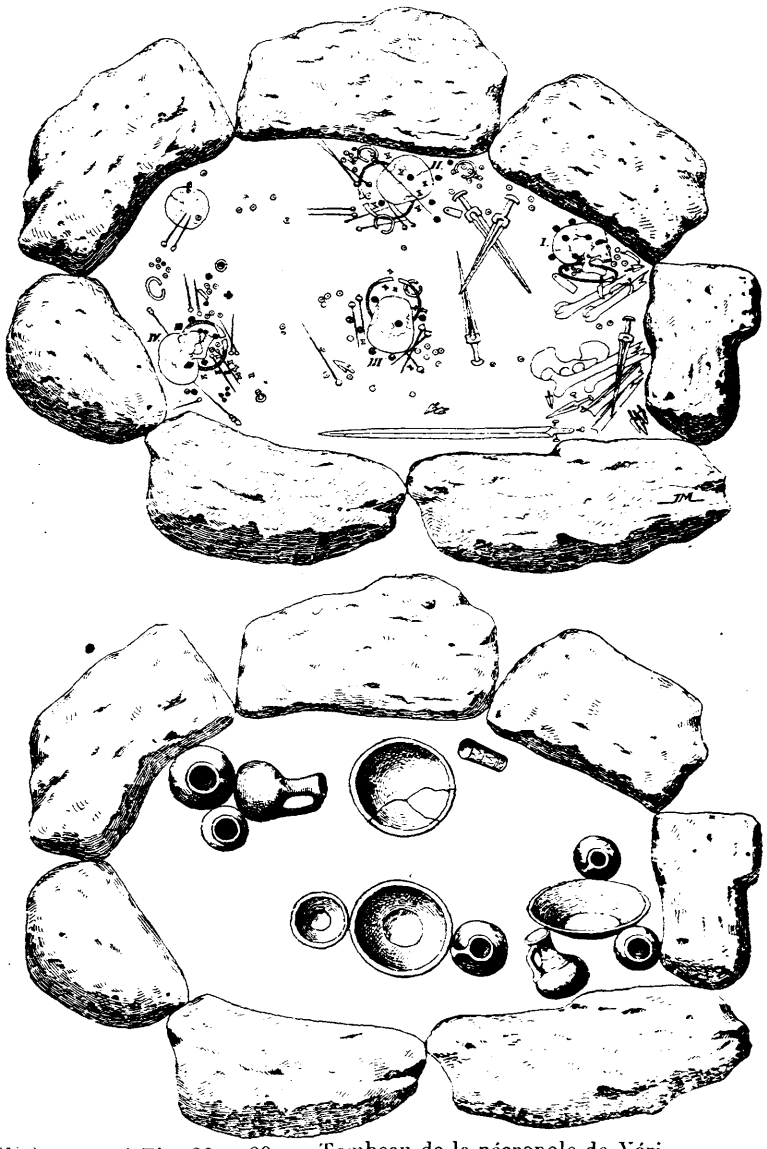


Fig. 38 et 39. — Tombeau de la nécropole de Véri.

grands poignards, un plus petit, des têtes de javelots, des pointes de

flèches, de petits couteaux que je crois être des rasoirs, une pierre pour les aiguiser, des perles de verre et de cornaline, de petits ornements d'or, probablement placés dans la chevelure, et un torques. Toutes les armes étaient en bronze.

Près du squelette n° 2 (fig. 38), j'ai rencontré un torques, trois bracelets, sept longues épingles, des perles, de petits disques d'or, quelques ornements divers et un gobelet de bronze qui, malheureusement brisé, n'a pu être reconstitué.

Près du squelette n° 3 (fig. 38) se trouvaient également un torques, six épingles de bronze, des ornements d'or et un bracelet.

Le squelette n° 4 (fig. 38) semble avoir été celui de l'épouse principale ou favorite, si nous en jugeons par son mobilier funéraire. A droite et à gauche de la tête, étaient deux doubles pyramides de perles d'or accolées, quelques disques d'or et de bronze jadis mêlés à la chevelure, dix longues épingles de bronze, un torques, un bracelet, un miroir de bronze, un petit vase pour les fards, une tête d'épingle en pâte d'émail, et une foule de menus ornements.

En outre de ces objets, cette sépulture renfermait quatre groupes de vases et de plats correspondant à chacun des squelettes. L'enchevêtrement de tout ce mobilier était tel que j'eus grand'peine à dégager les objets et à les retirer du tombeau sans les briser.

L'or renfermé dans cette tombe était réduit en feuilles minces et estampé; quelques objets étaient soudés, les poignards étaient fondus d'une seule pièce comprenant la lame, la garde et la poignée; un vase de cuivre était formé d'une feuille habilement estampée. Tout enfin contribuait à me faire considérer ces tombeaux comme étant moins anciens que ceux de Kravéladi et de Hôvil.

Une autre sépulture (fig. 40) renfermait seulement deux corps et était moins riche. Comme la première décrite, elle était irrégulièrement construite et mesurait $1^{m},92$ dans sa plus grande dimension et environ 1 mètre dans sa largeur; une dalle la recouvrait.

Le squelette n° 1, celui de l'homme, était entouré de ses armes. Sous la tête se trouvait la longue épée de bronze, au cou, un torques et quel-

ques ornements en or et en bronze; plus bas, un vase de terre, un court poignard et une longue tête de lance dont la hampe avait été brisée. Le mort avait été enseveli replié sur lui-même, la tête posée à plat sur le côté droit.

Le squelette n° 2 semble avoir été placé accroupi; les os sont empilés les uns par dessus les autres, la tête repose sur sa base. Au cou se trouvait un collier de perles de verre; près de la tête, des ornements d'or et

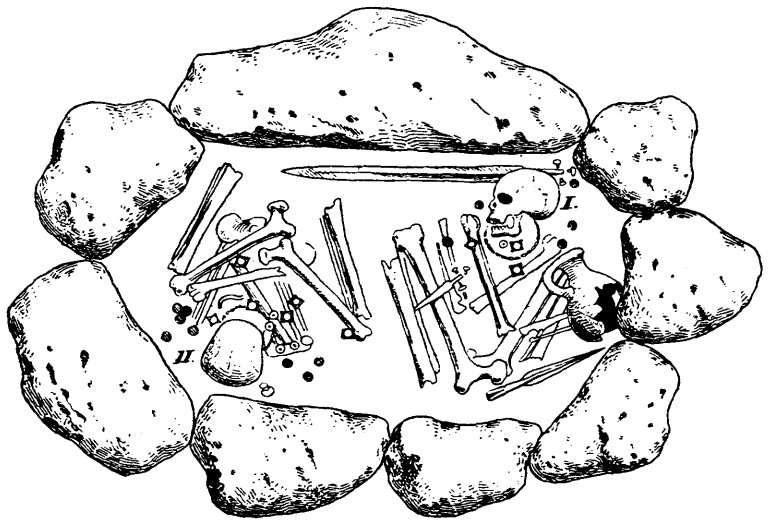



Fig. 40. — Tombeau de la nécropole de Véri.

des boutons de bronze qui jadis ornaient le vêtement et la chevelure; une tête d'épingle en émail bleu est placée derrière la tête.

Comme on le voit, ce tombeau présente de grandes analogies avec la sépulture décrite en premier lieu. Les objets sont semblables et semblablement disposés.

Avant d'en finir avec les tombeaux du III^e^ état du bronze à Véri, je citerai une sépulture curieuse par sa disposition. Elle se compose d'un ciste rond, de 0^m^,85 de diamètre (fig. 41), qui, grâce à sa fermeture très exacte, était resté vide.

En soulevant le couvercle, j'ai trouvé les os placés en tas au fond de

la cuve et surmontés par le crâne. Le mort avait été placé assis dans la position où se trouvent les momies de l'Atacama dans l'Amérique du Sud. Ce dernier tombeau permet d'expliquer la position donnée aux cadavres dans les autres; les corps 2, 3, 4 (fig. 38) et 2 (fig. 40) qui appartenaient à des femmes avaient été placés accroupis, tandis que ceux n° 1 (fig. 38-40) qui étaient des hommes, étaient couchés sur le côté. Les épouses assises veillaient sur le corps de leur mari.

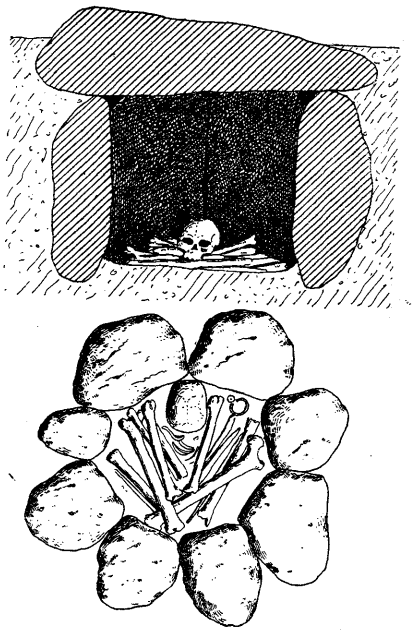


Fig. 41. — Tombeau circulaire. Nécropole de Véri.

La régularité dans laquelle se trouvaient les os des femmes démontre qu'elles n'avaient pas été ensevelies vivantes, elles étaient mises à mort avant la fermeture du tombeau.

Bon nombre de sépultures furent encore ouvertes à Véri, elles présentaient toutes les mêmes caractères. Lors de mes travaux, les indigènes en avaient déjà fouillé un grand nombre. Toutes, me dirent-ils, étaient semblables; l'une d'elles renfermait un si grand nombre de petits disques d'or, qu'il y en avait plein le *papak* (coiffure) d'un ouvrier;

quant aux divers objets, vases, armes, etc., ils étaient si nombreux que le ciste en était entièrement rempli.

En quittant Véri, je me suis rendu à Razgoour où des tombeaux m'étaient signalés. En route, je suis passé par Amarat où mes hommes avaient fait quelques fouilles pour m'en apporter les objets.

Amarat est situé sur le Liakör-roud; on y voit un assez grand nombre de dolmens du Ier état du bronze et quelques tumuli d'époque indéterminée. Je ne m'arrêtai pas dans cette localité, pensant y revenir plus tard, quand mon exploration serait plus avancée.

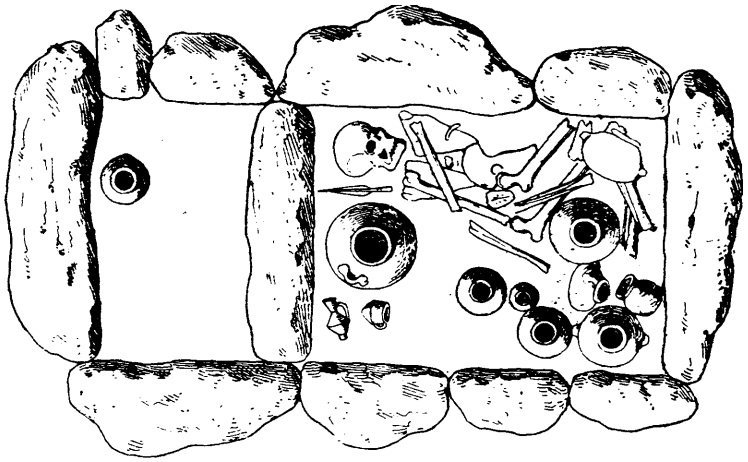


Fig. 42. — Dolmen de Vanü-Barra à Razgoour.

Razgoour est à 1,870 mètres d'altitude; sur les montagnes situées au nord du village j'ai rencontré bon nombre de tumuli et de dolmens. L'une de ces hauteurs, nommée par les indigènes Vanü-Barra, est plus spécialement intéressante: les tombes y abondent, mais elles sont fort disséminées dans les pâturages; par places, on en rencontre des groupes de deux ou trois; en général elles sont éloignées de 40 ou de 50 mètres les unes des autres.

L'une de ces sépultures (fig. 42) présente cette particularité que la chambre du dolmen était divisée en deux compartiments d'inégale taille.

Le plus grand contenait un seul corps, une tête de lance en bronze et onze vases, l'autre était complètement vide.

Les tumuli de terre, bien que renfermant aussi des armes de bronze, semblent être moins anciens par la facture des objets qu'on y rencontre. A mon sens, ils doivent être rangés entre les tombeaux du Ier état du bronze à Kravéladi et à Hôvil et ceux du IIIe état à Véri, civilisation qui précéda de fort peu l'époque où le fer fut employé pour la fabrication des armes.

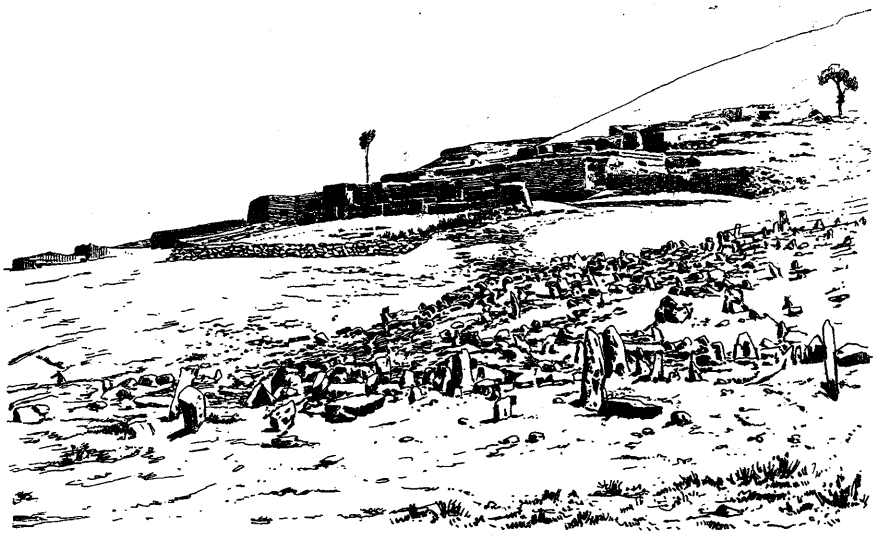


Fig. 43. — Vue du village de Mistân.

Quittant Razgoour le 12 mai, je me rendis à Mistan (alt. 1,915 mètres) en passant par un col élevé de 2,255 mètres, près duquel sont des tumuli et des dolmens.

Mistan est un gros village situé près de la frontière de Perse ; un poste de Cosaques y garde les montagnes, le pays est découvert, on n'y rencontre d'arbres que dans les jardins et les plantations (fig. 43).

Les montagnes de la frontière, qui sont fort élevées (elles dépassent 2,600 mètres d'altitude), sont couvertes de pâturages d'été remplis de tumuli et de dolmens. J'explorai rapidement les hauteurs, fouil-

lai quelques-uns des dolmens que je trouvai appartenir au Ier état du bronze, puis, quittant Mistan, je pris le chemin de Tülü où mes chasseurs venaient de me signaler une nécropole importante.

Le chemin de Mistan à Tülü suit pendant quelque temps la frontière de Perse; il gravit les pentes abruptes jusqu'à 2,700 mètres de hauteur pour redescendre ensuite dans les vallées profondes du Lenkorân.

J'étais en route depuis quelques heures quand je rencontrai des indigènes qui venaient au devant de moi. L'un de mes chasseurs en parcourant le pays était venu au village de Djonü et, aidé de quelques uns des habitants, avait ouvert deux ou trois tombeaux dont ils m'apportaient les objets.

Je changeai de suite de destination et me dirigeai vers cette nécropole nouvellement découverte. Le sentier suivait la frontière, nous nous arrêtâmes pour déjeuner, assis sur l'un de ces nombreux dolmens qui couvrent les sommets et dont je réservais l'exploration pour plus tard. Du point où nous étions (alt. 2,625 mètres) nous jouissions d'une des plus admirables vues qu'il soit possible de rencontrer. A l'orient, au-dessus des sombres forêts du Tâlyche, s'étendait à l'horizon la bande azurée de la mer Caspienne. Au nord, au-dessus des steppes jaunes de la Koura, apparaissaient les sommets neigeux du Grand Caucase. A l'ouest, le Savalan élevait dans le ciel son immense cône couvert de neiges, et à nos pieds étaient la plaine azerbeïdjanie, Ardabil et les innombrables villages du plateau persan.

Djonü est un petit hameau de quinze ou seize maisons placé, à 1,510 mètres d'altitude, dans le fond d'un ravin. La nécropole se trouve située sur les hauteurs qui, au sud, avoisinent le village. Elle est très étendue et se compose de deux parties : l'une, située à 1,830 mètres de hauteur, renferme des dolmens; l'autre, contenant des tumuli et un lieu d'exposition mazdéen, n'est qu'à 1,720 mètres d'altitude.

Le lieu d'exposition des corps à l'époque mazdéenne est situé sur un rocher (fig. 44). Il se compose de six cases rectangulaires accolées les unes aux autres. En les fouillant j'ai rencontré quelques crânes et des ossements épars laissés jadis par les carnivores qui, à cette époque, se

chargeaient de faire disparaître les corps. Le fond des cases était garni de dalles, afin que les cadavres ne souillassent pas par leur décomposition la sainte terre.

Aujourd'hui, les mazdéens ont coutume d'entourer leurs lieux d'exposition de hautes murailles et de construire ce qu'on nomme dans le pays des « tours des Ghèbres », mais le principe de déposer les morts

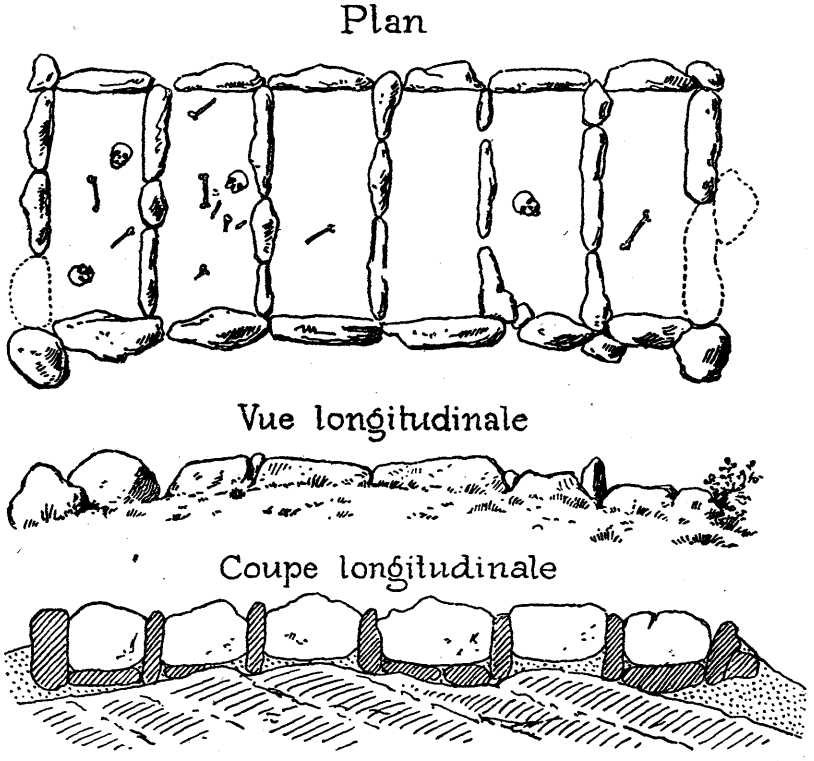



Fig. 44. — Cases mazdéennes pour l'exposition des corps. Djönü.

dans des cases s'est conservé et l'intérieur des monuments modernes est encore divisé en compartiments où les corps sont déposés isolément. L'usage de construire des murailles élevées est destiné à empêcher les chacals et les renards de venir arracher des parties des cadavres et de les emporter au loin. Seuls aujourd'hui, les oiseaux du ciel sont autorisés à se livrer à cette funèbre besogne, aussi voit-on toujours planer

au-dessus de ces tours une nuée de vautours, d'aigles et de corbeaux qui attendent dans les airs qu'un adorateur d'Ormazd leur soit livré en pâture.

La nécropole haute de Djönü contient un grand nombre de tombeaux

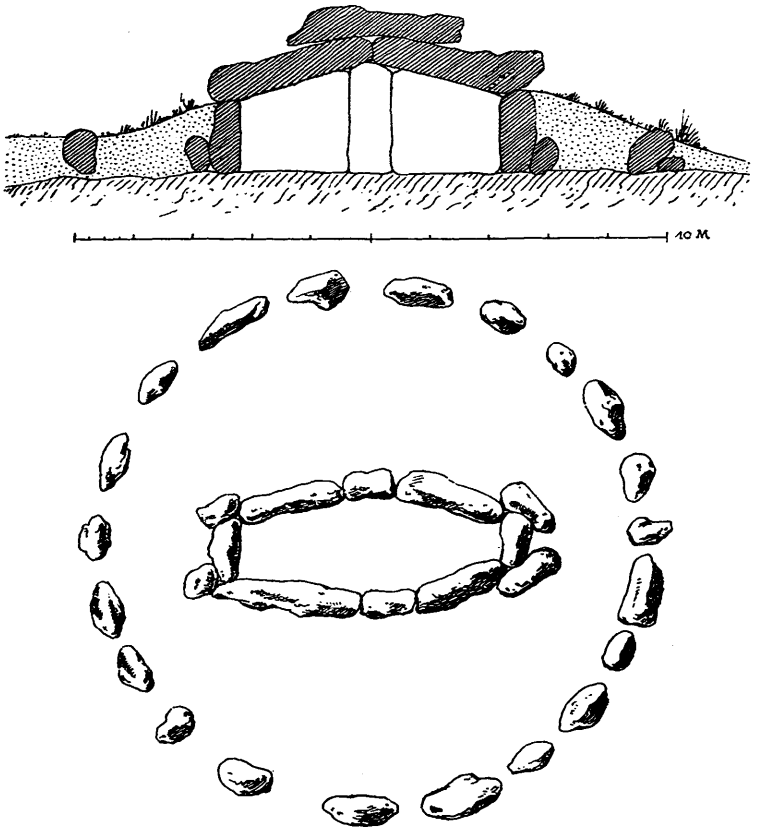



Fig. 45. — Dolmen. Nécropole supérieure de Djönü.

qui, pour la plupart, présentent les formes des dolmens (fig. 45), mais qui toujours renferment des objets de bronze mélangés aux armes de fer. Cette période marque la transition entre l'état du bronze et celui du fer. Les arts y sont plus développés qu'à Véri, et les sépultures sont par leur construction pareilles à celles des âges les plus reculés.

Bien que mes fouilles aient porté sur environ 40 tombeaux, je ne décrirai que deux sépultures de la nécropole supérieure, celles qui présentent le plus d'intérêt et fournissent des renseignements qui peuvent être appliqués à toutes les tombes de cette localité.

La plus curieuse de ces tombes (fig. 46) renfermait une telle quantité de squelettes, de vases et d'objets de tout genre que j'ai dû la représenter en deux parties; l'une figurant la position des objets dans les couches supérieures de la tombe, l'autre montrant comment se trouvaient les mobiliers funéraires du niveau inférieur. Il n'existait pas, à proprement parler, deux couches, bien que l'ensevelissement puisse avoir été fait en deux fois. De cette sépulture il ne restait que les deux tiers environ, le reste avait été spolié ou détruit.

Niveau supérieur. — Je n'ai rencontré que deux squelettes dans cette partie du tombeau, le premier placé dans un angle, le second situé vers le milieu de la chambre; mais il est possible qu'une partie des objets découverts dans le niveau supérieur aient appartenu aux corps déposés dans les couches inférieures.

*Squelette n°* 1. — Dix vases semblent avoir été attribués à ce mort; ils sont en terre, de formes très variables et d'une facture assez soignée. Autour du cou sont des perles, des fusaïoles, un petit vase à fards, deux têtes de lance en bronze et un grand nombre de pointes de flèche en bronze et en pierre taillée (obsidienne, silex, cornaline, quartz).

*Squelette n°* 2. — Cet individu avait porté avec lui dans la tombe trois vases de terre, deux têtes de lance en bronze, deux bracelets formés chacun d'une spirale de bronze, des perles de verre, de cornaline, de pâte et de terre, et un assez grand nombre de pointes de flèche.

Vers la paroi opposée au squelette n° 2 se trouvaient deux vases de terre, un poignard de bronze fort remarquable, des bracelets, une tête de lance, des pointes de flèche, des fusaïoles de terre et un grand nombre de perles. Je pense que ces objets appartenaient au mort n° 5.

Niveau inférieur.— Au fond de la tombe j'ai rencontré cinq squelettes placés dans toutes les positions.

*Squelette n°* 3. — Situé près d'un angle, entouré de perles de verre,

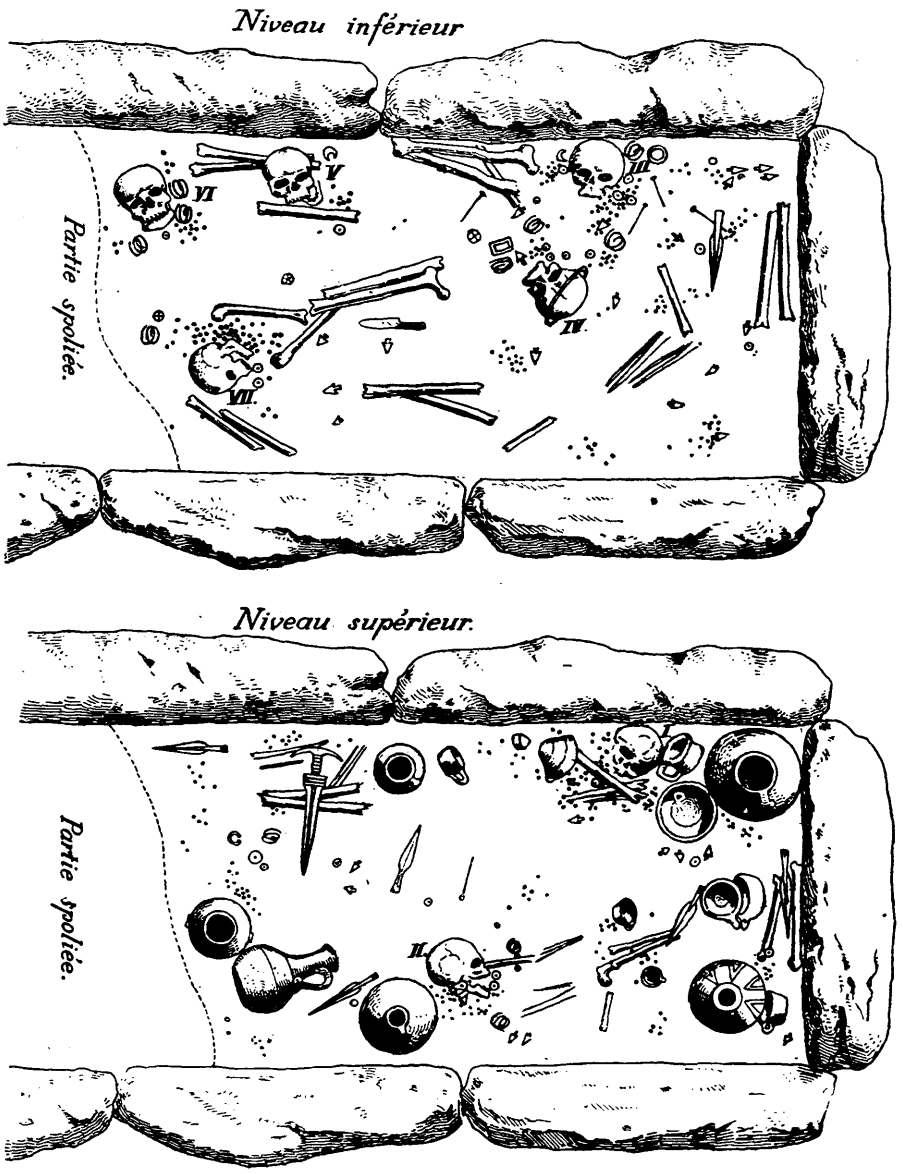



Fig. 46. — Dolmen. Nécropole supérieure de Djönü.

de pâte et de cornaline, de bracelets de bronze, de fusaïoles et de grosses perles de terre cuite. Quelques épingles, une tête de lance et divers menus objets se trouvaient près de ce mort.

*Squelette n°* 4. — Placé vers le centre du tombeau, cet individu portait sur la tête un diadème; près de lui se trouvaient des perles, des fusaïoles, des bracelets, des pointes de flèche en bronze et en pierre taillée, et deux petits vases ayant probablement autrefois renfermé des onguents.

*Squelette n°* 5. — N'était entouré que de perles et de quelques menus objets.

*Squelette n°* 6. — Près de lui se trouvaient des perles et trois bracelets.

*Squelette n°* 7. — Placé sur le flanc droit, ce mort portait un collier de perles, un bracelet de bronze et un couteau du même alliage.

Des sept individus placés dans cette tombe, un seul semble avoir été un homme, le n° 5; les six autres squelettes appartenaient probablement aux femmes qui furent inhumées avec lui.

Au moment des funérailles, toutes les armes ne purent être placées près du mort principal; les lances et les flèches entre autres, à cause de la longueur de leurs bois durent être jetées dans tous les sens, aussi retrouvons-nous les têtes de lance et les pointes de flèche disséminées dans toute la sépulture; les hampes durent être brisées.

Par sa disposition générale, par les objets qu'il renfermait, ce tombeau se rapproche tant des sépultures de Véri qu'il est impossible de l'en séparer. C'est donc au III^e^ état du bronze que nous devons le ranger. Il ne renfermait pas un seul objet de fer.

Une autre tombe (fig. 47) présente un certain intérêt à cause de la position qu'occupaient les deux squelettes. Ils étaient allongés parallèlement du nord au sud, fait que je n'avais pas encore constaté.

Ce tombeau, long de 1^m^,60, large de 1^m^,45 et profond de 0^m^,55, était construit en dalles de schiste grossier du pays. Son couvercle s'était écrasé dans la cuve. Il renfermait : une boule de pierre, cinq vases de terre de formes diverses, deux bagues et une épingle, quelques perles

de verre et de cornaline, et deux ceintures formées de plaques de bronze estampé.

Cette sépulture appartenait à deux femmes, car je n'y ai pas rencontré d'armes; elle doit être attribuée à l'état du fer, car si nous en jugeons par les sépultures des autres localités, les ceintures n'apparaissent qu'avec ce métal.

La nécropole supérieure de Djönü renferme aussi bien des tombeaux

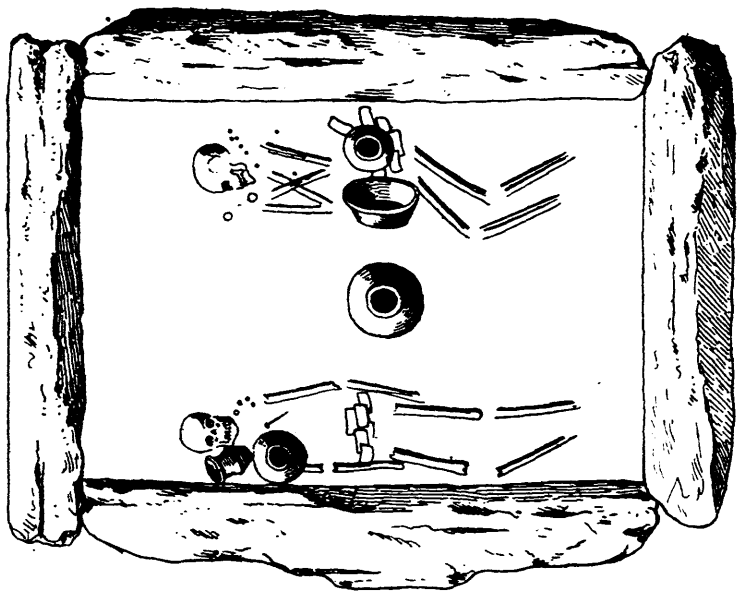


Fig. 47. — Dolmen. Nécropole supérieure de Djönü.

des divers états du bronze que des sépultures de celui du fer; nous y rencontrons même la période de transition entre le bronze et le fer. Dans ces sépultures on trouve en même temps des armes faites des deux métaux. C'est dans un ciste de l'époque transitoire que j'ai rencontré des vases de terre ornés de peintures rouges sur un fond blanc ou jaune et enfin un petit vase en terre émaillée en bleu, pièce du plus haut intérêt au point de vue céramique (voyez pl. V).

La nécropole inférieure qui, tout entière appartient à l'état du fer,

renferme un grand nombre de tombeaux. Je décrirai trois des principaux.

L'un des plus curieux est sans contredit un véritable dolmen (fig. 48)

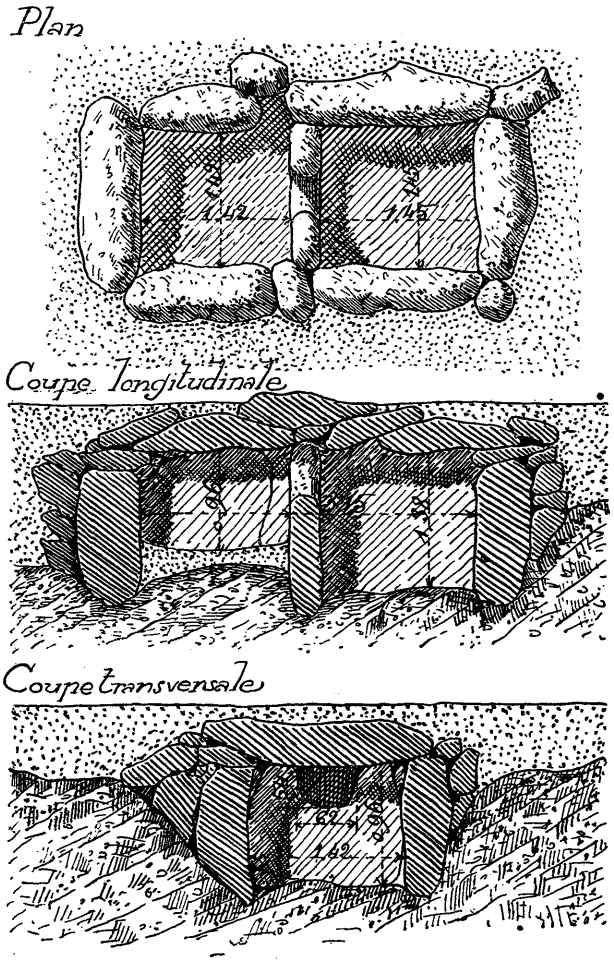



Fig. 48. — Dolmen double à cloison percée. Djönü.

composé de deux chambres égales de grandeur et séparées entre elles par une cloison percée [1]. Le trou de communication n'est pas comme

1. Les dolmens à parois percées ont été signalés déjà sur beaucoup de points entre l'extrémité occidentale de l'Europe et les Indes. Les principaux monuments de ce genre

dans les dolmens de Kouban (Caucase), des Indes etc., foré au milieu de la dalle ; il est coupé dans le milieu de la partie supérieure formant ainsi une échancrure suffisamment grande pour le passage d'un homme.

Cette sépulture avait été spoliée; toutefois j'y ai rencontré des perles et une tête de lance en fer qui ne laisse aucun doute sur sa date, à moins que, construit antérieurement aux tombes qui l'entourent, il n'ait été

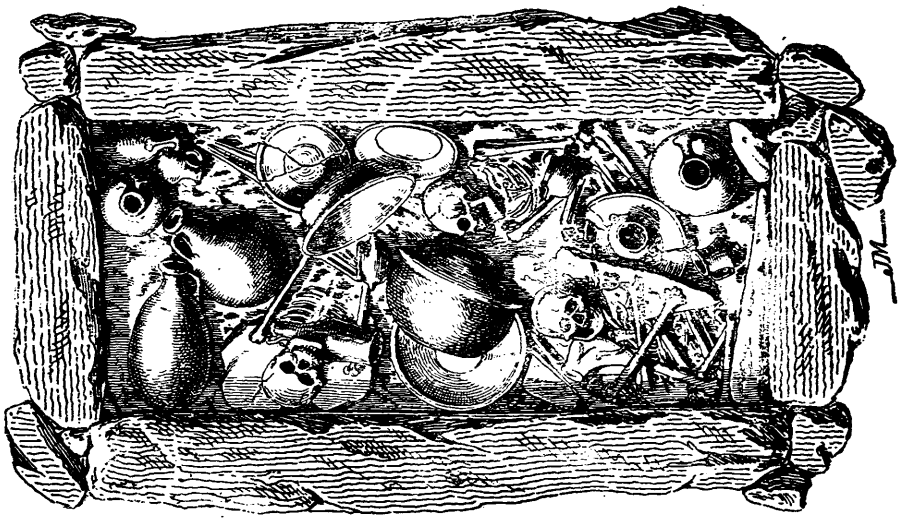


Fig. 49. — Dolmen. Nécropole inférieure de Djönü.

employé à diverses époques. Ce type de construction est fort rare; c'est le seul exemplaire complet que mes fouilles aient mis à jour. Cependant j'ai fait remarquer que dans la nécropole de Kravéladi j'avais rencontré

explorés jusqu'ici se trouvent en France : à Trye-le-Château, au dolmen de la Justice, à Bellehaye (Oise), à Conflans, à Villiers-Saint-Sépulcre (Oise), à la Maison-Trouée (Morbihan), à Fouvent-le-Haut (Haute-Saône), à Saint-Maurice (Tarn-et-Garonne); en Angleterre dans le comté de Wiltshire à Avening, Rod-Marton; en Palestine, à Ala-Safat; au Caucase, dans la vallée de la Pchada et près de Djouba ; dans le Kouban, à la vallée de l'Atakoun à Vladimirska, entre les rivières Abin et Khable, aux environs de Dakharovsk et de Tsarskaya, à Ragovsk ; aux Indes, dans les montagnes des Nilghirris. Toutefois dans ces dolmens, c'est l'une des parois extérieures qui est percée, tandis que, dans celui de Djönü, l'ouverture a été ménagée dans la cloison qui sépare les deux chambres.

une dalle échancrée qui peut-être avait eu la même destination que celle de Djönü.

La tombe suivante (fig. 49) présente tous les caractères des sépultures de l'état du fer à Djönü; elle mesurait 1m,30 de longueur sur 0m,78 de largeur et 1m,20 de profondeur. Son couvercle était situé à 1m,80 au-dessous de la surface du sol. Elle renfermait trois crânes, dix-sept vases de terre et quelques fragments très oxydés de fer. On comprend que devant un pareil empilement de vases et d'ossements, il soit impossible de séparer les mobiliers funéraires et d'attribuer à chacun des morts la part qui lui revient.

Je terminerai la description de la nécropole de Djönü par celle d'un tombeau appartenant à la transition entre l'état du bronze et celui du fer. Cette sépulture (fig. 50) que j'ai dû figurer en deux parties, l'une montrant la position des vases, l'autre celle des objets et des crânes, était située dans la partie basse de la nécropole. Elle renfermait deux crânes, trente-six vases de terre, six têtes de lance en bronze, six têtes de lance en fer, un sabre et un couteau de fer, des pointes de flèche en bronze et en silex, des bracelets de bronze, des perles et une foule de petits objets.

Je dois ajouter à la description sommaire que je viens de donner que, dans les tombes de l'état du fer, j'ai fréquemment rencontré à Djonü, des figurines de bronze représentant des animaux, cerfs, bœufs, moutons, etc. La coutume de placer des statuettes dans les tombes n'apparaît qu'avec l'usage du fer.

Pendant que je fouillais à Djönü, j'avais envoyé Pierre Vaslin à Tülü pour y ouvrir quelques tombeaux et afin de me rendre compte, d'après les objets qu'il rapporterait, de l'importance que je devais attribuer à cette nécropole. J'hésitais entre Amarat, localité que je connaissais pour appartenir au Ier état du bronze et Tülü dont je ne connaissais pas l'époque et où mes chasseurs me sollicitaient fort d'aller.

P. Vaslin me rapporta de Tülü bon nombre d'objets, vases, armes de fer et bijoux de bronze. Cette nécropole appartenait à l'état du fer. Je me décidai à y entreprendre des fouilles sérieuses et le 23 mai j'allai

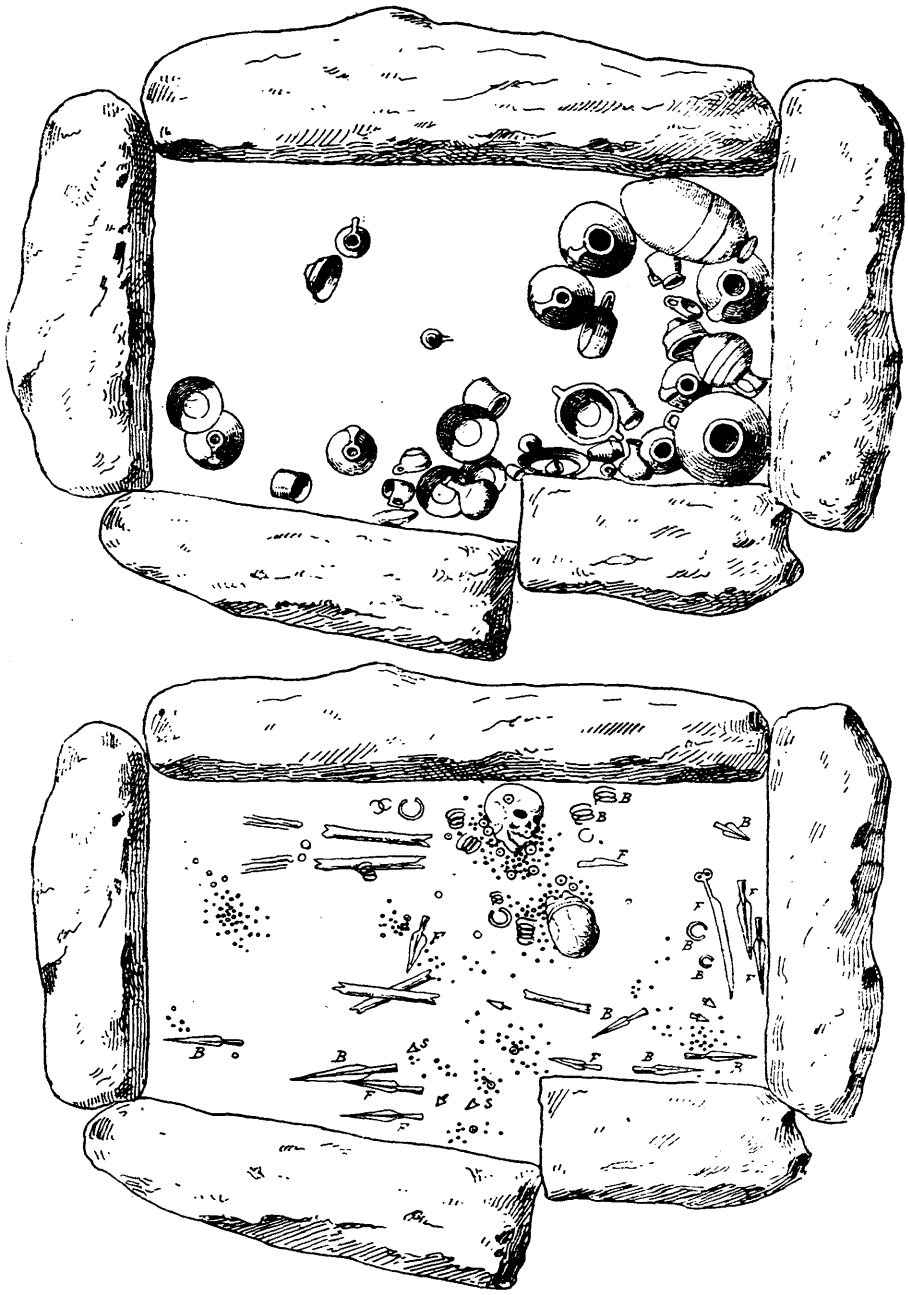


Fig. 50. — Dolmen. Nécropole inférieure de Djönü.

camper au lieu dit Aspa-Hiz (le pâturage des chevaux) à quelque distance du village de Tülü, sur les coteaux opposés à ce village.

Aspa-Hiz est situé à 1,745 mètres d'altitude, tandis que le village de Tülü est à 1,600 mètres environ. Autour de ce hameau se trouve une nécropole de l'état du fer, moins importante que celle située en face.

Les tombes d'Aspa-Hiz sont en tout semblables à celles de Djönü (fig. 51); elles contiennent toutes des armes de fer, des pendeloques analogues à celles de l'Arménie russe et des figurines d'animaux. Dans l'une d'elles j'ai rencontré cependant un poignard de bronze. Une autre renfermait un plat d'argent intentionnellement fort écrasé.

Presque toutes les têtes de lance trouvées dans ces tombeaux avaient été tordues au moment de l'ensevelissement : pent-être devons-nous voir dans cet usage la pensée que la mort ayant enlevé à jamais l'existence de l'individu, les objets qui lui avaient appartenu devaient disparaître avec lui ; peut-être aussi ces peuples croyaient-ils à la vie future et, comme les Égyptiens qui supprimaient les parties vitales dans les hiéroglyphes animaux, mettaient-ils les armes hors d'usage avant de les confier au tombeau.

Dans les nombreuses sépultures qui furent ouvertes au cours de cette exploration, je n'ai jamais rencontré le moindre indice me mettant sur la trace des croyances religieuses chez ces peuples. Je ne pense pas, en effet, que les figurines de bronze représentant des animaux et qui se rencontrent dans les sépultures de l'état du fer puissent être considérées comme des images divines.

Les tombes de Tülü avaient été spoliées dans ces dernières années; elles contenaient, m'a-t-on dit, de l'or et de l'argent; je n'en ai donc pas rencontré un grand nombre d'intactes.

Celles qui n'avaient pas été violées ne contenaient qu'un squelette. J'avais déjà remarqué dans la nécropole de Djönü le même fait pour la plupart des tombes appartenant franchement à l'état du fer. Il semble donc qu'à cette époque la coutume barbare d'ensevelir les femmes avec leur mari soit tombée en désuétude.

Cette modification dans les usages, correspondant à l'arrivée dans le

pays de nouveaux métaux, le fer et l'argent, et de formes nouvelles dans les armes et les bijoux, l'apparition des figurines et des vases représen-

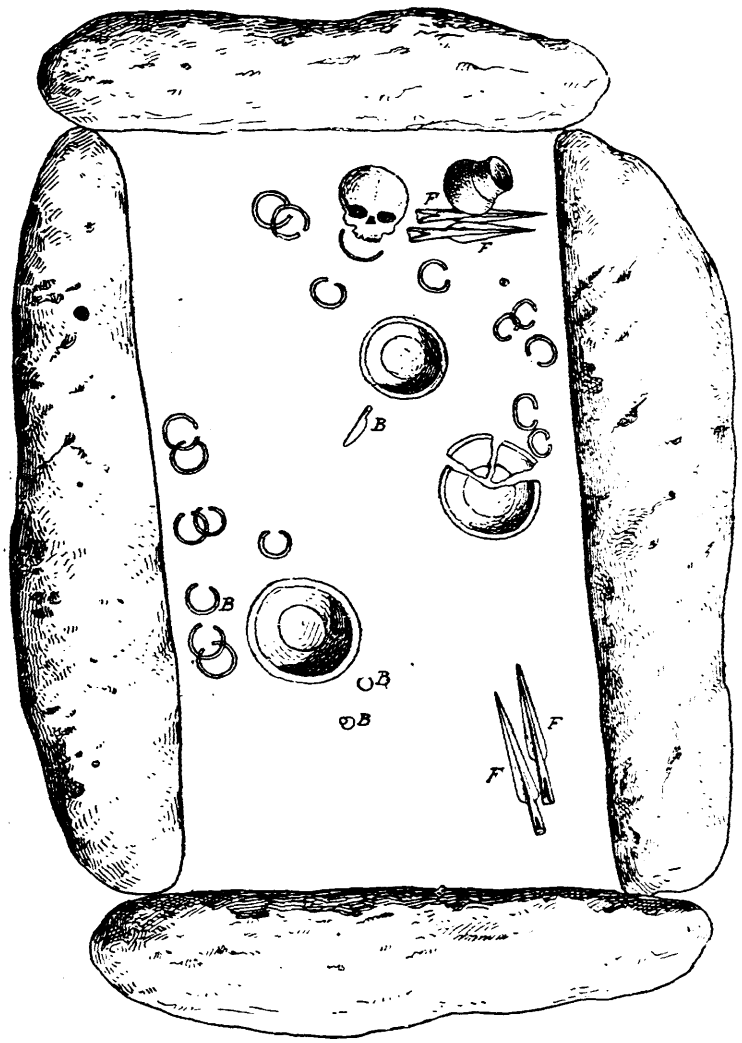



Fig. 51. — Tombeau de la nécropole de Tülü.

tant des animaux feraient penser qu'à cette époque un nouveau peuple est venu se mélanger aux anciennes races. Je n'insisterai pas ici sur cette

importante question, la réservant pour le moment où, après avoir décrit et figuré les objets, je chercherai à tirer des conclusions de l'ensemble des formes.

Le 26 mai, pendant que se terminaient les fouilles à Aspa-Hiz, j'étais allé explorer les vallées voisines mais sans succès ; aussi, le 27, arrivions-nous à Bî, lieu-dit situé au sud de Tülü.

Les sommets voisins de la vallée portaient quelques dolmens semblables à ceux de la frontière persane, mais ne présentant pas un inté-



Fig. 52. — Vue du village de Hivéri.

rêt suffisant pour que, dans cette première exploration, qui forcément devait être rapide, je crus intéressant d'y consacrer quelques jours. Je levai donc le camp, le lendemain, 28 mai, pour retourner à Mistan et reprendre mes études sur les hautes vallées.

Le 30 mai, j'étais à Hivéri (fig. 52) où se trouvent quelques tumuli et une nécropole du III$^{e}$ état du bronze où je recueillis encore bon nombre d'objets analogues à ceux découverts dans la nécropole de Véri, bien que la plupart des sépultures eussent été spoliées.

De Hivéri, j'allai camper au village de Hazovi dans un lieu dit Qal'a-

bend, défilé où j'espérais rencontrer quelques documents. De là je me rendis à Lirik où une inscription m'était signalée; malheureusement, ce texte, près duquel j'avais dressé mes tentes, appartenait à une tombe musulmane.



Fig. 53. — Amas de la nécropole de Mistaïl.

Autour du village étaient quelques tumuli de terre. Je les ouvris sans succès: ils avaient été entièrement spoliés et ne renfermaient plus que les dalles dont le dolmen était jadis composé.



Fig. 54. — Dolmen de la nécropole de Mistaïl.

De Lirik je visitai les environs, entre autres le village de Bogovil où se trouvent quelques dolmens spoliés; puis, voyant que je perdrais mon temps dans ces parages, je quittais Lirik pour aller camper à Mistaïl (alt.

1,330 mètres), village situé dans les forêts au pied d'une grande montagne.

A Mistaïl, le fond de la vallée est occupé par une multitude d'amas (fig. 53) et de pierres levées, analogues à celles de Tövöl près de Kravéladi. Sur les coteaux sont en grand nombre des dolmens et des tumuli. Quelques-uns même de ces dolmens sont entièrement visibles sans qu'il soit nécessaire de pratiquer des fouilles (fig. 54).

L'un des tumuli (fig. 55) était ouvert au moment où j'arrivai à Mistaïl; il renfermait un dolmen très vaste dans lequel j'ai encore rencontré une pointe de flèche en obsidienne. Ce monument est fort remarquable par la taille et par l'appareil des matériaux dont il est construit; il se compose de deux salles dont une, la petite, semble soit avoir joué le même rôle que le serdâb dans les tombeaux de l'Ancien Empire égyptien, soit avoir renfermé une autre sépulture. Sa longueur totale est de $7^{m},30$; il est recouvert d'énormes blocs plats, tandis que ses murs sont bâtis en matériaux plus petits et dégrossis.

J'avais commencé l'exploration de cette nécropole quand je fus averti que les autorités russes n'autorisaient pas mes recherches. Le *pristoff* (magistrat) du district vint m'apporter la défense de continuer mes travaux. Je me rendis alors près d'Aliâbâd, gros village où je pouvais trouver des ressources et j'y restai du 10 au 18 juin, télégraphiant à l'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, afin d'obtenir les autorisations nécessaires pour continuer des recherches commencées avec tant de succès dans un pays où jamais archéologue russe n'avait songé à pratiquer des fouilles.

Le 18 juin, voyant que je perdais un temps précieux, je continuai l'exploration du pays, espérant toujours recevoir une réponse favorable et reprendre mes fouilles. D'ailleurs, s'il m'était défendu de travailler avec mes propres ouvriers, il ne m'était pas interdit d'acheter aux indigènes les objets qu'ils trouvaient eux-mêmes et cette combinaison me permit d'étudier encore quelques localités.

Je me rendis à Zénoni sans rencontrer de tombes antiques, et de là, plus au nord, à Khonova où il existait quelques tumuli. Soit que les pays

du nord fussent moins habités que ceux du sud, soit que le sol ne con-

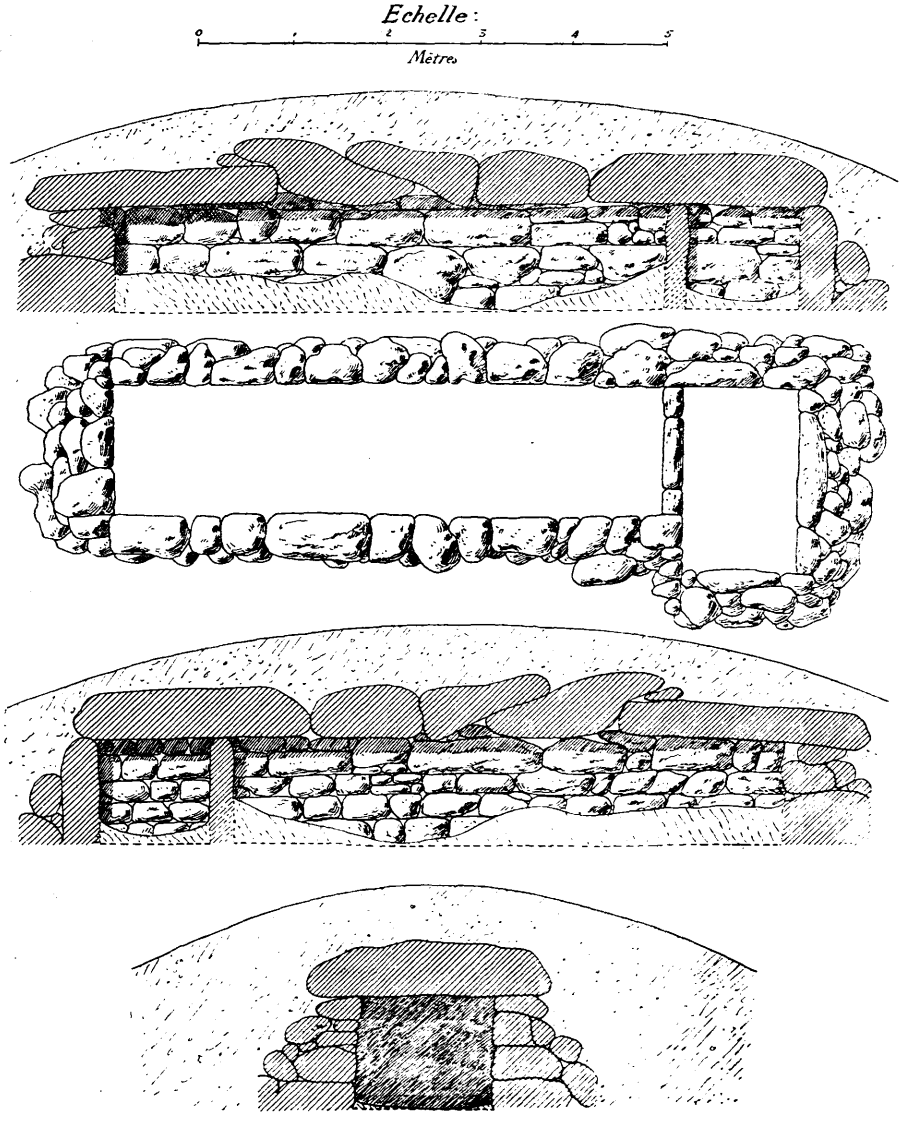



Fig. 55. — Grand dolmen dans la nécropole de Mistaïl.

tînt pas les matériaux nécessaires à la construction des dolmens, il est un fait certain, c'est que les tombes de pierre semblent cesser au nord de Mistaïl.

Je revins donc sur mes pas et, traversant pour la seconde fois Zénoni, Aliâbâd et Lirik, je vins camper à Monidighia, me rapprochant ainsi des régions plus riches de Véri et de Djönü.

Autour de ce village, ainsi qu'à Tchïrou, j'ai rencontré des tombeaux du III[e] état du bronze et de l'état du fer, les indigènes les ouvrirent d'eux-mêmes et m'apportèrent les objets. Le 28 juin, je me trouvais à Vesoni près de Véri où les habitants ouvrirent plusieurs dolmens sans succès. Enfin, le 1[er] juillet, les villageois recevaient l'ordre de ne plus fouiller de sépultures pour mon compte.

Ainsi, depuis soixante ans ces gens pouvaient impunément détruire les nécropoles antiques, tant que les objets étaient destinés à la fonte, mais un archéologue étant venu pour étudier ces restes prêts à disparaître, tout travail leur était interdit. On ne laissait même pas à l'explorateur, comme en Turquie et en Grèce, le loisir de fouiller à la condition que les objets découverts seraient déposés dans un musée du pays. L'interdiction était absolue.

En revenant à Véri, mon intention était de gagner la vallée de Bî, et de la descendre jusqu'à Anour où une nécropole m'était signalée; mais devant les défenses formelles qui m'étaient faites je n'eus qu'à regagner la ville de Lenkorân pour échanger de nouveau des télégrammes avec l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg.

Les réponses que je reçus m'apprirent que l'ambassade n'avait rien obtenu. Il n'était donc plus intéressant pour moi de rester au Lenkorân.

Mais là ne devaient pas s'arrêter les obstacles que l'administration devait faire surgir, car au moment où j'allais quitter le Tâlyche, mes caisses d'antiquités furent saisies: il fallut des ordres de Paris et une intervention diplomatique pour qu'elles fussent rendues au gouvernement français.

De Lenkorân je me rendis au Qara-bagh ; à Choucha j'espérais encore

recevoir là l'autorisation d'explorer la vallée de l'Araxe, mais à peine étais-je arrivé dans cette ville qu'un pristoff vint me dire : « Vous avez le droit de vous promener dans le pays tant que vous voudrez, mais il vous est formellement interdit d'y fouiller. » Devant une semblable déclaration je n'avais plus qu'à quitter la Russie, je gagnai Tauris.

C'est à l'ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, à M. de Laboulaye, que ma mission est redevable de toutes ces traverses. Malgré les lettres écrites longuement à l'avance et lui exposant les besoins de mon expédition, il n'avait fait que des démarches insignifiantes, pensant, comme il me l'a écrit plus tard, que mon expédition « n'était pas sérieuse ». Je dois au monde savant de rejeter sur qui de droit la faute du succès incomplet de mes recherches dans le Lenkorân.

Aujourd'hui, cependant, grâce à ces travaux faits d'une manière malheureusement si sommaire, le Tâlyche russe est ouvert à l'archéologie. Certainement on y découvrira bien des documents intéressants si la Société archéologique de Russie, se montrant aussi sévère pour les spoliateurs indigènes que pour les archéologues étrangers, empêche toute fouille dans le Lenkorân et en pratique elle-même.

Le Lenkorân ne fait que politiquement partie de l'empire russe, la situation naturelle, le climat, la nature des habitants rattachent cette province au reste de la Perse. Si donc des fouilles analogues à celles que j'ai faites dans le Tâlyche russe étaient exécutées dans le Tâlyche persan, le haut Ghilân et les montagnes du Mazandérân, on rencontrerait bien certainement les restes des peuples qui jadis habitèrent l'Hyrcanie, tribus probablement de même race que les hommes de Kravéladi, de Véri et de Djönü. Une semblable étude ne serait pas sans éclairer la science sur la nature ethnique et sur la civilisation de ceux qui avant les invasions aryennes vécurent dans ces montagnes. On retrouverait peut-être la date de l'arrivée des Aryas, car il n'est pas certain qu'ils n'aient pas laissé dans la terre des documents écrits.

Les monuments épigraphiques les plus anciens que nous connaissions dans l'Irân proprement dit, sont les inscriptions achéménides en langue perse et en langue mède; mais les signes dans lesquels ils sont écrits

ont été importés de l'Assyrie et de la Chaldée; ils ne sont pas indigènes. Rien ne prouve que les Mèdes n'aient pas eu à leur disposition, eux aussi, d'autres modes d'écriture, aujourd'hui perdus, et qu'un examen méthodique des nécropoles peut révéler. Rien ne prouve même que lors de l'arrivée des signes cunéiformes en Irân, tous les peuples aient été convertis au mazdéisme et par suite que, dans les tombeaux, il ne doive jamais être rencontré de textes.

Il ne nous est pas possible aujourd'hui de remonter bien loin dans l'ethnographie des peuples de la Perse. Toutefois, les rares documents qui nous ont été transmis par les Assyriens nous permettent d'entrevoir le pays des Madaï comme divisé en un nombre considérable de tribus et de petits royaumes régis par un système féodal très complet. Ces peuplades, bien qu'apparentées entre elles, avaient leurs usages spéciaux, leurs divinités locales. Il se peut que la majeure partie de ces tribus soit demeurée indifférente aux questions relatives à l'écriture; mais il est certain que dans les centres gouvernementaux de l'époque, le besoin s'est fait sentir de fixer d'une manière quelconque les actes, les volontés des rois. La Médie était trop bien organisée pour que l'écriture fît entièrement défaut dans son administration. Nous sommes donc en droit d'attendre des provinces septentrionales de la Perse des révélations du plus haut intérêt.

Mes fouilles du Lenkorân ont, il est vrai, donné un résultat négatif à cet égard, mais ne devons-nous pas tenir compte de ce fait que les tombeaux ouverts appartenaient à des tribus barbares, très éloignées des centres où les archives pouvaient être conservées, où l'usage de l'écriture était connu. Ces montagnards, restés plongés dans une ignorance profonde, vivaient de même que bien des bergers ou des villageois d'Europe, ne s'inquiétant guère des progrès. Il n'y a donc pas lieu de tirer de conclusions d'ensemble, à ce sujet, des résultats négatifs de mes fouilles, en ce qui concerne les textes.

Il en est tout autrement en ce qui regarde l'état de civilisation industrielle de ces tribus; les objets que renfermaient les sépultures nous fournissent à ce sujet bien des enseignements, non seulement sur

l'avancement des connaissances, mais aussi sur les liens qui unissent les arts naissants des Pré-Tâlyches avec ceux des autres peuples mieux connus. De l'examen des mobiliers funéraires, il résultera non seulement un état de la situation industrielle à ces époques reculées, mais aussi de précieuses indications sur les parentés ethniques, sur la voie qu'on devra suivre désormais dans la recherche des origines des Pré-Tâlyches.

Les métaux qu'on rencontre dans les tombes les plus anciennes (Ier état du bronze : Kravéladi, Hôvil, Amarat, etc.) sont le bronze et l'or. Plus tard apparurent (IIe état du bronze : Mistan) l'étain, le plomb et l'argent, encore fort rares, il est vrai, mais existant dans les tombeaux à l'état d'ornements, tels que perles, anneaux, bracelets, etc.

Le IIIe état du bronze (Véri, Djönü) ne donne pas de métaux nouveaux, mais les hommes qui vivaient à cette époque en tiraient un tout autre parti. Le bronze, au lieu d'être fondu, est fréquemment martelé et repoussé, la soudure apparaît tant pour les objets de bronze que pour ceux d'or.

Entre l'époque où, au Tâlyche, le cuivre était le métal principal, et celle où l'usage du fer fut répandu, il existe, comme d'ailleurs le fait est constant dans la plupart des pays, une période de transition où en même temps il est fait usage d'armes et d'instruments de bronze et de fer (Djönü, Tülü). Quant aux tombes où l'état du fer semble être définitivement établi, elles dénotent de la part des peuples du Tâlyche une civilisation très avancée. Les représentations animales apparaissent; l'argent est employé en lames minces soit étirées, soit martelées; l'or conserve toujours ses mêmes caractères.

Les transformations subies par les connaissances métallurgiques permettent donc de faire en ce moment cinq grandes divisions dans les tombes du Tâlyche. Je me suis arrêté à cette classification justifiée par mes découvertes, mais je suis loin de penser qu'elle puisse être définitive. En effet, mes fouilles, malheureusement interrompues, n'ont porté que sur un nombre relativement restreint de sépultures et il serait téméraire de chercher à en tirer des déductions absolues.

Dans les pages qui vont suivre, je décrirai les objets découverts dans les tombeaux, non pas en suivant l'ordre chronologique des cinq états de civilisation dont je viens de parler, mais en m'attachant à grouper ensemble les objets destinés au même usage, quelle que soit leur époque. Ce mode de faire rendra plus sensibles les progrès qui se sont effectués entre l'époque des sépultures de Hôvil et de Kravéladi et celle des tombeaux de Tülü et de Djönü.

Les armes qui, dans tous les pays, furent en usage dès les temps les plus anciens sont défensives ou offensives. Dans mes fouilles du Lenkorân je n'ai jamais trouvé de boucliers, de cuirasses ou d'armures destinées à la protection du corps; c'est donc des armes offensives seulement que j'aurai à parler.

Parmi les armes de main, j'ai rencontré dans les dolmens et les tombeaux de toutes les époques, des épées, des poignards et des lances; les haches sont relativement rares. Tous ces instruments diffèrent suivant les époques, tant par la nature du métal qui les compose que par leur forme.

Les armes de jet sont la flèche et le javelot; les premières sont d'une extrême abondance et prouvent par leur nombre que l'arc était, chez les pré-Talyches, d'un usage constant; les javelots, au contraire, sont plus rares, ces sortes d'armes se rencontrent dans les sépultures de toutes les époques.

Armes de main. — *Épées.* — Les lames des diverses époques se ressemblent à tel point qu'il serait malaisé de les distinguer les unes des autres. La même forme s'est conservée au travers des âges et les épées de fer de Djönü (fig. 56, n° 5) semblent avoir été copiées sur celles de Hôvil (fig. 56, n° 2), de Véri (fig. 56, n$^{os}$ 1 et 3), de Djüodjik (fig. 56, n° 4) et des autres nécropoles du bronze.

Les épées de bronze ont été coulées dans un moule semblable à ceux qui ont été retrouvés dans les ruines des fonderies préhistoriques de l'Europe; elles présentent une forte nervure médiane ou un simple renflement, la lame s'élargit légèrement vers la pointe qui est fort aiguë, la

soie est courte et mince. Je n'ai jamais rencontré d'épées dont la poignée fût fondue d'un seul morceau avec la lame.

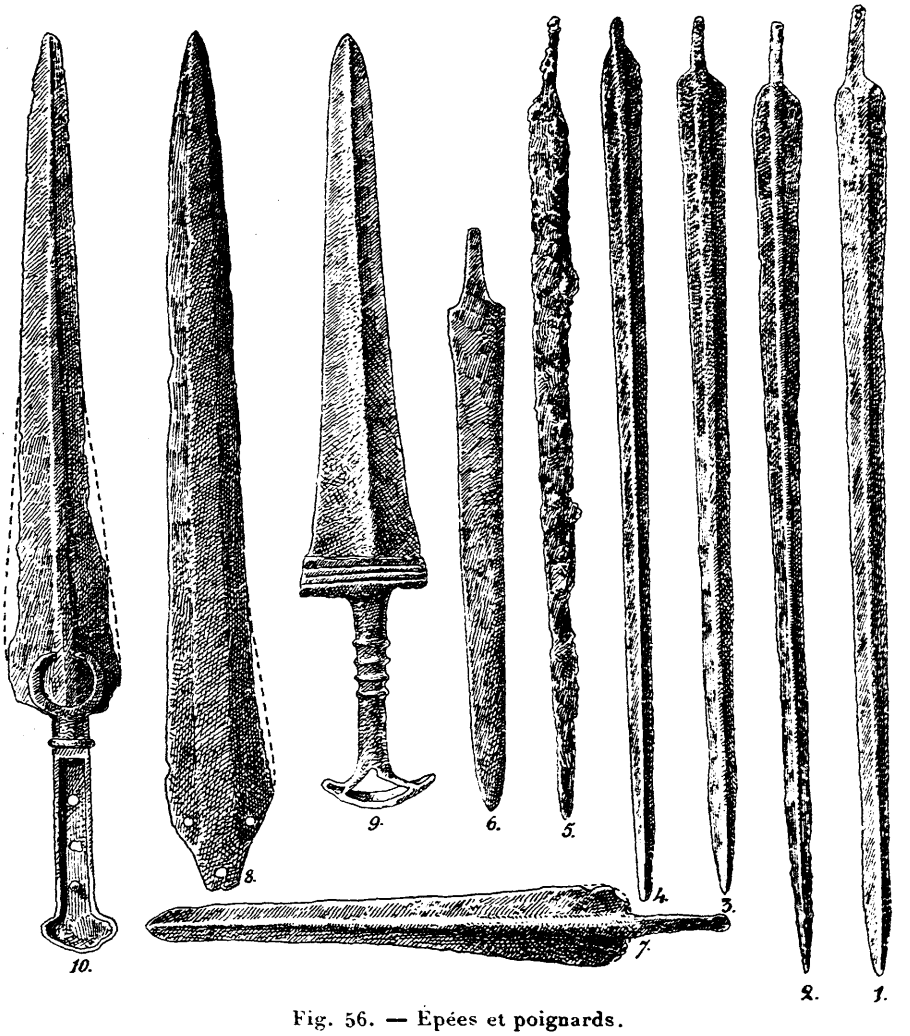



Fig. 56. — Épées et poignards.
Nos 1 et 3, Véri, bronze, 1/6; no 2, Hôvil, bronze, 1/6; no 4, Djüodjik, bronze, 1/6; no 5, Djönü, fer; 1/6, nos 6, 7 et 9, Hiveri, bronze, 1/3; no 8, Hôvil, bronze, 1/3; no 10, Tülü, bronze, 1/3.

Cette poignée, qui était en bois ou en corne, s'est détruite à la longue.

et il n'en a subsisté que les parties métalliques. Parfois c'est un pommeau de bronze découpé à jour (fig. 57, Hiveri) qu'on rencontre à l'extrémité de la soie; parfois ce sont trois clous de bronze (fig. 58, Véri) qui ornaient le pommeau et la garde de l'arme. Plus rarement, j'ai rencontré deux étoiles de bronze (fig. 59, Djönü, Tülü), reposant sur la naissance de la lame au milieu de la garde.

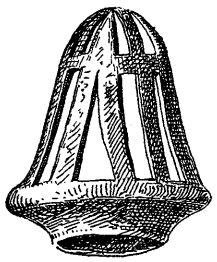


Fig. 57.
Pommeau d'épée. Hiveri, bronze, 2/3.

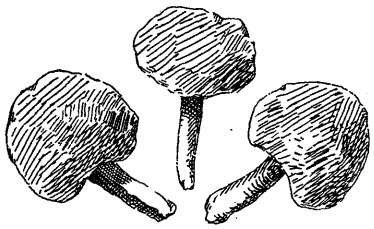


Fig. 58.
Clous provenant de la garde d'une épée.
Véri, bronze, 2/3.

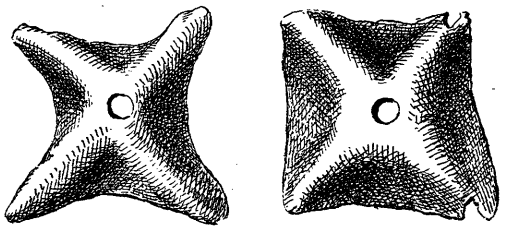


Fig. 59.
Ornement de bronze de la garde d'une épée.
Djonü, Tülü. 1/4.

Les épées de fer (fig. 56, n° 6) étaient, je l'ai dit, forgées sur le modèle des lames de bronze; j'en ai découvert un grand nombre, mais il en est peu dont l'état de conservation soit suffisant pour qu'on puisse juger des formes primitives.

Je n'ai jamais trouvé de traces de la gaine et j'aurais même été tenté de croire qu'il n'en existait pas, si, à Tülü, je n'avais rencontré près des débris informes d'une épée de fer l'anneau destiné à maintenir le fourreau à la ceinture (fig. 60, Tülü).

Toutes ces armes présentent les mêmes caractères que celles qui se voient dans tous les musées d'Europe, il n'y a donc pas lieu de s'étendre sur leur description. Dans la plupart des cas elles ont été déposées

entières dans le tombeau. Toutefois à Raaz-goour, un dolmen (Ier état du bronze) m'a fourni une épée brisée en un grand nombre de fragments (fig. 61). Ce fait semble jusqu'ici être isolé, à ces époques reculées. Mais nous verrons plus loin, au sujet des têtes de lances en fer, que lors des funérailles elles étaient souvent tordues afin d'être mise hors d'état.

*Poignards.* — Ces armes sont beaucoup plus abondantes que les épées, elles se rencontrent dans les sépultures de tous les âges; les plus anciennes sont, comme les épées de bronze, fondues avec leur soie (fig. 56, n° 8, Hôvil; fig. 62, n° 1. Mistan); elles présentent un léger épaississement dans la partie médiane.

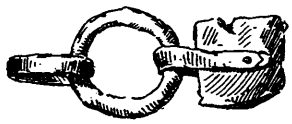


Fig. 60.
Anneau de bronze. Tülü, 1/4.

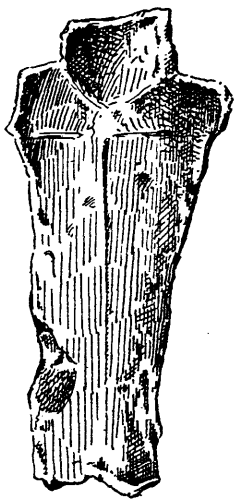


Fig. 61.— Fragment d'une épée de bronze. Raaz-goour, 1/4.

Ces lames simples n'ont pas cessé d'être en usage jusqu'à la fin de la période du bronze; en effet, les sépultures les moins anciennes en renferment encore (fig. 62, nos 4, 5 et 6, Djönü; fig. 56, nos 6 et 7, Hivéri; fig. 63, n° 1, Véri). Elles se trouvent en même temps que des formes beaucoup plus compliquées et dénotant de la part de ceux qui les fabriquaient des connaissances métallurgiques bien plus étendues.

C'est avec le IIIe état du bronze qu'apparaissent les poignards fondus d'une seule pièce avec leur poignée; le type le plus simple s'est trouvé à Véri (fig. 63, n° 6). La lame est comme toujours garnie d'une nervure médiane, elle porte près de la garde un croissant, la poignée est ronde; à peine est-elle ornée d'un renflement en son milieu, le pommeau est une simple tête de clou.

Dans la nécropole de Hivéri (III[e] état du bronze), j'ai rencontré un

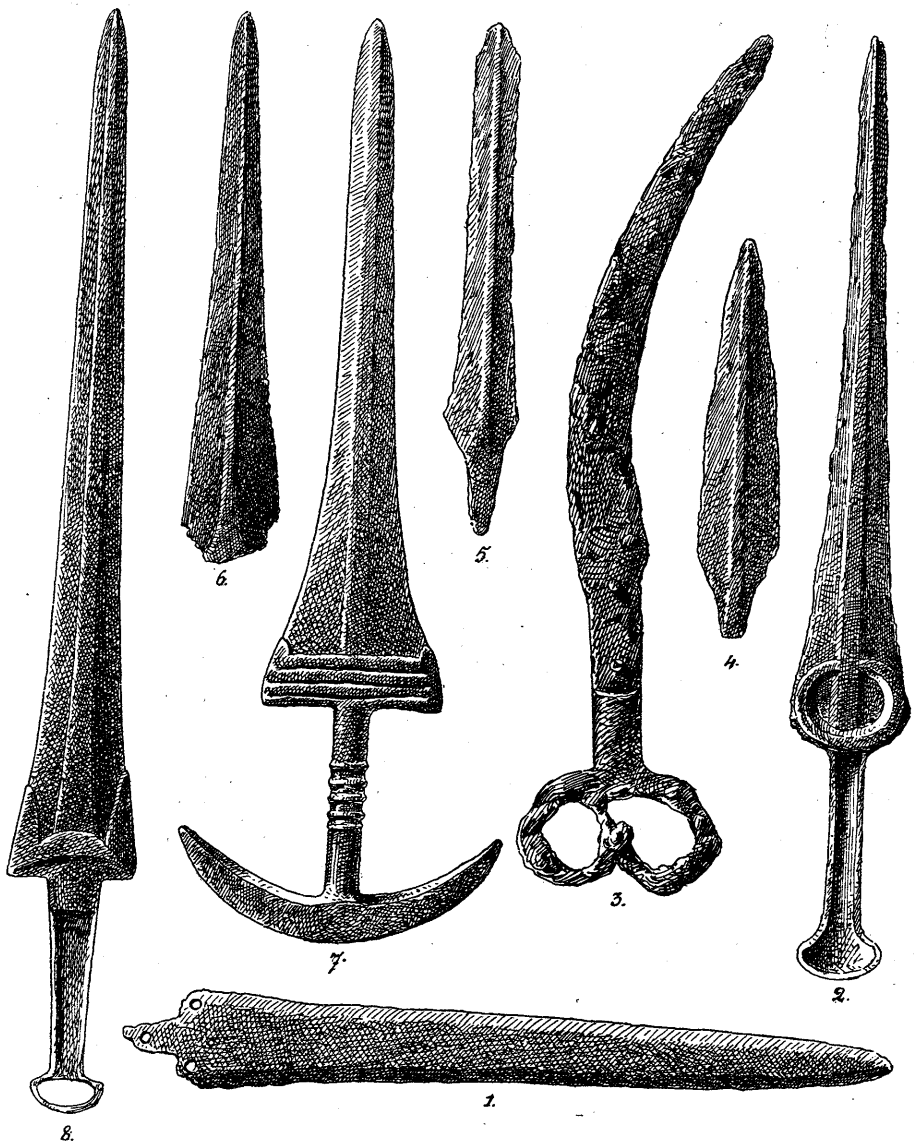



Fig. 62. — Poignards.

N° 1, Mistan, bronze, 1/2; n° 2, Djüodjik, bronze, 1/2; n° 3, Djönü, fer 1/2; n[os] 4 à 8, Djönü, bronze, 1/2.

poignard (fig. 56, n° 9), qui, bien que fort simple, est déjà plus compliqué

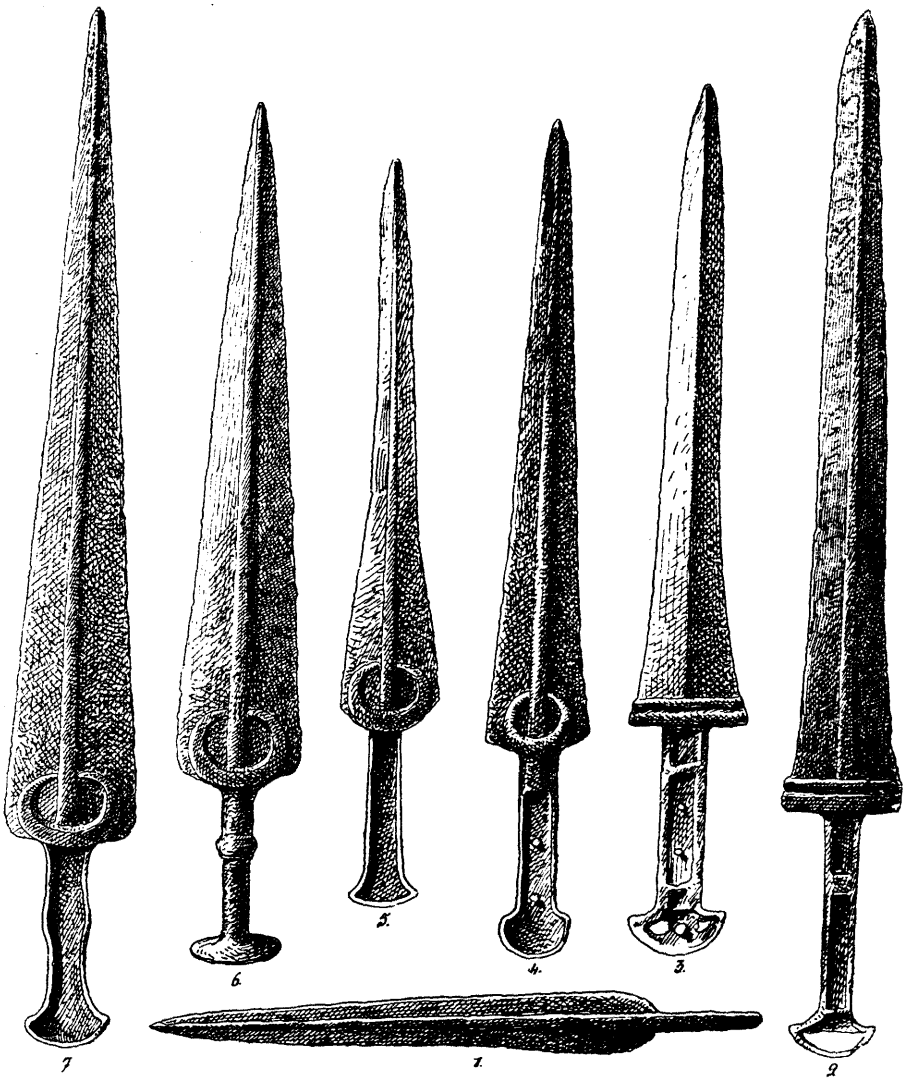


Fig. 63. — Poignards de bronze. Véri, 1/3.

que le précédent. Sa poignée est ornée de trois nervures, son pommeau est fondu à jour.

Le type le plus fréquent est celui dans lequel la poignée est évidée pour recevoir en enchâssement une lame d'os, de corne ou de bois. Je l'ai rencontré en très grand nombre à Véri (fig. 63, nos 2, 3, 4, 5 et 7), à Djönü (fig. 62, n° 8), à Tülü (fig. 56, n° 10), à Hivéri et dans plusieurs autres localités. Parfois l'incrustation était d'un seul morceau, parfois aussi on voit des cloisons destinées à séparer les diverses parties de l'ornementation (fig. 63, nos 2 et 3).

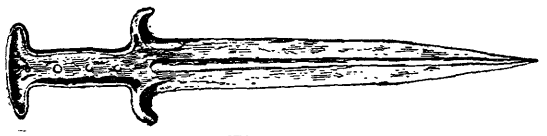


Fig. 64.
Poignard de bronze. Mycènes (Schliemann).

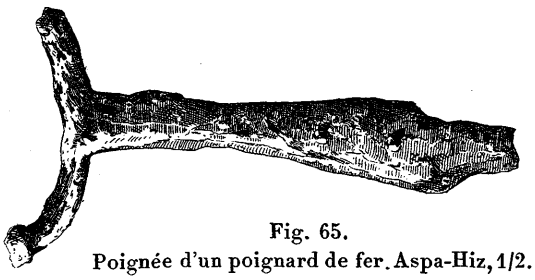


Fig. 65.
Poignée d'un poignard de fer. Aspa-Hiz, 1/2.



Fig. 66. — Poignard de fer. Aspa-Hiz, 1/2.

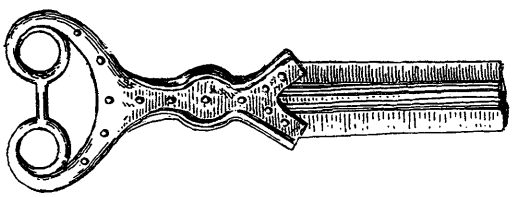


Fig. 67.
Poignard de bronze. Morlongo près d'Este.

Parmi les formes les plus curieuses je citerai deux poignards provenant de la nécropole de Djönü : l'un d'eux (fig. 62, n° 7) porte en place de pommeau un grand arc de cercle destiné à maintenir la main; l'autre (fig. 62, n° 8) est orné d'un curieux dessin à la naissance de la lame.

L'usage d'évider la poignée de l'arme pour l'orner de matières colorées ou brillantes est encore en vigueur dans tout l'Orient, il remonte à la plus haute antiquité. J'en ai constaté l'existence dans les nécropoles préhistoriques de l'Arménie russe; Schliemann l'a rencontré à Mycènes (fig. 64) et beaucoup de localités européennes en ont fourni des exemples.

Avec l'apparition du fer, les poignards changent complètement de

forme . ils sont courbes, (fig. 66) tranchants d'un seul côté, leur pommeau se développe en longues antennes qui parfois restent droites (fig. 65),

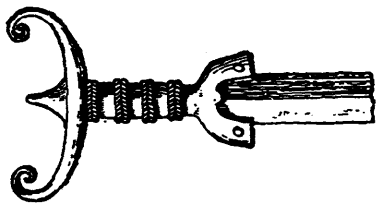


Fig. 68. — Poignard de bronze. Este.

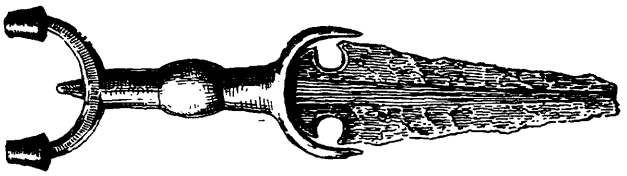


Fig. 69. — Poignard de fer avec poignée en bronze. Galice.

parfois aussi sont recourbées sur elles-mêmes et forment de véritables boucles (fig. 62, n° 3).

Ce n'est pas seulement au Tâlyche qu'on rencontre les lames courbes, beaucoup de nécropoles de l'Europe en ont fourni ; j'en ai rencontré

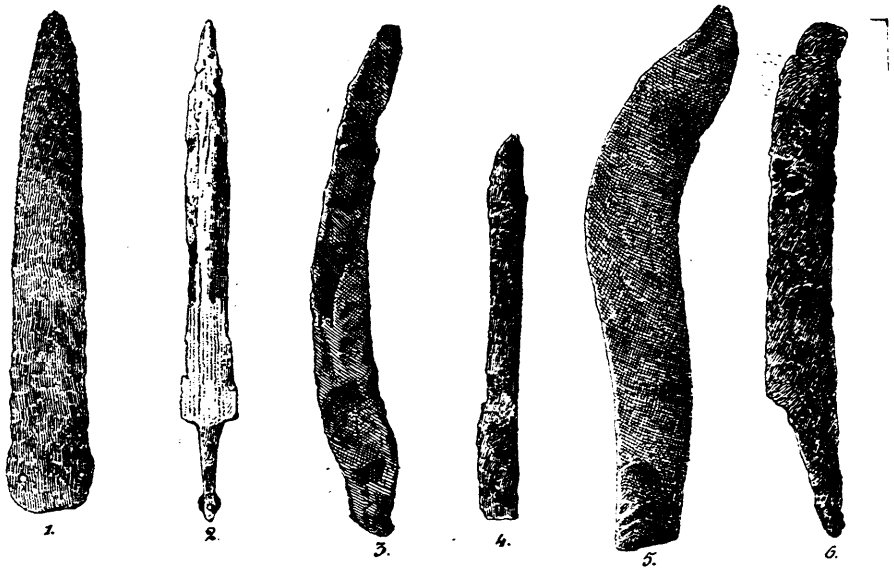



Fig. 70. — Poignards ou couteaux.
N° 1, Hivéri, bronze, 1/3; n° 2, Véri, bronze, 1/2; n°s 3 et 4, Djönü, fer, 1/3; n°s 4 et 5, Tülü, fer, 2/3.

dans l'Arménie russe et les Égyptiens eux-mêmes en faisaient usage dès les plus anciens temps pharaoniques.

Quant à l'usage des pommeaux ornés d'antennes il est également fort répandu dans les sépultures de l'Europe méridionale, où il se présente aussi bien à l'âge du bronze (fig. 67, Morlongo près d'Este) qu'à celui du fer (fig. 69, Galice).

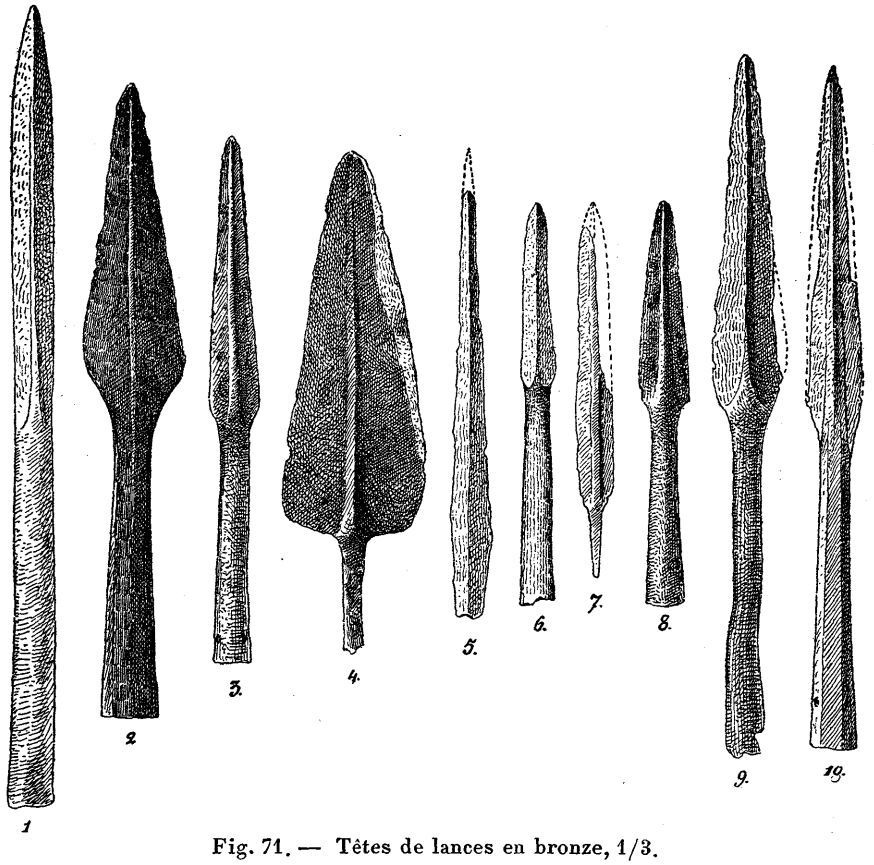



Fig. 71. — Têtes de lances en bronze, 1/3.
Nos 1-7, Djönü; nos 8-9, Hôvil; no 10, Amarat.

Comme on le voit, cette forme se rencontre depuis les bords de la Caspienne et de la mer Noire jusqu'aux pays méditerranéens et du centre de l'Europe; toutefois il est à observer qu'en Italie elle apparaît avant que l'usage du fer eût été connu, tandis qu'au Lenkorân elle est contemporaine de l'introduction de ce métal dans le pays.

Je citerai encore quelques lames simples et plus courtes tant en bronze qu'en fer (fig. 70 : n° 1, Hivéri, bronze 1/3; n° 2, Véri, bronze 1/2; n^os 3 et 4, Djönü, fer, 1/3; n^os 5 et 6, Tülü, fer, 2/3), qui peut-être n'étaient que de simples couteaux pour servir aux usages journaliers mais qu'il est

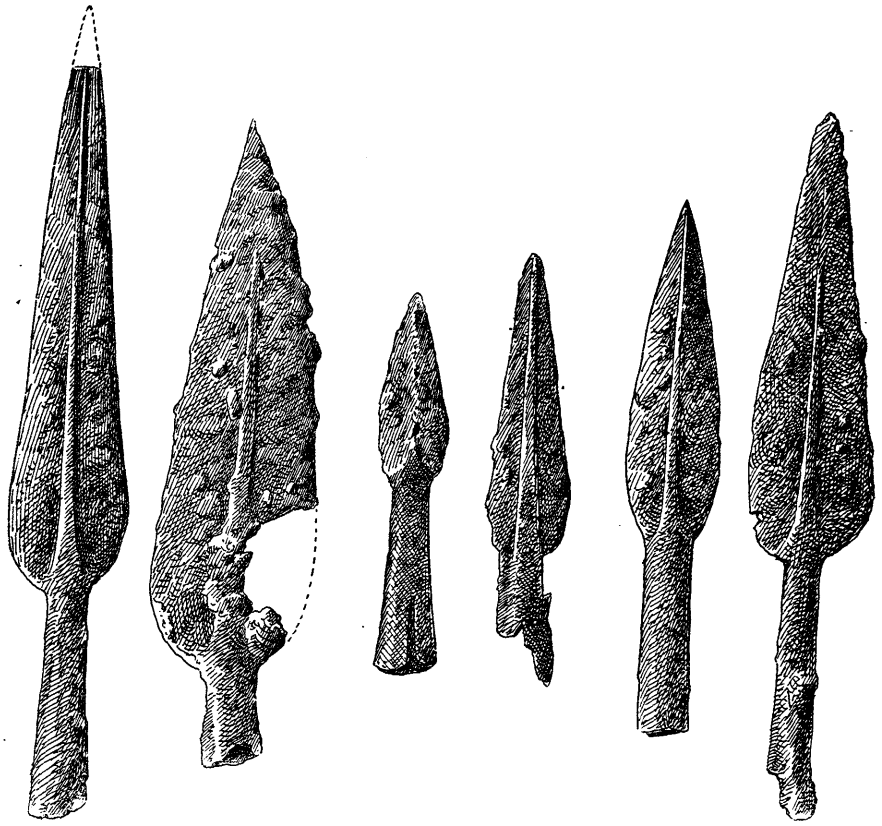


Fig. 72. — Têtes de lances en fer. Djönü, 1/3.

aussi possible de considérer comme armes. Ces instruments se trouvent en très grand nombre dans les sépultures des divers âges.

*Têtes de lances.* — Les têtes de lances les plus anciennes sont presque toujours munies d'une douille pour recevoir l'extrémité de la hampe. J'en ai rencontré dans les tombeaux de Hôvil (fig. 71, n^os 8 et 9), de Kravéladi, d'Amarat (fig. 71, n° 10). La lame en est étroite, munie d'une

forte nervure dans sa partie médiane, la pointe en est très aiguë. Quant à la douille fendue sur le côté, elle est soit à section circulaire, soit à section polygonale, comme si l'arme avait été obtenue non par fusion de l'alliage, mais en le façonnant au marteau.

Le temps ne semble pas avoir apporté de bien grandes modifications dans la forme des têtes de lances en bronze; en effet, nous rencontrons le même type en forme de feuille de saule à Véri, Hivéri et même à

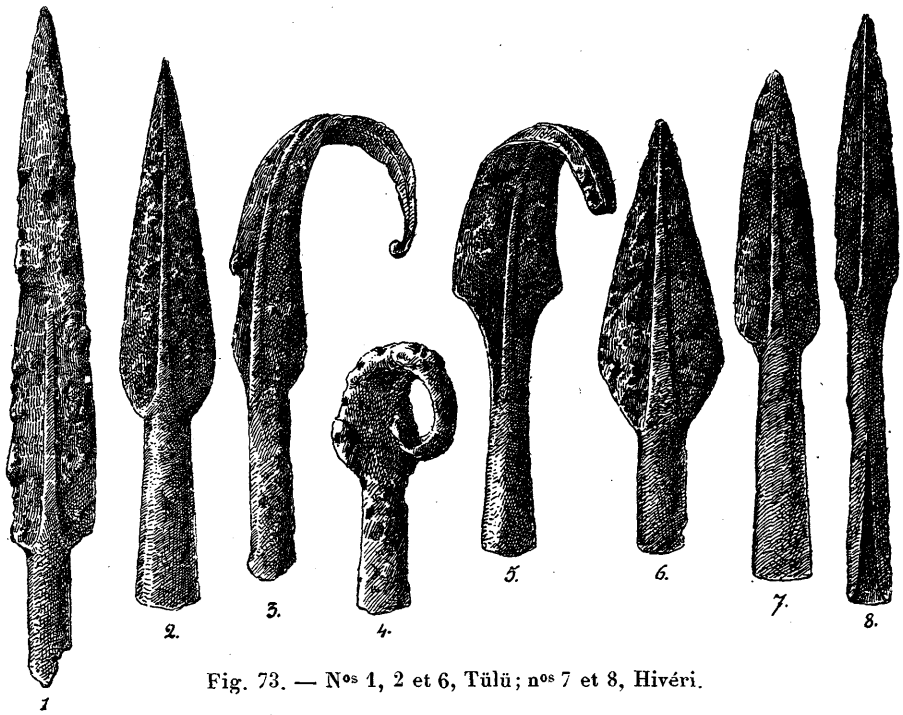



Fig. 73. — N^os^ 1, 2 et 6, Tülü; n^os^ 7 et 8, Hivéri.

Djönü et Aspa-Hiz dans les couches de transition entre le bronze et le fer (fig. 71, n^os^ 1-3, 5-7, Djönü).

Avec l'emploi du fer, les lames s'élargissent dans les têtes de lances, la nervure s'accentue et l'épaisseur de l'arme diminue. Ces modifications sont dues à l'emploi d'un nouveau métal beaucoup plus résistant que le bronze et permettant d'obtenir un moindre poids pour les têtes de lances (fig. 72, Djönü).

C'est à cette époque, dans la nécropole de Tülü (Aspa-Hiz), que nous

voyons apparaître l'usage de rendre les armes impropres au service, avant de les déposer dans le tombeau (fig. 73, nos 3, 4 et 5).

Cette coutume était fort répandue car on en retrouve les traces dans tous les pays européens, en Allemagne et en Gaule où elle est très fréquente et jusqu'aux confins occidentaux de la péninsule ibérique (fig. 74).

A côté de ces têtes de lances dont l'usage est parfaitement défini, il en est d'autres beaucoup moins fréquentes, il est vrai, mais se rencontrant dans les mêmes tombes que les formes dont il vient d'être question.

Les plus anciennes (fig. 75, nos 7 et 8, Hôvil) sont de simples pointes formées par le prolongement de la douille. On trouve encore ce type au Ier état du fer (fig. 75, no 2, Tülü), puis ce sont des lames plates et plus ou moins larges (fig. 71, nos 4 et 7, fig. 75, nos 3, 4, 5 et 6) qui peuvent aussi bien avoir servi de poignards que de têtes à des lances ou des javelots. Enfin les pointes de javelots en os (fig. 75, no 1, Véri) telles que les emploient encore les sauvages de la Malaisie, de la Polynésie et de l'Amérique. J'ai trouvé une dizaine de ces pointes dans une tombe de Véri et plus tard, dans le Kurdistân de Moukri, j'en ai encore rencontré quelques-unes; leur emmanchement se faisait par pénétration de la queue dans l'extrémité de la hampe. De leur nombre dans chacune des sépultures où elles ont été rencontrées, de leur position en paquet, il ressort qu'elles armaient des javelots et non des lances.

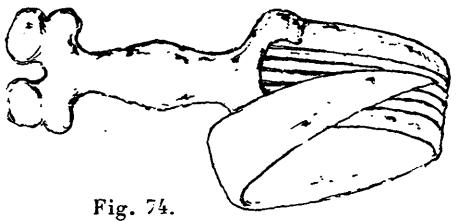


Fig. 74.
Épée tordue. Setubal (Portugal).

*Pointes de flèches.* — Nous ne connaissons rien des arcs et de la longueur des flèches qu'employaient les pré-Tâlyches; mais par le nombre considérable de pointes qu'on rencontre dans les sépultures, nous savons que cette arme était extrêmement répandue et très usitée.

Les tombes les plus anciennes (Kravéladi, Hôvil, Amarat) ne renferment que fort peu de pointes de flèches; c'est à l'époque du IIIe état du bronze et de l'état du fer que ces projectiles deviennent d'une incroyable abondance. Quelques sépultures de Véri et de Djönü en renfermaient plusieurs centaines.

Je n'ai jamais rencontré de pointes de fer, toutes sont de bronze ou

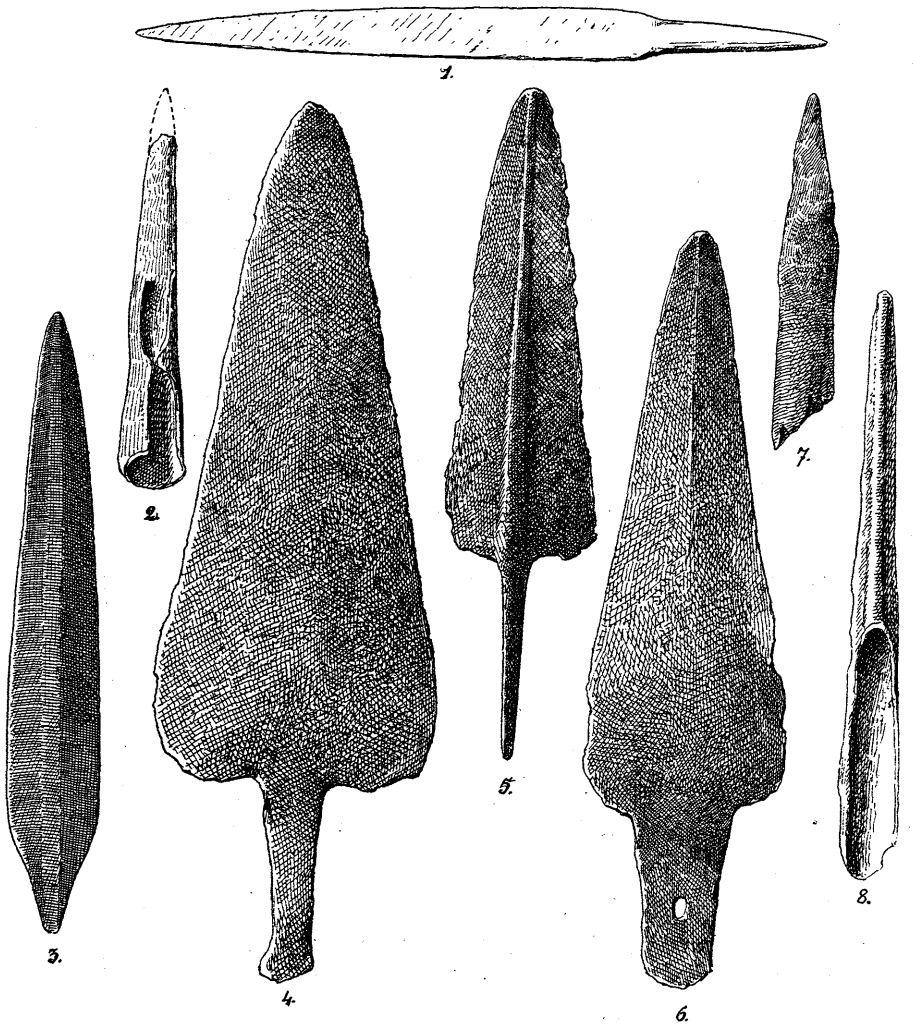



Fig. 75. — Pointes de lances ou de javelots, 2/3.
N° 1, Véri, os; nos 2 et 3, Tülü, bronze; nos 4 et 6, Djönü, bronze; n° 5, Véri, bronze; nos 7 et 8, Hôvil, bronze.

de pierre taillée. Il est probable qu'à cette époque le fer était encore un métal cher et que les flèches se trouvant destinées à être perdues, les

chasseurs ou les guerriers de cette époque lui préféraient le bronze, alliage connu depuis longtemps et moins coûteux.

Quant à la présence des pointes de pierre dans des tombeaux du

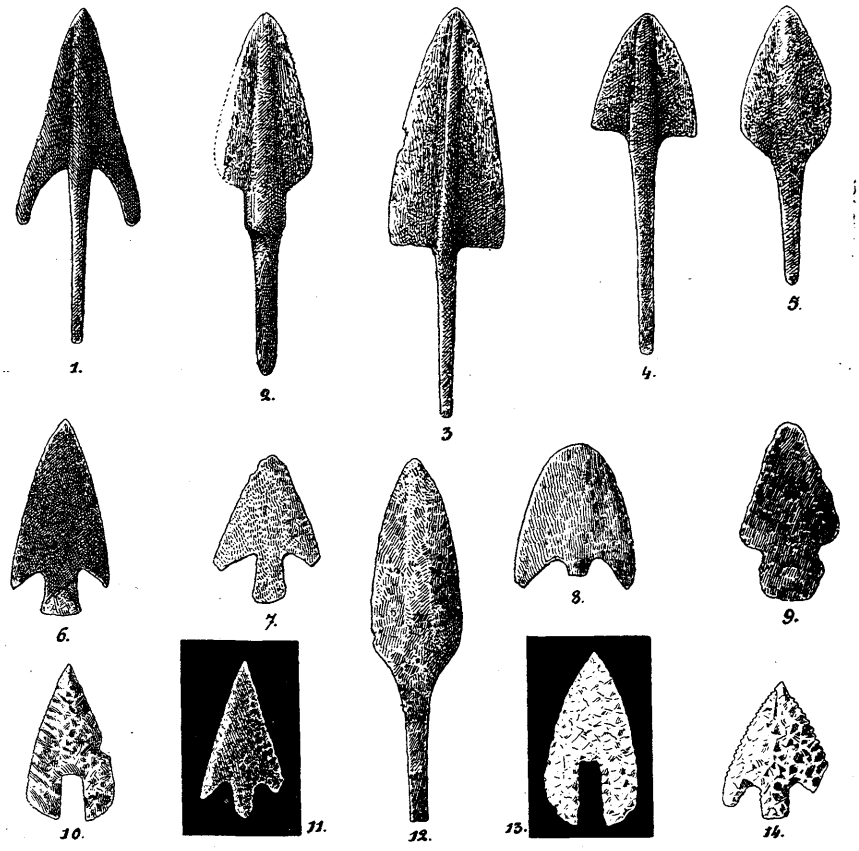



Fig. 76. — Pointes de flèches.
Nos 1 à 9 et 12. Véri, bronze, 2/3; n° 10, Véri, silex, 2/3; n° 11, Véri, obsidienne, 2/3; n° 13, Tülü, obsidienne 2/3; n° 14, Djönü, silex, 2/3.

bronze et du fer, elle n'a rien qui doive surprendre, leur fabrication n'exigeant aucun déboursé, et chacun taillant lui-même ses armes. C'est ainsi que les soldats perses tirèrent à Marathon une énorme quantité

de flèches armées de silex, que les archers qui combattirent à Trasimène laissèrent sur le sol des millions de ces projectiles.

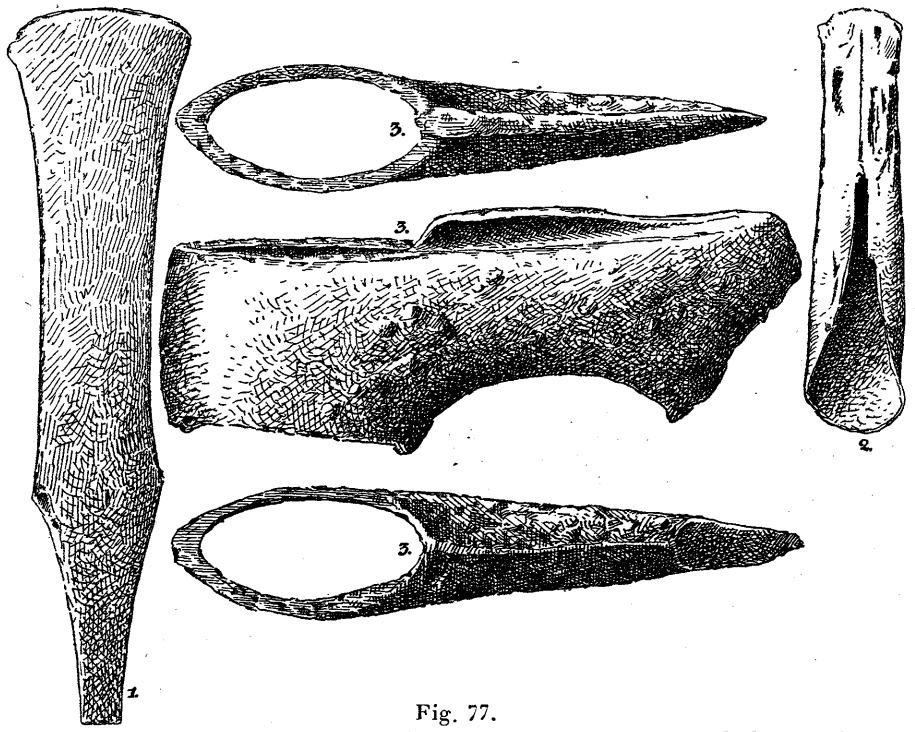



Fig. 77.
N° 1, herminette de bronze, Amarat, 2/3; n° 2, herminette ou ciseau de bronze, Amarat, 2/3; n° 3, hache de bronze, Hôvil, 2/3.

Les pointes de bronze affectent dans les sépultures du Lenkorân des formes très diverses. Les unes (fig. 76, n° 9) sont des plaques de métal garnies de deux coches pour fixer les liens; d'autres (fig. 76, nos 6, 7 et 8) sont de simples copies des pointes de silex. Enfin les moins abondantes (fig. 76, nos 1 à 5 et 12) sont munies d'une soie destinée à pénétrer dans le bois.

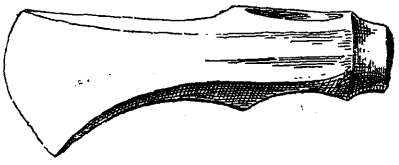


Fig. 78. — Hache de bronze.
Koban (Osséthie). Musée de Moscou.

Les têtes de flèches en silex et en obsidienne sont plus rares que

celles en bronze. Au cours de mes recherches dans le Lenkorân, je n'en ai rencontré qu'une quinzaine environ : elles sont d'un travail merveilleux par sa précision et sa finesse : les unes présentent une queue (fig. 76, 11 et 14) et sont alors garnies d'une série de petites dents; les autres ne portent qu'une profonde entaille séparant les barbelures (fig. 76, nos 10 et 13).

Outils. — *Haches.* — Dans toutes mes fouilles au Tâlyche je n'ai jamais trouvé qu'une seule hache proprement dite et encore fut-elle découverte par les indigènes qui me l'apportèrent. Elle se trouvait dans un dolmen du Ier état du bronze à Hôvil.

Cet instrument (fig. 77, n° 3) est en bronze muni d'un œil très large et fort; son tranchant, aujourd'hui brisé, était assez étroit, rond et incliné en avant. Par tous ses caractères cette hache rappelle beaucoup les outils du même genre trouvés en Osséthie (fig. 78).

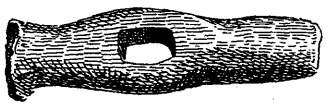


Fig. 79. — Marteau de bronze. Raaz-goour, 4/5.

Deux autres instruments d'un usage analogue furent rencontrés dans les dolmens d'Amarat : l'un est une herminette de bronze (fig. 77, n° 1) qui s'appliquait contre la pointe d'une branche courbée lui servant de manche; l'autre (fig. 77, n° 2) du même genre était muni d'une douille pour recevoir l'emmanchement.

*Marteaux.* — Une tombe de l'état du fer découverte par les indigènes à Raaz-goour me fournit plusieurs objets, entre autres un marteau de bronze qui semble avoir longtemps servi. Ce petit outil ne peut avoir été employé que pour le travail des métaux, joaillerie ou chaudronnerie très fine (fig. 79).

*Pinces.* — Dans les nécropoles de l'Arménie russe j'avais rencontré en assez bon nombre des pinces à épiler, souvent attachées par une chaînette de bronze avec les autres menus objets de toilette. Au Tâlyche, au contraire, ce genre d'instruments ne semble pas avoir existé

et la pince que j'ai trouvée à Mistan (fig. 80) semble avoir été plutôt un outil de travail qu'un instrument destiné aux soins du corps.



Fig. 80. — Pinces en bronze. Mistan, 1/2.

*Rasoirs.* — Je désigne sous ce nom une série de petits instruments de bronze (fig. 81), rencontrés dans un tombeau de la nécropole de Véri. Ils étaient placés près de la poitrine du mort, au milieu de bijoux et d'ustensiles de toilette. Ce sont de petits couteaux à lames minces, sans manche autre que la soie de l'outil qui, se recourbant à la pointe, forme soit un anneau, soit des crochets. Si réellement ce sont bien là des

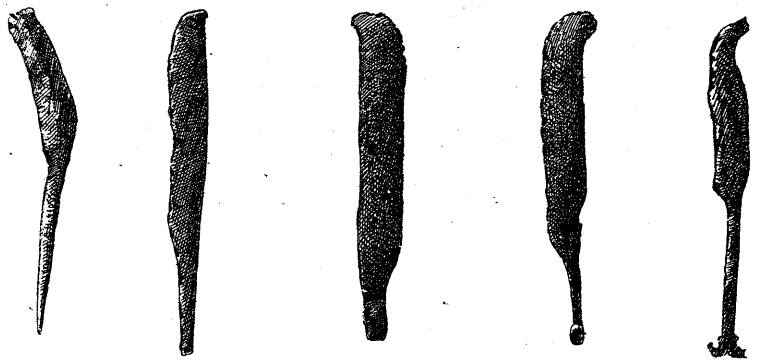


Fig. 81. — Rasoirs de bronze. Véri, 2/3.

rasoirs, leur présence dans les tombeaux du Lenkorân expliquerait l'absence totale des pinces à épiler.

L'usage du rasoir est, comme on le sait, fort ancien ; on a retrouvé de ces instruments en Grèce, en Scandinavie et sur beaucoup d'autres points de l'Europe.

*Miroirs.* — La tombe qui à Véri me fournit les rasoirs dont je viens de parler, renfermait également un miroir, simple disque de bronze poli, très mince et fort dégradé par l'oxydation. Les miroirs métalliques étaient, on le sait, connus des Égyptiens dès les premières dynasties, il n'est donc pas surprenant de rencontrer un instrument de même nature, chez les Asiates de la haute antiquité.

*Pierres à aiguiser.* — Dans les tombes de toutes les époques, on rencontre fréquemment de petites pierres à aiguiser munies d'un trou pour être portées à la ceinture. J'en ai trouvé à Hôvil (fig. 82, n° 4), à Véri (fig. 82, nos 1 et 3), à Djönü (fig. 82, n° 2), ainsi que dans les diverses autres localités du Tâlyche.

En Arménie russe à Tchamlouk, Allah-Verdi, Akthala, etc., presque chaque sépulture renfermait des pierres semblables; souvent elles étaient munies d'un anneau de bronze [1].

*Instruments divers.* — Avant d'en terminer avec la description des armes et des outils, je dois citer deux objets curieux que j'ai rencontrés : l'un, une longue cuiller de bronze (fig. 83), provenant d'un dolmen

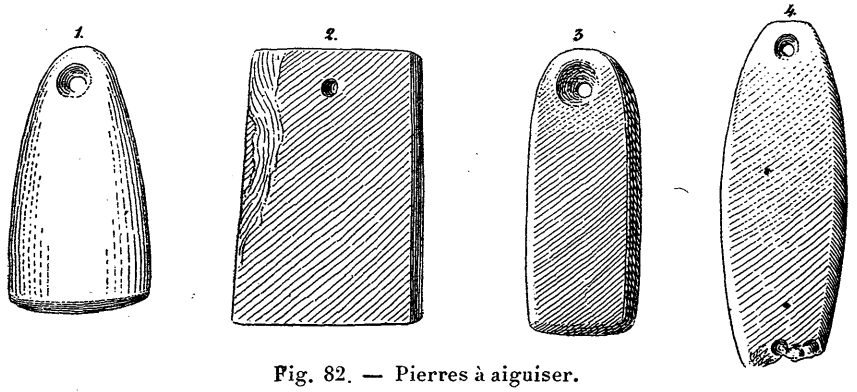



Fig. 82. — Pierres à aiguiser.
Nos 1 et 3, Véri; n° 2, Djönü; n° 4, Hovil.

de Mistaïl; l'autre (fig. 84), une boule de pierre munie de quatre cannelures en croix et que je crois avoir été employée pour un lasso, l'usage de cette arme de chasse ne nous est signalé que par la présence de pierres analogues dans quelques tombeaux d'Europe et d'Asie, mais je suis porté à croire qu'il était très répandu.

Bijoux. — L'or, je l'ai dit, était connu dès le Ier état du bronze au Tâlyche; je n'en ai rencontré dans les dolmens les plus anciens que des traces sans intérêt. Mais, au dire des indigènes qui ont spolié ces sépultures, c'est dans les grands dolmens que se trouvent les objets les

1. J. de Morgan, *Recherches sur les premiers âges des métaux dans l'Arménie russe*, 1889, p. 135.

plus pesants. Le métal qui les compose est fondu ou martelé. Fondu, il se présente sous forme d'anneaux, de bagues ou de bracelets; martelé, ou le trouve à l'état de vases (Hôvil) ou de plaquettes ornementales.

L'argent est un métal plus moderne ; il se présente principalement dans les tombes qui témoignent du passage du bronze au fer, et dans les sépultures de l'état du fer, il est comme l'or fondu ou martelé.

Il est aisé de comprendre que la connaissance de l'argent soit arrivée bien plus tard que celle de l'or. En effet, le métal qu'aujourd'hui nous considérons comme le plus précieux se rencontre dans les alluvions à l'état natif, en pépites ; il est brillant et attire les regards tandis que l'argent qui, dans la plupart des cas, n'existe qu'en combinaison chimique, dans les minerais, exige une métallurgie compliquée et ne se sépare que difficilement du plomb qui l'accompagne.

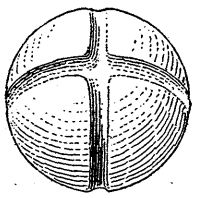


Fig. 84.
Pierre de lasso.
Aspa-Hiz, 2/3.

Ces circonstances naturelles sont causes que, dans la plupart des pays du monde, l'or est entré le premier en usage ; souvent même comme en Amérique centrale il est apparu au moment où l'homme n'employait encore que des armes et des instruments de pierre.

C'est sans contredit dans la bijouterie que les sentiments artistiques de l'homme se sont le plus développés, chez tous les peuples et dans toutes les contrées. Nous voyons tous les efforts du goût et de l'imagination se concentrer sur ces petits objets destinés à la parure et pour lesquels chaque ouvrier fit tous ses efforts pour surpasser ce qui avait été fait avant lui.

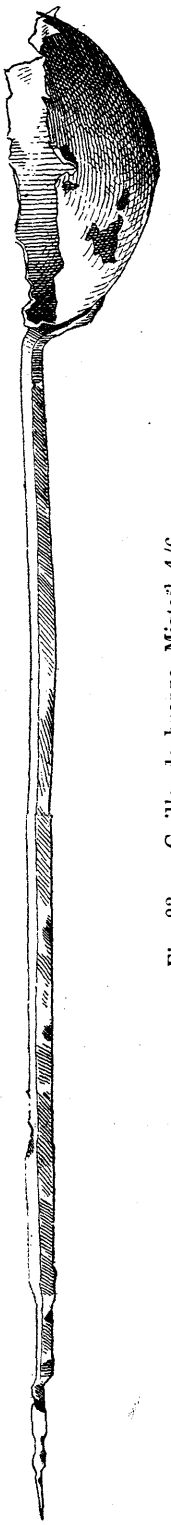


Fig. 83. — Cuiller de bronze. Mistail, 1/6.

Qu'on examine les trouvailles d'Hissarlik, de Mycènes, de Dahchour, de toute autre localité où de véritables trésors furent mis à jour, on verra que les bijoux résument pour ainsi dire toutes les tendances artistiques d'un peuple, que c'est dans leur dessin qu'on a fait usage des lignes les plus pures, dans leur exécution qu'on a mis à profit toutes les connaissances industrielles d'une époque, les tours de main les plus habiles. C'est donc surtout aux bijoux du Lenkorân que nous devons nous reporter pour apprécier l'état de civilisation des tribus dont j'ai examiné les sépultures.

Quelques tombeaux de Véri m'ont donné un assez grand nombre d'objets d'or. Ces bijoux se divisent, suivant leur usage, en plusieurs caté-

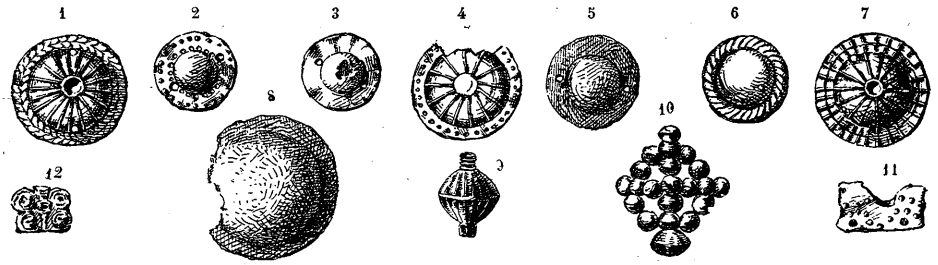



Fig. 85. — Bijoux d'or de Véri.

gories : les disques destinés à l'ornementation des cheveux, les boucles d'oreilles et les perles.

*Disques.* — Chaque squelette avait auprès de lui bon nombre de ces ornements, les uns en bronze, les autres en or; j'en ai compté jusqu'à trente près du même crâne, ils paraient indistinctement les chevelures d'hommes et de femmes.

La figure 85 représente les principaux types de ces bijoux qui par leur forme et l'usage auquel ils étaient consacrés rappellent les coiffures archaïques de la Grèce (Mycènes, Hissarlik).

Le plus simple de ces ornements (fig. 85, nos 3, 5 et 8) est un simple disque d'or, lisse et bombé en son milieu, deux trous permettaient de l'attacher aux cheveux. Cette forme simple est la plus abondante ; l'épaisseur de ces rondelles est variable, souvent même ce ne sont que

de petites feuilles très minces qui s'écrasent quand on les touche, et probablement jadis étaient fixées sur un corps plus résistant, bois, corne ou pâte.

Le n° 2 (fig. 85) montre l'un de ces disques orné de petites perles faites au repoussé. C'est le type le plus simple du bijou orné du Lenkorân.

Dans le n° 4 (fig. 85), l'orfèvre a conservé pour la bordure les perles repoussées, mais a orné la partie bombée d'une série de côtes équidistantes qui viennent se réunir en un bouton central.

Le n° 6 (fig. 85) représente un disque dans lequel la partie bombée est restée lisse, tandis que le bord est orné d'une torsade.

Dans le n° 7 (fig. 85), le disque tout entier est orné de côtes qui, partant d'une cavité centrale, s'avancent jusqu'aux bords.

De tous ces bijoux, le n° 1 (fig. 85) est sans contredit celui qui accuse les connaissances artistiques les plus développées. Sa bordure est formée d'une couronne fort gracieuse de feuillage, elle rappelle les dessins grecs et romains qu'on rencontre en grand nombre tant sur les monuments que sur les vases, les bijoux et les médailles.

*Boucles d'oreilles.* — Je n'ai trouvé à Véri qu'une paire de boucles d'oreilles d'or. Ces bijoux se composent de deux pyramides de petites boules d'or (fig. 85, n° 10) accolées par la base et évidées en leur milieu. Une perle plus grosse que les autres termine le pendentif qu'un fil d'or retenait à l'oreille.

Les perles d'or qui composent ce bijou sont creuses et formées de deux petites demi-sphères soudées entre elles; les perles sont elles-mêmes attachées les unes aux autres par un point de soudure. Il n'est pas besoin que je m'étende sur les connaissances pratiques qu'exige la facture d'un pareil objet; le métal précieux y est manié avec une extrême habileté : il est réduit en feuilles très minces qui exigeaient de la part de l'ouvrier le toucher le plus délicat.

L'or à cette époque déjà civilisée avait bien certainement acquis de la valeur et les bijoux creux des tombes de Véri furent certainement inspirés par des joyaux plus anciens et plus lourds. Mais il ne faut pas perdre de vue, non plus, que les tribus du Tâlyche étaient pauvres par

rapport aux peuples qui les avoisinaient et que par suite de leur état social leurs bijoux ne sont qu'un pâle reflet de ceux qui se portaie n autour d'eux, chez les Mèdes et les Hyrcaniens.

*Perles d'or.* — Le n° 9 (fig. 85) représente une perle complète, la seule que j'aie vue au Lenkorân; elle se compose de deux demi-sphères accolées et ornées de côtes, et d'un prolongement formé d'un petit tube cannelé; cette perle est d'une extrême légèreté, comme les boucles d'o reilles dont il vient d'être parlé.

Le n° 11 (fig. 85) est une perle double, portant deux trous et ornée de points au repoussé.

Le plus intéressant de tous ces bijoux, au point de vue de sa forme, est un petit objet d'or (n° 12, fig. 85). Composé de deux feuilles minces estampées et accolées, il représente deux paires de spirales jointes en forme d'X. Ce bijou n'est que la reproduction d'un autre en bronze qui lui, au lieu d'être fait de feuilles estampées, se composait de fils soudés enroulés sur eux-mêmes.



Fig. 86. Hissarlik, or (Schliemann).

Le même objet en or a été trouvé dans les ruines d'Hissarlik (fig. 86) et dans beaucoup d'autres localités où se rencontrent des tombes grecques archaïques; il dénote non seulement des sentiments artistiques communs entre les pré-Talyches et les Grecs des premières époques mais aussi identité absolue dans l'usage de certaines formes. Un pareil rapprochement ne peut exister que s'il s'est conservé des relations fréquentes entre ces peuples, ou s'il se trouve un lieu commun d'origine.

Bien que la spirale soit depuis des temps très reculés un motif usité chez la plupart des peuples, il n'en semble pas moins qu'à l'origine elle fût l'héritage d'une seule race. Nous la voyons apparaître en Arménie russe avec la venue du fer et des représentations animales. Nous la trouvons en Russie (Jouriev), en Hongrie, en Danemark, en Suisse (Mœringen), en France, en Écosse, en Espagne, en plein âge du bronze, mais amenant avec elle des arts nouveaux, des formes inusitées jusque-là.

En Assyrie, la spirale est quasi moderne. En Égypte, elle ne se ren-

contre jamais dans les anciennes dynasties, sauf chez les populations que nous devons peut-être qualifier d'autochtones[1], et ne prend rang dans l'architecture que sous les Ptolémées, car l'enroulement des serpents figurés sur les murs des temples et dans les bijoux ne peut être pris pour une spirale pure destinée à la décoration.

*Anneaux.* — En dehors des bracelets et des bagues, on rencontre fréquemment, dans les tombeaux, des anneaux qui, sans être assez grands, pour être passés au bras, le sont trop pour orner le doigt ; ces bijoux étaient destinés soit à l'ornementation des vêtements, soit à être portés comme boucles d'oreilles.

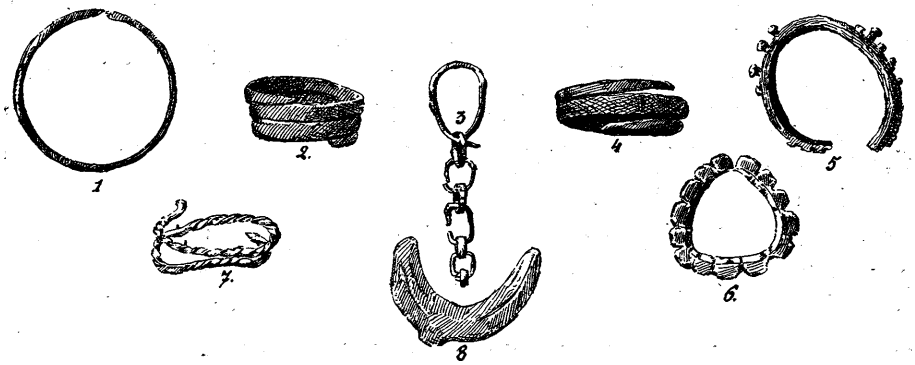



Fig. 87. — Anneaux.
Nos 1 et 5, arg. Djönü ; nos 2, 3, 4, 6 et 7, bronze, Djönü ; n° 8, pâte d'émail, Véri, 2/3.

Les figures 87, nos 1, 2, 4 à 7, et 88, nos 1, 2-3, représentent de ces sortes d'anneaux : les uns sont lisses, les autres enroulés en spirale. Certains sont ornés d'une rangée de perles, d'autres ne portent que des échancrures faites à la lime.

La pièce (fig. 88, n° 3) qui est incomplète montre que les deux extrémités du fil de bronze étaient jadis roulées en spirale, tout comme on le rencontre dans les bracelets et les bagues d'époque grecque.

La figure 88, n° 2, rappelle également les boucles d'oreilles grecques.

1. Dans les nécropoles de Toukh, Zawaïdak et Khattara près de Négadah, on rencontre des vases de terre grossière portant des dessins de spirales, en même temps que des silex taillés.

*Bagues.* — Les bagues sont fréquentes dans les tombeaux du dernier état du bronze; elles sont disséminées dans toute la tombe, alors que les doigts des morts n'en portent pas ou fort peu. Il semblerait, à la manière dont elles sont placées, qu'elles ne font pas partie du mobilier du mort, mais que, lors des funérailles, chacun des assistants jeta ses bagues dans le tombeau comme adieu suprême à celui qu'il avait connu.

Ces bagues se composent généralement d'une lame mince de bronze courbée à la taille voulue (fig. 88, nos 7, 8, 10, 11, 14, 15), plus rarement ce

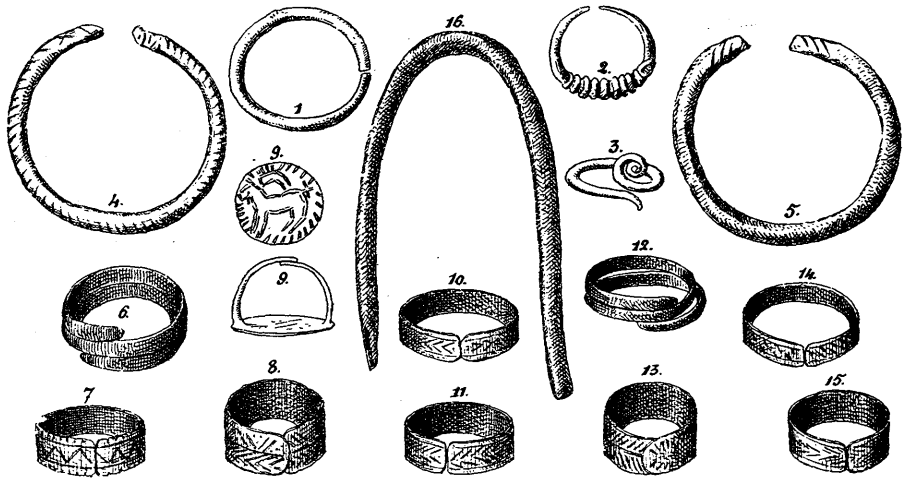



Fig. 88. — Anneaux et bagues, 2/3.
Nos 1, 3, Véri, bronze; no 2, Véri, arg., nos 4 et 5, Djönü, bronze; no 6, Véri, fer; no 7, 8, 10, 11, 13, 14 et 15, Véri, bronze; nos 9 et 12, Tülü, bronze.

sont des fils de bronze aplatis roulés en spirale (fig. 88, nos 6 et 12). Toutefois, je dois signaler une bague à chaton (fig. 88, no 9) trouvée à Tülü dans une sépulture de l'état du fer. Le chaton porte l'image d'un quadrupède, probablement d'un cheval, si j'en juge par les caractères qu'il présente. Le travail est grossièrement fait au burin.

C'est au burin également que sont faits les dessins que portent les bagues ordinaires, mais le dessin est très grossier et dénote, de la part des ciseleurs de cette époque, des connaissances très peu avancées.

*Bracelets.* — Les ornements des bras sont, au Lenkorân. très rudimentaires; généralement ce ne sont que de simples anneaux de bronze sans gravure, sans dessin et sans formes artistiques. Toutefois, au III^e^ état du bronze et pendant l'âge du fer, on voit apparaître quelques timides tentatives tendant à faire des anciens anneaux de véritables bijoux.

A Véri (fig. 89, n° 3) une tombe du III^e^ état du bronze renfermait un bracelet formé d'une lame de bronze ciselée et terminée à ses extrémités par des enroulements en spirale.

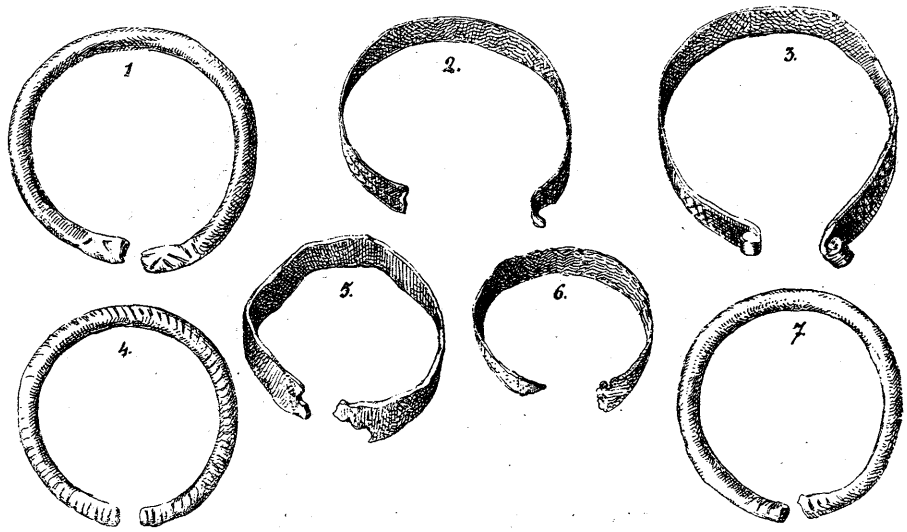



Fig. 89. — Bracelets, 4/9.
N^os^ 1, 4, 5 et 7, Djönü, bronze; n^os^ 2 et 6, Tülü, bronze; n° 3, Véri, bronze.

La nécropole de Djönü (fig. 89, n^os^ 1, 4 et 7) a fourni bon nombre d'anneaux pleins portant quelques ciselures, tandis qu'à Tülü (fig. 89, n^os^ 2 et 6) les bracelets rappellent la forme plus ancienne de Véri.

*Colliers.* — Dans tous les tombeaux du Lenkorân je n'ai jamais rencontré de torques. Ce bijou, si commun dans l'Arménie russe, le Caucase et toute l'Europe, fait absolument défaut dans les sépultures tâlyches. Tous les colliers, quelle que soit l'époque à laquelle ils appartiennent, sont composés de perles qu'on retrouve pêle-mêle près de la tête du mort.

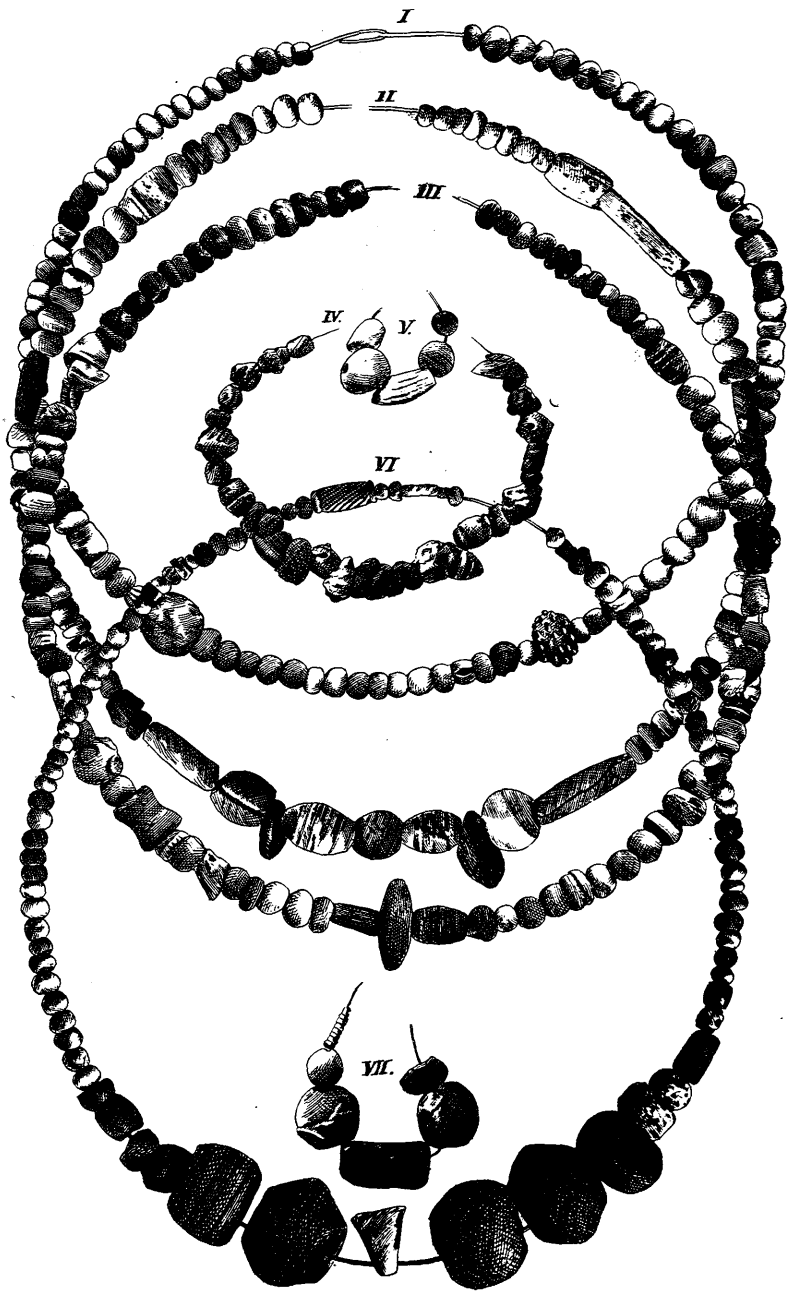



Fig. 90. — Colliers de perles.




Fig. 91. — Colliers de perles.




Fig. 92. — Colliers de perles.

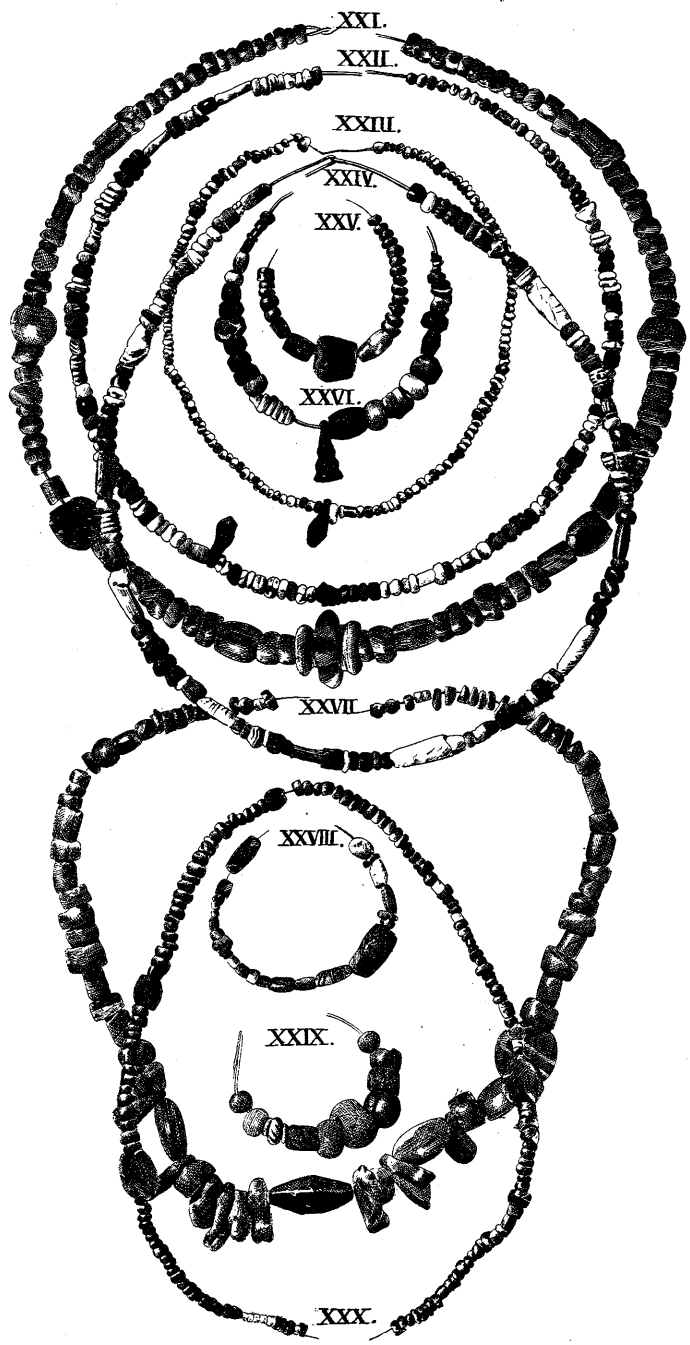



Fig. 93. — Colliers de perles.

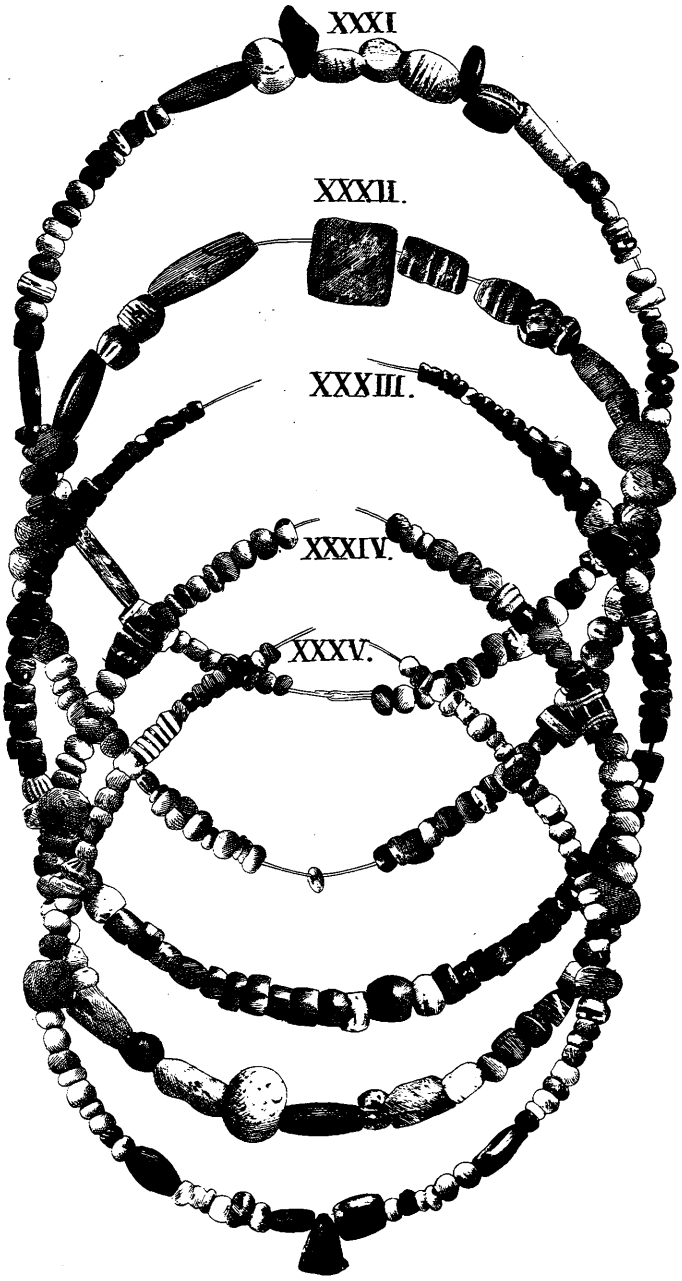



Fig. 94. — Colliers de perles.



Fig. 95. — Colliers de perles.

Aux premières époques (Kravéladi, Hôvil, Amarat, etc.), il n'existe pas, à proprement parler, de colliers. Les ornements que portent les morts à leur cou se composent uniquement de quelques perles de cornaline. C'est au III^e^ état du bronze et à la période du fer que les vrais colliers se rencontrent.

Ils se composent de perles plus ou moins grosses de cornaline, d'agate, de quartz, de pâte colorée, de coquilles, de terre cuite et quelquefois aussi de bronze. L'ambre est plus rare, bien que dans la nécropole de de Djönü il soit assez abondant (fig. 90 à 95).

Les perles de pierre ne présentent aucun intérêt. Mais celles de verre et d'émail dénotent, de la part de ceux qui les fabriquèrent, des notions très approfondies de l'art du verrier. Elles sont colorées par diverses substances telles que les sels de cobalt, de fer, de cuivre et de manganèse.

*Perles de terre cuite.* — On rencontre parfois dans les colliers des perles de terre cuite, mais généralement elles sont de très petites dimensions et, si elles sont plus développées, portent un trou très étroit, analogue à celui dont les autres perles du collier sont percées. Mais à côté de ces objets, dont l'usage ne peut être méconnu, sont de grosses perles de terre largement percées et couvertes d'ornements gravés au couteau, Quelques-unes sont très simples (fig. 96, n^os^ 6 et 8, Tülü, Djönü), d'autres sont plus ornées (fig. 96, n^os^ 1, 4, 5 et 9) et décorées de gravures géométriques très compliquées (n° 5). Enfinl es plus intéressantes sont celles formées d'une pâte jaune dans laquelle avant la cuisson on a fait quelques dessins au moyen d'une argile différente qui, sous l'action du feu, est devenue rouge.

Le n° 2 (fig. 96) représente une perle de pâte émaillée bleue (Véri), tandis que le n° 3 figure un disque d'os orné de sept cercles (Djönü) et qui, s'il n'a pas servi de perle, a du moins été employé comme fusaïole.

*Fusaïoles.* — Rien de plus commun que les fusaïoles dans les tombeaux préhistoriques de la Grèce et de l'Italie. Schliemann en a rencontré des milliers lors de ses fouilles en Asie Mineure (fig. 97). J'en ai moi-même trouvé dans un grand nombre de localités.

Au Caucase, les fusaïoles sont rares tandis qu'au Lenkorân elles abondent : on les rencontre principalement dans les tombeaux du III^e^ état du bronze et dans ceux des époques suivantes. Elles sont faites d'argile noire et rouge (fig. 98) ; plus rarement on a employé des fragments de coquilles marines étrangères à la mer Caspienne.

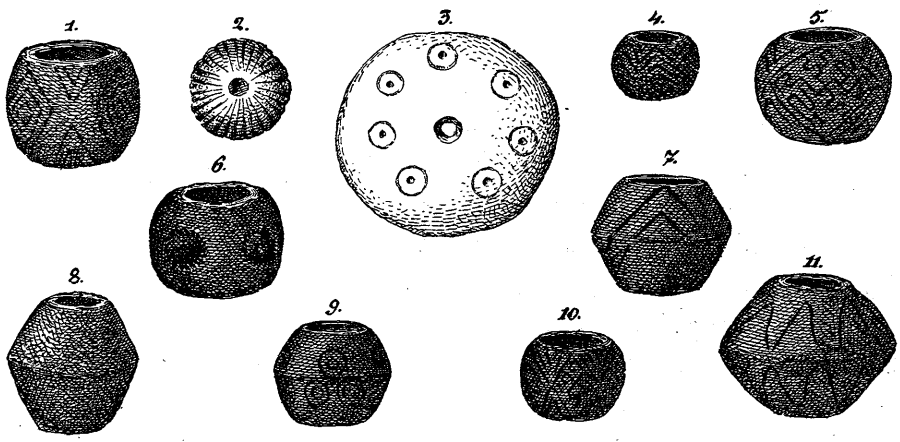



Fig. 96. — Perles de terre cuite, d'os et de pâte, 2/3.
N^os^ 1, 4, 5, 8, 10 et 11, Djönü ; n^os^ 6, 7 et 9, Tülü; n° 2, Véri.

*Intailles.* — Dans un dolmen de Kravéladi appartenant au I^er^ état du bronze j'ai découvert, au début de ma campagne de fouilles, près d'objets de bronze, un nodule d'agate grise, soigneusement poli, percé en son milieu d'un large trou et coupé sur l'un de ses côtés pour recevoir la gravure d'un cachet (fig. 99). Ces sortes de sceaux sont fort abondants en Perse. On en trouve fréquemment dans les ruines des anciennes villes. Quelques-uns sont de très basse époque et portent des inscriptions pehlvies, d'autres présentent des attributs caractéristiques de l'époque achéménide, enfin un plus grand nombre de ces pierres grossièrement travaillées sont restées jusqu'ici sans classement : je les pense très archaïques et peut-être contemporaines de celle dont il est question ici.

Le dessin gravé en creux représente très clairement un bœuf à bosse, le *Bos zebu* des Indes. Cet animal, originaire de l'Hindoustan, était donc déjà connu dans le Tâlyche à l'époque de la construction des dolmens.

L'existence de cette image gravée sur un bijou dont l'époque relative est parfaitement déterminée, est doublement intéressante. Elle prouve que des relations étroites existaient, à ces époques reculées, entre les peuples des Indes et ceux du nord de la Caspienne. Elle montre que déjà la glyptique était assez avancée pour que, malgré la haute antiquité de ce document, on eût été à même de graver en creux une représentation animale aussi complète.

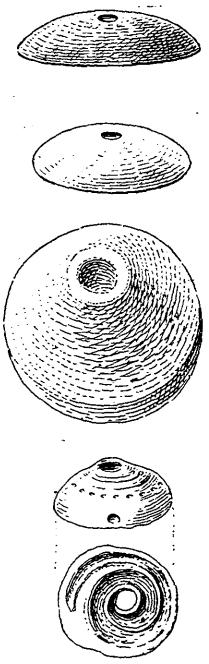


Fig. 98.
Fusaïoles, 2/3.

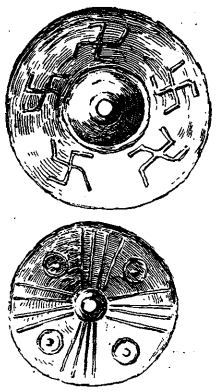


Fig. 97.
Fusaïoles. Hissarlik.

Nous avons vu d'une part qu'il existait des relations ou des liens originels entre les bâtisseurs d'Hissarlik, de Mycènes et des autres villes archaïques du monde grec. Nous voyons maintenant que vers l'Orient les pré-Tâlyches connaissaient aussi les peuples des Indes. N'est-il pas rationnel de supposer que pré-Grecs, pré-Tâlyches et Hindous étaient originaires d'une même souche, qu'ils avaient les mêmes principes de civilisation, ceux nés chez les Aryens leurs pères et déjà quelque peu développés avant la séparation des diverses tribus; que ces principes originels ils les développèrent. chacun dans son pays d'adoption, et que, malgré les enseignements qu'ils reçurent de leurs nouveaux voisins, ils n'en con-

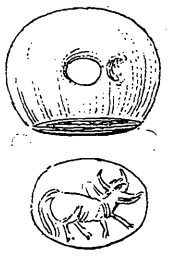


Fig. 99.
Intaille. Kravéladi.

servèrent pas moins des traits communs, des usages et des goûts archaïques.

Si cette supposition est juste, rien de plus rationnel que de voir les diverses branches de la grande famille des Aryas conserver entre elles des relations, que de voir les diverses tribus s'emprunter les unes aux autres des usages, des connaissances fournies par les milieux divers où chacune d'elles vivait, que de rencontrer l'image du lion dans les pays mycéniens où il n'a jamais vécu, celle du *Bos zebu* au Tâlyche d'où il n'est pas originaire.

Ce que je viens de dire au sujet des arts et de donner comme une hypothèse est vrai pour la race aryenne en ce qui concerne la linguistique. Chacun connaît la parenté d'origine qui existe entre les diverses langues européennes, iraniennes et hindoues, personne ne niera que les formes grammaticales les plus précises et les plus nettes se soient conservées dans les diverses branches de cette même famille éloignées les unes des autres depuis si longtemps. Pourquoi n'admettrait-on pas que les traditions artistiques ne se soient conservées tout comme les principes de linguistique. Il est certain que nous ne connaissons que fort peu de choses des peuples qui vécurent depuis l'Asie Mineure jusqu'à l'Indus, et sous ce rapport les résultats de mes recherches au Lenkorân présentent un très grand intérêt. Mais si nous envisageons une autre branche de la famille aryenne, celle des Hellènes par exemple, qui nous est plus connue, nous pouvons suivre dans le développement de ses arts les diverses phases de l'évolution, discerner ce qui appartient au genre des Hellènes et ce qui leur vint de l'étranger. Ces modifications, nous pouvons les résumer en quelques lignes, parce que nous connaissons les Grecs et les peuples avec lesquels ils furent en contact. Mais en ce qui concerne les pré-Tâlyches qu'hier encore nous ignorions complètement, ne pouvons-nous supposer que des phénomènes analogues se soient passés?

De même que l'influence égyptienne vint modifier les idées artistiques des Grecs, de même les produits grecs durent apparaître dans la vallée du Nil. Nous trouvons, en effet, dès les débuts du Nouvel Empire non seu-

lement des transformations dans la poterie égyptienne, mais des indications historiques précises sur les relations qui existèrent à cette époque entre les Grecs et les Égyptiens. Sous Touthmès III, entre 1550 et 1500, plusieurs textes officiels s'accordent à compter, parmi les pays qui relèvent du souverain de l'Égypte, les *îles de la Grande Verte*, les *îles qui sont au milieu de la mer*, parmi lesquelles la stèle triomphale de Touthmès mentionne nommément *Asi*, c'est à-dire l'île de Chypre [1]. Des formules toutes pareilles se rencontrent dans les inscriptions d'Aménophis III et d'Aménophis IV. On les voit encore reparaître sous Ramsès II vers 1350. Les Grecs racontaient que Sésostris avait occupé les Cyclades [2]. La poterie égyptienne conserve les mêmes caractères pendant toute la durée de l'Ancien et du Moyen Empire; elle se perfectionne si peu qu'il serait impossible, à l'examen d'un vase, de préciser s'il appartient à la III[e] ou à la XII[e] dynastie. Ce n'est qu'après l'époque des Pasteurs, quand la couronne de la Basse-Égypte fut replacée sur la tête de ses souverains légitimes qu'apparaissent des modifications dans l'art de la céramique. L'occupation du Delta par les Hyksos avait pour la première fois amené en Égypte des étrangers de toutes les races; dès lors elle entretint des relations suivies avec les peuples de l'Europe et de l'Asie. « C'est l'Égypte de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie qui a été en contact avec la Grèce mycénienne. Sur des scarabées et des fragments de faïence égyptienne recueillis à Mycènes et à Ialysos, on a lu le nom de la reine Ti et de son époux Aménophis III [3]. » C'est donc vers 1500 avant notre ère qu'il faut placer le début des relations entre les Grecs et les Égyptiens. L'introduction de méthodes artistiques nouvelles dans l'Hellade se fait sentir très fortement dans les objets trouvés à Hissarlik, à Tirynthe, à Mycènes et dans les autres ruines de la même époque, mais aussi il reste dans l'art mycénien un grand nombre de formes qui n'ont rien de commun avec l'Égypte; ce sont ces formes qui consti-

1. Patère du Louvre, tombeau de Rekhmarâ à Thèbes.
2. G. Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, t. VI, p. 1001.
3. G. Perrot et Chipiez, *op. cit.*, p. 104.

tuent le véritable art aryen, affranchi de toutes les influences extérieures et dont on retrouve les traces dans toute l'Europe méridionale, l'Asie Mineure et la Perse. M. G. Perrot[1] fait très justement observer que l'art mycénien ne semble pas avoir fait à la Syrie et aux Hétéens d'emprunts sérieux. Il semble donc que ce qui semble personnel dans cet art le soit réellement et que, se développant sur lui-même, il soit parvenu déjà à un état fort avancé quand il vint en contact avec l'Égypte.

Voilà ce que produisit l'une des branches de la famille aryenne : elle resta imbue de ses principes artistiques originels. Pourquoi ne chercherions-nous pas à retrouver les traces des autres branches de cette race ? Pourquoi n'admettrions-nous pas que ce sentiment primitif de l'art chez les Grecs n'ait pas été partagé par les tribus sœurs qui s'avancèrent moins loin que les Hellènes vers l'Occident.

Je n'ai pas la prétention de traiter ici des origines de l'art aryen, je signale simplement les conclusions qu'on est en droit de tirer de mes découvertes, en faisant observer qu'un jour viendra où nous suivrons au travers de l'Asie les traces de nos pères, comme nous remontons déjà pour les origines de nos arts jusqu'aux débuts des Hellènes.

*Épingles.* — L'usage de porter de longues épingles de bronze était autrefois fréquent dans toute l'Europe, on rencontre en grand nombre ces ornements dans les cités lacustres ainsi que dans la plupart des sépultures de l'âge du bronze.

Au Lenkorân, cette coutume semble avoir atteint sa plus grande extension à l'époque du III^e^ état du bronze ; les tombes de Véri et de Hivéri le prouvent. Plus tard, avec l'apparition du fer les grandes épingles deviennent moins nombreuses (Djönü) pour disparaître ensuite complètement (Tülü).

Les épingles de Véri n'ont rien de commun avec celles de l'Arménie russe ; alors que celles du Bortchali sont épaisses et courtes, celles du Tâlyche sont longues et minces (fig. 100). Leur tête est ornée soit de spirales, soit de simples perles de métal ; elles présentent de grandes analogies avec celles de l'Europe.

1. Perrot et Chipiez, *op. cit.*, p. 1006.

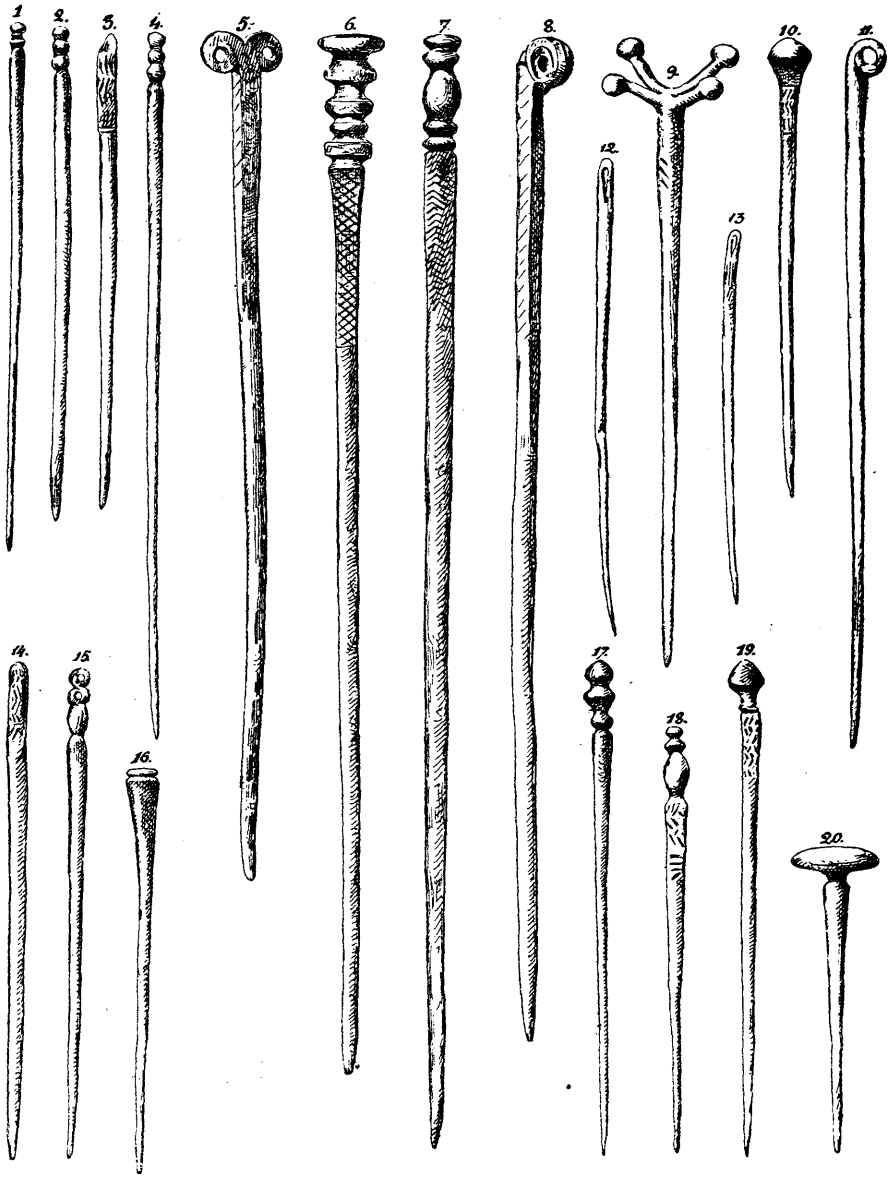



Fig. 100. — Épingles et aiguilles de bronze.
Nos 1-4, 6-9, 12 à 20, Véri; no 5, Djönü; nos 10, 11, Hivéri.

*Pendeloques.* — Ces ornements n'apparaissent au Tâlyche qu'avec le fer, on les rencontre dans les nécropoles de Djönü, de Tülü, d'Hivéri et de Raaz-goour. Elles semblent avoir été attachées à l'extrémité de longs cordons ou de chaînettes qui pendaient du vêtement. Les unes sont en forme de clochette (fig. 101, nos 2 et 4), les autres sont découpées

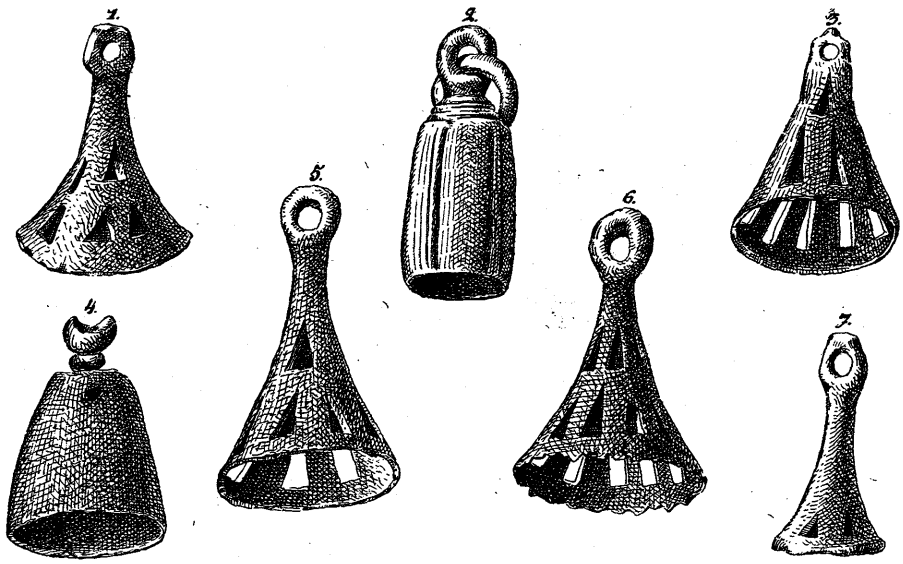


Fig. 101. — Pendeloques de bronze, 2/3.
No 1, Tülü; no 2 à 7, Djönü.

à jour (fig. 101, nos 1, 3, 5, 6, 7) et absolument identiques à celles des tombes de l'Arménie russe [1].

Par exception, on trouve dans les tombeaux de la même époque quelques pendeloques massives coulées en bronze (fig. 102) occupant par rapport au squelette la même position que les précédentes.

Le fait de rencontrer au Lenkorân des ornements semblables à ceux des sépultures de l'Arménie russe n'a rien de surprenant car ces nécropoles ne sont distantes les unes des autres que d'une centaine de

1. J. de Morgan, *Les premiers âges des métaux dans l'Arménie russe*, p. 125, fig. 104.

lieues environ. Mais il est intéressant de noter qu'au Tâlyche on ne les rencontre, comme d'ailleurs au Caucase, que dans les sépultures appartenant à l'état du fer.

*Figurines d'animaux.* — Avec les pendeloques dont il vient d'être parlé, on trouve dans les tombes de l'âge du fer de petites figurines de bronze représentant des animaux et qui jadis étaient elles-mêmes employées comme pendeloques. Chacune d'elles porte en son milieu un trou par lequel passait le cordon.

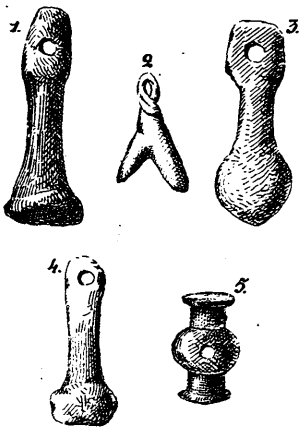



Fig. 102.
Pendeloques de bronze, 2/3.
Nos 1, 3 et 5, Djönü ;
no 2, Raaz-goour ; no 4, Hivéri.

Ces bronzes sont nombreux, les uns représentent des cerfs (fig. 103, no 1, Djönü ; no 4, Tülü ; no 6, Hivéri) ; les autres des ânes et des chevaux (fig. 103, no 3 ;

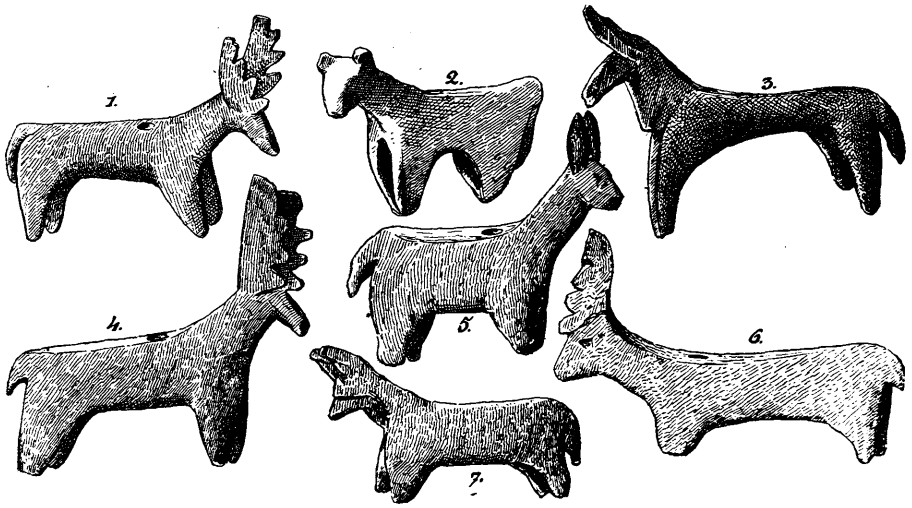



Fig. 103. — Figurines d'animaux en bronze, 2/3.
Nos 1, 2, et 3, Djönü ; nos 4 et 5, Tülü ; nos 6 et 7, Hivéri.

Djönü ; no 5, Tülü ; no 7, Hivéri) ou des moutons (fig. 103, no 2, Djönü). Je n'ai jamais rencontré de statuettes figurant des hommes.

L'usage de représenter les animaux est né au Tâlyche avec l'appari-

tion du fer; mais il n'est pas spécial à cette région, loin de là. En effet, nous voyons au Daghestân, en Khevsouréthie (fig. 104, n° 1), à Samthavro (n° 2), au Caucase des figurines représentant des cerfs et des animaux de tout genre. Plus à l'ouest, c'est à Hissarlik (nos 4 et 5), en Italie, en Autriche (Palamidi, Gurina), en Gaule et jusqu'aux extrémités de la péninsule ibérique (Alemtejo) que nous voyons le même usage en vigueur.

Il serait intéressant de connaître pour l'Europe l'époque à laquelle

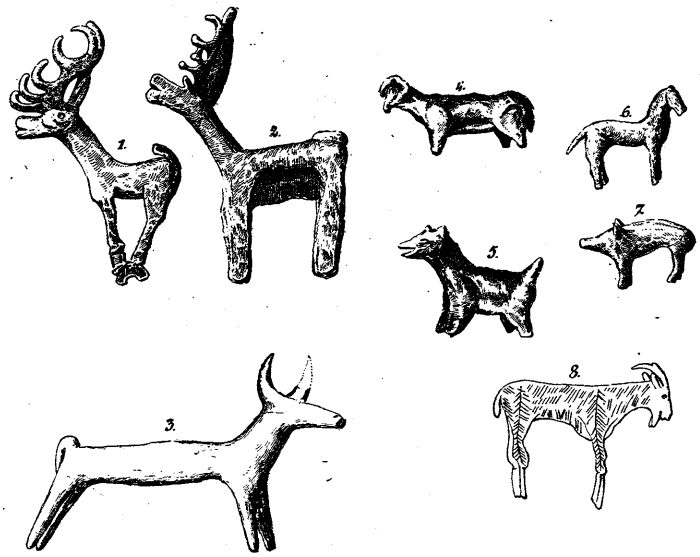



Fig. 104. — Figurines d'animaux.

N° 1, Khevsouréthie (Caucase, Musée de Tiflis); no 2, Samthavro (Caucase, Musée de Tiflis); no 3, Palamidi; nos 4 et 5, Hissarlik; nos 6 et 7, Gurina (Carinthie); n° 8, Alemtejo (péninsule ibérique).

apparurent les figurines d'animaux, on suivrait ainsi la trace d'un des courants civilisateurs qui traversèrent nos pays. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au nord de la Perse ces modifications furent apportées en même temps que l'usage du fer.

En Arménie russe, on ne voit pas de figurines de bronze, mais comme en Osséthie les animaux sont représentés gravés sur les objets. Ces images ont leur correspondance en Europe dans les représentations archaïques et de même qu'il serait du plus haut intérêt de suivre les

traces des figurines au travers des pays et des temps ; de même l'étude de la propagation des gravures représentant des animaux éclaircirait bien des points relatifs aux origines de nos arts (fig. 105 et 106). Pour ma part, je suis porté à croire que toutes ces transformations contemporaines de l'arrivée du fer dans le nord de la Perse et le Caucase eurent une très grande influence sur notre civilisation.

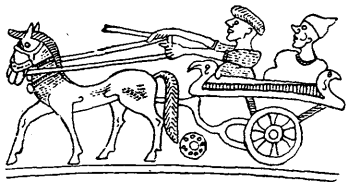


Fig. 105. — Ciste de Watsch.

*Ceintures.* — C'est aussi dans les sépultures de l'état du fer qu'on rencontre les premières ceintures au Lenkorân. Elles se composent d'une série de plaques jadis cousues sur une courroie et grossièrement ornées au repoussé (fig. 107, nos 1 et 2). Ce mode d'ornementation était déjà ancien à cette époque, car à Véri j'ai rencontré un gobelet, malheureusement fort écrasé, portant des dessins en relief, et à Djönü (fig. 107, n° 3), le même fait s'est présenté. Les ceintures de Djönü n'ont rien de commun avec celles de l'Arménie russe, larges bandes de métal couvertes de ciselures ; elles se rapprochent plutôt de certains types de l'Europe méridionale.

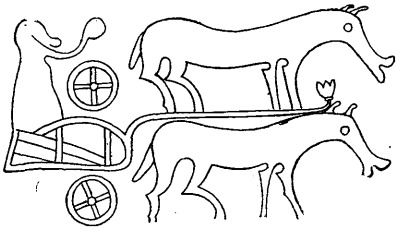


Fig. 106. — Ceinture d'Akthala.

*Vases en métal.* — J'ai signalé l'existence à Véri de vases métalliques formés d'une feuille de bronze ornée au repoussé. J'ai dit que dans mes fouilles de Djönü j'avais découvert un gobelet analogue. Il me reste à parler d'un plat d'argent que me fournit une sépulture de la nécropole de Tülü.

Ce vase présentait alors qu'il était en bon état un diamètre de $0^m,20$ environ, sa profondeur était de $0^m,015$ à $0^m,02$ ; ses bords étaient lisses et sa surface dépourvue d'ornements. Lors de l'inhumation il fut tordu, écrasé intentionnellement et son état d'oxydation n'a pas permis de le redresser.

*Objets divers.* — Dans les tombes appartenant à l'état du fer, de Djönü, Mistan et Raaz-goour, j'ai rencontré quelques objets dont l'usage ne m'est pas connu. Ce sont, entre autres, une grande épingle d'os (fig. 108, n° 1, Raaz-goour), un anneau de bronze (fig. 108, n° 2, Mistan) qui semble avoir été employé comme pendeloque, un curieux ornement de bronze provenant de Djönü qui peut-être fit autrefois partie d'un *tintinnabulum* et un objet d'os (fig. 109), rayé et percé en son milieu.

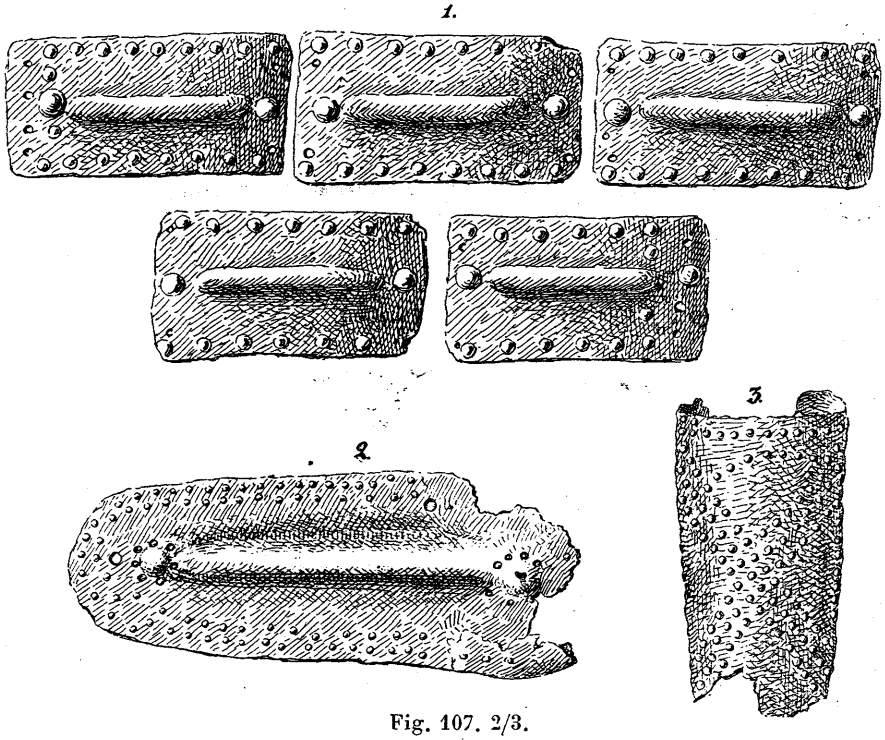



Fig. 107. 2/3.
N^os^ 1 et 2, ceintures de bronze, Djönü ; n° 3, fragment de vase en bronze, Djönü.

*Céramique.* — Dans les plus anciennes tombes, la céramique est fort grossière, les vases sont faits d'argile impure, façonnés au tour et souvent même simplement à la main. L'ornementation est extrêmement rudimentaire, elle se compose de traits irréguliers gravés au couteau et de petites protubérances symétriquement disposées et obtenues en écrasant une boulette d'argile sur le vase avant sa cuisson.

Avec le $III_e$ état du bronze la poterie prend de la finesse, la pâte en est épurée, les formes sont moins grossières, la surface des vases porte un enduit noir, lisse, qui fréquemment est orné de dessins au brunissoir, méthode que j'avais déjà reconnue dans les tombes de l'Arménie russe.

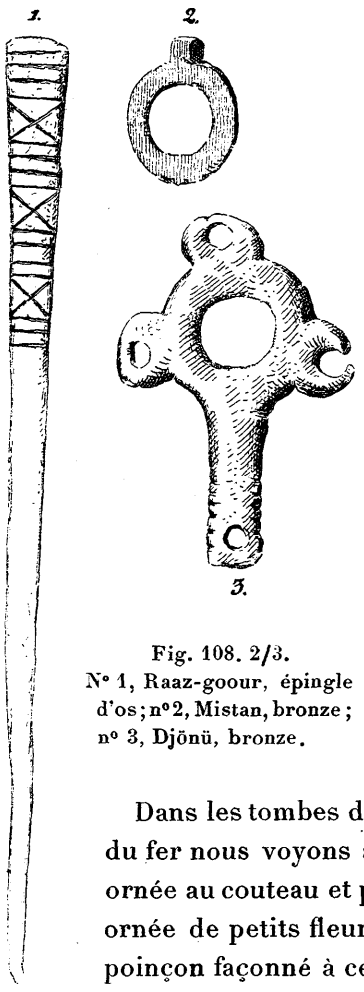



Fig. 108. 2/3.
N° 1, Raaz-goour, épingle d'os; n° 2, Mistan, bronze; n° 3, Djönü, bronze.

A Véri, entre autres, localité qui m'a fourni une grande série de poteries, tous les vases ne sont pas également bien faits, il s'en faut; mais pour juger des connaissances des potiers de ces époques, on ne doit considérer que les spécimens les plus soignés et les mieux traités.

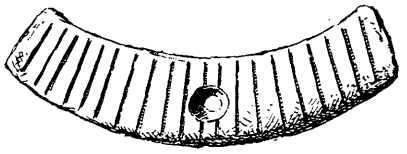


Fig. 109. 1/3. — Djönü, os.

C'est aussi à Véri que nous voyons apparaître la pâte émaillée; elle n'est pas encore usitée pour la fabrication des vases mais entre déjà dans la parure à l'état de perles de grosse taille, de têtes d'épingles (pl. V, n° 5), d'anneaux (pl. V, n° 3).

Dans les tombes de la transition entre l'état du bronze et celui du fer nous voyons arriver des types nouveaux : la poterie est ornée au couteau et profondément gravée (fig. 122, nos 1 et 3) ou ornée de petits fleurons obtenus mécaniquement à l'aide d'un poinçon façonné à cet effet (fig. 122, n° 2).

C'est dans une tombe de l'époque de transition qu'à Djönü j'ai rencontré un petit vase en poterie grise émaillée en bleu-vert (pl. V. fig. 6), qui bien certainement est l'un des plus anciens spécimens connus de la céramique émaillée.

Les deux pays du monde où cet art se soit développé le plus vite sont l'Égypte et l'Assyrie. En Égypte, l'émail était connu et employé dès




Fig. 110.
Nos 1 et 2, terre grise, Tülü, 1/6; n° 3, terre noire, Véri, 1/3.

l'Ancien Empire, mais nous ne connaissons pas de poteries vernissées contemporaines des premiers pharaons. C'est sous les Ramessides que nous assistons aux premiers essais de vases; dans la trouvaille des mo-

mies royales à Deïr-el-Bahari étaient quelques petits gobelets émaillés, composés d'une pâte vitrifiée qui n'a rien de commun avec la véritable

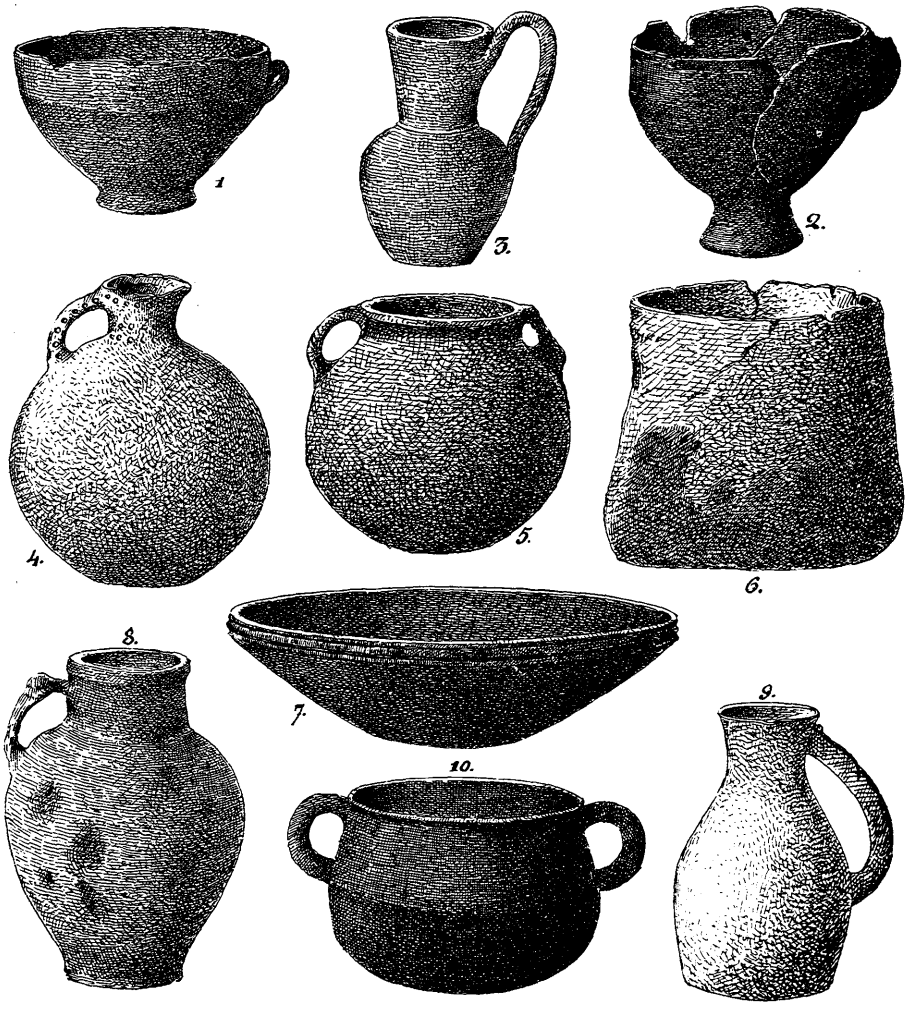



Fig. 111.

Nos 4, 5, 6 et 8, terre rouge, Djönü, 1/6; n° 1, terre rouge, Hôvil, 1/6; nos 2 et 10, terre noire, Kravéladi, 1/6; n° 3, terre grise, Monedighia, 1/6; n° 7, terre noire, Véri, 1/6; n° 9, terre rouge clair, Djönü, 1/6.

faïence. Sous les rois Saïtes, l'usage de l'émail atteignit sa plus grande

extension, les vases sont alors faits de pâte blanche recouverte d'une couche d'émail. C'est donc entre le VIII^e^ et le XII^e^ siècle avant notre ère qu'il faut placer l'apparition de la véritable faïence dans la vallée du Nil.

Rien de ce qui a été produit par les Assyriens ne peut être comparé comme antiquité aux objets égyptiens, et il se peut très bien que l'idée




Fig. 112. — Djönü, terre noirâtre, 1/3.

d'employer la brique émaillée pour l'ornementation des édifices soit venue de la vallée du Nil dans celle du Tigre.

L'influence de l'Égypte sur les pays asiatiques a été profonde, nous en trouvons des traces évidentes à chaque instant dans les siècles qui suivirent les campagnes des pharaons vers l'Assyrie. Au Tâlyche même




Fig. 113. — Vases archaïques. N° 1, Ialysos; n° 2, Mycènes.




Fig. 114. — Vases de terre, Djönü. 1/3.

nous en rencontrons un témoin frappant dans l'*oudja* (pl. V, fig. 4) que j'ai découvert dans une tombe de Djönü[1]. Cet objet ne semble pas être

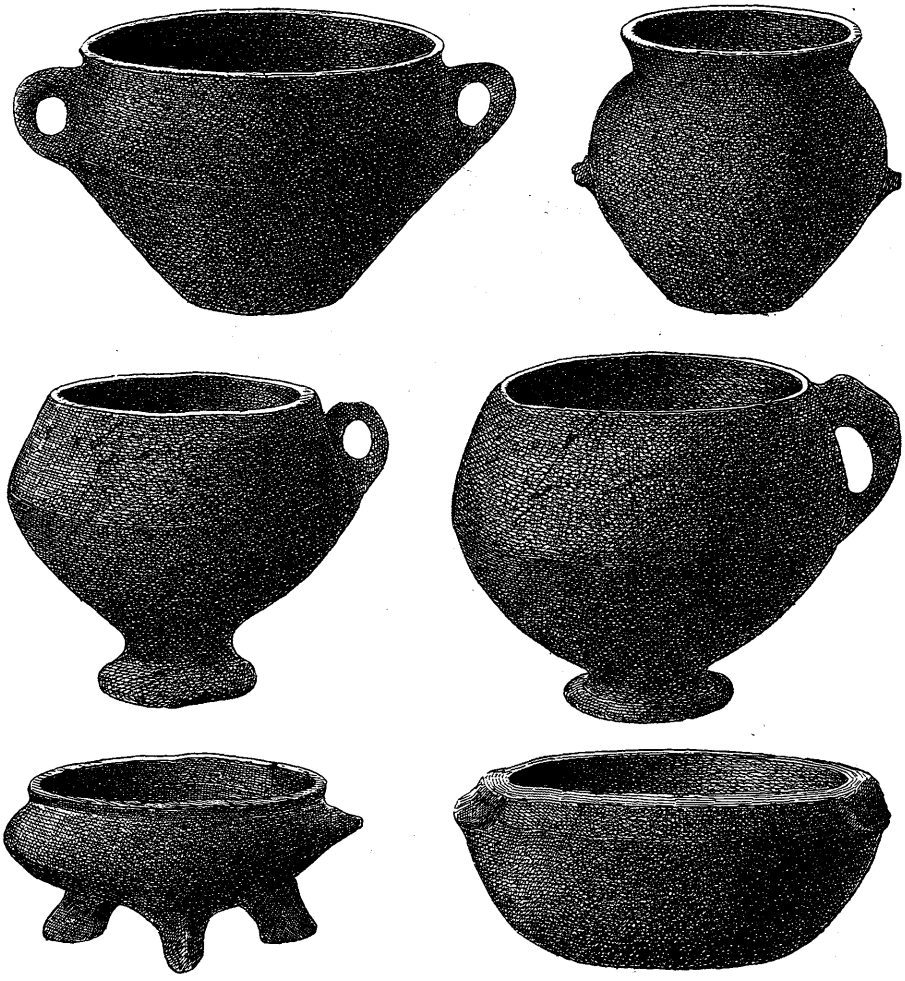


Fig. 115. — Vases de terre noire, Djönü, 1/3.

de fabrication égyptienne; à mon sens, ce n'est qu'une copie indigène d'un oudja venu de l'étranger.

1. Dans la planche V, fig. 4, le dessinateur a représenté cet objet renversé.

J'ai déjà signalé dans un autre ouvrage[1] une statuette funéraire de l'époque de Psamétik qui a été découverte au Mazandérân et se trouve aujourd'hui au Musée de Tiflis. J'ai signalé les relations commerciales probables entre les pays de l'Hyrcanie et l'Égypte. La présence de l'oudja d'une tombe de Djönü vient encore peser en faveur de mes suppositions à cet égard. Il se peut même que la fabrication de la poterie émaillée fût enseignée par les Égyptiens aux peuples de la Perse.

Dans la sépulture qui renfermait ces deux spécimens de terre émaillée, se trouvaient quelques vases ornés de grossières peintures rouges.

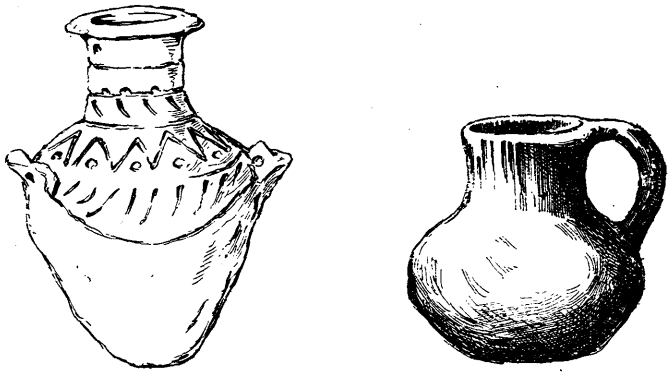


Fig. 116. — Vases archaïques, Hissarlik.

L'un (pl. V, fig. 1) porte une croix et un cercle, un autre (pl. V, fig. 2) a son bord orné d'une série de dents rentrant les unes dans les autres. Enfin le plus intéressant (pl. V, fig. 7) est un vase grossier de forme portant sur un fond blanc une série de cercles et de losanges s'emboîtant les uns dans les autres.

Ces timides essais de peinture sur les vases sont les premiers que je connaisse tant au Lenkorân qu'au Caucase. A l'état du bronze il n'en existe pas encore au Tâlyche. Quant à l'Arménie russe, elle n'en présente jamais, même au dernier état du fer.

Avec l'apparition de ce dernier métal, les formes céramiques se mo-

1. *Recherches sur les origines des peuples du Caucase*, p. 80, fig. 3 et 4.

difient; nous voyons des coupes de terre (fig. 112, n° 2, Djönü) qui font songer aux mêmes formes rencontrées dans les monuments archaïques grecs (fig. 113), des vases à deux anses montés sur un pied étroit

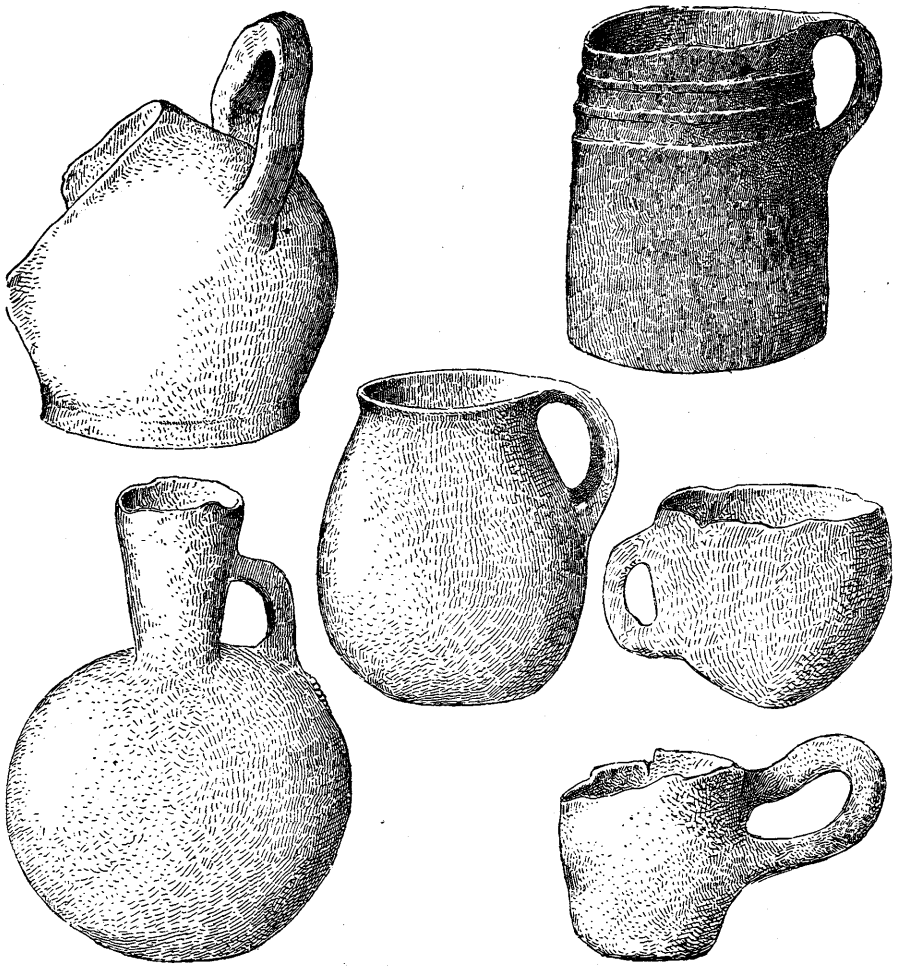
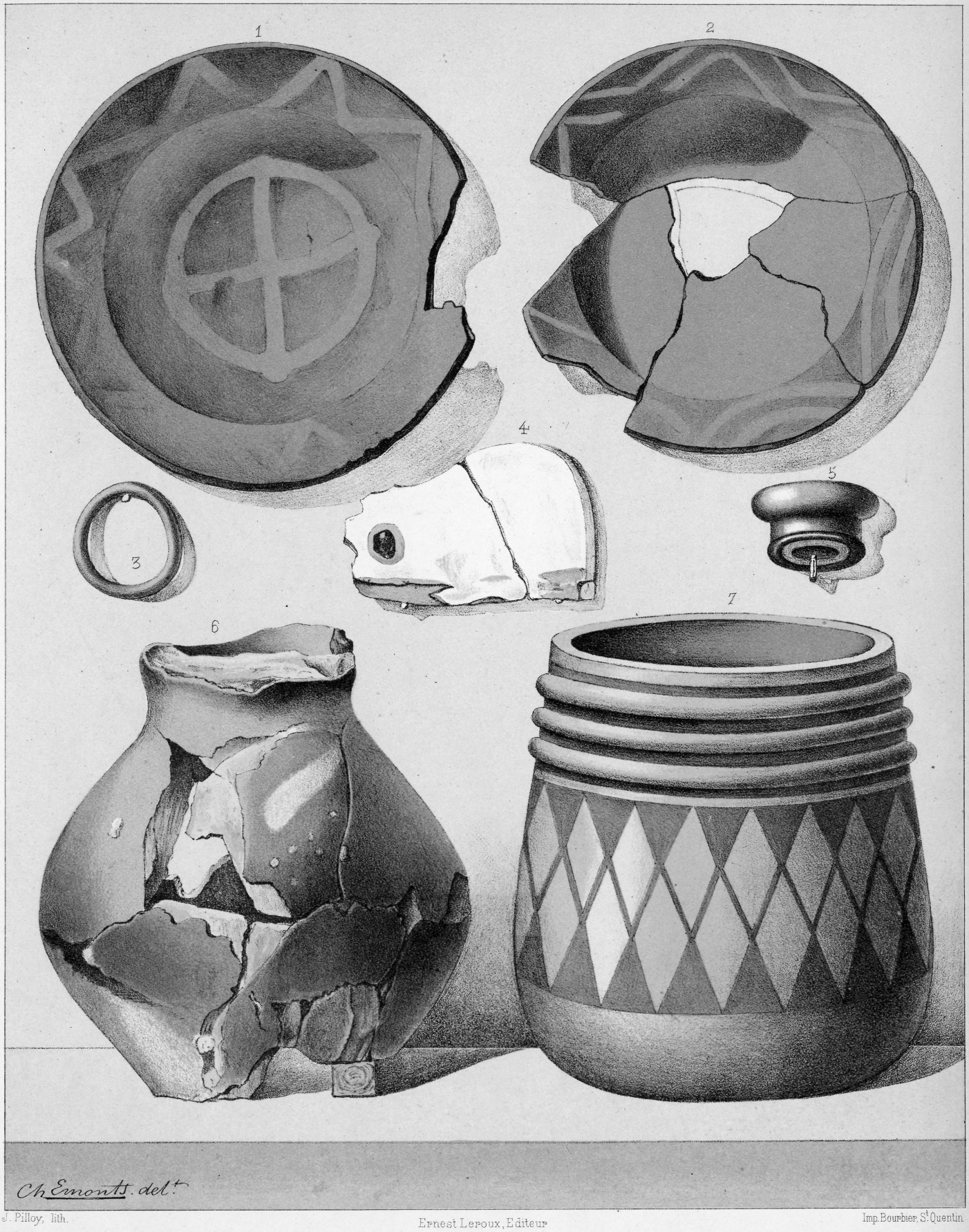


Fig. 117. — Vases de terre, Djönü, 1/3.

(fig. 114, nos 1, 2, 3 et 4), une quantité de poteries grossières rappelant les formes les plus anciennes du monde hellénique et présentant le même procédé d'ornementation (fig. 119) sinon, les mêmes motifs. Enfin




Ch. Emonts. del.t

J. Pilloy, lith. Ernest Leroux, Editeur Imp. Bourbier, S.t Quentin

les formes animales employées dans la céramique, fait très important et qui caractérise la période du fer d'une manière absolue.

Ce sont des oiseaux (fig. 123), des quadrupèdes (fig. 124), grossièrement représentés mais fournissant tous les caractères des animaux que



Fig. 118. — Vases de terre, Djönü, 1/3.

le potier voulut figurer, les pattes servent de support, la tête de versoir et sur le dos s'ouvre l'orifice destiné à remplir le vase.

Ce que j'ai dit des figurines animales de bronze peut être répété en ce qui concerne la céramique. Je me contenterai de citer quelques formes prises au hasard dans les découvertes du Caucase (fig. 125, n° 1),

de l'Asie Mineure (nos 3 et 4), de la Grèce (n° 5) et de l'Italie (n° 2). Il n'y a certainement pas toujours identité dans l'exécution, mais le principe est le même et il est si particulier aux races qui peuplèrent les pays d'Akthala, Hissarlik, Mycènes, Corneto et Djönü que jamais on ne rencontre dans les autres pays quoi que ce soit qui puisse être comparé à ces vases.

Je n'ai pas cru devoir m'étendre plus longuement sur la description des objets rencontrés au cours de mes fouilles dans les pays tâlyches, beaucoup d'entre eux ne présentent aucun caractère spécial et peuvent être comparés à tous ceux du même genre que fournissent les tombeaux préhistoriques des divers pays. Je me suis abstenu de les décrire, me contentant de les citer et donnant toute mon attention à ceux qui, par les analogies qu'ils rencontrent dans les autres régions, sont de nature à faire retrouver les parentés des peuples du sud de la Caspienne avec ceux de l'Europe et de l'Asie Mineure.



Fig. 119.
Vase archaïque, Ialysos.

Dans une semblable étude comparative, que d'ailleurs je ne fais que signaler à l'attention, les données les plus disparates entrent en jeu. Il est nécessaire de dégager des influences étrangères les notions qui ont pris naissance au milieu de la race qui en fournit les manifestations et souvent le choix est bien difficile à faire ; car c'est à peine si nous connaissons les civilisations antiques pour lesquelles nous possédons si peu de documents.

Les théories archéologiques que depuis un demi-siècle on se plaît à faire et qui souvent présentent les meilleures conditions de vraisemblance sont généralement basées sur nos observations dans notre propre pays. Nous rattachons à ce qui s'est passé sur notre sol tous les faits de la préhistoire et notre horizon borné ne nous permet guère d'entrevoir les grandes lignes de l'évolution humaine. Et cependant nous en sommes réduits à ces procédés d'études, nous connaissons trop peu les régions qui ne sont pas les nôtres pour rompre avec les vieux usages. C'est tou-

jours et ce sera longtemps encore l'Europe occidentale qui servira de point de départ aux recherches, de point de comparaison pour les études.

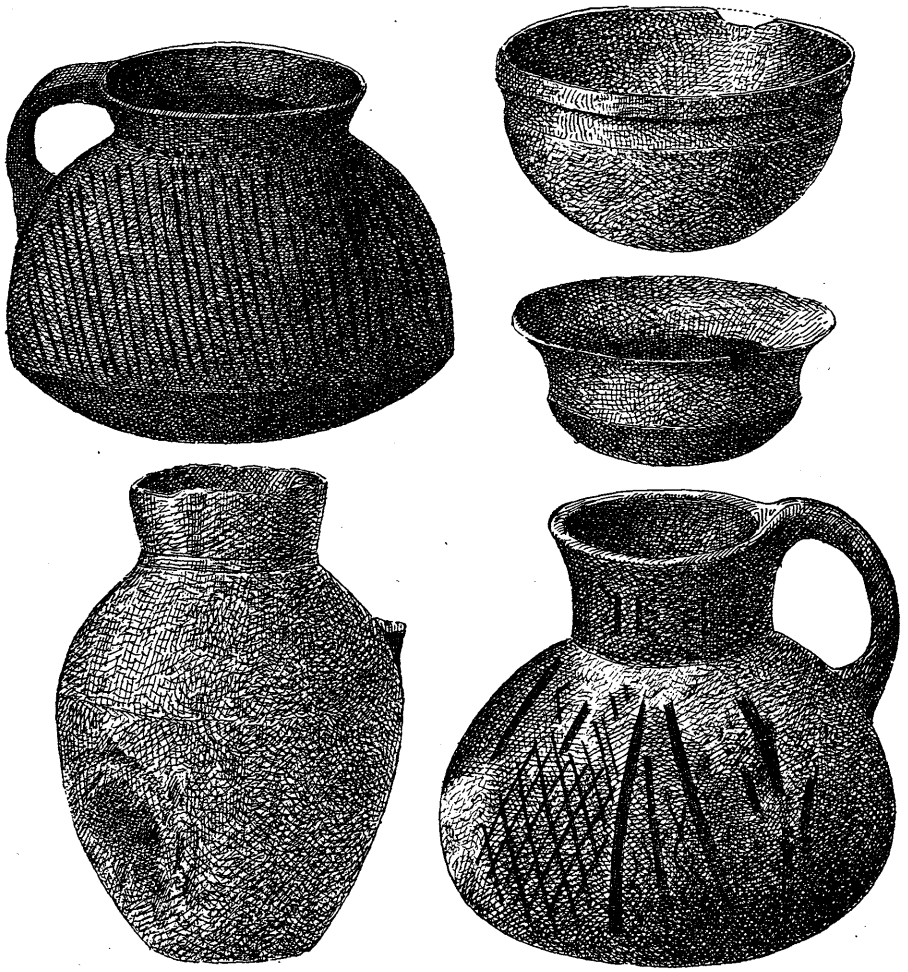


Fig. 120. — Vases de terre, Tülü, 1/3.

Le Tâlyche renferme, on l'a vu, un grand nombre de dolmens, de tumuli appartenant à divers états de civilisation renfermant les vestiges d'une industrie, sœur de celle de nos ancêtres ; c'est donc aux dolmens

et aux tumuli de Gaule, de Germanie et des pays voisins que nous devons nous reporter dans nos comparaisons, aux seuls que nous connaissions bien.



Fig. 121. — Vases de terre, Tülü, 2/3.

Les archéologues s'accordent aujourd'hui pour ranger sous le nom de celtiques toutes les antiquités de l'Europe occidentale qui, postérieures à l'arrivée du bronze dans ces régions, sont antérieures à la connaissance du fer. Cette ère répond, pour eux, à l'invasion qui porta chez les

habitants encore barbares de nos pays, à ces époques reculées, l'art du mouleur et la science du métallurgiste[1].

On a cherché à voir, dans nos objets de bronze des Gaules, les témoins de la civilisation phénicienne ou hellénique[2], et l'époque à laquelle les modifications prirent place (x^e^ ou xii^e^ siècle av. J.-C.) donnait à cette théorie des apparences d'exactitude. Mais les découvertes faites en Allemagne, en Autriche, dans les provinces danubiennes et en Russie

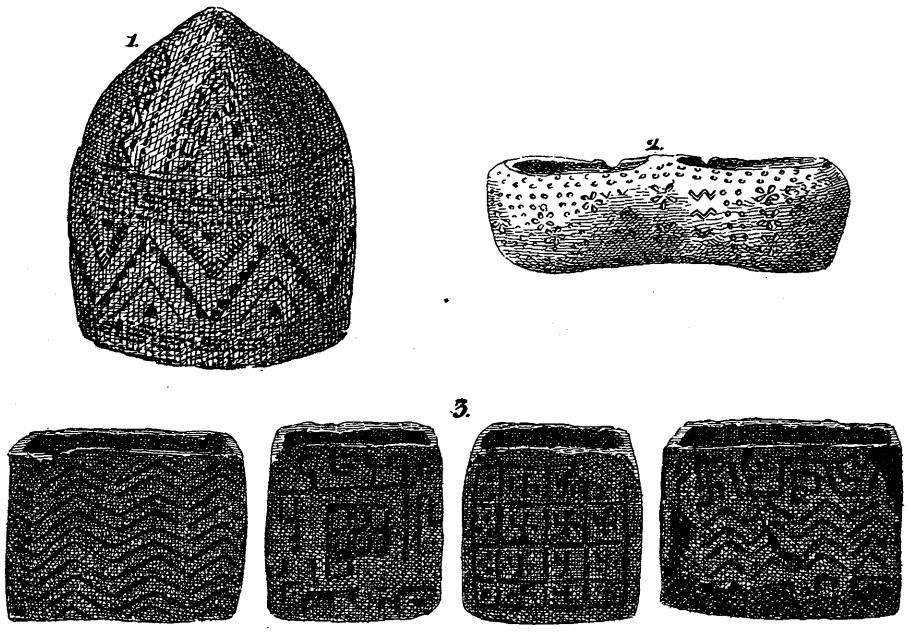



Fig. 122.
N^os^ 1 et 3, vases de terre noire, Djönü, 2/3 ; n° 2, vase de terre rouge, Mistan, 2/3.

semblent, au contraire, démontrer que les métaux se sont répandus d'est en ouest, comme toutes les grandes migrations et sont venus avec des conquérants qui semblent avoir appris la métallurgie dans leur pays d'origine.

1. A. Bertrand, *Archéologie celtique et gauloise*, 2^e^ édit., 1889, p. 191 ; *Ère celtique, La Gaule après les métaux.*

2. D^r^ Lindenschmit, *Die Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit*, t. III, fasc. v. pl. 1, 2 et 3 : Objets trouvés dans les tumuli de Rodenbach (Palatinat du Rhin).

Il serait actuellement impossible de rattacher à la souche commune les divers pays, en les reliant au berceau de la métallurgie par une chaîne continue de documents positifs, car nous rencontrons des écarts très considérables entre l'arrivée des métaux dans les différentes régions. L'époque par exemple où le bronze fut connu en Égypte (au moins soixante-dix siècles avant nous) est infiniment plus reculée que celle où



Fig. 123. — Vases de terre, Djönü, 1/3.

il parvint en Scandinavie (vingt siècles environ); celle où il fut importé en Grèce et en Italie est beaucoup plus ancienne que celle où il fut connu des habitants de l'Irlande et de même pour la plupart des pays.

Ces progrès successifs dans l'usage des métaux résultent soit de migrations de tribus, soit de relations commerciales. Dans l'un et dans l'autre cas, le point de départ des arts métallurgiques rayonna des influences pendant une série de siècles au moins égale au temps qui s'est

écoulé entre les premières données que nous possédons (Chaldée,

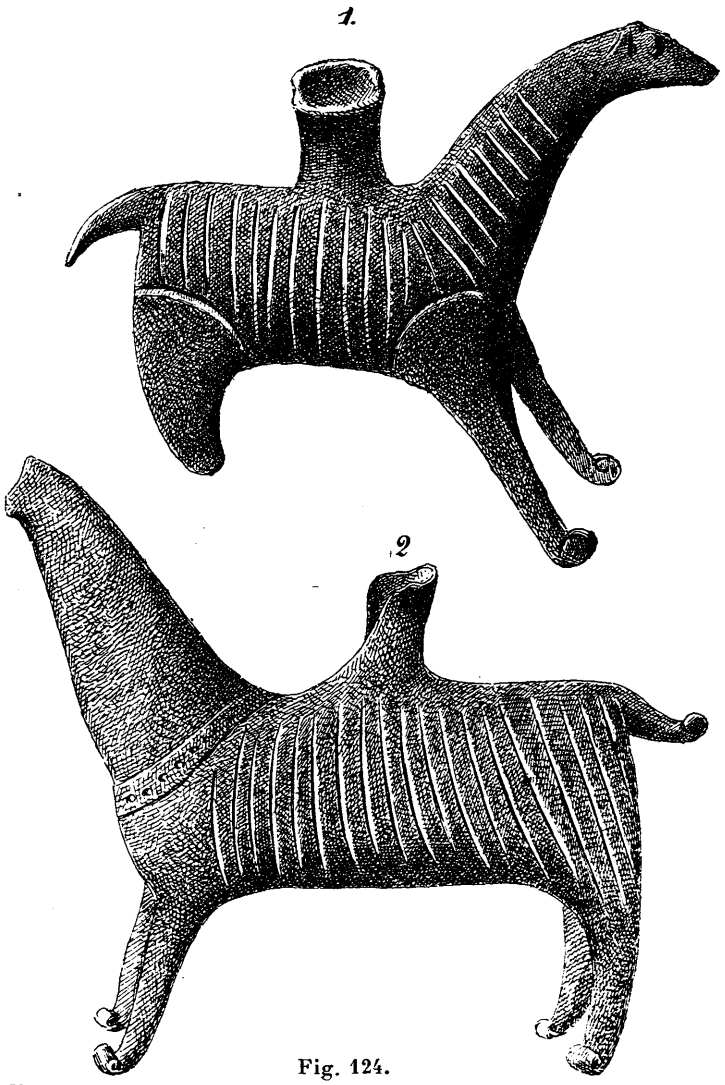



Fig. 124.
N° 1, terre noire, Raaz-goour, 1/3 ; n° 2, terre rouge, Djönü, 1/3.

Egypte) et les plus récentes (Scandinavie, Irlande, Gaule occidentale), c'est-à-dire quatre à cinq mille ans.

J'ai démontré, dans un autre ouvrage[1], que la Chine centrale est le seul point du globe où nous soyons autorisés à placer les origines de la métallurgie : tous les documents connus jusqu'à ce jour, de même que les conditions naturelles du globe, concordent sur ce point. Si nous nous en tenons à cette conclusion, nous voyons que, pour arriver jusqu'à l'Égypte, les métaux durent traverser toute la Perse, la Chaldée et franchir le désert qui sépare l'Euphrate de la vallée du Nil.

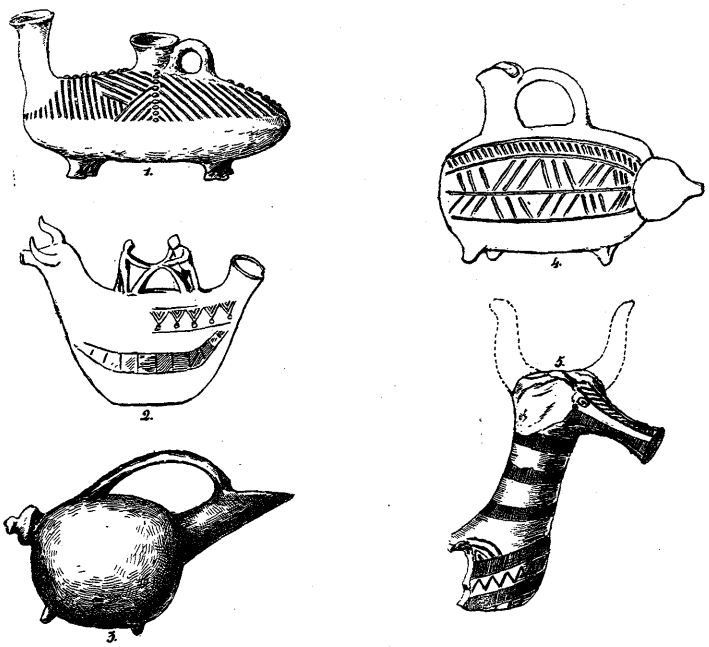


Fig. 125.
N° 1, Akthala (Arménie russe) ; n° 2, Corneto ; n^os^ 3 et 4, Hissarlik ; n° 5, Mycènes.

Cette migration se passa à des époques prodigieusement anciennes, car lors du départ d'Abraham d'Uru, cité florissante au xxv^e^ siècle avant J.-C., l'Égypte était en pleine prospérité : elle avait bâti des centaines de villes dont quelques-unes déjà tombaient en ruines, les pyramides

1. J. de Morgan, *Recherches sur les origines des peuples du Caucase.*

s'élevaient dans le désert, le bronze était d'un usage courant et peut-être même que le fer était forgé dans les arsenaux des pharaons.

Il semble rationnel d'admettre que les Égyptiens des dynasties dites divines, de celles où l'histoire n'atteint pas, furent ceux qui exécutèrent la conquête de la vallée du Nil et qui s'y fixèrent. Ils arrivèrent avec la connaissance des hiéroglyphes et d'arts très développés, on ne peut douter qu'ils aient eu tout au moins le bronze à leur disposition pour exécuter les œuvres colossales qu'ils nous ont transmises.

Nous croyons généralement que les invasions furent faites par d'innombrables tribus, par des hordes analogues aux flots des barbares qui envahirent l'empire romain. Cette opinion, parfois juste, est souvent erronée, car dans la plupart des cas la conquête est faite par une poignée d'hommes, mieux armés, plus belliqueux, plus développés en civilisation que leurs adversaires.

Pendant les premiers siècles de l'occupation d'un pays les recrues viennent de tous côtés aux conquérants, leur nombre s'accroît d'aventuriers de tous pays servant le nouveau pouvoir, les vaincus absorbent les nouveaux venus ou sont absorbés par les vainqueurs et l'occupation devient définitive. C'est ainsi que le Portugal et l'Espagne ont occupé et peuplé l'Amérique du Sud, que l'Angleterre colonisa l'Australie, la France le Canada, et Rome la Gaule, l'Ibérie, l'Albion et tant d'autres pays où quelques légionnaires suffisaient pour maintenir sous l'autorité du sénat d'immenses territoires, des populations innombrables, pendant que les colons venaient peupler ces nouvelles provinces.

Pour l'Égypte, les choses se passèrent probablement ainsi. Une tribu, assez nombreuse pour s'assurer le pouvoir, vint camper dans la vallée du Nil, apportant avec elle ses usages, ses lois, ses coutumes religieuses et ses dieux, ses arts et son industrie, son écriture, enfin surtout ses armes métalliques qui lui donnèrent une supériorité indiscutable sur les autochtones qui, encore armés d'instruments de pierre, vivaient de chasse et de pêche dans les marais du Nil et de son delta.

On ne rencontre jamais en Égypte de monuments antérieurs aux grandes pyramides, de constructions dénotant un art dans son enfance, de

témoins de ces tâtonnements par lesquels doit passer fatalement une grande civilisation pour parvenir à son apogée. Dès ses débuts en Égypte l'art pharaonique nous apparaît dans toute sa splendeur, précis dans sa sculpture, pur dans ses lignes, complet dans son organisation, l'écriture des premières dynasties doit rester comme modèle pendant la suite des siècles, les procédés peuvent être complétés ils ne seront jamais surpassés. Cette écriture se montre déjà sous deux formes, le hiéroglyphique et le hiératique. Déjà l'usage de la figuration des idées était si répandu que le besoin s'était fait sentir de joindre à l'écriture monumentale un procédé plus cursif.

Les connaissances métallurgiques faisaient comme de juste partie du bagage des nouveaux habitants de la vallée du Nil, l'or brillait sur toutes les poitrines, aux chevilles et aux poignets des rois et des personnages importants, la main était ornée du glaive de bronze; les premiers Égyptiens bâtissaient des forteresses, avaient leurs palais, leurs temples, leurs routes, leurs canaux : pour ces travaux il leur était indispensable de posséder les instruments métalliques.

Que penser des origines d'un peuple qui, sept ou huit mille ans avant notre ère, montrait déjà de tels progrès sans avoir laissé de traces de son apprentissage dans ces pays témoins de sa longue gloire et où les siècles seuls purent l'abattre? Que penser de ces merveilles jaillies du cerveau de ses architectes? sinon que c'est ailleurs que se fit l'apprentissage, que des milliers d'années furent employées en silence à l'établissement de cette admirable civilisation, et que les Égyptiens ne se manifestèrent au dehors qu'alors qu'ils se sentirent assez forts pour étonner le monde.

Que les Égyptiens soient venus de l'étranger, la chose est aujourd'hui démontrée, les légendes elles-mêmes de l'antiquité nous l'enseignent. Mais d'où vinrent-ils, est-ce d'Afrique centrale? leurs mœurs, leurs caractères ethniques s'y opposent. C'est plutôt vers le nord-est et vers l'est qu'il faut chercher leur berceau, peut-être devons-nous le placer en Arabie.

Quant à la nature ethnique de ceux qui vécurent sous les dynasties divines, des conquérants qui les premiers s'établirent sur les bords du

Nil, nous ne la connaîtrons probablement jamais car, de tous les peuples qui dans les temps historiques vinrent conquérir l'Égypte, aucun ne conserva son caractère propre, tous se fondirent avec les populations autochtones, ils furent absorbés et peu à peu la vie dans la vallée du Nil reprit son cours tel qu'il était autrefois. Turcs, Arabes, Grecs, Romains, Perses, Assyriens, Pasteurs, Hébreux, tous ont disparu et il reste aujourd'hui, de tant de races, le *fellah* qui, comme il y a dix mille ans, tire sa *chadouf* avec la même mélancolie, inconscient de sa puissance indéfinie d'absorption. Ce fellah n'est pas un Africain, il n'est pas non plus un Asiate, c'est un homme spécial composé de tous les éléments intimement mélangés par le Nil, qui avec les siècles, transforme les êtres et les âmes, comme il modifie les cultures en leur transmettant sa propre essence.

Dès leur arrivée en Égypte, les Égyptiens furent dominateurs ; ils formèrent une caste à part, d'autre couleur que les aborigènes, mais peu à peu cette aristocratie se perdit dans la masse douce et laborieuse qu'elle commandait. Sa civilisation seule demeura dans le pays et s'y conserva avec cette immuabilité qu'ont toutes choses dans la vallée du Nil.

Cette admirable évolution, la plus remarquable et la plus complète de celles que nous puissions observer dans la vie humaine, prit naissance ailleurs qu'en Égypte, dans d'autres conditions qui rattachent les premiers Égyptiens aux civilisations générales. Ce n'est pas dans les régions arabiques ou dans le haut bassin que les Égyptiens purent découvrir l'usage des métaux, ces pays ne leur offraient pas les matières premières nécessaires ; ces connaissances, ils les reçurent d'autres hommes qui, plus avancés au début, ne surent dans l'avenir tirer autant de parti que les Égyptiens d'aussi précieuses découvertes ; ces hommes leur apportèrent ce trésor du pays des mines de l'Asie.

Quel que soit le lieu d'origine des pré-Égyptiens, le chemin par lequel leur parvint la civilisation traversa la Chaldée, franchit la Perse, les montagnes de l'Asie centrale et sur son parcours la découverte des métaux produisit partout des merveilles conformes au génie des races qu'elle féconda.

En Chaldée, nous rencontrons des civilisations qui comme antiquité semblent ne le céder en rien à celle de l'Égypte ; nous voyons l'ère de la pierre polie cesser subitement pour faire place à l'état du bronze que nous révèlent les plus anciennes tombes, nous rencontrons les documents écrits les plus antiques dans les couches inférieures des tells du Tigre et de l'Euphrate. Les observations semblent donc pleinement justifier l'hypothèse.

De la Perse, nous ne connaissons que peu de chose, quelques traditions, quelques objets isolés viennent seuls nous prouver que là aussi les métaux furent connus de bonne heure. Les nécropoles préhistoriques du sud et du centre de l'Irân fourniront un jour peut-être les éléments nécessaires pour que nous puissions suivre le mouvement d'expansion des métaux vers les pays de l'Asie antérieure.

Quant aux flots qui civilisèrent l'Europe et le bassin de la Méditerranée, ils furent nombreux et de même que les vagues de la mer vinrent en passant se briser sur les rochers du Caucase et de l'Elbourz pour reprendre ensuite leur marche vers l'Occident en contournant les obstacles. Il nous est impossible de préciser l'époque du premier courant, de dire s'il passa par le nord ou par le sud de la mer Caspienne, s'il s'avança jusqu'en Grèce et en Italie par les steppes de Russie ou par les montagnes de l'Asie Mineure. Je serais porté cependant à croire que c'est par la Perse, l'Arménie et l'Anatolie qu'il se produisit, car les objets qui ont été rencontrés dans les fouilles du Lenkorân présentent bien des analogies avec l'art mycénien, le plus ancien des pays qui plus tard furent grecs.

Séparée de l'Hellade par la Méditerranée, de l'Asie Mineure par les déserts de la Syrie, du reste du monde par la mer Rouge et les sables de l'Afrique centrale, l'Égypte demeura pendant bien des milliers d'années en dehors des progrès des autres peuples. Elle ne les connut que vers la fin du Moyen Empire, la XVIII$^{e}$ et la XIX$^{e}$ dynastie, alors que des mouvements considérables s'étant passés en Asie, les Hyksos d'abord, les Khétas ensuite et enfin les peuples de la mer occupèrent la politique et les armées des pharaons.

Dès l'époque des Pasteurs il s'était déjà développé en Asie antérieure une civilisation puissante qui, sans rien emprunter à l'Égypte, avait grandi sur place à l'aide des éléments dont disposaient les peuples. Cette civilisation pré-mycénienne possédait déjà des bases solides quand l'Égypte entra en scène et lui transmit ses découvertes artistiques et philosophiques. Je suis loin de nier l'influence égyptienne sur les arts grecs, mais j'estime que cette influence fut relativement tardive et qu'il n'y a pas lieu de la rechercher trop profondément dans les débuts de l'art grec. Le Lenkorân, point éloigné de l'Égypte, de la Chaldée, de l'Élam et de tous les pays d'où ses habitants eussent pu tirer des connaissances scientifiques et des notions artistiques est favorablement placé pour l'étude des courants qui envahirent l'Europe. L'examen des objets rencontrés dans les fouilles des nécropoles tâlyches présente à ce point de vue le plus haut intérêt.

Au Caucase et dans l'Arménie russe, les arts se divisent en deux branches bien nettes : l'une comprenant les indications fournies par les nécropoles de l'Arménie russe semble se rattacher à la civilisation des Assyriens et appartenir aux peuples autochtones, les blancs Allophylles; l'autre, nettement caractérisée par les tombes de l'Osséthie et du Daghestân, est due à des migrations étrangères ; les divers objets retrouvent des analogies frappantes dans les nécropoles de l'Europe et du nord de la Perse, et il semble impossible d'écarter tout lien de parenté entre les races qui produisent ces formes, ces représentations et ces ornements si caractéristiques.

Peut-être que déjà l'influence égyptienne avait pénétré jusque sur les rives de la Caspienne, l'oudja découvert à Véri en serait une preuve, l'usage de la pâte de verre et de la poterie émaillée (Véri, Djönü) pourrait le faire supposer ; mais cette influence, si elle a eu lieu, n'a pas produit de conséquences bien importantes car dans l'armement, la bijouterie et dans la céramique nous trouvons des caractères spéciaux indépendants des formes plus méridionales et qui ne peuvent être comparés qu'avec les objets mis à jour par les fouilles en Troade, en Grèce et dans le reste de l'Europe méridionale.

# CHAPITRE III

## La steppe turkomane et le Mazandérân. Khargouch-tépé.

Il n'existe dans la steppe qu'une frontière politique entre la Perse et la Russie, aucune barrière naturelle ne vient séparer les deux États. Cette limite se trouve aujourd'hui à l'Atrèk, demain elle sera peut-être au Gourgân sans que rien puisse indiquer au voyageur que telle ou telle partie de ces prairies dépend du Tsar ou relève de l'autorité du Chah.

Cette uniformité d'aspect, de production du sol et de climat est cause que depuis les temps les plus reculés la steppe a toujours été le domaine d'un seul peuple, nomade et pastoral, que certainement des races diverses se sont succédé dans cette immensité mais, que les mœurs et les usages n'y ont pas varié, ils sont imposés par la nature.

Aujourd'hui ce sont des Turkomans qui se meuvent dans la steppe. Du temps des Achéménides ces nomades étaient des Scythes, mais rien ne nous reste de leur histoire, peut-être même n'en avaient-ils pas, vivant comme leurs successeurs, les Turkomans, au jour le jour, divisés en innombrables tribus et n'ayant d'autre variété dans leur vie que les changements de campements imposés par les saisons.

Des peuples qui jadis vécurent dans la steppe il ne reste plus aujourd'hui que d'énormes tumuli situés entre l'Atrèk et Asterâbâd. Ces tells sont nombreux, peut-être renferment-ils des documents très importants sur leurs constructeurs, mais la défiance que le gouvernement persan manifestait autrefois au sujet des recherches archéologiques n'a pas encore permis qu'on ouvrît à loisir ces masses d'argile.

Pendant que j'étais à Asterâbâd je me trouvais placé entre deux obstacles pour mes études : d'un côté, les Persans étaient peu favorables à des

fouilles; d'un autre, le gérant du consulat de Russie désirait avant tout m'éloigner des frontières de l'Atrèk, comme si j'étais venu dans ce pays pour faire de l'espionnage au profit ou au détriment de qui que ce fût.

Malgré ces difficultés, je pus cependant étudier sommairement la steppe et, profitant du désir qu'on avait de me retenir à Asterâbâd, obtenir du gouvernement d'ouvrir Khargouch-tépé, l'un des tumuli les plus voisins de la ville, l'un des plus méridionaux de cette nombreuse série qui comprend toute la Turkomanie.

Les tells que nous voyons dans la steppe persane ne sont que le prolongement du groupe qui occupe le territoire russe et dont le général Komaroff a fait l'étude. Peut-être doit-on les considérer comme datant d'une même époque.

Au nord de l'Atrèk, sur le côté russe, nous trouvons Aq-tépé (اق تپه) situé près de la mer, les cinq tells de Tarimlar-tépé (تریملر تپه) et les deux de Bevoun-bachi (بیون باشی تپه) placés plus en amont.

Entre les deux bras du fleuve, dans son delta, s'élèvent au milieu des marais Koukourga (کوکورقا تپه) et Señgir-tépé (سنکر تپه) ou la butte des pierres, ainsi nommée tant les matériaux de cette nature sont rares dans le pays.

Entre l'Atrèk et la rivière Gourgân s'élève une grande muraille, le Kizil-âlan (کزل الان), construit dans les temps anciens pour arrêter les nomades du nord tout comme fut élevée la Grande Muraille de Chine.

Entre l'Atrèk et le Kizil-âlan nous voyons Goudri-oloum-tépé (کودری اولوم تپه), Theñgli-Goudri-tépé (تکلی کودری تپه) situés sur la rive gauche du haut Atrèk, Söghör-tépé (سقر تپه), Séïd-Moussa-tépé (سید موسی تپه), Tokhmakh-tépé (توخماخ تپه), Altin-tépé (التین تپه), Nefterlidjâ-tépé (نفطرلی جا تپه).

Le plus important de ces tells par son étendue et sa hauteur, est sans contredit Tokhmakh-tépé. Près de lui semblent être les ruines d'une ville antique. Il en est de même pour Altin et Söghör dont tout le pourtour est encombré de briques et de débris de constructions.

Nefterlidjâ-tépé indique par son nom même que ce lieu a eu quel-

ques rapports avec les huiles minérales, mais dans la steppe, ne pouvant géologiquement parlant fournir aucun gisement de naphte, il est plus rationnel d'admettre que Nefterlidjâ fut jadis, alors qu'il se trouvait au bord de la mer, l'entrepôt des pétroles venant de Bakou.

Au sud du Kizil-âlan, entre cette muraille et le Gourgân, les tells sont nombreux; on rencontre : Khizlar (خزلر تپه), avec ses vestiges de ville antique, Karniazeq-tépé (كرنيازق تپه), Qouch-tépé (قوش تپه) Khodjam-verdi-khan-tépé (خوجام وردى خان تپه), Iouzqa (يوزقا تپه), l'un des plus

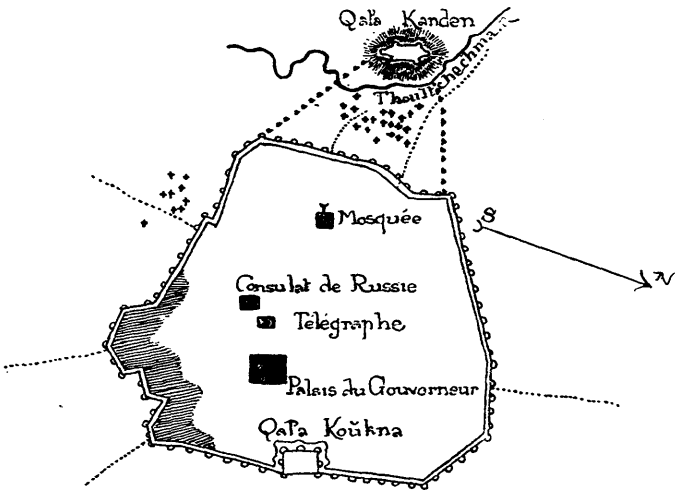



Fig. 126. — Croquis topographique d'Asterâbâd.

grands tells de la région, Küroukli-tépé (كورو كلى تپه), Gherai-tépé (كراى تپه), Güldjidjâ-tépé (گلجيجا تپه), Ilghéldi-khan-tépé (يلقلدى خان تپه) et enfin Gümuch-tépé (كوموش تپه) qui s'élève près de la mer au point où le Kizil-âlan rejoint la côte.

Entre la rivière Gourgân et le Qara-sou, nous voyons : Ilghin-tépé (يلقين تپه), les deux tells de Sakkal-Körlan (سقّل كرلان تپه), Narghiz-tépé, les trois tells dits Utch-iüzka tépé (اوچ يوزقا تپه), celui de Khodjâ-Nefès

(خاجه نفز تپه), Aq-bach-tépé (اق باش تپه), Ia'koub-tépé (یعقوب تپه), et quelques autres petits tumuli dont je n'ai pas relevé les noms.

Au sud du Qara-sou commencent les premiers contreforts de l'Elbourz, aussi n'y voit-on que de rares tells; cette rivière semble avoir été de tout temps la limite entre deux populations bien distinctes, celle des nomades au nord, celle des sédentaires au sud. Aujourd'hui le Qara-sou sépare les Iraniens des Turkomans touraniens.

Toutefois nous voyons encore Akhsin-tépé (اخسین تپه), près de la ri-

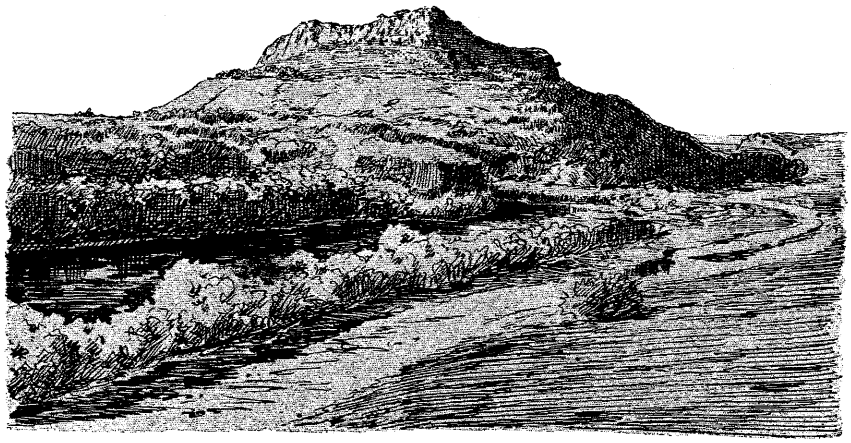


Fig. 127. — Vue de Qal'a-Kenden.

vière, Djéfarâbâd-tépé (جافراباد تپه) et Khargouch-tépé (خرکوش تپه), non loin de la ville.

Asterâbâd elle-même dont la fondation se perd dans la nuit des temps (fig. 126) renferme deux tells : Qal'a-Kenden (قلعه کندن) (fig. 127) et Qal'a-Koukna (قلعه کوکنه). Ces deux buttes ont été utilisées au moyen âge pour la défense de la ville ; elles furent couronnées de forteresses dont on voit encore les ruines. Il existe entre Qal'a-Kenden et la ville de vastes souterrains qui passent sous le lit du Toul-Tchechma, mais il n'est plus possible de les parcourir.

Lorsque partant d'Asterâbâd on s'avance vers l'ouest dans le Mazan-

dérân, on rencontre encore un grand nombre de tells construits probablement par les mêmes peuples qui bâtirent ceux de la steppe. Il en existe dans les environs d'Achraf, de Sari, de Barfrouch. La dernière butte de ce genre que j'aie rencontrée est celle de Din-tépé près du village de Kazembéki à l'est de la ville d'Amol. Il semblerait donc que les peuples qui construisirent ces monuments ne dépassèrent pas le Harhaz-roud.

A quelques farsaks à l'ouest d'Asterâbâd, près du village de Djâz, est le lieu dit Kharâbèh-chahr ou la ville ruinée; on y voit, au milieu de

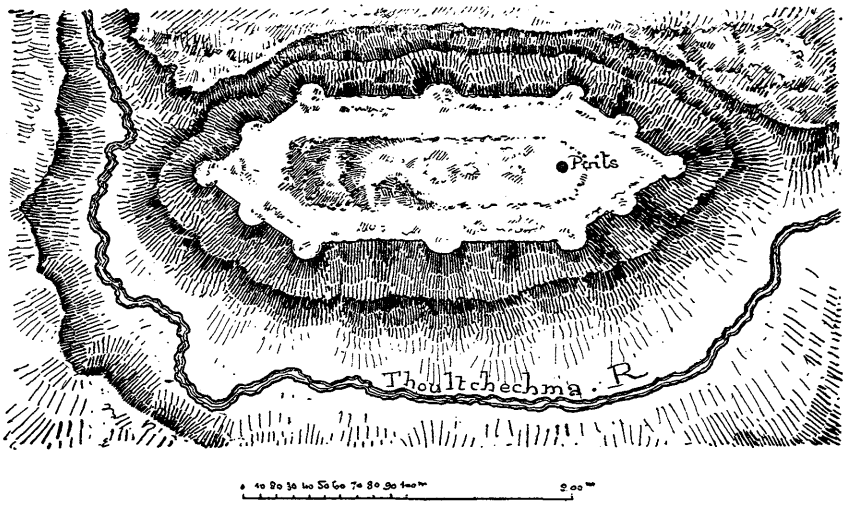



Fig. 128 — Croquis topographique de Qal'a-Kendeu.

la forêt, des monceaux de briques et de débris de constructions. De ces ruines part une muraille, bordée vers l'orient d'un fossé et qui, se dirigeant du sud au nord, marche vers la mer.

Les indigènes prétendent que les murailles de Kharâbèh-chahr et du Kizil-âlan ne sont autres que des routes qui permettaient autrefois de se rendre de Kharâbèh-chahr à Gümuch-tépé et de là dans le haut Atrèk, mais du premier examen de ces ruines il ressort que ce sont les restes de fortifications destinées, le Kizil-âlan à protéger Asterâbâd contre

les nomades du nord, le mur de Kharâbèh-chahr à défendre le Mazandérân contre des troupes occupant Asterâbâd.

Dans l'espace compris entre le Harhaz-roud et le district de Tünékâboun, on ne voit plus de tells, mais à partir de cette province jusqu'à la steppe de Moughân on trouve de nombreux tumuli de petites dimensions et d'un aspect tout spécial, n'ayant rien de commun avec celui des constructions scythes.

La steppe de Moughân joue par rapport au Mazandérân et à la mer Caspienne le même rôle que la steppe turkomane. Elle aussi est couverte de tells semblables à ceux de l'Orient. Il semblerait que les peuples auxquels on les doit aient abordé l'Irân par les deux côtes de la Caspienne.

J'ai décris à part les résultats de mes fouilles dans le Tâliche russe, mais je ne dois pas passer sous silence ce fait que toute la chaîne de l'Elbourz renferme des tombeaux, les indigènes me l'ont affirmé à mainte reprise et, si je n'avais pas été l'objet d'une aussi étroite surveillance de la part des autorités de cette province, j'aurais bien certainement fait d'importantes découvertes dans ces montagnes.

La position qu'occupe l'Elbourz par rapport au plateau iranien et aux riches contrées du Mazandérân, l'extrême difficulté qu'on trouve à parcourir cette chaîne font que bien certainement les vallées ont jadis servi de refuge aux peuples vaincus dans les pays ouverts. C'est là qu'il faudra chercher les vestiges des plus anciennes populations de la Perse, tout comme nous trouvons dans la chaîne du Caucase les réfugiés de toutes les invasions, de tous les bouleversements qui ont ensanglanté les plaines de la Russie et les vallées du Phase et du Cyrus. Des fouilles habilement conduites dans la chaîne de l'Elbourz et quelque peu encouragées par le gouvernement du Chah amèneront bien certainement d'importants résultats au point de vue de l'ethnographie et de l'histoire.

Parmi les vallées de l'Elbourz il en est une, celle où coule le Lar (Harhaz), qui plus que les autres est intéressante à parcourir, car elle a toujours servi de grande voie de communications, malgré les difficultés que l'on éprouve en la remontant ou en la descendant.

On sait le rôle important que de tout temps a joué le Démâvend dans l'histoire de la Perse. Le plus ancien document que nous possédions sur les environs de cette montagne est contenu dans le *Vendidad* qui, parmi les seize localités qu'il mentionne, cite *Varena*.

Quelques auteurs ont identifié Varena avec le village de Varek situé au pied du Démâvend. Je n'ai pas retrouvé cette localité, mais par contre on rencontre un district très exigu mais riche dont la partie la plus élevée renferme le village de Rehneh et la partie basse celui de Vahneh. Doit-on voir dans la réunion de *Vahneh-Rehneh* la descendance du nom *Varena*? Je ne saurais me prononcer d'une manière positive, mais je suis fort porté à le croire.

Le district de *Vahneh-Rehneh* est situé sur la vallée du Lar entre le col d'Imâm-Zadèh-Hachim (alt. 2,750 mètres) et les défilés de Bendé-Büridâ. Il forme à lui seul un ensemble fertile, entouré de montagnes énormes, parmi lesquelles le Démâvend dont la cime haute de 6,080 mètres le domine du côté de l'occident.

Pour ainsi dire séparé du reste du monde, au milieu des montagnes, fermé de tous côtés le district de *Vahneh-Rehneh* a toujours été considéré, si j'en juge par les ruines qu'on y rencontre, comme d'une importance stratégique considérable.

En effet, le Mazandérân étant occupé par des populations hostiles à l'Irân, la vallée du Lar est la seule route que puisse suivre une armée pour remonter sur le plateau et les défilés de Bendé-Büridâ ferment pour ainsi dire cette voie quand on occupe le village de Vahneh. Les hauteurs aussi bien vers le nord que vers le sud sont commandées par les occupants du district de *Vahneh-Rehneh*.

Afin d'ajouter encore aux défenses naturelles du pays, les anciens avaient construit à mi-chemin, entre les villages de Rehneh et de Vahneh, sur un rocher à pic, une forteresse importante aujourd'hui en ruines et désignée dans le pays sous le nom de Mâlá-Köló ou Mollah-Köló (Mollah-Qal'è). De cette hauteur on commandait la route du Lar.

Ce château fort (fig. 129) n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines où cependant il est aisé de distinguer les tours étagées les unes au-des-

sus des autres, les escaliers, les corridors. D'après l'aspect général il est facile de voir que ces constructions ne datent pas toutes d'une même époque: ruiné et reconstruit à maintes reprises, ce château porte les

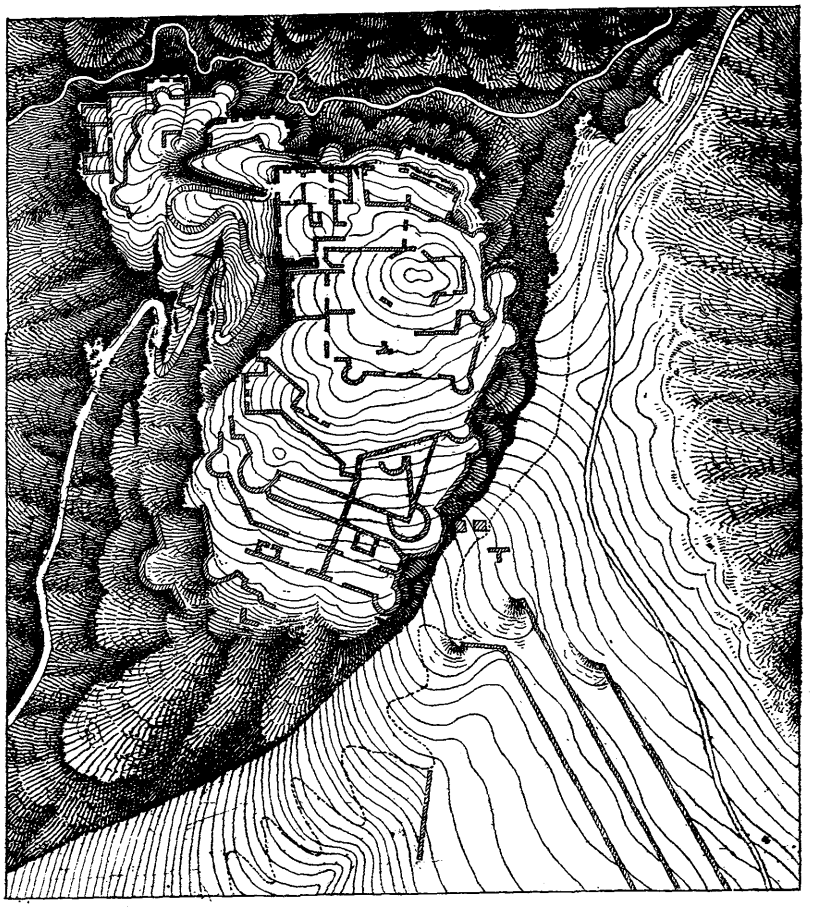


Fig. 129. — Plan des ruines du château fort de Mâlá-Köló (*levé par l'auteur*).

traces d'incendies, d'escalades. Bien certainement il a été l'objet de tous les soins de la part des défenseurs comme de celle des envahisseurs (fig. 130 et 131).



Fig. 130. — Vue du château fort de Mâlá-Köló prise du nord.
(*D'après une photographie de l'auteur.*)

En relevant ces ruines, j'ai ramassé des fragments de poteries qui me permettent d'assigner une des époques auxquelles elles ont été habitées. J'ai trouvé des morceaux de vases vernissés d'aspect sassanide et d'autres qui bien certainement, sont dus à des potiers arabes du XII^e^ ou du XIII^e^ siècle.

Jadis un escalier creusé dans le rocher donnait seul accès dans cette

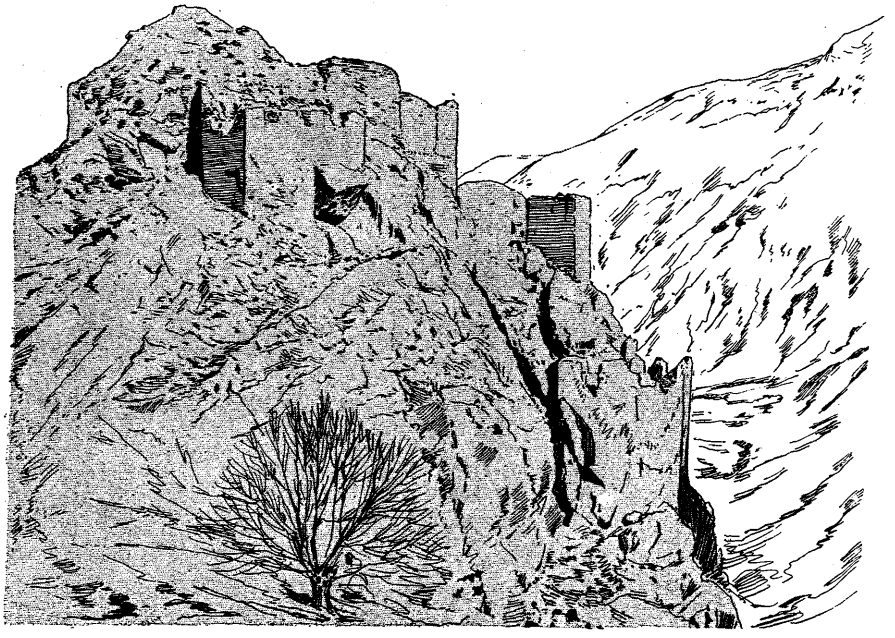


Fig. 131. — Vue du château fort de Mâlá-Köló prise de l'est.
(*D'après une photographie de l'auteur.*)

forteresse. Aujourd'hui ce chemin est en partie écroulé et force est d'y pénétrer en faisant une escalade des plus dangereuses.

Non loin de Mâlá-Köló, en amont de ce château, sont sur la rive gauche du Lar des habitations souterraines (fig. 132, 133, 134). Les chambres ont été creusées dans des alluvions durcies. Elles ne renferment aucun détail qui puisse faire juger de leur époque.

Ces souterrains sont connus dans le pays sous le nom de Kâfour-Köli,

ou terrier des infidèles, preuve qu'ils remontent à une époque fort reculée.

Les deux extrémités du nord et du sud du district de *Vahneh-Rehneh* sont très aisément défendables. Au sud, le col d'Imâm-Zâdèh-Hachim, situé à 2,750 mètres d'altitude, domine la plaine de l'Irân de plus de 1,500 mètres, les montagnes de l'Elbourz forment en ce point une véritable muraille.

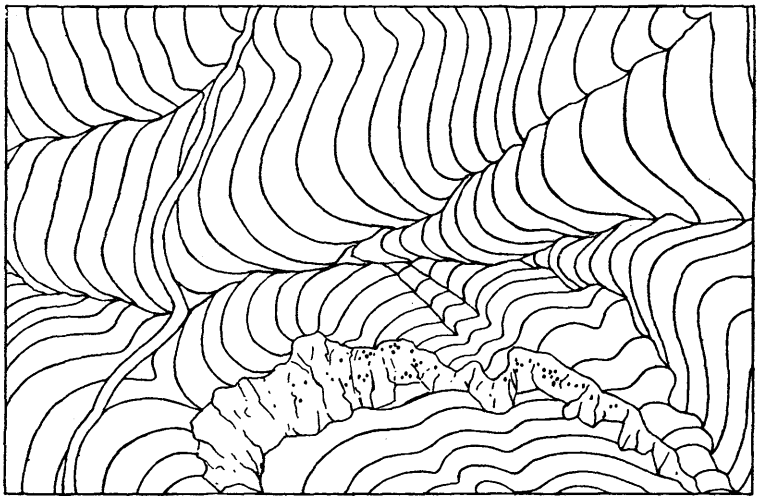


Fig. 132. — Croquis topographique des habitations souterraines dites Kâfour-Kŏli. (*Levé de l'auteur.*)

Au nord, la rivière Lar a coupé dans les rochers de marbre un défilé juste assez large pour le passage de son lit. Dernièrement on a construit une route qui franchit les gorges mais auparavant on n'avait pour les traverser que la ressource d'un vieux pont sassanide (fig. 135) ou celle de suivre le lit de la rivière.

Sur la rive gauche, on voit encore au-dessus du chemin actuel les restes d'une route beaucoup plus ancienne qui avait été coupée en encorbellement dans le rocher, tandis que sur la rive droite sont les vestiges des travaux sassanides.

Cette route, fort étroite, avait été par places creusée dans le rocher;

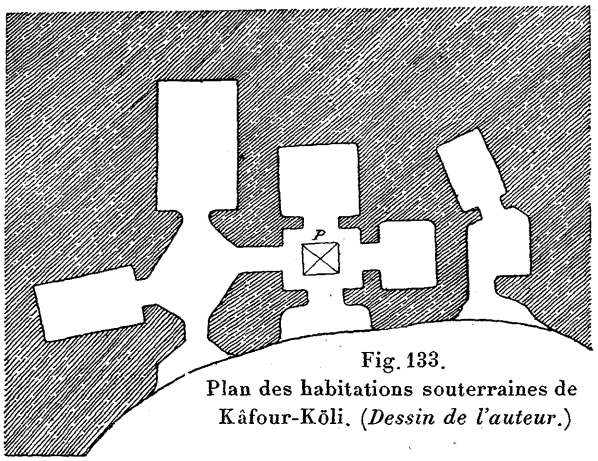



Fig. 133.
Plan des habitations souterraines de Kâfour-Kŏli. (*Dessin de l'auteur.*)

en d'autres endroits c'est une muraille massive qui rétrécit encore le lit déjà si étroit de la rivière. Au point le plus difficile, les architectes

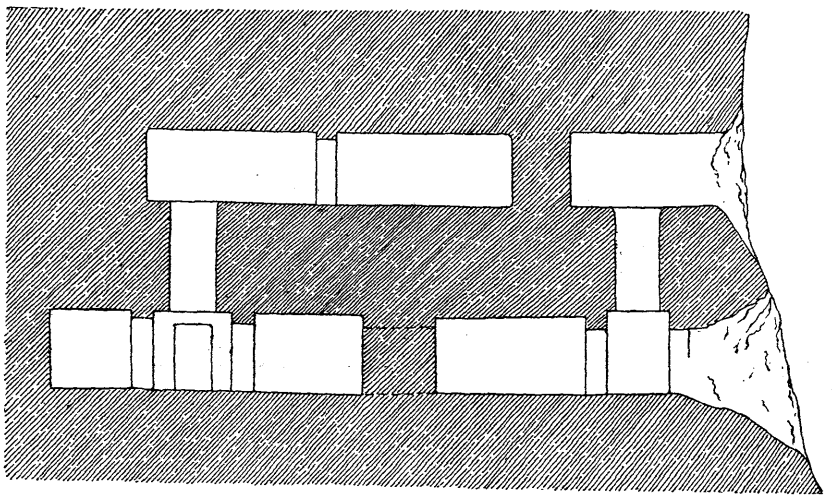


Fig. 134. — Coupe des habitations souterraines de Kâfour-Kŏli. (*Dessin de l'auteur.*)

avaient construit des voûtes adossées au rocher et c'est sur ces arches que passait la route (fig. 136).

Sur les montagnes qui, des deux côtés, dominent les gorges, les an-

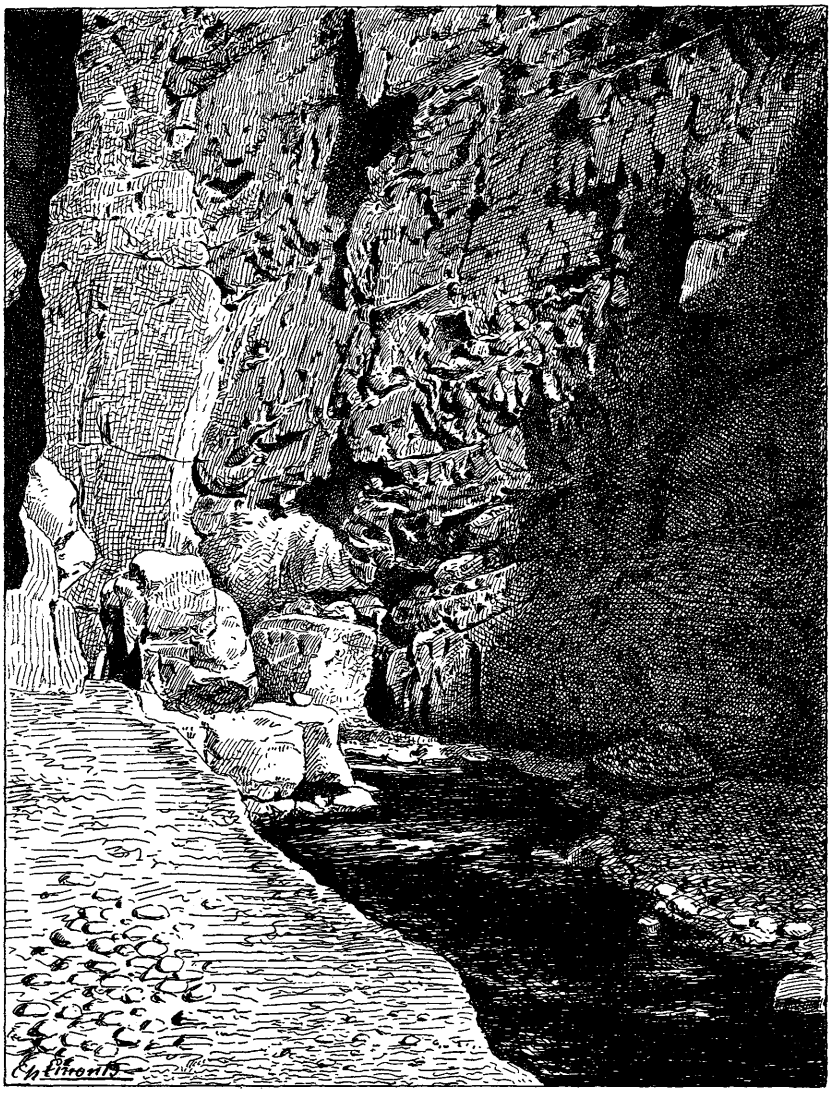


Fig. 135. — Défilé de Bendé-Büridà. (*D'après une photographie de l'auteur.*)

ciens avaient construit des forteresses destinées à la garde des défilés.

Comme on le voit, les habitants de la Perse apportèrent de tout temps leurs soins à la défense de ces passages ainsi qu'aux moyens de les traverser. Bendé-Büridâ était d'une importance capitale pour la défense du plateau iranien.

Les descriptions qui précèdent montrent de quelle valeur politique est le district de *Vahneh-Rehneh*. Il est de toutes les vallées de l'Elbourz

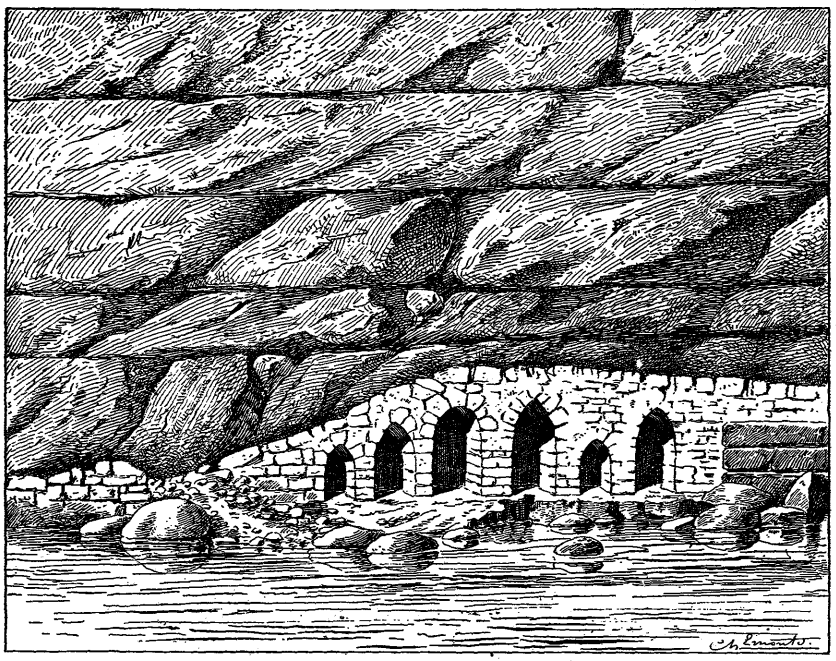


Fig. 136. — Route sassanide dans les défilés de Bendé-Büridâ.
*(D'après un croquis de l'auteur.)*

le point le plus important. Ces considérations, jointes à sa position au pied du Démâvend, m'amènent à penser que c'est là, comme je l'ai dit, qu'il faut placer *Varena*, la quatorzième localité du *Vendidad*.

Avant que d'en finir avec le Mazandérân et la steppe turkomane, je décrirai avec quelques détails mes fouilles de Khargouch-tépé (la butte du lièvre) près d'Asterâbâd, qui, malheureusement, furent interrompues

par ordre de Téhérân, au moment où j'allais peut-être découvrir d'inté-

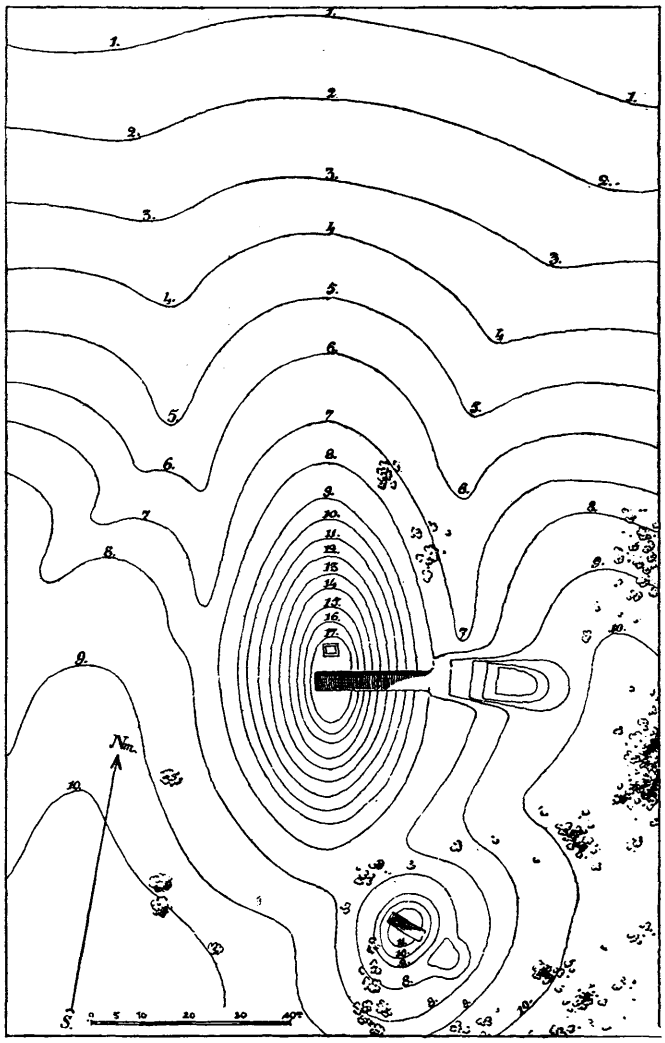


Fig. 137. — Plan de Khargouch-tépé. (*Levé de l'auteur.*)

ressants documents; quoi qu'il en soit, le compte rendu des travaux ne sera pas sans être d'usage pour les archéologues qui, plus heureux que

moi, en 1890, obtiendront des autorités du pays de travailler en toute sécurité.

Khargouch-tépé est une butte ovale, haute de 8m,80 seulement et située à 3 kilomètres au nord-est de la ville d'Asterâbâd (fig. 137); un autre tumulus beaucoup plus petit s'élève au sud-est du gros tertre.

Pour attaquer le grand tell j'ouvris une tranchée qui, partant de l'est s'avançait jusqu'au centre de la butte. J'employais pour ces travaux des ouvriers beñghéchis, Afghans émigrés à Asterâbâd depuis plus d'un siècle.

La tranchée (fig. 138) fut ouverte le 26 janvier 1890, et les travaux prirent fin le 9 février.

Dans les premiers jours, je rencontrai, à 2m,50 de profondeur, bon

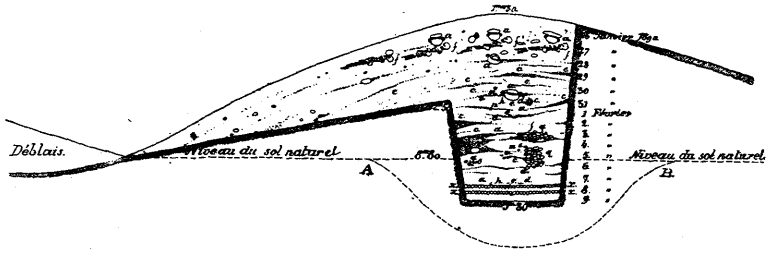



Fig. 138. — Coupe de la tranchée de Khargouch-tépé.

nombre de squelettes (*f*) (voyez fig. 139 A) que j'attribue aux Turkomans. Chacun d'eux était entouré de vases (*a*) entiers ou brisés. La terre fine du tell était remplie de cailloux gros et petits.

Plus bas, au-dessous des sépultures modernes, je rencontrai des couches de cendres (*c*) et à 5m,30 (voyez fig. 139 B), au milieu de débris de foyers, des ossements de bœuf (*e*), de porc (*d*), de mouton et des vases brisés.

A 7m,20 était un squelette beaucoup plus ancien que ceux trouvés au début des travaux (voyez fig. 139 C). Il avait été recouvert d'une couche de galets (*q*); les ossements se trouvaient en désordre et autour d'eux j'ai rencontré des fragments de poteries (*a*), des os calcinés d'animaux et un amas de cendres (*c*).



VUE DE KHARGOUCH-TÉPÉ

Pendant les travaux.

(Photographie de l'auteur.)

A 8m,80, c'est-à-dire au niveau du sol sur lequel s'élève le tell, j'ai trouvé un nouvel amas de galets (*q*) (fig. 139 D), des cendres (*c*), des os

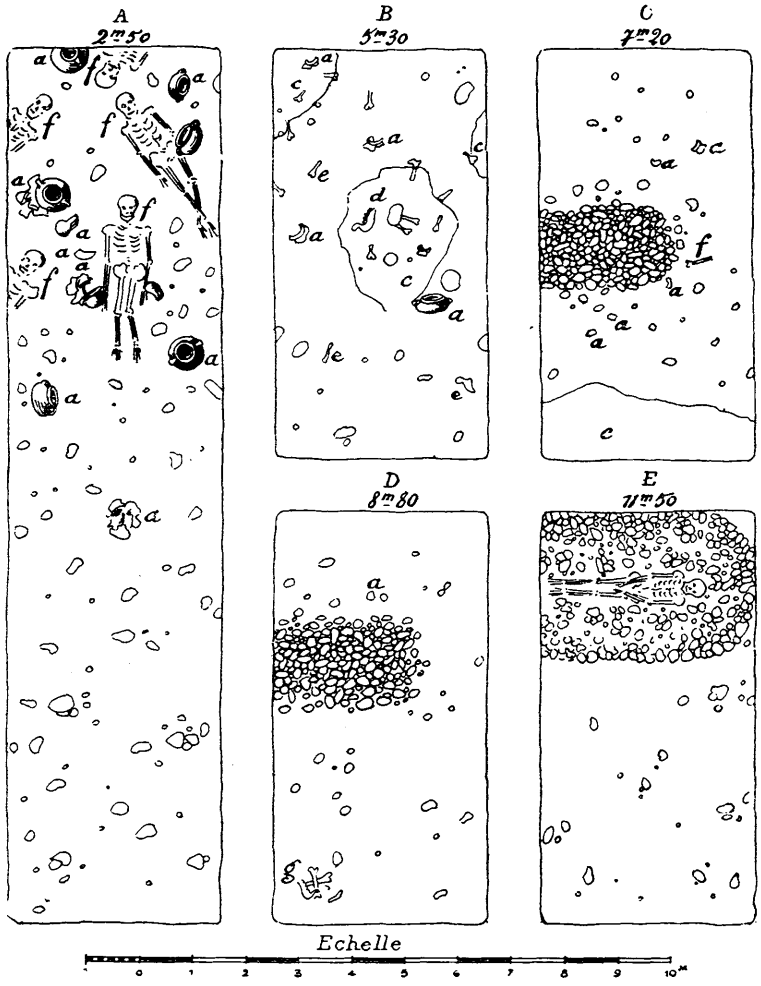



Fig. 139. — État des travaux de Khargouch-tépé aux diverses profondeurs.

calcinés de chameau (*g*), un fragment de bronze (*m*) et quelques fusaïoles avec des morceaux de poterie.

Avant d'amonceler la terre sur ce point on avait creusé le sol, car mes

fouilles se poursuivant, je rencontrais toujours les débris, les cendres et toutes les traces d'un remaniement.

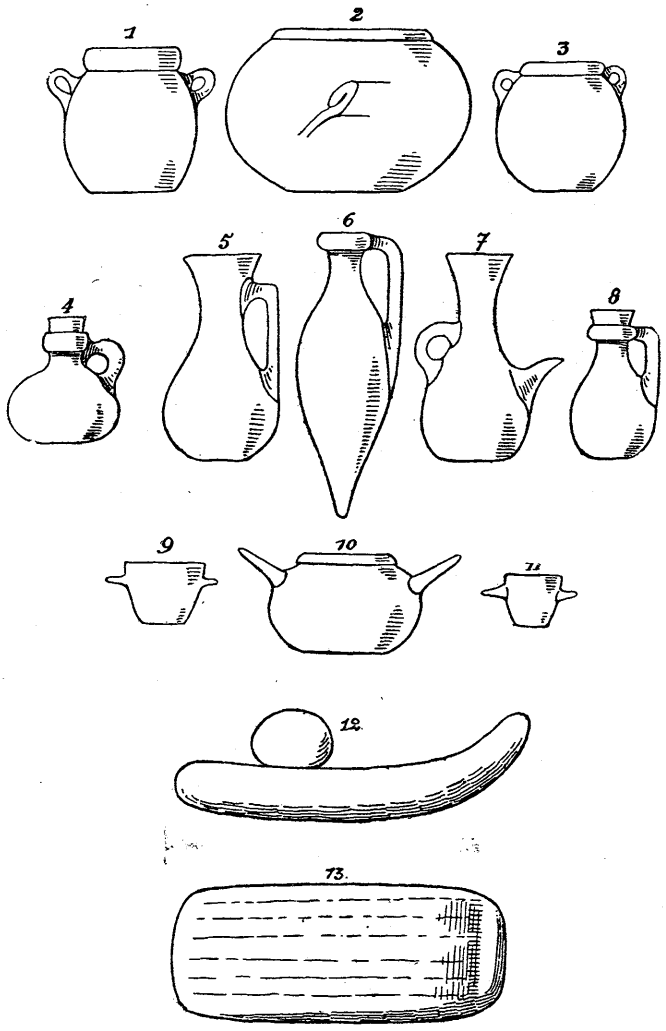



Fig. 140. — Objets trouvés dans le tumulus de Khargouch-tépé, à Asterâbâd.

A 11$^{m}$,50 de profondeur, je trouvai de nouveau un squelette posé à plat sur le dos, les mains croisées sur la naissance des jambes. Le mort

avait été placé entre deux couches de galets disposés avec le plus grand soin; près du cadavre étaient un moulin à bras, quelques fusaïoles, des débris de vases et des éclats de silex taillés, (fig. 139, E).

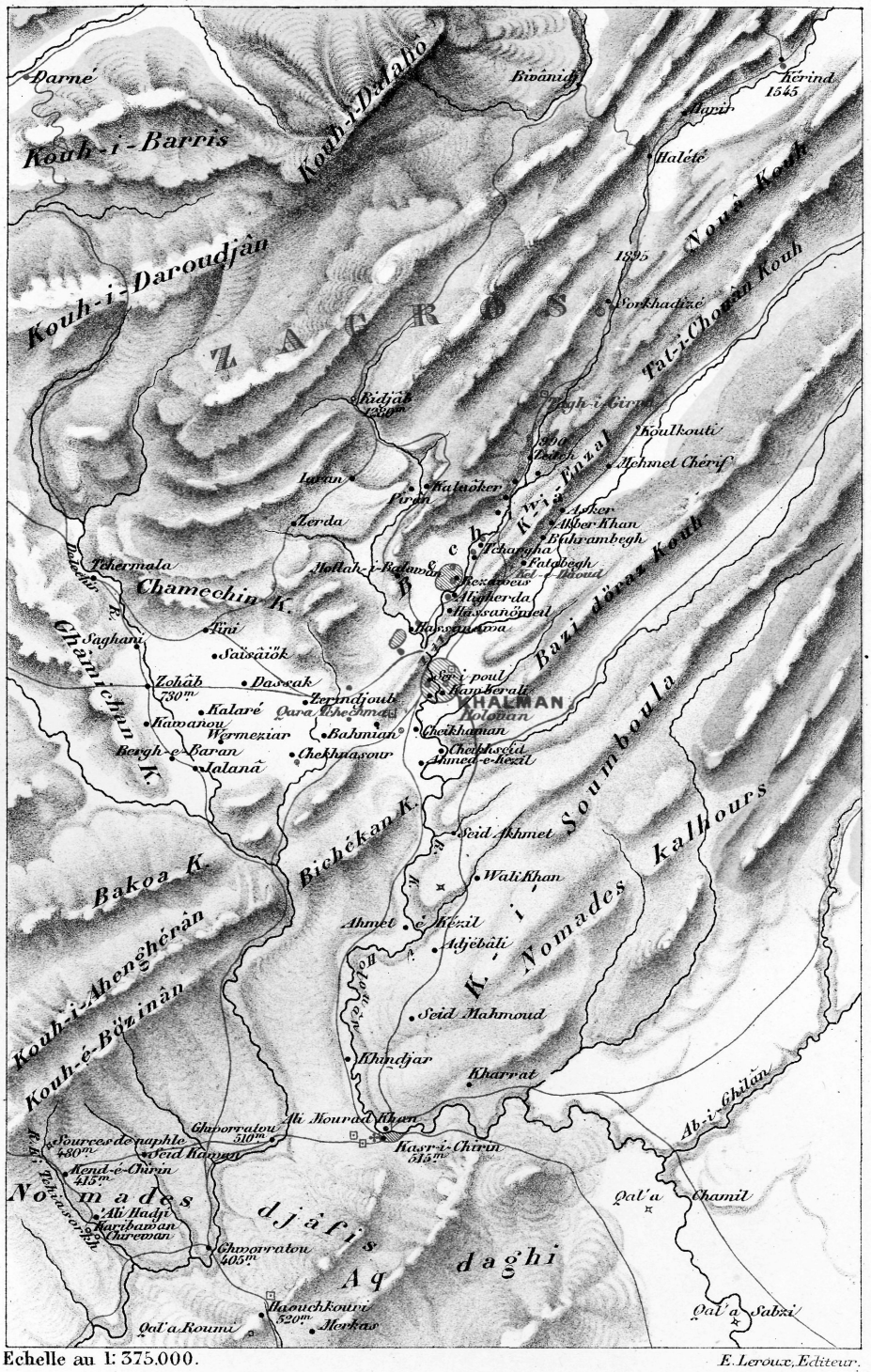
Il ne m'a pas été possible de continuer ces fouilles, le bruit s'étant répandu dans le bazar d'Asterâbâd que j'avais découvert des urnes pleines de monnaies d'argent: la cupidité et la haine des chrétiens se réveilla, on télégraphia à Téhérân les choses les plus invraisemblables et ordre fut donné au gouverneur de mettre fin à mes travaux. Il ne m'est donc pas possible de dire si Khargouch-tépé fut élevé pour le mort que j'ai rencontré à $11^{m},50$ de profondeur ou si, la fosse se continuant, il existe d'autres squelettes plus profondément enfouis.

Afin de ne perdre aucun des documents que me fournissait une fouille faite dans des conditions aussi défavorables, j'ai de suite dessiné tout ce qui sortait de la tranchée, reconstituant les vases à l'aide de leurs fragments et notant les moindres détails (fig. 140: 1-3, vases trouvés à $2^{m},50$ de profondeur; 4-11, vases provenant de la partie la plus ancienne du tell; 12 et 13, moulins à bras en marbre).

En même temps que je faisais ces travaux, j'ouvrais également une tranchée dans le petit tumulus situé au sud-est de Khargouch-tépé, mais n'obtenais aucun résultat.

# PORTES DU ZAGROS






Echelle au 1: 375.000.

E. Leroux, Editeur.

J. DE MORGAN — Mission en Perse.

# CHAPITRE IV

## Les stèles de Zohâb.

A sa sortie du Kurdistân, à partir du point où elle entre dans la Chaldée, la rivière Diyâla se dirige vers le sud-ouest, longe les derniers contreforts du Zagros et reçoit les nombreux ruisseaux qui descendent de ces montagnes; la vallée s'élargit de suite sur la rive droite, tandis que du côté gauche elle est couverte par des collines plus ou moins élevées se rattachant aux grandes hauteurs voisines.

Le passage de la plaine absolument horizontale aux pics élevés du Zagros se fait très rapidement par des chemins escarpés d'un accès difficile; mais la région intermédiaire est aisément accessible pour des armées qui, venant de l'ouest, traverseraient la Diyâla. D'autre part, les montagnards peuvent atteindre ce district et le conserver en défendant le passage du cours d'eau qui, pendant la moitié de l'année, roule des eaux impétueuses.

Ainsi placé, le district de Zohâb était destiné par la nature à servir de frontière entre les habitants de la plaine et ceux des montagnes; il devait être le champ de bataille des armées qui, venant de Chaldée, attaqueraient les nomades du Zagros pour les refouler dans leurs forteresses naturelles.

Bien que très difficile d'accès, le Zagros était et est encore la meilleure route entre les bas pays du Tigre et de l'Euphrate et le plateau iranien; il importait donc aux montagnards de ne pas abandonner ces passes et d'occuper le district de Zohâb afin d'en faire un poste avancé.

Dans les temps les plus reculés auxquels nous puissions remonter,

alors que la puissance des Sémites se développait en Chaldée, forte et menaçante pour les peuples autochtones voisins, le Zagros, le Poucht-è-kouh, l'Élam et la Susiane étaient occupés par des tribus apparentées les unes aux autres et généralement alliées contre les étrangers de l'occident.

De tous ces peuples, le plus puissant était sans contredit celui des Élamites. Suse, où régnaient leurs rois, était la maîtresse politique de toutes les nations autochtones ; ses souverains disposaient de forces considérables et leur influence permanente s'étendait pour le moins jusqu'aux frontières de la Chaldée.

La Susiane, bien défendue par les marais situés autour de la ville actuelle de Hawizeh et par les hauts remparts du Kébir-kouh, possédait une nombreuse armée et semblait à l'abri des attaques.

Le Poucht-è-kouh, pays des Kassites (Kashshu), n'était qu'un amas d'infranchissables montagnes; Zohâb, au contraire, était le district le plus exposé ; sa possession importait aux autochtones : il était la clef de leur pays; aussi les indigènes y fondèrent-ils plusieurs villes importantes dont Khalman (Khamanu) au lieu dit aujourd'hui Ser-i-poul et Bit-Imbi à Gilân, au pays actuel des Kurdes Kialhours. Ces deux forteresses gardaient les passes de Kirmanchahân et d'Eivân : la première de ces villes était sur la route d'Ecbatane et de la Médie ; la seconde sur celle du Haut-Élam et de Madaktu.

Les tribus qui occupaient ces postes avancés ne se tenaient certainement pas uniquement sur la défensive, elles devaient faire de fréquentes incursions chez les Sémites leurs voisins. Nous ne possédons malheureusement pas de récits des guerres dans lesquelles elles furent victorieuses, mais leurs adversaires, qui déjà possédaient des arts avancés et connaissaient l'écriture, ont gravé sur les rochers l'effigie de leurs rois, celle de leurs dieux et le récit de leurs exploits.

Il n'est pas douteux que des fouilles exécutées sur l'emplacement des villes antiques de ce district ne mettent au jour bien des documents utiles sur ces tribus que nous ne connaissons que par les récits de leurs vainqueurs ; mais lors de mon séjour à Zohâb, les recherches qu'alors le

gouvernement persan ne protégeait pas étaient fort difficiles, car la population leur montrait beaucoup d'hostilité. Pour ces Kurdes cupides et grossiers, un fouilleur ne peut avoir d'autre préoccupation que celle de trouver des trésors; les textes antiques sont des talismans qui permettent de les découvrir et même pour estamper une inscription, on éprouve de réelles difficultés.

Nous en sommes donc réduits pour l'histoire des peuples autochtones du Zagros aux textes, malheureusement trop rares, laissés par les Sémites dans ces parages. Nous n'en connaissons que deux : l'un, le plus important, situé sur le rocher dit Hazar-Géri, entre la bourgade de Ser-i-poul et le village de Hassânâbâd, l'autre le plus ancien, dans le ravin de Cheikh-Khân près des villages de Hourîn et de Meïdân, non loin du défilé par lequel la rivière Diyâla quitte les montagnes kurdes.

Je ne parlerai pas ici des ruines sassanides; elles sont nombreuses dans le district de Zohâb et souvent elles recouvrent des tells plus anciens, dus à l'époque élamite ou même préhistorique.

Ces buttes artificielles, restes de villes ou de villages fortifiés, sont très abondantes dans la haute vallée du Holouân-rou et à l'entrée des passes du Zagros. Elles représentent les restes des ouvrages de défense élevés jadis par les peuples des montagnes contre ceux de la plaine.

Khalman (Khilmi, Khamanu ou Hamanu) était la place la plus importante du pays; elle avait donné son nom à tout le district situé au sud et à l'ouest du mont Délahô.

Il ne reste que fort peu de chose des ruines élamites dans cette localité : les tells ont été recouverts par des constructions plus récentes et c'est à peine si, au premier aspect du pays, on reconnaît dans Ser-i-poul le site de la forteresse importante devant laquelle Teglatphalasar, Sargon, Sennacherib, Assurbanipal et bien d'autres rois de Ninive vinrent mettre le siège.

Derrière le caravansérail moderne, au pied de la montagne, on voit encore quelques pierres singulièrement taillées et que je crois être des autels ou des tables d'offrandes (fig. 141). Il m'était difficile, étant données les ruines de toutes les époques qui couvrent le pays, de préciser

celle à laquelle ces blocs avaient été taillés. Mais plus tard, en ayant rencontré de semblables à Zakha dans le Louristân, lieu où il n'existe que des restes élamites, j'ai pu en fixer la date approximativement.

En outre de son importance stratégique, la ville et le district de Khalman présentaient pour la Chaldée un intérêt tout spécial. Au pied de ses montagnes (Kouh-é-Bözinân), non loin de la rivière Gworratou sont

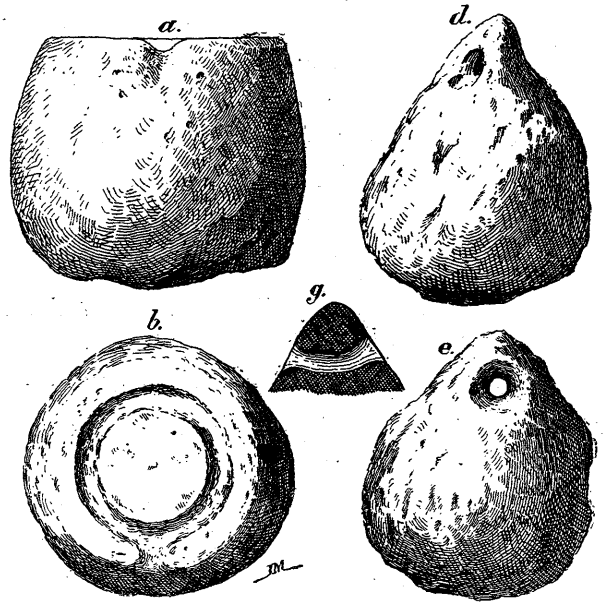
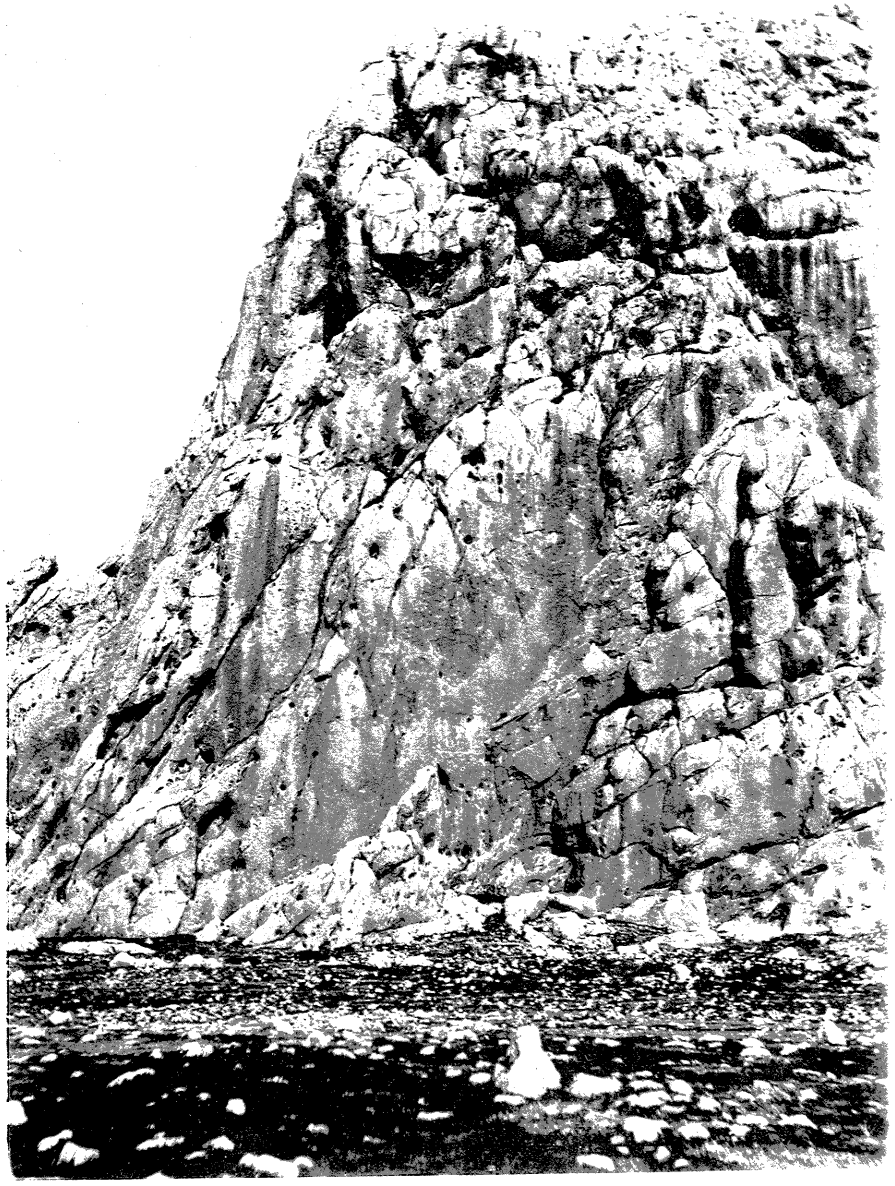



Fig. 141. — Autels (?) de Ser-i-Poul. (*Dessin de l'auteur.*)

de riches gisements de naphte où, bien certainement, vinrent s'approvisionner les peuples de la Mésopotamie. Ces sources sont à peine exploitées aujourd'hui, mais les nécropoles qui les avoisinent prouvent qu'elles furent jadis l'objet de plus de soins. On ne rencontre pas de bitume dans les environs des mines de pétrole; cette substance, bien que très abondante dans les montagnes loures, ne semble pas avoir existé à Zohâb, les Chaldéens la recevaient probablement par la Susiane.

La stèle de Cheikh-Khân avait été estampée en 1890 par le capitaine Léon Berger, attaché militaire près l'ambassade de France à Constanti-



HAZAR GÉRI

Le rocher des stèles.

(Phot. de l'auteur)

nople, et M. Heuzey en fit l'objet d'une communication à l'Académie des inscriptions et belles-lettres [1]. Elle fut plus tard traduite et publiée dans le *Recueil des travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, dans l'article que je fis avec le Père V. Scheil [2]. L'estampage que j'en ai pris a été moulé en plâtre par les soins de M. Hébert, réparateur du Musée d'ethnographie du Trocadéro, des

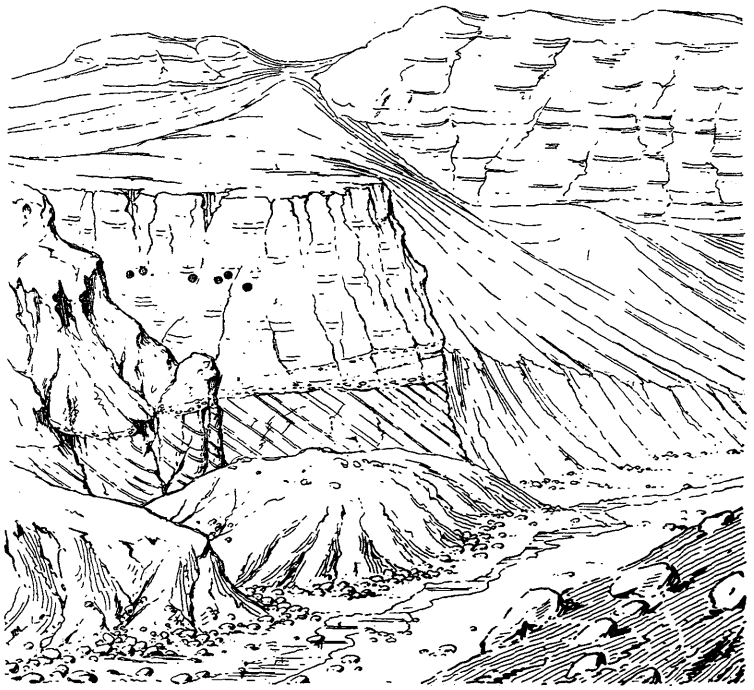


Fig. 142. — Nécropole située près des puits de naphte de Kent-è-Chirin.

exemplaires en ont été déposés au Louvre, au Musée Guimet et au Musée de Leide.

Cette stèle est située dans un ravin étroit. Elle est tournée du côté de la montagne, c'est-à-dire vers le nord-est; elle n'est que difficilement

1. *Comptes rendus* des séances de l'année 1891, p. 120, séance du 17 avril.
2. *Id.*, 1891, p. 100.

visible au milieu d'un chaos de rochers de calcaire marbre, très dur et très fin.

La grande stèle, celle de Hazar-Géri, est située sur un rocher vertical à 30 mètres environ de hauteur. Ce rocher est une couche relevée presque verticalement et dont la surface est d'une régularité parfaite. Il se compose d'un marbre jaunâtre très dur, très fin, analogue à celui de la stèle de Cheikh-Khân.

Le général Rawlinson, pendant le cours de ses longues recherches, alors qu'il était attaché à l'arsenal persan de Kirmanchahân, vit cette stèle qui se trouvait sur la route de Bagdad; il en fit un rapide et mauvais croquis que son frère G. Rawlinson publia dans les *Five great monarchies*[1].

L'imperfection de ce croquis saute aux yeux. Dans le dessin du général Rawlinson, le roi porte un arc et une flèche, une sorte de canne se terminant en forme de poire; la fleur que tient de la main droite la déesse est remplacée par un disque isolé et sans but. Les proportions sont toutes faussées, l'art n'est pas rendu, l'inscription n'a pas été copiée mais simplement indiquée, et cette figure porte la légende : « Priest-Vizier presenting captives to a king. »

La hauteur à laquelle se trouve cette stèle sur le rocher d'Hazar-Géri empêcha le général Rawlinson d'en faire un croquis exact, de prendre un estampage de l'inscription et de reconnaître les personnages qui sont figurés.

Dès mon arrivée à Zohâb, je m'étais fort préoccupé de cette stèle dont j'avais fait, en m'aidant de la lorgnette, un dessin très soigné. J'avais reconnu de suite la nature très archaïque du bas-relief et de l'inscription et pendant plusieurs jours j'avais fait acheter dans le pays des cordes, afin de confectionner moi-même une échelle et d'atteindre le monument.

Le 28 février 1891, mes préparatifs étant achevés, je pus estamper l'inscription dans son entier; je vérifiai les moindres détails de mon croquis et ne redescendis qu'après avoir pris tous les renseignements nécessaires.

1. 2e édit., t. III, p. 7.

Cette opération dura fort longtemps, car mon échelle étant faite de cordes de coton était d'une flexibilité extrême et le moindre mouvement me faisait osciller de haut en bas et retardait mon travail. L'échelle

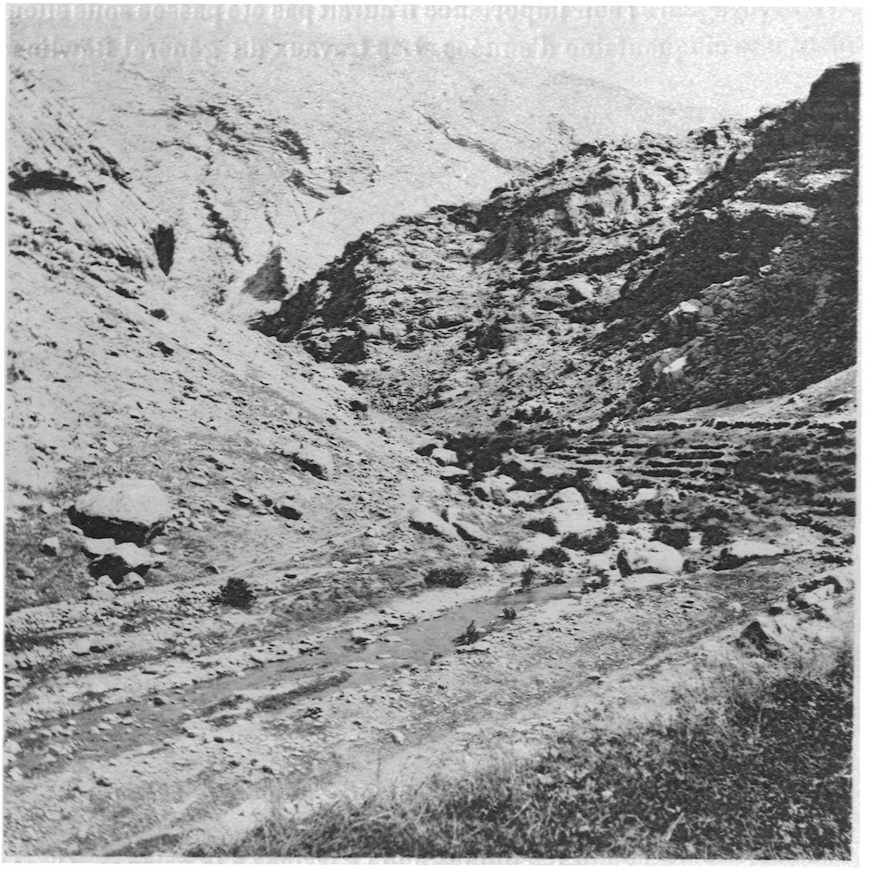


Fig. 143. —Vallon et rocher de Cheikh-Khân. (*D'après une photographie de l'auteur.*

avait été fixée au rocher, des hommes la maintenaient; une corde me soutenait en passant sous mes épaules; une autre corde me permettait de communiquer avec le sol, d'en amener l'eau et le papier d'estampage qui m'étaient nécessaires.

Je m'explique très bien que le général Rawlinson, homme déjà d'un certain âge, ne se soit pas livré à un pareil exercice de gymnastique aussi pénible que dangereux, mais il est regrettable que, sans avoir pu l'étudier, il ait publié ce document; il eût mieux fait de le signaler seulement aux voyageurs : son importance n'aurait pas été passée sous silence pendant une cinquantaine d'années. Les travaux du général Rawlinson

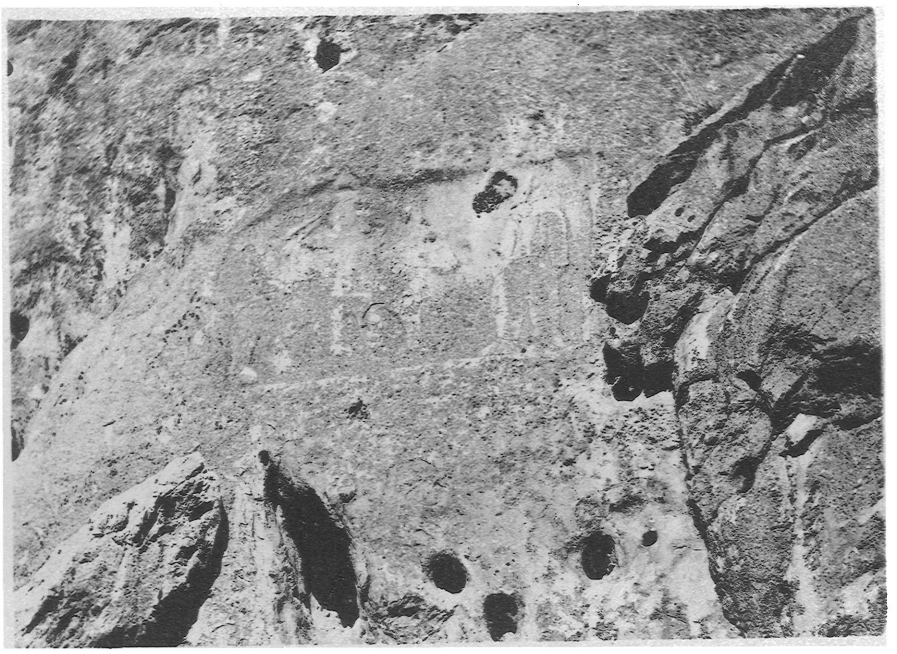


Fig. 144. — Hazar-Géri. Stèle araméenne ? (*Photographie de l'auteur.*)

ont, sans contredit, rendu les plus grands services à la science. C'est à lui que nous devons l'estampage des inscriptions trilingues de Bisoutoun. Malheureusement il ne s'est pas borné à faire usage des documents précis qu'il avait eu la chance de pouvoir recueillir pendant son long séjour dans ces contrées encore vierges, et sa publication du bas-relief de Ser-i-poul permet de craindre qu'il ne faille pas toujours accepter sans contrôle ses assertions. Ces publications d'à peu près sont plus

funestes à la science que des omissions. Sur le moment elles font hon-

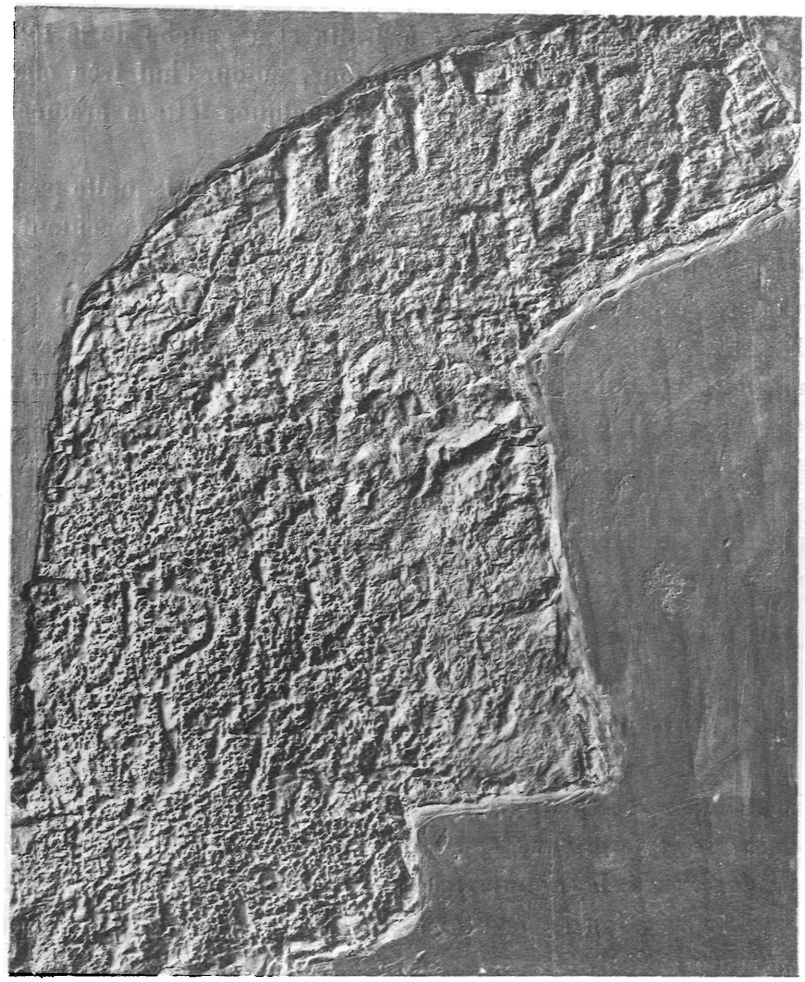


Fig. 145. — Inscription de la stèle araméenne de Hazar-Géri.
(*D'après un moulage fait sur un estampage de l'auteur.*)

neur à leur auteur, plus tard elles obligent à considérer ses écrits avec réserve et à les contrôler.

Au-dessous du grand bas-relief de Hazar-Géri est une stèle moins ancienne et fort usée par les intempéries : elle représente un homme à cheval grossièrement sculpté ; à droite et à gauche de la tête du cavalier étaient autrefois des inscriptions, aujourd'hui très effacées et dans lesquelles j'ai cru reconnaître quelques lettres araméennes fig. 145).

Sur le même rocher, dans la brisure au travers de laquelle passe le Holouân-rou, était autrefois une petite stèle tournée vers l'occident; elle est aujourd'hui presque entièrement effacée.

Sur la rive opposée de la rivière, dans les rochers qui font face au massif de Hazar-Géri, on voit encore l'effigie d'un personnage, mais les intempéries ont fait disparaître tout vestige d'inscription dans cette stèle qui par son ensemble paraît être fort ancienne.

Les bas-reliefs de Zohâb sont donc au nombre de cinq: quatre sont situés près de Ser-i-poul, un est à Cheikh-Khân. De ces stèles deux seulement sont assez bien conservées pour qu'il soit possible d'en faire une étude complète.

Le plus ancien de ces monuments est, comme je l'ai dit, celui de Hourîn-Cheikh-Khân. Il est de petites dimensions, le personnage est d'environ demi-grandeur naturelle. Le contour de cette stèle est irrégulier, son relief assez fort, la surface qui en forme le fond est rugueuse. Au premier aspect, on sent que cette sculpture est l'œuvre d'un artiste inhabile, soit à cause de l'époque extrêmement reculée à laquelle il remonte, soit parce que le sculpteur n'appartenait pas à l'école des grandes villes chaldéennes où, dès les débuts, les artistes ont donné à leurs œuvres une remarquable précision d'exécution malgré les imperfections nombreuses qu'elles renfermaient.

Le personnage principal du bas-relief de Cheikh-Khân est un guerrier armé d'un arc qu'il tient de la main gauche, portant dans sa main droite un objet fusiforme qui, probablement, représente un poignard, et ayant une hache passée dans la ceinture. Derrière lui est le carquois où sont ses flèches. Ses oreilles sont ornées d'anneaux, au cou il porte un collier; il est nu jusqu'à la ceinture d'où part un vêtement descendant

seulement jusqu'aux genoux. Sa tête est coiffée d'un bonnet garni d'un rebord, ses pieds sont nus.

Ce personnage placé dans l'attitude de l'attaque pose le pied sur un

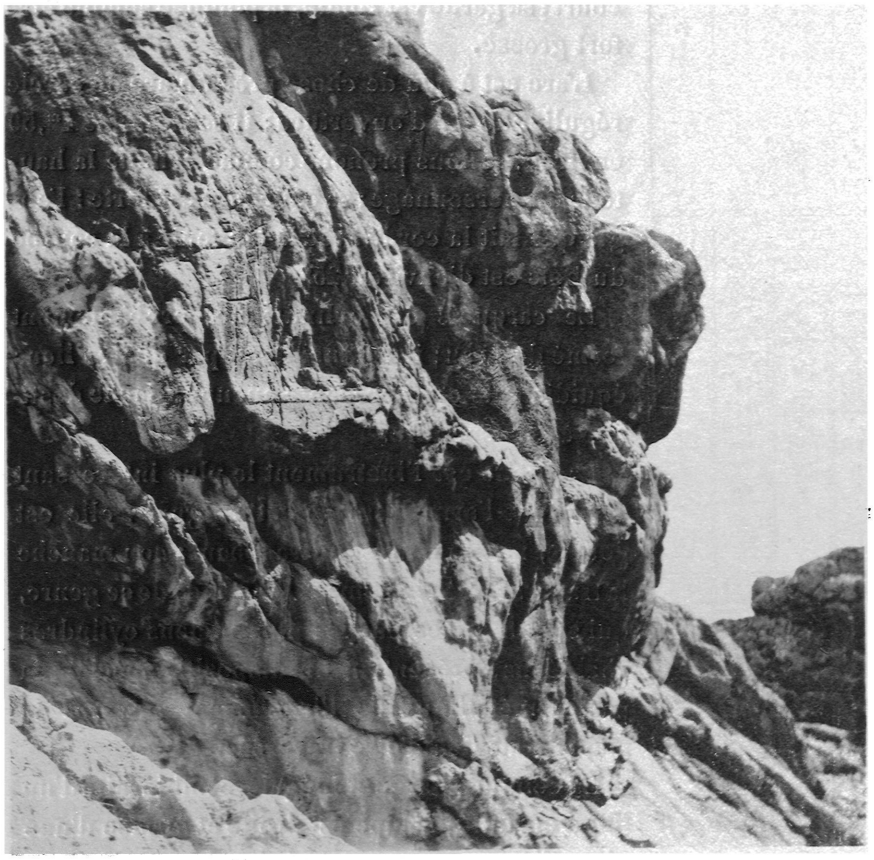


Fig. 146. — Ser-i-poul. Stèle de la rive droite du Holouân-rou.
(*Photographie de l'auteur.*)

captif tombé à terre, tandis qu'un autre, agenouillé, semble l'implorer. Les deux captifs sont absolument nus, la sculpture en est fort grossière.

Le collier que le personnage principal porte au cou est composé de

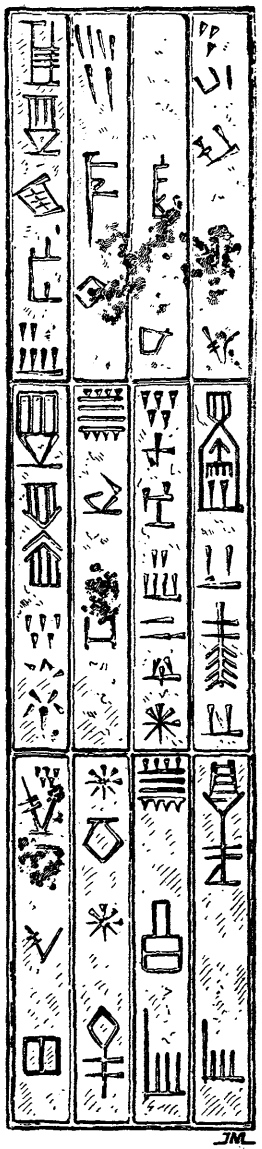


Fig. 147. — Inscription de la stèle de Hourîn-Cheikh-Khân. (*D'après un moulage fait sur un estampage rapporté par l'auteur.*)

perles cylindriques et sphériques alternant; il est garni, en son milieu, d'une pendeloque ronde.

Le poignard, très grossièrement figuré, est court; sa garde est ronde, la poignée semble être fort grosse.

L'arc est à peu de chose près un arc de cercle régulier de 62° d'ouverture; il est long de 1$^{m}$,50 environ, si nous prenons comme échelle la hauteur du personnage; sa courbure est forte : l'angle que fait la corde avec la tangente à la courbe du bois est d'environ 25°.

Le carquois est cylindrique, probablement formé de peau; il est maintenu par quatre liens équidistants et ne présente aucune attache destinée à le suspendre.

La hache est l'instrument le plus intéressant dans tout l'armement de cette figure : elle est courte, munie d'un seul tranchant; son manche la traverse. Généralement les armes de ce genre, qui sont figurées sur les plus anciens cylindres chaldéens, présentent un dispositif spécial : la partie métallique de l'instrument traverse le manche au lieu d'être traversée.

La ceinture, large et inégale, semble faite d'un linge enroulé; la jupe est droite et formée d'une pièce d'étoffe non cousue; le bord en est frangé, l'angle en est arrondi.

Comme je l'ai dit, l'exécution de ce bas-relief est fort médiocre, les personnages sont trapus, mal proportionnés, très raides, la tête du principal sujet est trop grosse, le menton trop long, le cou fort et court, les épaules larges, les jam-

bes lourdes, les attaches très fortes. La figure est imberbe, à moins que le temps n'ait fait disparaître les détails de la barbe.

L'inscription que porte ce bas-relief est, par la forme de ses caractères, très archaïque; elle se compose de douze colonnes renfermant en tout quarante-six lignes. Quatre cases de plus avaient été gravées pour la suite de l'inscription qui jamais n'a été terminée. Voici la traduction de ce texte, d'après le R. P. V. Scheil :

Col. I. 1. *Tar* ..... *ni* 2. *bi* ..... 3. *mâr* ..... 4. *ipša-*? *ma-la* (?)[1]
II. 1. *ṣalmu ušziz* 2. *inu ma-la* (?) *a ba an* 3. *utera* (?)[2] 4. *ša ṣalmu i-*?[3]*-pu*
III. 1. *birišu*[4] 2. *u*[5] *šumšu* 3. *Šamaš*, *Rammân* 4. *i-*?*-niku.*

TRADUCTION

Tar .... ni ..... fils de ..... a dressé cette image. Lorsque ....., il a restitué. Celui qui détruirait l'image — sa progéniture et son nom, Šamaš et Rammân anéantiront!

Comme on le voit, ce texte paraît n'avoir trait[6] qu'à la restauration du bas-relief; au moment où Tar...ni donna l'ordre de faire ce travail, le texte primitif de la stèle avait déjà disparu. Aussi n'est-il plus question du roi qui la fit graver dans le rocher.

Depuis l'époque de cette restauration jusqu'à nos jours la stèle s'est parfaitement conservée et cependant, comme on le verra plus loin, près de cinq mille années se sont écoulées. Il semble donc impossible d'admettre qu'au temps de Tar... ni la dégradation eût été due aux seuls agents

1. Peut-être *at*.
2. *ra* est douteux.
3. *Hap* est possible et donne un bon sens.
4. *bi* pour *pi*.
5. Ce signe *u* n'est jamais employé pour la conjonction.
6. *ra* dans *utera* étant douteux, le sens de « j'ai restitué, j'ai restauré » le devient aussi.

naturels. Il est probable plutôt que, dans une première expédition, un chef sémite la sculpta, que les tribus vaincues, étant rentrées en possession du territoire de Zohâb, la détruisirent et que plus tard, lors d'une autre expédition, le préfet Tar... ni la restaura et y plaça son nom. Quoi qu'il en soit, ce n'est probablement que longtemps après la première expédition qu'eut lieu la seconde, et comme les caractères de l'inscription dénotent une antiquité très reculée, le bas-relief doit être plus ancien encore et remonter aux premiers âges du développement des Sémites en Chaldée.

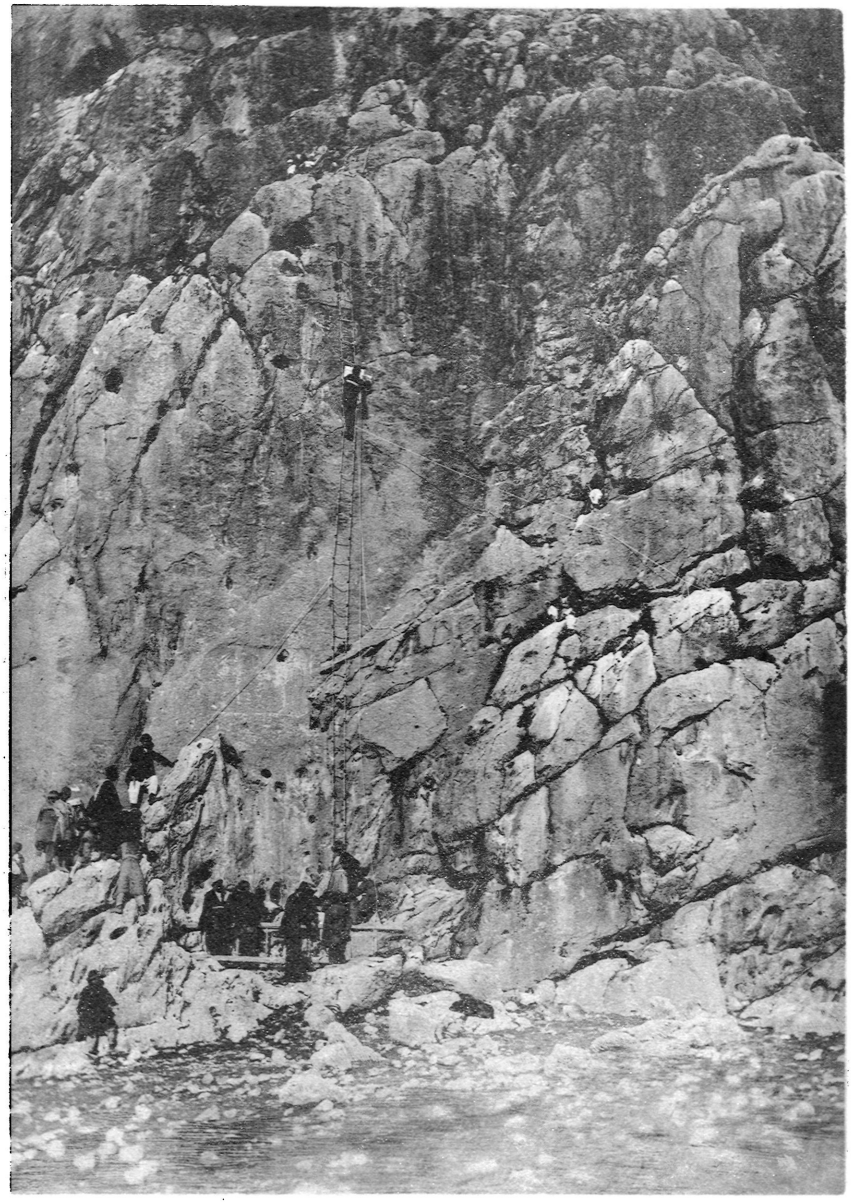
« On sait, dit le R. P. V. Scheil[1], le grand prix que les rois constructeurs de l'Orient attachaient à la conservation indéfinie de leurs monuments, ou du moins, en cas de restauration, à la conservation de la tablette de leur nom. Leurs inscriptions sont pleines de malédictions contre les violateurs des monuments. La petite inscription est celle d'un restaurateur respectueux de la mémoire d'un roi dont le nom ne s'est pas conservé. L'écriture en est très cursive et accuse beaucoup moins de soin que les cylindres de Gudéa ; elle rappelle certains cachets ou cylindres de la collection de Clercq. »

Ces considérations paléographiques amènent à penser que l'inscription est, à peu de chose près, contemporaine de Sargon d'Agadé, de Gudéa et d'autres souverains de la Basse-Chaldée. Quant au bas-relief, il est de beaucoup antérieur à cette époque et nous fournit peut-être le plus ancien spécimen de sculpture dans l'Asie.

Parmi les stèles de Ser i-poul il en est une qui, par sa facture, semble devoir être attribuée à la même époque que celle de Cheikh-Khân. Malheureusement elle est fort détériorée : c'est celle qui se trouve dans les rochers de la rive droite du Holouân-rou (fig. 146).

La grande stèle triomphale de Hazar-Géri est le monument le plus important du district de Zohâb. Les personnages qu'il représente sont à peu près de grandeur naturelle. Son contour est très irrégulier ; son relief, de quelques centimètres à peine.

1. *Recueil*, p. 106.

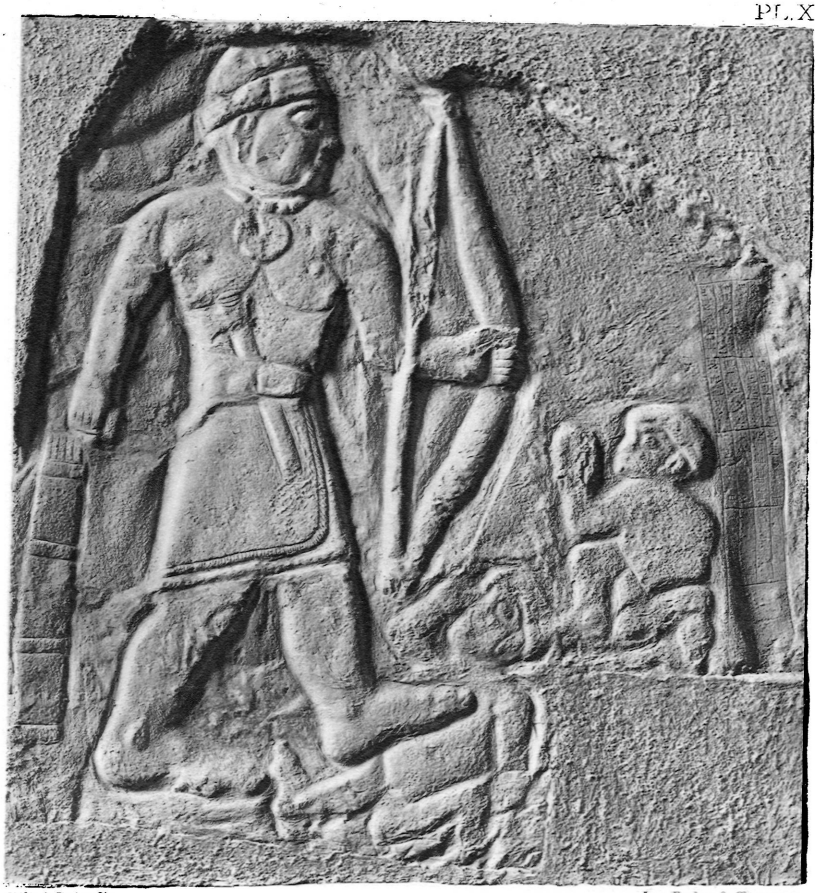


Phototypie Berthand, Paris.

HAZAR DÉRI

Estampage de la stèle d'Ancu-Banini.

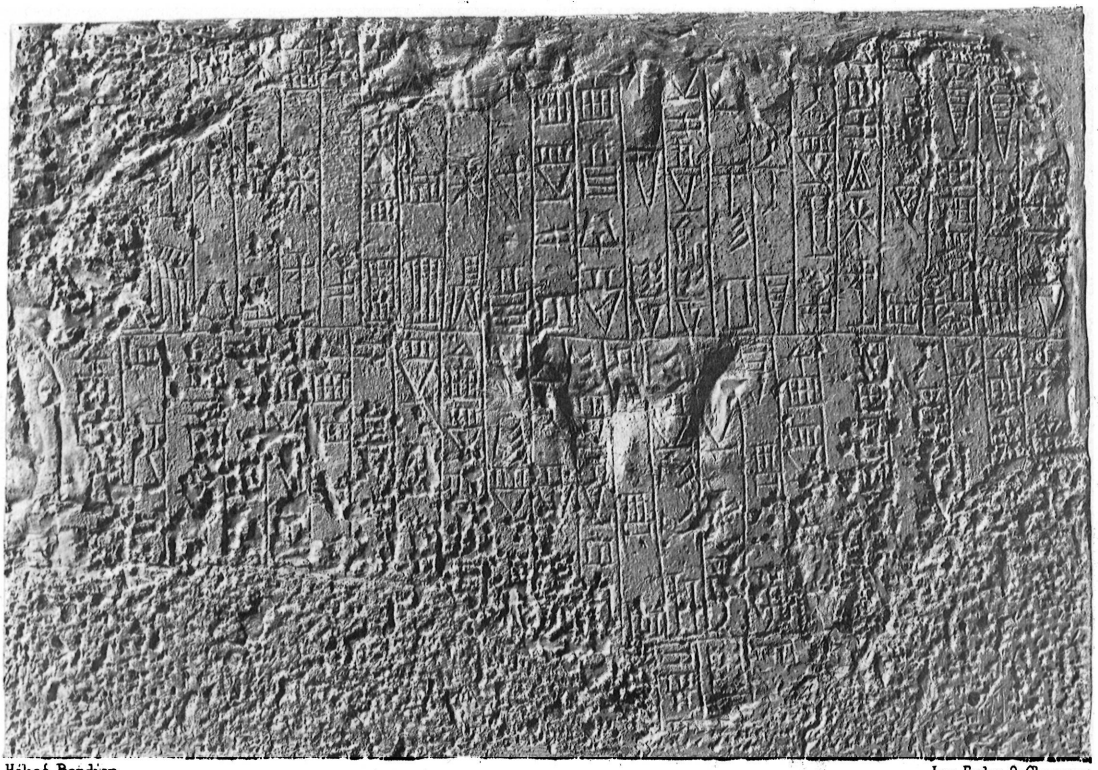
(Photographie de Mme de Morgan.)



Héliog. Dujardin Imp. Eudes & Chassepot

STÈLE DE HOURÎN-CHEIKH-KHÂN

(D'après un moulage rapporté par l'Auteur)



Hélio§ Bordier. Imp. Eudes & Chassepot.

INSCRIPTION D'ANU-BANINI À SER-Í-POUL

( Photographie de l'Auteur. )

Le bas-relief se compose de deux parties, séparées entre elles par un trait horizontal. Le tableau du haut représente le roi (Anu-Banini) le

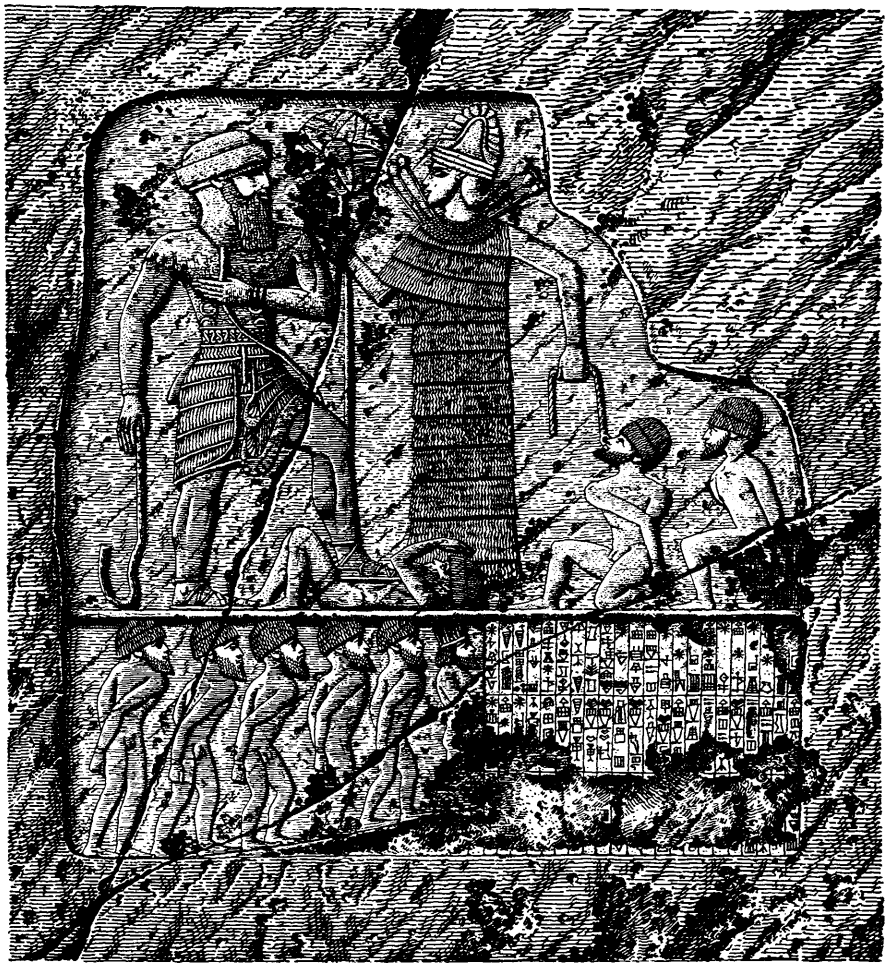


Fig. 148. — Stèle d'Anu-Banini à Hazar-Géri. (*Dessin de l'auteur d'après nature.*)[1]

pied posé sur un captif, et en face de lui la déesse Nini lui amenant deux

1. Dans cette figure, c'est par erreur de dessin que l'inscription est reproduite de droite à gauche, alors que sur l'original elle se lit de gauche à droite.

prisonniers. Le registre inférieur montre à gauche cinq captifs, les mains liées derrière le dos, précédés d'un roi couronne en tête et marchant de gauche à droite; l'angle inférieur droit de la stèle est occupé par une longue inscription.

Le personnage principal, le roi, est d'une facture très soignée; toutefois sa tête est trop grosse par rapport à sa taille, son cou fort, ses épaules larges, bras et jambes sont trapus et fortement musclés; malgré le manque de proportions, l'ensemble est largement traité et le détail est très soigné. Ce personnage respire cette force brutale que tous les monarques de la Chaldée et de l'Assyrie se sont plu à donner à leur image. La taille disproportionnée du roi par rapport à ses ennemis vaincus montre la supériorité de sa puissance que seule peut atteindre la déesse Nini. Les bas-reliefs les plus anciens de l'Égypte nous montrent sans cesse le roi de taille colossale entouré de sa famille, de ses serviteurs ou de ses ennemis semblables à des nains : l'usage de donner au personnage principal des proportions énormes par rapport à celles de ceux qui l'entourent et qui ne sont que secondaires semble donc avoir été en vigueur chez tous les peuples de l'antiquité dans l'Asie occidentale et le monde qui s'y rattachait à cette époque.

La tête du roi est coiffée d'un bonnet hémisphérique semblable à celui que porte le principal personnage du bas-relief de Cheikh-Khân, pareil à ceux des premières statues chaldéennes. Sa figure semble être un portrait fidèle : le nez est droit; l'œil, grand et en amande, est figuré de face; la bouche, large, sensuelle, garnie de lèvres proéminentes; la barbe carrée et longue, la moustache fine et les pommettes saillantes. Vue de près, cette figure est saisissante : elle rappelle la sensualité cruelle de tous ces souverains dont les inscriptions nous retracent les abominables crimes. Elle est, à elle seule, une page de l'histoire de l'Asie et reflète les atrocités des premiers âges[1].

Le roi ne tient pas d'armes, mais bien deux bâtons recourbés dont

1. La facture de la tête d'Anu-Banini rappelle singulièrement celle des bas-reliefs qui, en Égypte, dans les temples de Karnak, de Medinet-Habou et au Ramesseum, représentent des captifs asiatiques.

l'usage nous est inconnu. Sont-ce des armes ou seulement des sortes de courbaches dont le conquérant s'est servi pour mettre ses ennemis en déroute?

Le costume est des plus simples : un justaucorps sans manches couvre tout le torse; il porte des épaulettes frangées et est orné d'un collier de perles et de quelques dessins circulaires; doit-on voir dans ce vêtement collant une cuirasse? Il est impossible de le dire d'une façon positive.

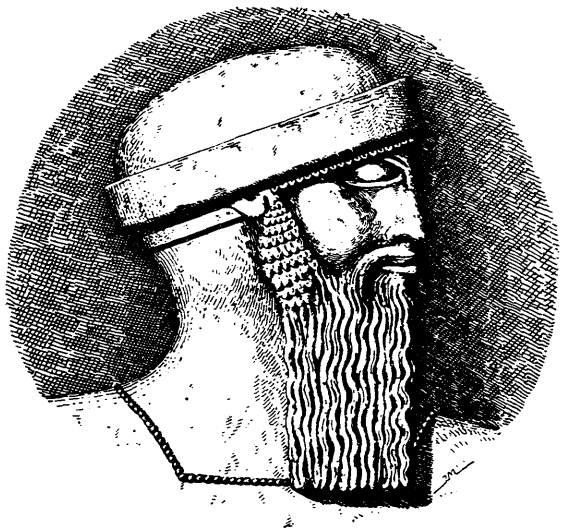


Fig. 149. — Buste du roi Anu-Banini. (*Dessin de l'auteur.*)

A partir des hanches jusqu'aux genoux, le roi porte une jupe retenue par une ceinture ornée de dessins en forme d'S inversés; la jupe elle-même semble se composer de bandes de peau dont les poils sont finement gravés sur la pierre. Sur la jambe gauche retombe une frange, ailleurs il n'en existe pas.

Les chaussures sont des sandales dont les liens se croisent sur le pied et viennent s'attacher au-dessus de la cheville. Aux poignets sont des bracelets, simples anneaux de métal, analogues à ceux que renferment toutes les tombes préhistoriques de l'Asie antérieure.

La déesse Nini porte dans sa main droite une large fleur garnie de sa tige; de la gauche, elle tient une corde passée dans le nez d'un captif. Les deux poignets sont ornés de bracelets semblables à ceux du roi. Sa tête est coiffée d'une tiare, son corps est couvert d'un long vêtement frangé, posé à la manière du châle assyrien, mais employé seul et sans tunique. La pièce d'étoffe est enroulée obliquement autour du corps, chaque pli ne laissant voir que la frange du châle; à la hauteur des épaules, le châle recouvre la partie supérieure du bras gauche, il passe, au contraire, sous le bras droit qu'il laisse à nu.

Le cou de la déesse Nini est paré d'un collier composé de nombreuses rangées de perles.

Les prisonniers sont tous nus, leurs cheveux sont coupés carrément au-dessus des oreilles, ou bien ils portent tous des bonnets de fourrure, analogues aux papaks des Tatares; tous ont la barbe.

Le roi captif est coiffé d'une couronne; il est différent des autres prisonniers. Son aspect rappelle celui des personnages qui figurent sur les bas-reliefs achéménides.

Ce bas-relief est, par son importance ainsi que par la qualité de son travail, bien supérieur à celui de Cheikh-Khân. L'étude paléographique de l'inscription qu'il porte établit que sa sculpture est à peu de chose près contemporaine de la restauration de la stèle de Hourîn-Cheikh-Khân par Tar... ni. Il n'est donc pas surprenant que sa facture soit plus savante et plus habile.

Autrefois cette inscription était considérable; malheureusement elle a été gravée sur une surface irrégulière et les parties saillantes, usées par les pluies, se sont creusées. Nous ne possédons plus aujourd'hui qu'environ la moitié de ce précieux document.

Voici la traduction qu'en donne le R. P. V. Scheil [1].

Col. I. 1. *Anubanini* 2. *šarru danum* 3. *šar Lulubi* (*kim*) 4. *ṣalamšu* 5. *u ṣalam Ištar* 6. *ina šaduim* 7. *Batir* 8. *ušziz* 9. *ša ṣalmin* [2]

1. *Recueil*, p. 103, 1892.

2. Jensen; *ZA.*, VIII, 240, propose avec raison d'assimiler le dernier signe au signe *in*. (V. Scheil.)

10. *annin* 11. *u dubba šuatam*[1] 12. *ušazaku* 13. *Anum* 14. *u Anatum* 15. *Bêl* 16. *u Bêlit* 17. *Ramman* 18. *u Ištar* 19. *Sin* 20. *u Šamaš* 21. . . . *lum*

Col. II. 1. (*ilu*) *Nin* ... 2. *u* (*ilu*) ... 3. (*ilu*) *Ên* ... 4. *be-el* ... 5. *i-lu-um-*... 6. *u ša* (?) - 7. *irratam* 8. *limutam* 9. *liruruš* 10. *ṣirašu*[2]. 12. *lilquta*[3] ..... (La suite, très mutilée, ne donne aucun sens.)

TRADUCTION

*Col. I.* Anubanini, roi puissant, roi de Lulubi[4], a dressé son image et l'image de la déesse Istar, sur le mont Batir. Celui qui enlèverait ces images et cette tablette, que Anum et Anatum, Bêl et Bêlit, Rammân et Istar, Sin et Šamaš, ..... le maudissent de malédictions funestes, qu'ils détruisent sa progéniture, .....!

1. Hilprecht, *Bab. Exp.*, p. 14. (V. Scheil.)

2. *ṣi* est pour *zi*. (V. Scheil.)

3. Le dernier signe est douteux. Plutôt *du*. (V. Scheil.)

4. En dehors de cette très archaïque inscription, la plus ancienne mention des *Lulubu* se trouve dans les contrats de la deuxième dynastie d'Our, trouvés en été 1894 à Tello. Bon nombre de ces tablettes sont datées « de l'année où le roi a détruit *Simurum* et *Lulubu*, pour la première, deuxième, etc. fois ». Les deux pays vont toujours de pair. Or, nous savons, par les tablettes plus explicites de Niffer, que le roi de la deuxième dynastie d'Our, qui a détruit plusieurs fois Simurum, est *Inê-Sin*, et qu'il a fait aussi la conquête de l'Anšan.

Vers 1100, Nabuchodonosor Ier soumet le pays de *Lullubi*, *WAI.*, V, 55, col. 1, lig. 9.

Dans un texte publié par Bezold dans les *Proceedings* de la Société d'archéologie biblique, le pays de *Lullubi* est nommé (avec le nom de *dieu* en langue *lulubi*), après *Su (ki)*, *Nim (ki)*, *(Elam)*, *Mar (ki)* et les *Kaššu*. (V. Scheil.)

Dans la légende du dieu de la Peste (K. 2819, Strassm. *AV.* nº 4242) on a cette série de noms de pays : *Tandim*, *Sumaštu*, *Aššurû*, *Elamû*, *Kaššû*, *Sutû*, *Qutû*, *Lullubû*.

Deux montagnes, *Kiušbura* et *Sikurrabi* sont dites situées au pays de Lullubi (*WAI.*, 51, 23 *a* et 22 *b*). (V. Scheil.)

Les Lullumê, souvent nommés avec les *Kaššî*, *Gutî*, *Šubari*, et attaqués par Rammân-Ninari Ier, Ašur-riš-iššî, Ašurnaṣirabal, Téglatphalasar II, sont probablement les mêmes qne les Lullubî. (V. Scheil.)

Tout s'accorde à fixer le site des Lullubi dans le voisinage de l'Elam, non loin du mont Batir. (V. Scheil.)

Le reste de l'inscription n'était qu'une série d'imprécations contre celui qui oserait porter une main sacrilège sur la stèle.

La partie la plus intéressante de cette inscription est sans contredit celle qui renferme les documents géographiques. Le texte dit : *Anu-banini, roi de Lulubi, a placé son image et celle de la déesse Nini dans la montagne de Batir* (Padir).

Le district actuel de Zohâb se nommait donc à cette époque « le pays de Batir ». Peut-être devons-nous rapprocher ce nom du mot mède « batur » qui signifie « au dessous ». Bien que cette identification soit fort douteuse, je crois intéressant de la signaler, car le peu que nous connaissons des peuples qui, vers ces époques, habitaient l'occident de la Perse et les montagnes du Kurdistân, semble prouver que tous faisaient partie d'une grande famille pour laquelle nous ne possédons aucun nom générique. Dans mes *Recherches sur les origines des peuples du Caucase* je désigne cette race sous le nom de Touraniens anciens, en raison des caractères de leurs idiomes et pour les distinguer des Touraniens altaïques, mais ce terme ne répond pas d'une façon rigoureuse à l'idée que nous pouvons nous faire des origines ethniques de ces tribus. Quoi qu'il en soit, le médique étant une branche des langues de cette famille, il ne serait pas surprenant de lui trouver des analogies dans les dialectes parlés jadis à Zohâb.

Le mot « Batur » paraît deux fois dans le texte médique de l'inscription trilingue de Bisoutoun : dans le premier cas, il est dit : *batur Babilu innê luppugitta* (1re col. XVIII) « Je n'étais pas encore arrivé sous Babylone. » Cet emploi du mot *batur* implique que le roi n'occupait pas encore par rapport aux murs de la ville une situation inférieure. Le texte perse ne permet pas d'équivoque à ce sujet ; il dit : *apariy Babizum ya tha naiy upâyam*. Dans le second passage du texte de Bisoutoun où il est fait usage de *batur*, ce mot possède le sens de « selon ».

Si nous devons rapprocher les mots « Batir » et « Batur », nous remarquons d'abord que c'est à la langue médique que ce mot est emprunté et que par suite c'est des populations autochtones apparentées aux Mèdes que le district de Zohâb tenait alors son nom. On l'appelait « le pays d'en

bas », « la contrée inférieure », celui qui était dominé par les grandes montagnes du Zagros, par les plateaux élevés et froids de la Médie.

Cette dénomination, qui ne s'explique que si elle a été donnée par les peuples des montagnes, est pleinement justifiée par la situation même du district de Zohâb. Quand les Sémites envahirent le pays, ils lui conservèrent, comme ils avaient coutume de le faire, son nom indigène.

Le conquérant qui fit graver son nom et son image sur le rocher de Hazar-Géri était un Sémite, la langue même de l'inscription l'indique. Ses traits et son costume, le cortège des dieux qu'il invoque le prouvent surabondamment. Il était proche parent des habitants d'Ur, d'Eridu et de toutes les villes de la Basse-Chaldée où régnaient depuis des siècles des dynasties sémitiques; mais aussi son territoire était voisin du district de Batir et tout porte à croire que son domaine s'étendait entre le Tigre et la rivière Diyâla, au nord-est de la ville actuelle de Bagdad, près des frontières du nord-ouest de l'Élam.

Après avoir étudié les caractères spéciaux des stèles de Zohâb, il est intéressant d'examiner leurs caractères généraux, de rattacher l'art qu'elles nous montrent ainsi que leur facture à des principes plus étendus, de dire quelques mots de l'école à laquelle les sculpteurs chaldéens ont puisé leurs premiers enseignements.

Dans son ensemble, l'art chaldéen présente de grandes analogies avec celui de l'Égypte antique, toutefois il est moins développé dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate que dans celle du Nil; les détails possèdent des caractères spéciaux qui montrent que si les Chaldéens se sont inspirés des œuvres de l'Ancien Empire égyptien, du moins n'ont-ils pas copié cet art, n'ont-ils pas adopté ces règles, immuables en Égypte, des proportions fixées à l'aide d'un savant quadrillé.

Dans les statues chaldéennes du Musée du Louvre, on sent un lien de parenté avec celles des séries égyptiennes, mais il semble qu'ayant eu un point de départ commun, ces deux arts se soient séparés, l'un s'étant figé dans des règles presqu'invariables, l'autre ayant laissé plus de liberté à l'artiste.

Devons-nous attribuer ces analogies aux relations qui existaient entre

la Chaldée et l'Égypte, relations qui nous sont prouvées par les textes mêmes de Gudéa, puisque c'est avec des matières (diorite et dolérite) venant d'Égypte et du Sinaï qu'ont été faites les statues? Devons-nous, au contraire, admettre que, partis d'une même origine, les Chaldéens et les Égyptiens possédaient les mêmes principes artistiques?

M. Maspero et avec lui presque tous les égyptologues font venir d'Asie les premiers Égyptiens: l'Arabie aurait été leur berceau; de même les Chaldéens sortirent de la péninsule pour envahir la basse vallée du Tigre et de l'Euphrate.

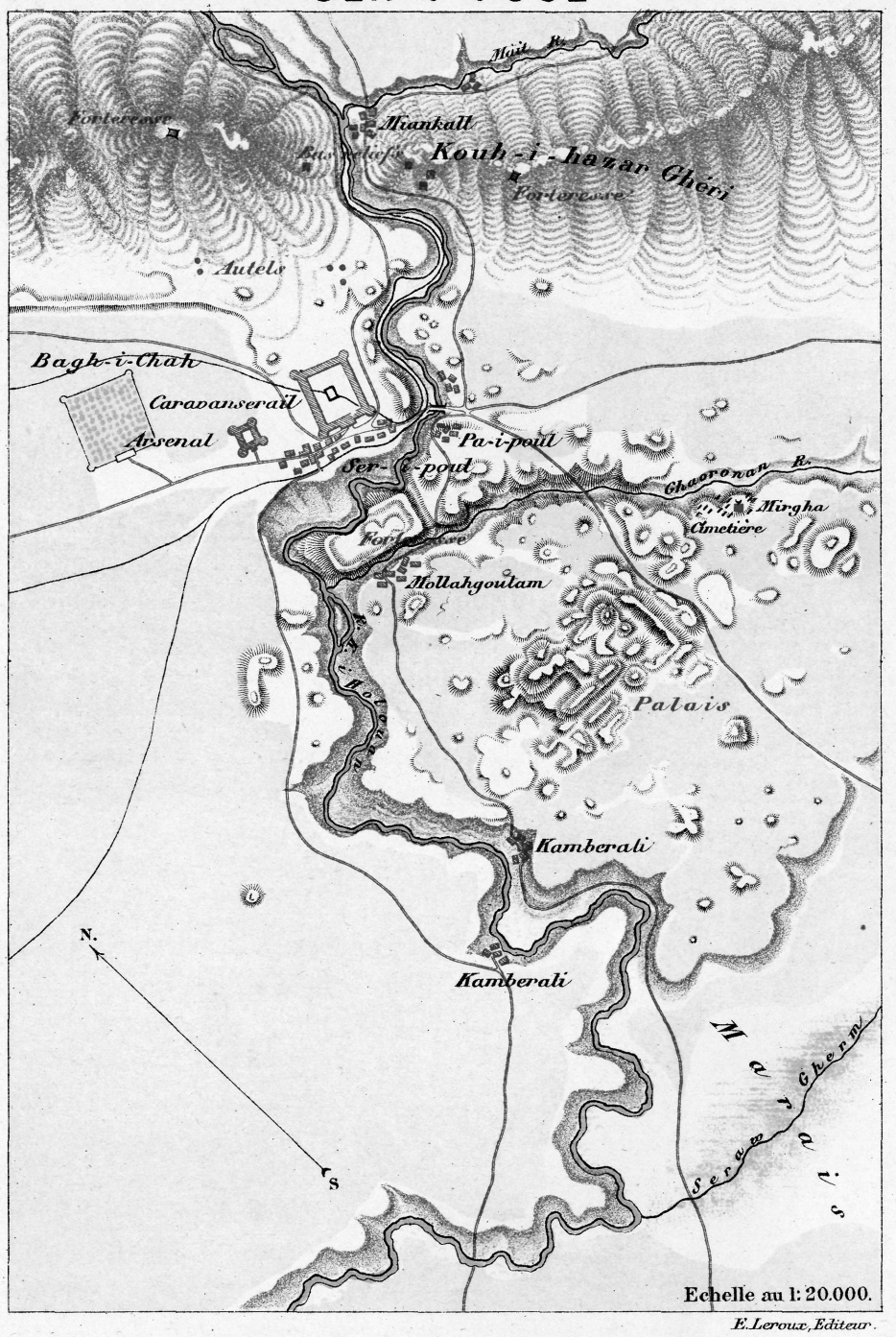
Cette hypothèse n'a rien d'invraisemblable; bien, au contraire, elle explique pourquoi dans la vallée du Nil nous ne rencontrons pas de monuments antérieurs aux premières dynasties, pourquoi les premiers monuments de l'Égypte sont d'une perfection absolue et n'ont pas dans le même pays de prédécesseurs moins savamment traités, pourquoi l'écriture hiéroglyphique nous apparaît dès les premiers âges dans sa plus grande perfection, pourquoi enfin nous trouvons tant de liens d'origine entre les arts et la civilisation de l'Égypte et celle de la Chaldée.

Dans les inscriptions les plus anciennes de Tello[1] nous rencontrons des signes simplement gravés au trait et montrant le passage du signe hiéroglyphique au signe cunéiforme. Ces hiéroglyphes furent peut-être, au début, communs entre les futurs Chaldéens et les futurs Égyptiens réunis alors dans une même région. Mais dès leur séparation ces deux peuples suivirent deux directions bien différentes dans la figuration de leur pensée, et ces directions sont dues à la nature tout autre des milieux dans lesquels ils vécurent. Alors que les Égyptiens eurent toujours à leur disposition des roches tendres ou dures et du bois sur lequel ils pouvaient aisément reproduire jusque dans les moindres détails leurs signes les plus compliqués, les Chaldéens, au contraire, ne disposaient en général que de l'argile: le bois et les pierres dures et tendres étaient, dans leur pays, des matières précieuses dont l'usage formait une exception.

1. E. de Sarzec, pl. I, fig. 2.

# RUINES DE KHALMAN SER-I-POUL






E. Leroux, Editeur.

J. DE MORGAN Mission en Perse.

C'est ainsi que graduellement les Chaldéens auraient été amenés à ne figurer des hiéroglyphes que les traits principaux, que ces traits eux-mêmes se seraient modifiés, prenant la forme du stylet avec lequel ils étaient gravés sur la terre molle et que les caractères cunéiformes auraient pris naissance.

Ce que je viens de dire pour les signes de l'écriture semble être également vrai pour les arts. L'habitude de représenter les idées au moyen de lignes complexes figurant des objets, des personnages et des animaux donna aux Égyptiens une extrême précision dans la sculpture. Accoutumés à rendre toujours le même objet de la même manière dans leur écriture figurative, ils étendirent les mêmes principes aux scènes qu'ils désiraient représenter, aux statues qu'ils voulaient sculpter. Dès lors naquit cette règlementation immuable des formes dont nous rencontrons à chaque pas les effets dans la vallée du Nil. Les proportions furent régies par des lois analogues à celles que nous voyons plus tard adoptées aux Indes pour tous les détails de l'architecture et de la sculpture brahmanique.

Nous ne connaissons pas l'art égyptien dans ses débuts, nous le voyons apparaître dans la vallée du Nil avec toute sa perfection. Mais il n'est pas alors figé d'une manière absolue : une large part est encore faite au réalisme dans les représentations qui couvrent les murailles des mastabas et des tombeaux de l'Ancien Empire, et, plus spécialement, de ceux de l'époque de Snéfrou à Meïdoum et à Dahchour.

A partir de l'Ancien Empire jusqu'à la fin de l'art égyptien, c'est-à-dire jusqu'aux premiers siècles de notre ère, nous voyons le réalisme s'atténuer de plus en plus, la routine prendre la place de l'art, la convention se substituer au génie.

Cette évolution, nous la connaissons, nous la suivons au travers des âges pendant plus de quatre mille ans. Mais nous pouvons par la pensée en remonter le cours au delà des limites de nos connaissances positives. Il ne nous est pas interdit de suivre les Égyptiens dans les pays encore inconnus où ils se développèrent.

En remontant cette voie, aussi bien pour les hiéroglyphes que pour

les arts, nous parvenons aux premiers essais, qui, dégagés des conventions que nous observons déjà si puissantes dès les premiers monuments égyptiens, réduits au génie primitif des inventeurs, se rapprochent de plus en plus des signes et des arts chaldéens qui, eux aussi, ne nous sont connus qu'après leur développement spécial dans la Basse-Chaldée.

Les inscriptions de Gudéa nous montrent qu'il existait, dès ces époques reculées, des relations entre l'Égypte et la Chaldée, que le commerce y apportait les pierres estimées des habitants des marais. Ces relations doivent-elles être envisagées comme fortuites ou doit-on penser que les liens primitifs de parenté ne se sont complètement relâchés que longtemps après l'occupation de la vallée du Nil par les constructeurs de pyramides?

Les montagnes voisines de la Chaldée, Poucht-é-kouh, Louristân, Kurdistân méridional, ne renferment pas de diorites ni de dolérites, j'en ai la certitude absolue. Les gisements de roches cristallines les plus rapprochés de Tello sont ceux de Hamâdan et du Kurdistân situé à l'est de Mossoul. Sur le cours du petit Zâb il est donc impossible d'admettre que les pierres dont furent sculptés les Gudéa soient originaires de ces montagnes lointaines.

Les chaînes d'Arabie sont sur toute la côte du golfe Persique formées de marbres semblables à ceux du Louristân. Ce n'est donc pas là, non plus, qu'il faut chercher les carrières qui alimentèrent les chantiers de Tello. Mieux est de s'en rapporter aux inscriptions et d'admettre que ces roches provenaient du Sinaï, des côtes occidentales de la mer Rouge et de l'Égypte.

On comprend aisément de quelle importance est ce fait, car il implique des relations constantes entre la Chaldée et l'Égypte et montre que si les arts de ces deux pays n'ont pas une origine commune par suite de la parenté des deux peuples, du moins les sculpteurs chaldéens ont été à même de s'instruire aux écoles de l'Égypte, d'emprunter aux artistes de la vallée du Nil les premiers éléments de l'art qu'ils ont ensuite conduit dans une autre voie.

Le bas-relief de Hazar-Géri est, sans contredit, à ce point de vue, le monument le plus important de ces époques reculées qui soit parvenu jusqu'à nous; il appartient à la troisième phase des arts chaldéens de M. Heuzey; par sa technique, il se rapproche beaucoup des bas-reliefs de l'Ancien Empire égyptien.

# CHAPITRE V

## Étude sur l'Élam.

*Considérations générales.* — Les pays compris dans les vallées de la Kerkha, de l'Ab-é-Dîz et du Karoun, ainsi que le delta de ces rivières formaient, trois mille ans avant notre ère, le domaine des rois de l'Elam.

Ce royaume, un des premiers dont l'histoire de l'Asie fasse mention et dont l'antiquité ne le cède en rien à celle de la Chaldée, exerçait en tout temps une grande influence sur les tribus voisines vivant soit dans les montagnes du Louristân actuel, soit dans les plaines de la Basse-Chaldée.

Grâce à sa situation naturelle, aux remparts presque infranchissables qui s'élevaient sur tous ses côtés, l'Elam pouvait aisément défendre son indépendance. Ses rois risquèrent même des entreprises extérieures, soutenus qu'ils étaient par la certitude d'une retraite assurée.

L'Elam se compose de deux parties bien distinctes : le Haut-Elam, pays montagneux et presque inaccessible, et la Susiane ou Bas-Elam, formée de steppes d'alluvions, mais protégée contre la Chaldée par d'infranchissables marais.

J'ai longuement décrit (*Études géographiques*, t. II) les montagnes Loures, que pendant bien des mois j'ai parcourues. Je me contenterai ici de faire observer que les divers plis géologiques des chaînes de ce pays constituent une série de remparts derrière lesquels les peuples vaincus eurent toujours le loisir de se réfugier. Nous verrons ainsi un

roi dépossédé de ses deux capitales, Susân (Suse) et Madaktu (Dèrrè-i-

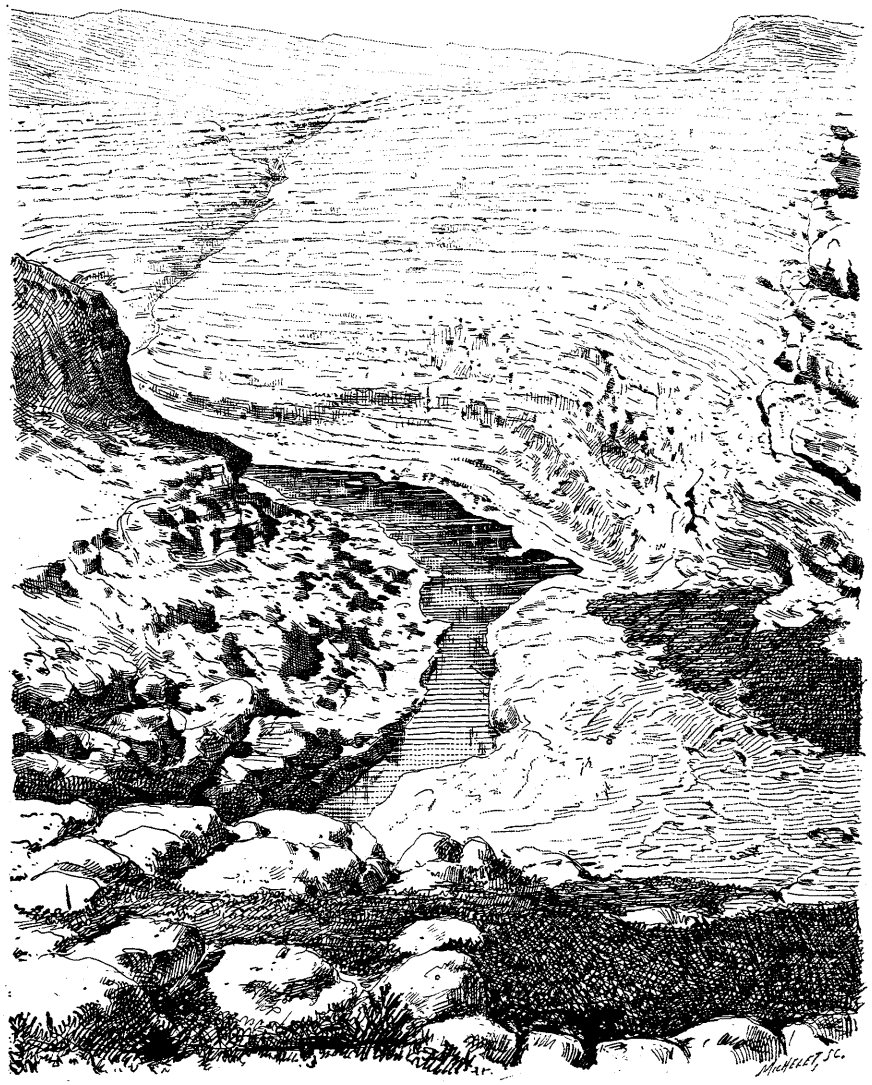


Fig. 150. — Teñg de Bagh-o-bahar. Seïn-Mèrrè.

Chahr), se retirer au loin vers l'orient jusqu'à Kheïdalu (Khorremâbâd), où le vainqueur ne put l'atteindre.

La vallée de la Kerkha, depuis le col de Gherrâban jusqu'à Poul-é-teñg, c'est-à-dire dans la partie où ce fleuve porte aujourd'hui le nom de Seïn-Mèrrè, présente les aspects les plus variés; grâce à la constitution géologique du pays, les défilés abrupts succèdent aux riches plaines, formant ainsi un chapelet de districts fertiles traversés par le fleuve, arrosés par ses nombreux affluents et si complètement séparés les uns des autres qu'aujourd'hui encore les habitants de deux districts voisins n'ont guère de rapports entre eux.

Sur la rive droite du Seïn-Mèrrè se trouve une plaine, jadis fertile et habitée, aujourd'hui couverte de ruines et désolée. Cette plaine d'alluvions s'étend jusqu'au pied d'une chaîne énorme, le Kébir-kouh, arête principale du Poucht-é-kouh.

De véritables sentiers de chèvres permettent seuls de passer du Seïn-Mèrrè aux vallées fertiles du Poucht-é-kouh. La grande montagne s'élève comme une muraille pour séparer l'Elam du pays des Cosséens, le pays des Lours des domaines d'Husseïn Kouli-Khân, vahli du Poucht-é-kouh.

C'est dans ces régions, à peine connues géographiquement aujourd'hui, que se développa cette civilisation encore mystérieuse, et qui joua un si grand rôle dans l'histoire de l'Asie antérieure. C'est là que se succédèrent ces dynasties qui pendant au moins trois mille ans dictèrent leurs volontés à la Chaldée d'une part, aux peuplades de l'Irân d'une autre.

Le nom de *Susiane* semble venir du nom *Susunqa* qui dans les inscriptions susiennes sert à désigner la Susiane. Les Sémites, Assyriens et autres désignaient ces régions sous le nom d'*Ilamtou*, *'Ilâm*, *'Elâm* dont les Grecs ont fait Ἐλυμαΐς; les Sumériens le nommaient *Nim*[1] et les Perses aryens *Uvaza* ou *Khuz*, nom dont les Persans modernes ont fait Khuzistân ou pays de Khuz[2].

1. *Nim* rappelle le *Nimma* des Assyriens. Ce nom contient probablement l'élément qui se retrouve dans *Nemrod*, nom géographique désignant les pays bas dont l'Elam faisait partie (J. Oppert, article sur *Nemrod* dans *Bull. Athénée orient.*, t. III, 1873).

2. Cf. J. Oppert, *Inscript. en langue susienne*, dans *Congrès des Orientalistes*, 1873, t. II, p. 179.

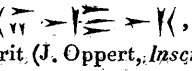
*Uvaza*[1], *Hûja* des Perses, était plus spécialement le nom des tribus qui vivaient dans la région montagneuse située entre la basse plaine et le plateau de l'Irân, c'est-à-dire depuis les hauts sommets d'Ochtörân-kouh, et de Zèrd-é-kouh jusqu'aux derniers contreforts des montagnes; ce furent ces tribus que les Perses rencontrèrent tout d'abord en descendant des plateaux. Ils appliquèrent leur nom à tous les peuples de l'Elam lui-même. De *Hûja*, les Grecs ont fait Οὔξιοι, les *Uxiens*.

Selon les Grecs, le nom Suse de la capitale de l'Elam signifiait « le lis ». En hébreu cette fleur se nomme « *Šošannah* » שׁוֹשַׁנָּה. Il est très possible qu'à leur arrivée dans le pays les Juifs aient simplement transformé le nom indigène *Šušun*,  , comme déjà les Assyriens l'avaient fait en  , *Šušan* et lui aient donné une valeur dans leur propre langue. Ils nomment Suse comme les Assyriens שׁוּשַׁן, *Susan* ou *Shushân*.

Quant au nom de Κυσσίοι ou Κισσία que souvent aussi les Grecs donnent à cette province, il vient du nom syriaque *Kûshân* par lequel les Sémites désignèrent les tribus du Louristân actuel et du Poucht-é-kouh. Le souvenir de l'ancien royaume élamite s'était déjà effacé, et de même que les Perses avaient appliqué au pays tout entier le nom d'une tribu *Uvaža*, de même les Grecs étendirent à tout l'Elam le nom des Κισσίοι.

Plus tard, le nom de Suse reprit une grande importance, quand les rois Achéménides y fixèrent leur résidence et, après Alexandre le Grand, la province entière fut nommée Σουσίς ou Σουσιανή, du nom de sa capitale.

Nous ne connaissons que fort peu de chose de la langue susienne, probablement même que ce dialecte, parlé à la cour et dans le bas pays, n'était pas entendu chez les tribus des montagnes. Les documents que nous possédons se divisent en deux catégories, les inscriptions ar-

1. *U-va-ža*,  , signifie autochtones et possède la même racine que *svag'a* en sanskrit (J. Oppert, *Inscript. susiennes*, p. 179). L'origine de ce nom semble justifiée par le fait que les Elamites, étant des Touraniens anciens, étaient considérés par les Perses comme des aborigènes, bien que la race la plus anciennement implantée dans le pays eût été celle des Négritos dont il existe encore quelques traces.

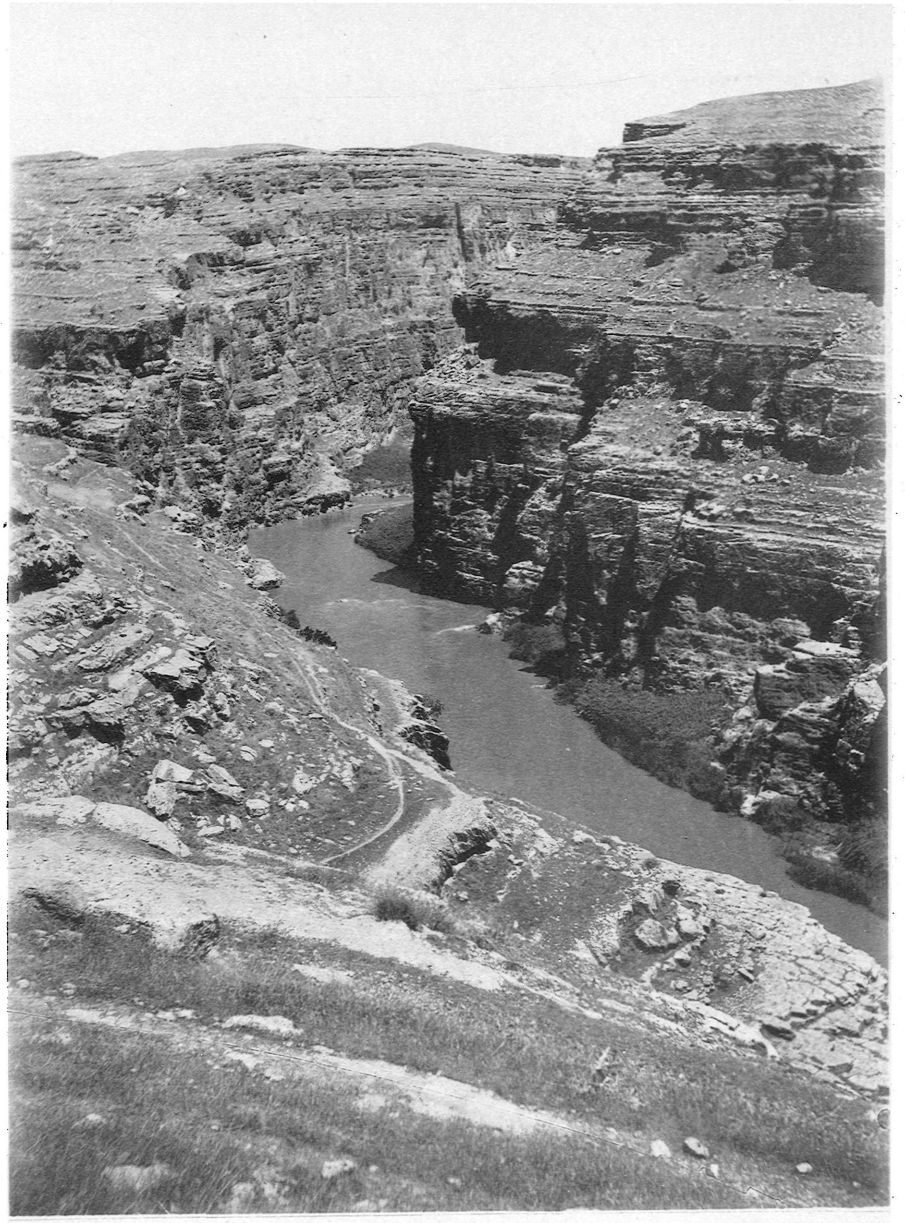


Héliog. Duyardin.

Imp. Eudes & Chassepot

RAVIN DE TCHÂM-É-NEÏLÂN

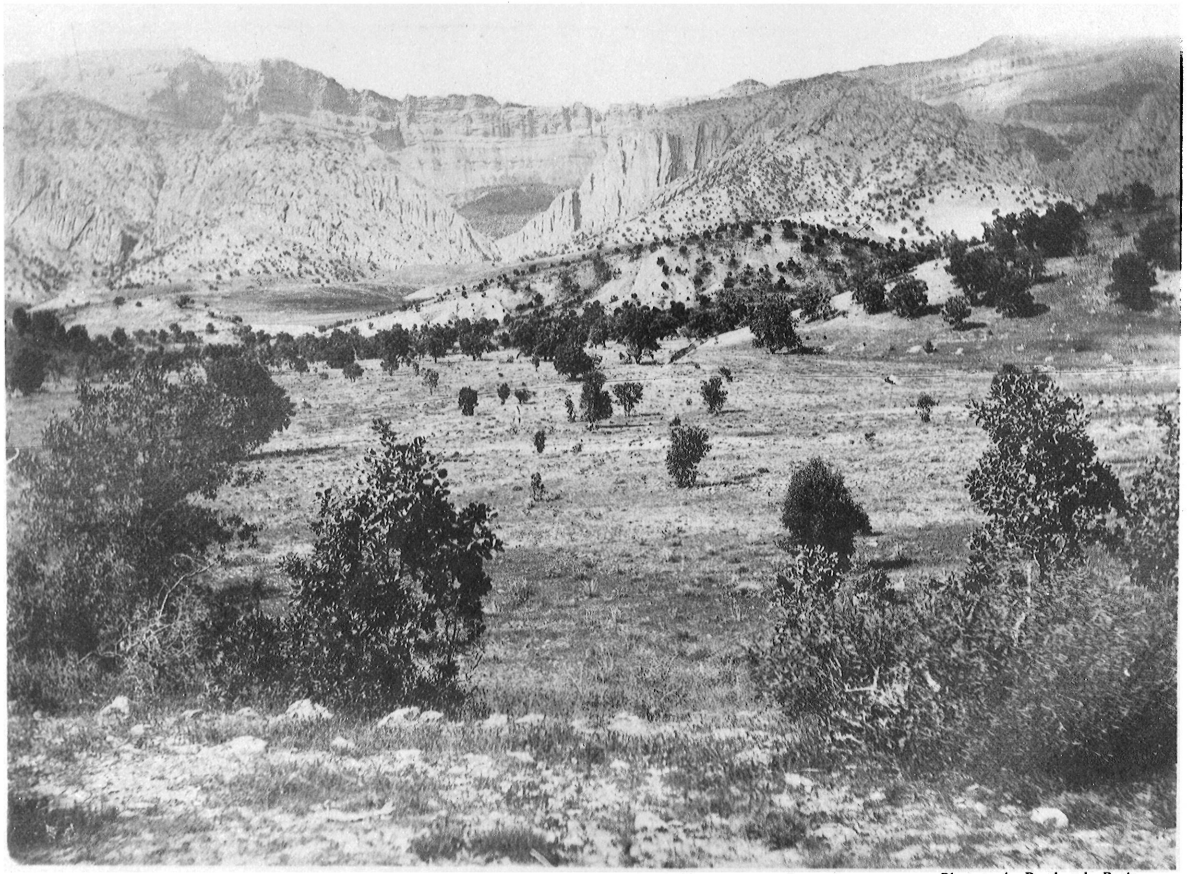
( Photographie de l'Auteur )



TENG-É-LIL-É-BÂIA

Rapides de Sein-Mèrrè.

(Photographie de l'auteur.)

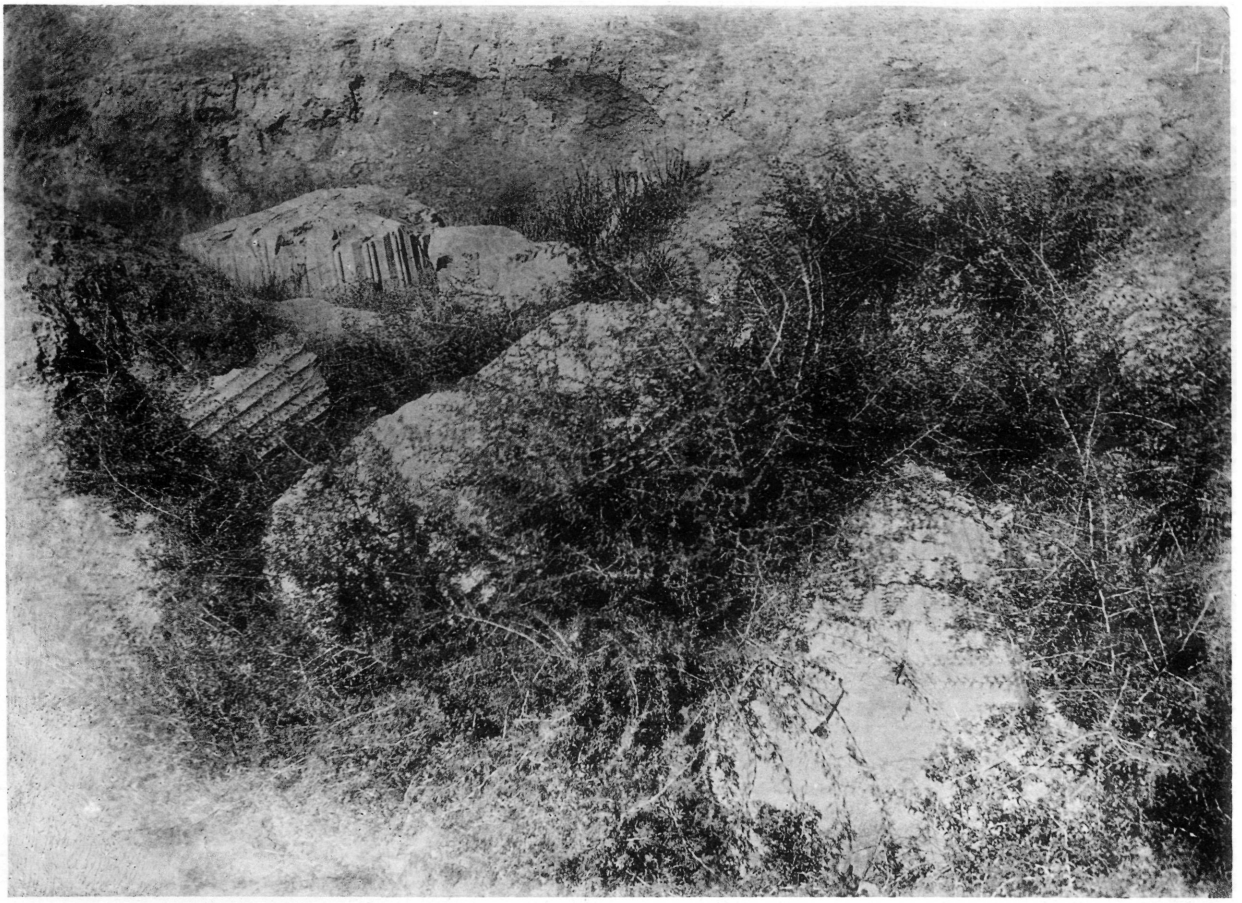


Phototypie Berthaud, Paris.

KOUH - É - VALAMTAR

Kébir-Kouh.

(Phot. de l'auteur.)



COLONNES DE L'APADANA DE SUSE

(Photographie de l'auteur.)



BASES DE COLONNES DANS L'APADANA DE SUSE

(Photographie de l'auteur.)

chaïques tracées sur l'argile molle des briques, et les textes plus récents gravés sur les rochers de Mal-Emir[1].

Comme le médique, le susien est une langue touranienne; malheureusement nous n'avons pas à notre disposition de documents assez nombreux pour en pouvoir fixer les formes grammaticales. « Cette langue, dit M. Oppert[2], ne doit pas être désignée par le nom sémitique d'élamite, ce nom lui donnerait une apparence sémitique que le caractère touranien de l'idiome ne comporte nullement. »



Fig. 151. — Le tell principal de Suse.

Le vocabulaire nous fournit des éléments de rapprochement avec le médique; langue parlée en Perse avant l'arrivée des Aryens et voisine de celles usitées dans bien des régions voisines de la Chaldée avant le développement des Sémites. Quelques exemples empruntés au savant

1. Les inscriptions de Mal-Emir ont été publiées par Layard dans ses *Monuments du Musée Britannique* (pl. XXVI et XXVII).

2. J. Oppert, *Inscrip. susiennes*, p. 181.

travail de M. J. Oppert suffiront à montrer quelles sont les affinités lexicologiques entre le susien et le mède.

| Français. | Médique. | Susien. |
|---|---|---|
| Je, moi | *u* | *u* |
| Roi | *unan* | *an'in* |
| Puissants | *zunkik* | *'sunkik* |
| Plaine, pays | *anzan* | *anzan* |
| Maison | *ummanni, e* | *umman, è* |
| Jour | *annan* | *annin* |
| Tout, quelconque | *akkari* | *akkara* |
| Temple | *ciyan* | *'siyan* |
| Terre | *murun* | *murun* |
| Vie | *taka* | *taka* |
| Jusqu'à | *kus* | *kus* |
| Dieu | *(an)nap* | *(an)nap.* |

Nous ne connaissons que bien peu de chose de la religion des Élamites; quelques noms de divinités nous apparaissent dans les textes susiens et la liste que donne Assurbanipal des dieux et des déesses qu'il transporta d'Elam à Ninive est le document le plus important que jusqu'ici nous possédions à ce sujet.

Le dieu principal, celui qui trônait au sommet de la hiérarchie divine, se nomme *Susinka*, dieu qui donna son nom à la ville de *Sušân*, à la capitale du royaume. Près de lui se trouvait la déesse *Nakhunta*, dont la statue inaccessible aux profanes était cachée dans les forêts sacrées des environs de Suse. Viennent ensuite six dieux de second ordre, dont l'un, *Amman-Kasibar,* est peut-être le Memnon des Grecs, les autres étaient *Šamudu*, *Lagamaru*, *Partikira*, *Uduran* et *Sapak*; puis venaient les divinités de troisième ordre : *Husun*, *Ragiba*, *Sungur sarâ*, *Karsa*, *Kirsamas*, *Šudânu*, *Aipaksina*, *Bilala*, *Panintimri*, *Silagarâ*, *Nabsa*, *Nabirtu* et *Kindakarbu*.

L'insuffisance de nos connaissances de la langue susienne fait que ces noms aux formes étranges ne nous renseignent pas sur les attributions de chacune de ces divinités. Nous les voyons employés dans la composition des noms royaux : *Kudur-Nakhunta*, *Kudur-Lagamar*, *Sutruk-Nakhunta*, *Umman-aldas*, etc... tout comme il était d'usage en Assyrie

de former les noms des rois en y faisant entrer ceux des divinités augmentés d'un attributif. Mais nous ne connaissons pas la valeur des mots susiens.

La civilisation élamite ressemblait beaucoup aux civilisations voisines de la Chaldée et de l'Assyrie : l'empire se composait de provinces et d'États feudataires ; dans les provinces et les villes principales étaient des préfets, des gouverneurs ; les corps d'armée étaient pourvus de généraux, de commandants et d'officiers de tous les grades, de maîtres de camp ; les administrations possédaient leurs chefs de services.

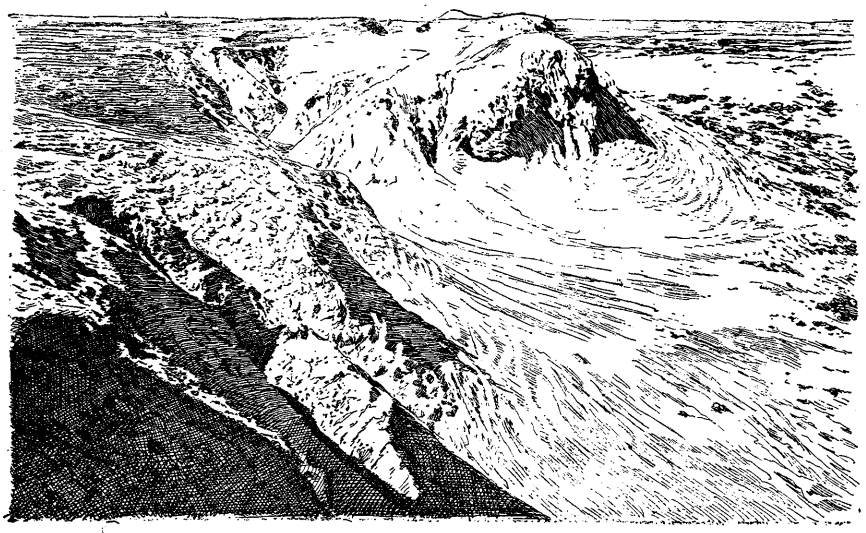


Fig. 152. — Suse. Angle nord du gros tépé.

Dans les royaumes feudataires ou simplement tributaires, l'organisation devait être la même que dans l'Elam proprement dit, mais nous manquons de renseignements à cet égard.

Quant à l'industrie et aux arts, ils semblent avoir été fort développés, si nous en jugeons par la description que donne Assurbanipal du sac de Suse : l'or, l'argent, le bronze, le marbre, les pierres précieuses, abondaient et étaient ouvrés, des taureaux ailés et des sculptures

ornaient les temples et les palais ; les harnachements des chevaux et des mulets étaient enrichis d'or et d'argent, les chars couverts de peintures et de motifs de bronze. On retrouve dans cette description tous les indices d'une civilisation fort avancée.

L'Elam n'a jamais été exploré au point de vue archéologique, ses nombreux tells ont jusqu'ici gardé le silence et bien certainement s'ils étaient convenablement attaqués, fourniraient-ils une foule de documents du plus haut intérêt.

Les travaux de la mission Dieulafoy n'ont porté que sur les restes de la période achéménide, époque connue depuis l'antiquité classique, mais n'ont fourni aucun document sur les âges les plus anciens de l'Elam. Cependant il serait bien aisé, en attaquant méthodiquement les couches des débris élamites, de faire sortir de terre cette civilisation si intéressante à tant de points de vue.

L'examen du tell principal de Suse, de celui qui plus tard porta l'acropole où, bien certainement s'élevèrent les premières constructions, est éloquent au sujet des richesses scientifiques qu'il renferme dans son sein.

Au sommet, sont les débris laissés au début de notre ère et au moyen âge par les Arabes, les Sassanides et peut-être les Parthes ; plus bas, on rencontre les ruines de l'époque achéménide dont les éboulis couvrent une épaisseur de 7 ou 8 mètres. Les couches sont remplies de fragments de briques et de poterie vernissée, dont la date ne laisse aucun doute.

C'est au-dessous de ces amas de décombres dont les plus anciens remontent à l'époque perse achéménide, que se trouvent les débris élamites ; couches épaisses de terre, de cendres et de fragments de tout genre dont l'âge est facilement reconnaissable à la nature même de la céramique qu'elles renferment.

La poterie élamite dont les fragments sont très abondants dans tous les tells de l'Elam est particulièrement intéressante. A Suse elle est à pâte fine ou grossière, faite au tour et parfois très légère. Les vases les plus soignés sont ornés de dessins géométriques peints en brun, en

blanc ou en rouge, sur un fond jaune ou rougeâtre. Par sa technique cette céramique dénote, de la part des potiers qui l'exécutaient, des connaissances pratiques très approfondies.

Dans les mêmes couches, à côté des fragments de poterie on rencontre à Suse des débris d'albâtre, de vases en pierre dure analogues à ceux de l'Égypte, des morceaux de statues dont quelques-uns portent des textes en langue susienne.

Au-dessous des débris susiens sont les restes que je qualifierai de préhistoriques par suite de la présence, dans ces couches, de silex taillés, nuclei, couteaux, éclats, lames diverses, et de poteries grossières faites à la main et sans le secours du tour.

Ces couches peuvent avoir une épaisseur maxima de 10 ou 12 mètres dans le tell principal de Suse; on les reconnaît très aisément dans les ravins creusés par les pluies qui en grand nombre échancrent les flancs de la colline.

L'étude stratigraphique des tells de la Susiane montre qu'antérieurement à l'époque des rois d'Elam presque tous les points où furent plus tard d'importantes villes étaient habités. Ce fait d'ailleurs est constant dans les emplacements des villes antiques. Ainsi dans le tumulus où Schliemann a cru reconnaître les ruines de Troie les civilisations s'étaient succédé, partant des temps antéhistoriques pour finir avec la chute du paganisme.

Lorsqu'on parcourt les plaines de la Susiane, quand seulement même on monte sur la colline de Suse pour examiner l'horizon, on est frappé du nombre considérable de buttes qui s'élèvent dans la plaine. Ce pays, aujourd'hui presque désert, était donc bien peuplé autrefois, pour que les ruines de ses villes demeurent en si grande abondance.

Dans leurs récits de campagnes, les rois d'Assur, Sargon, Sennachérib et Assurbanipal nous fournissent une longue nomenclature des villes du Bas-Elam. Ces noms, nous en connaissons la forme assyrienne mais aucun document ne nous permet de fixer la position des villes auxquelles ils répondent. Seule, une exploration méthodique de tous ces tells permettra de résoudre les intéressants problèmes, en même

temps que les questions historiques pour lesquelles nous sommes d'une extrême pauvreté.

Quant à la nature ethnique des peuples qui habitaient l'Elam pendant que régnait la monarchie indigène, il est bien difficile de la préciser.

En Susiane nous retrouvons encore aujourd'hui de nombreux indices qui nous prouvent que, dans la haute antiquité, la plaine renfermait des familles nègres probablement apparentées avec les Négritos des Indes. Les bas-reliefs assyriens représentant des guerriers susiens les figurent avec un type tout différent de celui des Sémites qui abondent dans les sculptures. Devons-nous conclure de là que tous les Susiens étaient des métis de Négritos et de Touraniens anciens blancs; il serait prématuré de se prononcer à ce sujet. Mais il semble certain, d'après tous les documents que nous possédons aujourd'hui, qu'à des époques indéterminées et, sûrement fort anciennes, des colonies de Négritos ont habité l'Elam.

Quelques personnes rattachent cet îlot de peuplades noires aux tribus africaines ou du moins émettent des suppositions à cet égard, mais il semble plus rationnel d'adopter l'avis de ceux qui considèrent ces Noirs de Susiane comme un dernier lambeau des peuples négritos qui bien certainement ont occupé tous les pays chauds des bords de l'océan Indien et du golfe Persique.

Chassés des plaines hindoues par les invasions aryennes, les Négritos des Indes se sont réfugiés dans les montagnes du centre de la péninsule; repoussés des vallées par les Siamois et les Malais, les Noirs de l'Indo-Chine habitent aujourd'hui les montagnes presque inaccessibles où je les ai visités.

Dans ces deux pays, pour lesquels les invasions sont de date relativement récente, les Négritos ont trouvé un refuge dans les montagnes mais en Susiane et les bords du golfe Persique, alors que les montagnes elles-mêmes étaient habitées par des races blanches, que les marais de la Basse-Chaldée formaient le domaine des Sumirs et des Akkads, les Négritos ne pouvaient par la fuite sauver leur indé-

pendance : ils furent contraints de vivre côte à côte avec les peuples voisins et de se fondre avec eux.

La langue susienne, nous l'avons vu, était proche parente du mède et appartenait à cette famille si peu connue aujourd'hui, des dialectes touraniens anciens qui, dix ou quinze siècles avant notre ère, étaient parlés dans la Perse, l'Arménie et l'Asie mineure. Ces idiomes étaient des langues d'hommes blancs, celle des Négritos avait donc déjà disparu à l'époque des inscriptions susiennes, les plus anciennes qui soient parvenues jusqu'à nous.

Le sang nègre, on le sait, est celui qui se maintient le plus longtemps ; les caractères physiques des Touraniens anciens s'étaient probablement fort modifiés dans la Basse-Susiane, alors que les influences du type nègre avaient persévéré.

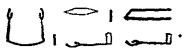
En l'état actuel de nos connaissances il n'est possible que de faire des suppositions, mais la prépondérance d'une langue d'hommes blancs dans la Susiane, trois mille ans avant nous, semble impliquer l'absorption de la race noire, si tant est qu'elle a existé dans ces régions, antérieurement à l'arrivée des Blancs.

Dans cette étude, je réunis toutes les sources dans lesquelles nous pouvons puiser des renseignements géographiques en décrivant ce que nous savons de l'histoire de l'Elam. Je reprendrai ensuite les inscriptions pour examiner chaque terme géographique séparément et faire en sorte d'indiquer sur la carte l'emplacement, approximatif parfois, des villes et des districts dont les Assyriens nous ont transmis la connaissance.

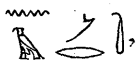
La race élamite semble avoir joué un rôle fort important dans le monde antique ; nous verrons qu'il n'est pas irrationnel d'attribuer à l'invasion de la Chaldée et de la Syrie par Kudur-Nakhunta et ses successeurs, l'origine de la migration des Hyksos dans la basse vallée du Nil. Plus tard au x$^{e}$ siècle avant notre ère, nous retrouvons sur le trône d'Égypte une famille étrangère sur la nature ethnique de laquelle il existe bien des suppositions, mais que des savants très autorisés pensent être d'origine susienne.

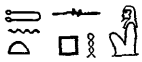
Ces rois appartiennent tous à la XXII^e^ dynastie; leurs noms, comme ceux des princes et des princesses de leur famille, n'ont souvent rien d'égyptien, ce sont :

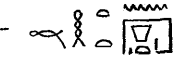
*Š'ešonq* 

*Karamat.* —  .

*Wupot.* —  .

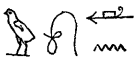
*Namarot.* —  , dans lequel on reconnaît aisément *Nemrod, Nimrud.*

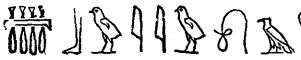
*Tentsepeh.* —  .

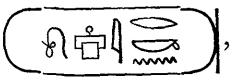
*Mehtienusekht.* —  .

*Patut.* —  .

*Nebnes'a.* —  .

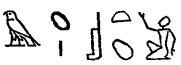
*Mauan.* — 

*Tahen-Buiuaua.* —  .

*Osorkon.* —  , dans lequel on retrouve Sarru-Kinu.

*Tašet-Khonsu.* —  .

*Nestaut'akhut.* —  .

*Horsiesi.* — 

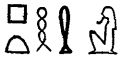
*Šepes.* —  .

*Meresament.* —  .

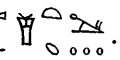
*Nuter-meri-hor.* —  .

*Mauthet'ankhes.* —  .

*Ptahhef'ankhef.* —  .

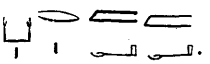
*Ptahhon.* —  .

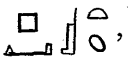
*Isimkheb.* —  .

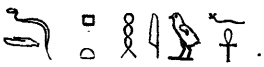
*Tesbastperu.* —  .

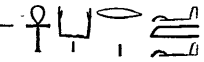
*Takelot.* —  .

*Tuklat.*

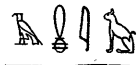
*Merimaut Karomama.* —  .

*Petisis.* —  , don d'Isis.

*T'etpthahaufnakh.* —  .

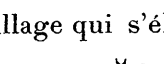
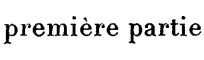
*Ankh-karamat.* —  .

*Mentu-Hotep.* —  .

*Tamît.* —  .

*Pimaï.* —  .

On comprend aisément que dans la liste des membres d'une famille étrangère régnant en Égypte les noms propres exotiques n'aient pas été conservés pour toutes les personnes et qu'il se soit fait un mélange avec les noms égyptiens.

L'origine asiatique des mots *Namarot, Osorkon, Takelot* ne peut faire aucun doute dans  . Nous retrouvons le nom du fameux héros légendaire de la Chaldée, du village qui s'élève auprès des ruines de Calach, dans  nous trouvons  , et dans  nous voyons la première partie de  .

M. J. Oppert[1] attribue au roi Šešonq et à ses successeurs de la XXII[e] dynastie une origine susienne; H. Brugsch-Pacha[2] en fait une dynastie assyrienne résultant d'une invasion de l'Égypte par les Assyriens. M. Maspero[3] s'exprime ainsi au sujet des débuts de la XXII[e] dynastie : « Vers le milieu de la XX[e] dynastie, il y avait à Bubaste, ou dans les environs, un Lybien nommé Bouioua. Ses descendants prospérèrent et le cinquième d'entre eux, Shashanqou (Sheshonq), épousa une princesse de sang royal. » Ils prirent ensuite la couronne[4]. Comme on le voit, les opinions sont très diverses.

Je n'ai pas à discuter ici l'avis des divers savants qui ont traité de cette question. Je me contente d'en citer les éléments et de faire observer que les conclusions auxquelles arrivent M. J. Oppert et H. Brugsch-Pacha sont d'un grand intérêt au point de vue des relations qui, au x[e] siècle avant J.-C., existaient entre l'Assyrie et l'Égypte. Quant à la fausse interprétation des textes égyptiens, elle n'a rien à voir dans la valeur linguistique des noms de la XXII[e] dynastie et ces noms sont franchement originaires d'Asie, le fait est indéniable.

*Histoire de l'Elam.* — La première notion que nous possédions des rois de l'Elam nous est fournie par le récit qu'Assurbanipal fait de ses campagnes. Il reprend à Suse la statue de la déesse Nini[5], qui en

1. *Inscr. en langue susienne* dans *Mém. Congrès des Orientalistes*, Paris, 1873, t. II, p. 183.

2. *Geschichte*, p. 644, 651, 659.

3. *Hist. des peuples de l'Orient*, p. 359.

4. Cf. sur cette question : Krall, *Die Composition und die Schicksale des manethonischen Geschichtewerkes*, p. 73, note 1 ; L. Stern, *Die XXII manethonische Dynastie*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 15-26. — Birch lui attribuait une origine babylonienne (*Transactions of the R. Soc. of literature*, seconde série, t. III, p. 165 sqq.). — Lepsius lui attribuait une origine asiatique (*Ueber die XXII aegyptische Königsdynastie*, p. 261, 285). Maspero (*Revue critique*, 1880, t. I, p. 112-115). Le système de Krall, intermédiaire entre celui de Brugsch et celui de Lepsius, n'a pas été justifié par les derniers travaux (*Die Composition*, p. 71-76).

5. La statue de la déesse Nini ou Nana demeura à Suse pendant 2 nères 7 sôsses et 15 ans. Soit $2 \times 600 + 7 \times 60 + 15$, c'est-à-dire 1635 ans. Elle fut reprise par Assurbanipal en 659 avant J.-C. C'est donc en l'an 2294 avant J.-C. que Kudur-Nakhunta l'emporta de la ville d'Uru.

2294 avant J.-C. avait été enlevée par le roi d'Elam et transportée à Suse[1].

A cette époque Kudur-Nakhunta, roi de Suse, avait envahi la Chaldée, s'était emparé d'Uru et de toutes les villes jusqu'à Babylone, avait imposé des tributs, levé des impôts, arraché de leurs sanctuaires les antiques dieux des Akkads et des Sumirs et transporté dans ses États les dépouilles de toute la Basse-Chaldée.

Kudur-Nakhunta était alors assez puissant pour lever des armées et les conduire au pillage; son peuple était assez civilisé pour qu'il pût organiser la victoire et administrer en même temps ses États et les pays conquis[2].

La constatation d'un degré aussi élevé de civilisation nous oblige à faire remonter bien plus haut que le XXIII^e^ siècle avant notre ère les origines de la royauté élamite, et de même qu'en Égypte les premières dynasties nous apparaissent comme succédant à des siècles de progrès, dont nous ne connaissons aucune trace, de même nous concevons avant le règne de Kudur-Nakhunta de longues périodes d'avancement dans les sciences, les arts et la civilisation.

Quelle fut la cause de la conquête de la Chaldée par les Élamites? Il ne nous est pas possible, en l'état actuel de nos connaissances, de la préciser; toutefois il est permis de supposer que les progrès des Sémites portant ombrage à la vieille monarchie touranienne, Kudur-Nakhunta résolut d'y mettre un terme en envahissant le centre de cette nouvelle civilisation.

Un autre problème se pose au sujet des conquêtes élamites du

1. Goudêa (stat. B.) parle d'une campagne en Anšan. Plusieurs tablettes juridiques de la deuxième dynastie d'Our, provenant de Telloh, mentionnent aussi Anšan, soit comme centre commercial, soit comme un *patésiat* dépendant d'Our.

2. Kudur-Nakhunta ne fut pas seulement un conquérant, il s'adonna aussi aux constructions ainsi que le prouve l'inscription suivante : « Je suis Kutir-Nakhunte, fils de Sutruk-Nakhunte, le *puissant*, *auguste*, *favori* d'Inšušinak, le *puissant*, roi d'Anšan Sušunka. Le [temple ?] de Lagamari, je le démolis *jusqu'aux fondements*. Je *fondais* à neuf, et [le re]construisis. La *maison* fut vouée comme *sanctuaire* à Inšušinak. Puisse *la construction durer à jamais*! « (Weissbach, *Neue Beiträge*, 734, 735). Les mots en italique offrent une traduction douteuse.

XXIIIe siècle. Il semble qu'il existe une relation intime entre ce grand mouvement militaire et celui des hordes venues d'Asie qui envahirent l'Égypte quelques siècles après et la dominèrent pendant trois cents ans sous le nom de Hyksos[1].

A coup sûr les Hyksos ne partirent pas de Chaldée, mais il se peut que, vivant dans les territoires compris entre la vallée de l'Euphrate et celle du Nil, ils eussent été poussés par les fugitifs de la Chaldée. Cette supposition n'est pas irrationnelle : elle est partagée par les savants les plus autorisés ; elle concorde avec les faits de même nature relatifs à l'invasion de l'empire romain par les barbares venus d'Orient.

Les successeurs de Kudur-Nakhunta, loin d'abandonner ses conquêtes, les étendirent jusqu'à la mer Méditerranée ; la Syrie fut conquise, la Bible en a conservé le souvenir.

« Il advint aux jours d'Amraphel, roi de Chunguir, d'Aryok, roi d'Ellassar, de Kedorlagomer (Kudur-Lagamar), roi d'Elam, de Thidgal, roi des nations (probablement à restituer roi de Guk), que ceux-ci firent la guerre à Béra, roi de Sedôm, à Bircha, roi de Ghomora... Ces derniers rois avaient servi pendant douze années Kedorlagomer et la treizième année ils s'étaient retirés de sa domination[2]. »

Comme l'indique le texte, cette campagne de Kudur-Lagomar n'était pas une conquête, mais bien la répression d'une révolte ; l'empire élamite s'étendait alors depuis les confins de la Perse dans le voisinage des villes actuelles d'Ispahân et de Hamâdan jusqu'aux rives de la mer Méditerranée et depuis le golfe Persique jusqu'aux montagnes du Sindjar. Les conquêtes avaient été organisées en États feudataires. Le

1. Les Hyksos ou Pasteurs apparaissent en Basse-Égypte à la fin de la XIVe dynastie. Ils y règnent pendant la XVe et la XVIe dynastie sans rivalité sérieuse de la part des souverains indigènes. C'est donc pendant la XVIIe dynastie que s'organisa à Thèbes la résistance contre les Pasteurs. Ahmès Ier les chassa de la vallée du Nil.

2. *Genèse*, XIV, trad. Ledrain. M. J. Menant (*Babylone et la Chaldée*, p. 54), place cette expédition relatée par la Bible antérieurement à celle de Kudur-Nakhunta dont la conquête devient alors la seconde invasion élamite de la Chaldée. Il semble plus rationnel d'admettre que les campagnes des Susiens sous Kudur-Nakhunta furent continuées par leurs descendants et que Kedorlagomer (Kudur-Lagamar) fut l'un des successeurs du grand conquérant élamite.

système féodal, qui plus tard fut la base des gouvernements asiatiques, avait été déjà, dès les origines, appliqué par les rois de Suse à toute l'étendue de leur vaste empire.

Un autre prince susien Kudur-Mabuk, qui semble avoir aussi fait partie de cette dynastie de conquérants dont Kudur-Nakhunta est le roi le plus ancien que nous connaissions, conduit encore des expéditions en Syrie, mais il semble qu'après lui l'empire élamite entra dans son déclin; bon nombre de souverains de la Mésopotamie se révoltèrent et reprirent leur indépendance; les rois de Larsam, de Nipur, d'Agadé reconstituèrent leurs royaumes et il se fonda une dynastie dans la Chaldée qui pendant trois siècles environ conserva la plaine du Tigre et de l'Euphrate sous la domination de Babylone.

L'affranchissement de la Chaldée fut bien certainement précédé ou suivi par celui de la Syrie occidentale, de sorte que l'Elam se trouva réduit à ses frontières naturelles, aux pays dont l'étude nous occupe et à quelques territoires situés en Mésopotamie, tels que Gambul, Kindar, Ruhua, Tamun, Yatbur, Pukud, etc.

Il est probable que les défaites infligées aux Susiens par les Babyloniens furent très importantes, car dès l'époque du cinquième roi de la dynastie de Babylone, Khammurabi, les nombreuses inscriptions babyloniennes que nous possédons ne nous entretiennent que des travaux de la paix, d'ouverture et de curage des canaux, de la rectification du lit du Tigre, de restaurations de monuments. Babylone qui existait déjà fut considérablement agrandie et devint la capitale des Sumirs et des Akkads. Il n'est pas question dans ces textes de guerres contre l'Elam.

De semblables travaux ne purent être exécutés à Babylone qu'alors que la Chaldée était en pleine paix; les Susiens avaient donc abandonné toute pensée de reprendre leurs anciennes possessions et vivaient eux-mêmes dans leur domaine naturel en toute sécurité.

Nous ne connaissons rien de ce qui se passa dans l'Élam entre les périodes de conquêtes susiennes et l'époque où les rois d'Assur entrent en scène[1]; il semble que ce royaume, réduit à ses frontières natu-

1. Tuklat-pal-Asar (I^er^), dans l'inscription des prismes, nous fournit quelques renseigne-

relles, vécût en paix avec ses voisins et que, sauf quelques expéditions contre les Cosséens et les tribus des montagnes, la paix régnât dans la Susiane.

Les inscriptions susiennes nous montrent les rois adonnés aux travaux de la paix, construisant ou restaurant les palais et les temples :

(I). « Je suis Sutruk-Nakhunte, fils de Halludus, roi susien, le seigneur puissant, le seigneur qui règne sur la plaine de Susiane.

« Roi susien, j'ai médité les 365 jours de l'année sur la vie future.

« J'ai occupé le palais et la maison de la famille, le palais du pays des fleuves, pour gouverner le peuple qui habite Suse, et je l'ai possédé pour moi seul, roi susien, serviteur (des dieux).

— « Je suis Sutruk-Nakhunte, fils de Halludus, roi susien, le seigneur puissant, le seigneur qui règne sur la plaine de la Susiane.

« Les hommes assujettis que les rois antérieurs ont gouvernés, ce que chacun d'eux (a acquis), cet empire *ouxien* (*hus'ahitek*), Sutruk-Nakhunte, roi susien, le fortifiera et le conservera sans déshonneur.

— « Ils (les rois antérieurs) occupèrent les montagnes de *Haparti*..., et ils occupèrent le pays des fleuves, le règne d'Attarkittah, et ils établirent dans le palais de Suse le siège du roi susien.

« J'ai reçu, moi Sutruk-Nakhunte, la royauté du pays susien, qui est le commencement (la première création?) de la terre, et aussi longtemps que j'ai habité Suse, la tête de la terre et le centre (?) des hommes, j'ai reçu une multitude de tributs pendant de nombreuses années. »

ments sur les expéditions qu'il fit vers l'an 1130 avant J.-C. dans la Perse et peut-être aussi contre les Élamites (Élama ?).

« J'ai marché sans égal contre les pays de rois lointains des bords de la *mer supérieure*... J'ai traversé des marais inaccessibles, des contrées fiévreuses... J'ai passé par des chemins difficiles, dans des fourrés épais; j'ai traversé les monts d'*Élama*, d'*Amadana*, d'*Ilkhiš*, de *Šerabeli*, de *Tarkhuna*, de *Tirkakhuli*, de *Kisra*, de *Tarkhanabat*, d'*Elula*, de *Khaštaral*, de *Sakhisara*, d'*Ubatra*, de *Miliatruni*, de *Sulianze*, de *Nubanâse*, de *Sésé*, seize grandes contrées » (J. Menant, *Ann. Ass.*, p. 41). — Dans cette traduction et les suivantes de M. Menant on a revisé tous les noms propres, ce qui est le point important, et d'autres passages.

D'après B. Meissner, le fragment K 2807 mentionnerait également de Téglatphalasar I^er^ une expédition en Elam, et les noms de villes élamitiques suivants : Matqiu, Sudrun, ... upruhundu, Šâqa, Sâqama, Šuria, ... irdi, Hirištu. Cf. *Zeitsch. für Assyr.*, IX, 101.

— « Je suis Sutruk-Nakhunte,, fils de Halludus, roi susien, le seigneur qui règne sur la plaine de Susiane.

« J'ai construit un palais en briques, et je n'ai jamais souillé le nom du roi susien dans le service (des dieux).

« Que ce monument subsiste sans fin (indemne) de la honte du roi susien, serviteur des dieux. »[1]

(II). « — Je suis Silhak, roi susien, fils de Sutruk-Nakhunte; le seigneur puissant, l'empereur, le roi susien qui...

« J'ai fondé sur la colline un mur (concentrique), et j'ai détruit l'ancien; et j'ai fondé une maison dans l'enceinte, en briques, et je l'ai consacrée à la gloire du roi susien, l'esclave (des dieux).

« Que cette maison du roi susien subsiste toujours sans opprobre et que je ne renie jamais le (nom des divinités)[2]! »

Un autre roi susien Undas-Arman, dont l'époque n'est pas précisée, était fils d'Humbabbak ou Humbabbak-Masnagi ou Hummasmaki.

(III). « Je suis Undas-Arman, fils de Humbabbak-Masnagi, qui règne sur les plaines de la Susiane.

« Nakhunte, le chef des dieux..., protégera le palais et lui donnera toute la félicité.

« J'ai détruit de fond en comble le temple Suta, le temple antique(?), le haut lieu uxien, l'œuvre de Lasih-Nakhunte; au lieu du temple Suta, il a été fait des temples nouveaux.

« Que, par la grâce de Nakhunte, ces temples subsistent toujours, pendant de longues années, et pour tous les temps...

« Et moi j'ai bien exercé le royauté. Que je jouisse d'une longue vie[3]! »

C'est vers cette époque, après la restauration nationale par Hammurabi que les Kassites ou Kashshu des textes assyriens prirent le dessus en Chaldée jusqu'à vouloir prétendre au trône. Ces tribus, habitant les montagnes du Poucht-è-kouh et peut-être quelques parties du Louris-

1. J. Oppert, *Inscript. susiennes*, p. 187 à 190.
2. J. Oppert, *Inscript. susiennes*, p. 187.
3. J. Oppert, *Inscript. susiennes*, p. 192.

tân septentrional, furent bien certainement soumises à l'autorité de Suse tant que l'empire élamite s'étendit sur la presque totalité de la Syrie et de la Chaldée, mais dès que le pouvoir susien fut abaissé, les Kassites entrèrent en lutte contre lui et en même temps se répandirent dans la Chaldée dont ils devinrent les maîtres.

Samsi-Rammân (ou Adad) roi de Calach, qui monta sur le trône vers 822 avant notre ère, ne fut bien certainement pas le premier souverain de la III^e^ période assyrienne qui mesura ses armes avec celles des rois d'Élam, mais il est le premier qui dans ses inscriptions fasse mention de ce pays d'une façon indiscutable.

(IV). « Le nommé Marduk-balatsu-iqbî avait eu confiance dans la puissance de son armée. Il avait sous ses ordres, avec lui, des hommes du pays de *Kaldu*, du pays d'*Élam*, du pays de *Namri*, du pays d'*Arumu*, en nombre considérable; il s'avança vers moi pour me livrer combat et bataille près de la ville de *Dur-Papsukal*, sa capitale... »[1].

Les progrès de l'empire ninivite avaient porté les divers souverains du sud à se coaliser contre lui. Cette lutte qui durera pendant un siècle environ se terminera avec les conquêtes d'Assurbanipal par l'anéantissement de tous les États indépendants de la Chaldée et le sac de Suse.

Rammân ou (Adad) Nirari (vers 809 av. J.-C.) continua probablement les expéditions de son prédécesseur. Il s'empara peut-être de quelques places fortes relevant du pays d'Élam mais, à coup sûr, n'entama pas gravement le royaume, quoiqu'il se vante dans ses récits de l'avoir soumis. S'il y fût parvenu, bien sûrement il eût proclamé ses succès avec bien plus d'emphase, car nous verrons plus tard quels efforts coûta à Assurbanipal la réduction de l'Élam entier.

Les textes de Rammân-Nirari s'expriment en ces termes sur les campagnes de ce roi :

(V). « Il a soumis tous les pays compris depuis le pays de Siluna, qui est situé au soleil levant, le pays d'*Él*(*am*) [??], le pays d'Ellipi, le pays de *Karkhar*, le pays d'*Arazias*, le pays de *Mesu*, le pays de *Madaï*, le pays

1. Menant, *Ann. de l'Assyrie*, p. 123.

de *Gizil-bunda* comprenant dans son ensemble le pays de *Munna*, le pays de *Parsua*, le pays d'*Allabria*, le pays d'*Abdadana*, le pays de *Naïri* dans toute son étendue, le pays d'*Andia* dont le site est éloigné et les pays montagneux qui en dépendent jusqu'à la *mer du Soleil levant* [1]. »

Sous Tuklat-pal-Asar (vers 744 av. J.-C.) la lutte entre l'Assyrie et l'Élam se continua, mais elle ne comportait encore que des combats sur les frontières.

Tuklat-pal-Asar dit :

(VI). « J'ai réuni au pays d'Assur... la ville *Pillutu* qui est près du pays d'Élam [2]. »

Avec l'avènement de Sargon au trône de Ninive, la guerre des Sémites contre l'Élam prend un caractère beaucoup plus grave. Les rois d'Assyrie avaient par de nombreuses expéditions refoulé l'ennemi loin de leurs frontières ; ils avaient augmenté leurs domaines et se trouvaient en mesure d'attaquer avec des forces imposantes les armées coalisées des rois du sud.

Sargon lui-même nous donne des renseignements précis sûr les limites de l'empire assyrien sous son règne. Cet empire déjà fort agrandi par ses prédécesseurs était, grâce à ses armes, devenu immense.

(VII). « J'ai régné depuis le pays de *Yatnana* (Chypre) qui est au milieu de la mer du Soleil couchant jusqu'aux frontières du pays de *Mutsuri* (l'Égypte) et du pays de *Muski*, sur le lointain pays d'*Akharri*, le pays de *Khatti* et tous les gens de *Guti* et ceux qui habitent le pays lointain de *Madaï*, près du mont *Bikni*, jusqu'au pays d'*Ellipi* et de *Râši* aux frontières d'*Élam*, sur les rives du fleuve *Diglat*, les tribus d'*Itu'*, du *Rubu'*, du *Kharilum*, de *Kaldudu*, de *Khavranu* [3]... »

(VII[b]), « J'ai régné... (sur)... les lointaines contrées du pays de *Madaï* qui sont proches du mont de *Bikni* jusqu'aux pays d'*Ellipi*, de *Râši*, sur les frontières du pays d'*Élam*, aux rives du fleuve *Diglat*, jusqu'aux

1. J. Menant, *Ann. de l'Assyrie*, p. 126.
2. J. Menant, *Ann. de l'Assyrie*, p. 141.
3. J. Menant, *Ann. de l'Assyrie*, p. 181.

tribus de *Tu'*, de *Rubu'*, de *Kharilum*, de *Kaldudu*, de *Khavranu*, de *Ubulum*, de *Ruhua*, de *Litaï*, qui habitent sur les rives du fleuve *Surappi* et du fleuve *Ukni*, les tribus de *Gambulu*, *Hindaru*, *Puqudu*. Les *Suti* du désert au pays de *Yatburi* jusqu'aux villes de *Samunu*, de *Bab-Duri*, de *Dur-Téliti*, de *Khilimmu*, *Pillatum*, de *Dunni-Samas*, de *Bube*, de *Til-Khumba*, dépendant du pays d'*Élam* et de *Kar-Dunias*, la haute et la basse, les pays de *Bit-Amukkan*, de *Bit-Dakkuri*, de *Bit-Silani*, de *Bit-Sahalla*, la totalité du pays de *Kaldi*; le pays de *Bît-Yakin* qui est situé sur les rives du fleuve Salé jusqu'au pays de *Dilmun*. » [XV[e] campagne (706 av. J.-C.)[1].]

Dès le début de son règne Sargon tourna ses armes vers les tributaires de l'Élam et ses alliés, sentant que toutes les coalitions contre Ninive auraient toujours pour base ce puissant rival dont l'autorité était considérable dans toute la Chaldée.

(VIII). « Dans ma VI[e] campagne..... j'ai attaqué le pays d'Élam, j'ai emmené en captivité les gens du pays de *Bît-Yakin*, leurs dieux et les troupes du roi du pays d'Élam. J'ai tout ravagé. Je les ai fait embarquer et les ai transportés sur les rives opposées pour les diriger vers le pays d'Assur.....[2]. »

Mais ce n'est que dans sa XII[e] campagne que Sargon fit une importante expédition. Jusque-là ses armes avaient été distraites par des révoltes dans ses provinces ou par des guerres contre les tribus dont il avait à redouter le soulèvement.

(IX). « Dans ma XII[e] campagne Marduk-bal-iddin, fils de Iakin, roi du pays de Kaldi, qui avait établi sa demeure au milieu de la mer du Soleil levant, s'était fié à la mer et à la force de ses soldats..... Il avait formé une alliance avec Khumbanigas, roi d'Élam[3].....

« ... J'ai rangé mon armée en bataille, j'ai résolu une campagne contre ces ennemis rebelles. Et lui, Marduk-bal-iddin, apprit l'approche de

1. Cette inscription n'est qu'une répétition variée de l'exposé que donne Sargon des limites de son empire. *Inscrip. Fastes*, 17 et suiv.; J. Menant, *Ann. de l'Assyrie*, p. 160.
2. J. Menant, *Ann. de la Chaldée*, p. 162.
3. J. Menant, *Ann. de l'Assyrie*, p. 169.

mon armée. il fortifia ses places fortes, il rassembla les régiments de son armée et les troupes du pays de *Gambul* dans la ville de *Duratkhar*..... Ils ajoutèrent des ouvrages nouveaux à leurs places fortes. Ils creusèrent un canal à partir du fleuve *Surappi*..... J'ai marché contre lui..... le reste s'enfuit devant mon armée. Ils se dirigèrent vers le fleuve *Ukna* inabordable..... Ils apprirent que j'allais attaquer la ville; ils perdirent courage et s'envolèrent comme des oiseaux; les miens emportèrent du fleuve *Ukni* des tributs considérables, des bœufs, des moutons[1]. »

(X). « Le reste des habitants du pays d'Arami, gens perfides, et les habitants des places fortes s'étaient tournés vers Marduk-bal-iddin et Sutruk-Nakhunti, les hommes d'*Arimi* s'étaient dirigés vers le fleuve *Ukni*, j'ai ravagé leurs demeures..... J'ai dirigé mes soldats sur les bords du fleuve *Ukni*, où il devait se réunir... ils... les mirent en fuite. Ils s'emparèrent de leurs biens et se répandirent dans les villes de *Zame*, d'*Abure*, de *Iaptir*, de *Maḫisu Ḫilipanu*, de *Kaldan*, de *Pattian*, de *Khayaman*, de *Gadiya*, d'*Amat*, de *Nukhan*, d'*Ama*, de *Khiur*, de *Sâla*, quatorze places fortes qui avec les villes de la vallée du fleuve *Ukni* s'étaient soustraites à mon obéissance. Ces populations vinrent des bords du fleuve *Ukni* et s'humilièrent devant moi..... Je les (ces pays) ai mis sous la dépendance de mon préfet de *Gambul*. Comme sous un souffle d'ouragan, je fis disparaître *Samunu*, *Bâb-dûri*, forteresses que Sutur-Nakhundi l'Élamite avaient dressées contre Yatburi.....

« ... J'ai rebâti la ville de *Samunu*, j'ai effacé son nom et je l'ai nommée la ville de *Bet-Iqtša*.

« J'ai ajouté au territoire du pays d'Assur la ville de *Lakhir*, du pays de *Iatbir*, les villes de *Sulai*, de..., de *Samunu*, de *Bab-dur*, forteresses de *Yatbur*, les villes de *Laḫirimmu*, de *Pillutu* dépendant du pays d'Élam et les villes de la vallée du fleuve *Nadit*.

« Les villes de *Til-Khumbi*, de *Dunni-Šamaš*, de *Bubie*, de *Khaman*, places fortes du pays de *Raš*, s'étaient retirées devant la force de mes

1. J. Menant, *Ann. de l'Assyrie*, p. 170.

armes et s'étaient refugiées dans la ville de *Bît-Imbi*. Quant à Sutur-Nakhundi, leur roi, il se retira avec eux dans les montagnes éloignées pour sauver sa vie[1]. »

(XI). « Les hommes de *Rua*, de *Kindar*, de *Iatbur*, de *Pukud* apprirent la prise de *Gambul*, ils s'enfuirent à la faveur de la nuit et se dirigèrent vers les rives inabordables du fleuve *Ukni*. J'ai franchi le fleuve *Umlias*, le fleuve qui les protégeait par des plantations, j'ai élevé deux forts sur l'autre côté du fleuve. Ils emportèrent leurs effets et quittèrent les rives du fleuve *Ukni*. Ils prirent mes genoux... »

(XII). « J'ai imposé des tributs à tous les pays situés à partir de *Raš*, dans le pays d'Élam, les tribus de *Pukud*, de *Tamun*, les villes de *Dur-Kurigalzu*, *Rapik*[2]. »

(XIII). « J'ai établi une contribution régulière sur le pays de *Bît-Yakin*, inférieur et supérieur, jusqu'aux villes de *Samunu*, de *Bab-dur*, de *Dur-Teliti*, de *Bubé*, de *Til-Khumba* qui dépendent du territoire d'Élam[3]. »
« Au lieu et place de la ville de Sagbat je fis construire par Nabu Damiq-ilâni une forteresse qui arrêtât les Élamites. »

L'Assyrie, possesseur d'une partie des tributaires de l'Élam vers la Chaldée, se considérait déjà comme maîtresse des rois susiens et venait de créer une province élamite, mais ces territoires ne faisaient pas, à proprement parler, partie de l'Élam : ils appartenaient à des feudataires des souverains de Suse.

Une dernière inscription nous donne le résumé des avantages que Sargon tira de sa XII[e] campagne : il en ressort nettement que cette expédition réduisit la Chaldée, Babylone, et la majeure partie des alliés du roi de Suse. Dès lors les Élamites se trouvaient être presque seuls pour supporter le choc des armées assyriennes ; mais ce n'est pas à Sargon qu'il était réservé de renverser le trône le plus ancien de l'Asie. Ce n'est qu'environ cent ans plus tard que l'œuvre fut achevée par les armées d'Assur.

1. J. Menant, *Ann. de l'Assyrie*, p. 171.
2. J. Menant, *Ann. de l'Assyrie*, p. 160.
3. J. Menant, *Ann. de l'Assyrie*, p. 175.

(XIV) « J'ai imposé des tributs aux pays de Bît-Yakin, la Haute et Basse (Chaldée), aux villes de *Samunu*, de *Bab-dur*, de *Dur-Telit*, de *Bubie*, de *Til-Khumba* qui dépendent du pays d'*Élam*. J'ai transporté au pays d'*Élam* les habitants de Khummuk... et je les ai fait habiter au pays d'*Élam*, dans la ville de *Sagbat*... Je partageai la contrée en deux parts et l'ai remise entre les mains de mon lieutenant à Bab-ilu et de celui du pays de *Gambul*[1] . »

La Chaldée vaincue par Sargon, l'Élam terrifié par ses défaites, aucun soulèvement ne se produisit tant que vécut le conquérant dont les coups avaient été si durs pour les peuples du sud; mais dès l'avènement de son successeur Sennachérib, l'Élam releva la tête et le roi d'Assur, se souvenant de l'appui que jadis les rois de Suse avaient donné aux Babyloniens, marcha contre les Élamites.

A partir de cette époque ce n'est plus dans les plaines de Chaldée que les troupes assyriennes se rencontrèrent avec celles de Suse, c'est dans l'Élam lui-même, dans les hautes vallées de la Kerkha que l'ennemi pénétra pour parvenir au centre du pays.

(XV). « Le roi d'*Élam* avait été l'allié des gens de Bab-ilu. J'ai marché contre lui, j'ai assiégé, j'ai occupé ses places fortes, son palais et les villes qui en dépendaient ainsi que le territoire de *Bit-Bunaki*. J'ai fait des prisonniers, j'ai détruit les villes, je les ai livrées aux flammes. Le roi d'Élam apprit la prise de ses villes, il en fut effrayé. Il fit entrer ses hommes dans des places fortes, il abandonna *Madaktu*, sa capitale, et se dirigea vers la ville de *Khaïdalu*, située dans les montagnes. J'ai résolu d'entreprendre une campagne contre *Madaktu*, sa capitale.

« Dans le mois de tibet (janvier) un grand orage éclata, je fus arrêté par la pluie et la neige qui tombaient en tourbillons dans les montagnes[2]. »

Bien que cette expédition ne fût pas définitive, elle n'eut pas moins une grande importance, car tout le Haut-Élam fut parcouru et le roi vaincu dut s'enfuir vers Khaïdalu dans les montagnes. Une inscription

1. J. Menant, *Ann. de l'Assyrie*, p. 189.
2. J. Menant, *Ann. de l'Assyrie*, p. 232.

plus détaillée nous donne le récit de cette campagne et un grand nombre de noms géographiques. Sennachérib s'exprime ainsi :

(XVI) (C. IV, 43). « Dans ma VII[e] campagne... j'ai marché vers le pays d'*Élam*. Les villes de *Bet-Khaïri* et de *Rasa* qui avaient fait partie du pays d'Assur et dont, au temps de mon père, les habitants du pays d'*Élam* s'étaient emparés..... Je rétablis ces villes sous la domination du pays d'Assur..... »

(C. IV, l. 51).«(J'ai assiégé les villes) de *Bubie, Dunni-Šamaš, Bit-Risiya, Bit-Akhlamê, Duru, Kalte-sulaï, Silibtu, Bit-Atsusi, Karmubaša, Bit-Gitstsi, Bit-Kappalani, Bit-Imbia, Bit-Khaman, Bit-Arrabi, Burutu, Dintu* de *Sulaï, Dintu* de *Antur*(?), *Bit itir, Mur-*(?) *ri ašlaki, Rabaï, Rasu, Akkabarina, Tul-Ukhuri, Hamran, Nadit,* et les villes du défilé de *Bit-Bunaki, Til-Khumbi, Dintu* d'*Umelu, Bit-Ubiya, Balti-lišir, Tagablišir, Šanaqidâti, Masutu šaplitu, Sarḫudêri, Alum ša tarbit, Bit ahi iddinna, Ilteuba*(?), trente-quatre grandes villes et les places de leur dépendance.....

(C. IV, l. 69). « Kudur-Nakhunti, roi d'Élam, apprit la prise de ces villes. La frayeur le frappa, il réunit les habitants de ces pays pour résister. Il quitta *Madakti*, sa capitale, et il dirigea ses pas vers le pays de *Khaïdala*, situé dans des montagnes éloignées. J'ai résolu d'entreprendre une expédition contre *Madakti*. Mais au mois de....., se déclara un grand froid (?), les cieux firent tomber en abondance des pluies et des pluies, et de la neige; j'eus peur des torrents et des ruisseaux de la montagne, je rebroussais chemin vers Ninive[1]. »

Les résultats de cette expédition furent jugés suffisants par Sennachérib, car ce souverain ne semble plus avoir conduit ses armées contre l'Élam : son roi avait senti tout le poids des armes d'Assur, son prestige vis-à-vis de ses vassaux était amoindri par sa défaite, il n'était plus à craindre pour les maîtres de Ninive.

Sous Assarhaddon une expédition assyrienne fut dirigée contre les pays du Bas-Euphrate et rencontra les troupes susiennes. Mais l'empire élamite ne fut pas menacé dans ses frontières.

1. J. Menant, *Ann. de l'Assyrie*, p. 221.

Dès son avènement en 669, Assurbanipal commença cette ère de conquêtes qui dura pendant tout son règne : l'Égypte, vaincue en deux campagnes, fut soumise au joug assyrien ; Tyr fut assiégée, la Lydie conquise et avec elle les restes du pays des Hittites, l'Asie mineure tout entière. Assurbanipal projetait une guerre contre l'Arménie quand il en fut distrait par les troubles qui se passaient en Élam et par l'hostilité que lui témoignèrent ses rois. L'orage qui devait écraser les peuples de l'Ararat se tourna vers le sud et anéantit l'Élam.

Malgré ses défaites, malgré la destruction des royaumes auxquels il s'alliait jadis contre l'Assyrie, l'Élam était resté assez puissant pour que les rois de Ninive eussent intérêt à vivre en termes d'amitié avec ses rois. Une famine ayant éclaté dans les montagnes, ceux des Élamites qui vinrent se fixer sur les territoires assyriens furent bien traités par ordre du roi d'Assur et, la disette terminée, purent regagner leur pays.

Un pareil procédé, peu en rapport avec les usages assyriens, montre non pas de la magnanimité de la part d'Assurbanipal, mais l'intérêt considérable que ce souverain attachait à l'amitié du roi d'Élam.

Urtaki régnait alors à Suse. Oubliant les avances qui lui avaient été faites par son puissant rival, ou les prenant pour une marque de faiblesse, il envahit les districts assyriens qui dépendaient de la Chaldée, les razzia, mit le pays à feu et à sang et se trouvait déjà sous les murs de Babylone quand, vaincu par Assurbanipal, accouru en toute hâte, il rentra dans ses États pour y mourir assassiné.

Urtaki avait usurpé le pouvoir par le meurtre de son frère aîné Umanaldash ; son plus jeune frère, Teumman, se comporta vis-à-vis de ses enfants comme lui-même en avait agi avec ceux d'Umanaldash ; ils s'enfuirent en Assyrie, abandonnant le pouvoir à leur oncle Teumman. Le nouveau roi réclama d'Assurbanipal l'extradition de ses neveux, mais le roi d'Assyrie répondit à sa requête par une entrée en campagne.

(XVII). « Elle (Istar) se déclara contre Teumman, roi du pays d'Élam. Je me suis mis en route et elle a dirigé ma marche..... Teumman, roi du

pays d'Élam, s'avança devant moi..... il avait placé son camp. Il apprit ma royale entrée au milieu de *Dur-ilu*, la frayeur s'empara de lui, Teumman eut peur et se replia dans la ville de *Šušan*..... pour sauver sa vie..... il revint sur ses pas et..... il envoya en ma présence..... Il se fortifia sur le fleuve Ulaï..... en face..... Je l'ai mis en déroute près de la ville de *Tul-liz*; j'ai rempli le fleuve Ulaï des cadavres des siens. Leurs épouses s'enfuirent comme des flèches dans les environs de la ville de *Šušan*.....[1]. »

Déjà Gambulu, place stratégique de première importance, était tombée aux mains des Assyriens; elle avait été détruite une première fois; mais, rapidement relevée de ses ruines, elle prit part à tous les soulèvements contre l'Assyrie.

Dès que les armées ninivites entrèrent en campagne, les contingents des villes de Gambulu, Samgunu, Sapi-Bel, etc... se joignirent aux armées du roi d'Elam. Cette alliance fut cause qu'elles partagèrent le sort de Suse.

Attaqué à l'improviste par les Assyriens, Teumman s'était retiré derrière la rivière Ulaï et avait fait du bourg de Tul-liz son camp retranché, mais soit crainte de mesurer ses armes contre celles d'Assur, soit que ses contingents ne fussent pas encore au complet, le roi d'Élam au moment où la bataille allait s'engager chercha à traiter pour négocier une trève. Mais il était trop tard et pendant que s'ouvraient les premiers pourparlers, les deux armées en vinrent aux mains. La bataille fut acharnée. Teumman, vaincu, tomba avec son fils aîné entre les mains des vainqueurs. Il fut mis à mort en présence de l'armée, plusieurs généraux susiens furent écorchés vifs, aveuglés ou mutilés.

Les deux fils d'Umanaldash, qui s'étaient réfugiés en Assyrie, furent investis du pouvoir par Assurbanipal : l'un, Tammaritu, fut nommé vice-roi de Khaïdalu; l'autre, Ummanigash, reçut la Susiane et le pays de Madaktu; ces deux princes, qui avaient combattu dans les rangs assyriens, durent gouverner pour le compte de Ninive.

1. J. Menant, *Ann. de l'Assyrie*, p. 284.

(XVIII). « En revenant (du pays d'Élam), je me suis dirigé contre *Dunânu*, du pays de *Gambul*, qui s'était confié à Élam. J'ai pris la ville de *Sapi-Bel*, une des places fortes du pays de *Gambul*; je suis entré dans cette ville, j'en ai enlevé tous les habitants, je me suis emparé de *Dunanu* et de *Samgunu*... J'ai détruit la ville de *Sapi-Bel*, sa (*Gambulu*) capitale et je l'ai renversée dans les eaux[1]. »

L'Élam était gouverné par des princes indigènes qui, selon toute apparence, resteraient fidèles au roi d'Assur, les anciens alliés de Teumman venaient d'être écrasés; Assurbanipal en retournant dans sa capitale était donc en droit de se croire assuré de la paix de ce côté. Mais ni la crainte des supplices infligés aux Élamites vaincus, ni les sentiments de reconnaissance qui eussent dû maintenir Tammaritu et son frère Ummanigash dans l'obéissance ne purent vaincre le désir d'indépendance des jeunes rois et de leur peuple.

La révolte dans Babylone de Shamashshumukîn, frère d'Assurbanipal fut le signal d'une levée générale de boucliers dans la Chaldée et dans l'Élam.

Les discordes de la famille royale paralysèrent les forces de l'Élam, Ummanigash avait envoyé la fleur de son armée à Babylone, « Oundash fils de Teoumman, roi d'Élam; Zazaz, chef de Billaté; Parrou, chef de Khilmou; Attamitou, chef des archers; Nesou, son général; même il avait dit à Oundash : « Va, venge sur Ashshour le meurtre du père qui t'a engendré. » Tammaritou, fils d'Ummanigash, voyant son père demeuré presque seul en Élam, se révolta contre lui avec la complicité de son oncle Tammaritou, vice-roi de Khaïdalou. L'adhésion de ce dernier fit d'abord hésiter les Susiens, on se rappelait qu'il avait combattu dans les rangs des Assyriens et tué Teoumman de ses propres mains. Il n'hésita pas à se parjurer pour dissiper ces inquiétudes : « Je n'ai pas coupé, dit-il, la tête du roi d'Élam; c'est Oummanigash, et Oummanigash seul qui a baisé la terre devant les messagers d'Ashshourbanipal. » Uummanigash fut décapité avec la plupart des princes de sa famille. A la faveur

1. J. Menant, *Ann. de l'Assyrie*, p. 261.

de cette diversion, Ashshourbanipal vainquit Shamashshumukin en rase campagne et cerna les débris de son armée dans Babylone, dans Sippar, dans Barsip et dans Kouta. Il assiégeait ces quatre places quand Tammaritou s'avança contre lui pour combattre. « J'adressai, dit-il, ma prière à Ashshour et à Istar : ils entendirent mes supplications et entendirent les paroles de mes lèvres. Son serviteur Indabigash se déclara contre lui et le mit en déroute sur le champ de bataille. » Le vaincu n'eut d'autre ressource que de s'enfuir à Ninive et de se livrer à la merci du roi d'Assyrie. « Il embrassa mon pied royal et se couvrit la tête de poussière devant l'escabeau de mes pieds... moi, Ashshourbanipal, au cœur généreux. Je l'ai relevé de sa trahison, je l'ai reçu, lui et les rejetons de la famille de son père dans mon palais [1]. »

La chute des villes de la Chaldée suivit de près la défaite des Susiens, mais Indabigash qui avait donné asile à plusieurs chefs chaldéens fugitifs refusa de les livrer. Pendant que ces négociations se menaient, un général susien, Ummanaldas, assassina son maître et s'empara du pouvoir. Assurbanipal se mit alors en campagne et commença sa première grande expédition contre l'Élam.

(XIX). « Dans ma VII[e] campagne, dans le mois de Sivan (juin), le mois de Sin, le seigneur des oracles, l'aîné et le premier des fils de Bel, j'ai réuni mon armée et j'ai résolu de marcher contre Ummanaldas, roi d'Élam. J'ai emmené avec moi Tammaritu, roi d'Élam, qui en présence d'Indabigash, son serviteur, s'était enfui et avait fait sa soumission. Les habitants des villes de *Khilmu*, de *Billati*, de *Dummuqu*, de *Sulaï*, de *Lakhira*, de *Dibirina* apprirent la force de mon armée et ma marche vers l'Élam. La crainte immense d'Assur et d'Istar, mes seigneurs, et la crainte de ma royauté les terrifia. Ces villes, les hommes, leurs bœufs et leurs moutons, firent soumission au pays d'Assur... et acceptèrent le joug de ma royauté.

(C. V, l. 55). « *Bit-Imbi* l'ancienne est la capitale des places fortes d'Élam; elle divise comme une muraille les frontières d'Élam. Sin-

1. G. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 1886, 4[e] édit., p. 264.

akhi-erib, le père du père qui m'a engendré, l'avait prise. Les Élamites avaient construit devant *Bit-Imbi*, l'ancienne, une autre ville, ils l'avaient fortifiée, ils avaient élevé ses remparts et ils l'avaient nommée *Bit-Imbi*. Je l'ai prise pendant le cours de mon expédition. J'ai détruit les habitants qui ne sont pas venus solliciter l'alliance de ma royauté, je leur ai coupé la tête, je leur ai arraché les lèvres ; et pour les faire voir aux habitants de mon pays, je les pris avec moi au pays d'Assur. »

(Col. V, l. 1). « Imbappi le préfet de Bit-Imbi, gendre d'Ummanaldasi, roi d'Elam, je le fis sortir vivant de la ville, lui mis des fers aux mains et aux pieds et le transportai en Assyrie. J'ai pris comme butin la femme de son palais, le fils de Teumman, roi du pays d'Elam, dont j'avais coupé la tête, par ordre d'Assur, dans ma précédente campagne, avec le reste des habitants de la ville de *Bit-Imbi*.

(C. V, l. 11). « Ummanaldas, roi du pays d'Élam, apprit la marche de mon armée et son entrée sur le territoire d'Élam ; Il abandonna la ville de *Madaktu*, sa capitale, et s'enfuit dans les montagnes. Umbahabua, qui après la révolte d'Élam s'était réfugié à Bab-ilu, et qui s'était mis en face d'Ummanaldas sur le trône d'Élam, apprit comme lui mon expédition ; il abandonna Bab-ilu sa capitale, et se cacha comme les poissons dans les profondeurs des eaux. J'avais fait entrer Tammaritu, qui s'était réfugié auprès de moi et qui avait accepté ma souveraineté dans la ville de *Šušan* (Suse), je l'élevais sur le trône. Il oublia les bienfaits et l'assistance que je lui avais prêtés, il trama des complots perfides pour s'emparer de mon armée ; il parla ainsi dans son cœur : « Le peuple d'Elam a été livré comme un butin au pays d'Assur (??) ; ils ont... ils ont emporté le butin du vainqueur d'Elam » (??) Assur et Istar qui marchent devant moi et qui fortifient mon courage contre mes ennemis entendirent les vœux de Tammaritu et atteignirent sa main ; du trône de son empire, ils le renversèrent et pour la seconde fois ils le soumirent à ma puissance. Mon cœur fut affligé de ces choses et de la dernière offense de Tammaritu. Dans la gloire et la puissance des grands dieux je m'avançai victorieusement à travers tout le pays d'Élam.

(C. V, l. 41). « En revenant pacifiquement avec pleines mains, je dirigeai la pointe de mon joug vers Assur. Les villes de *Gatudu*, de *Gatuduma*, de *Daeba*, de *Nadih*, de *Dur-Amnani*, de *Dur-Amnanima*, de *Taraqu*, de *Khaialilsi*, de *Bit-Kunukkubitsu*, de *Bit-Arrabi*, de *Imbi*, de *Madaktu*, de *Susa*, de *Bube*, de *Temen-Marduk-sarrani*, de *Urdalika*, d'*Algariga*, de *Tûbu*, de *Tilu-Tûbu*, de *Dunšarri*, de *Dur-Undâsi*, *Duru-Undâsima*, de *Bubilu*, de *Samunu*, de *Bunaku*, de *Qabrina*, de *Qabrinama*, de *Kharaha*, j'ai pris ces villes, je les ai ravagées, je les ai détruites, je les ai livrées aux flammes, je me suis emparé de leurs dieux, de leurs habitants, de leurs bœufs, de leurs moutons, de leurs trésors, de leurs richesses, de leurs chariots, de leurs chevaux, de leurs mulets, de leurs armes, de leurs engins de guerre et je les ai envoyés au pays d'Assur[1]. »

Tammaritu fut replacé sur le trône de l'Élam pour le compte de l'Assyrie, mais bientôt, oubliant pour la seconde fois ses serments, il complota de massacrer les garnisons assyriennes, fut pris et livré au roi d'Assur. Ummanaldas profitant de cette révolution rentra dans ses États répara rapidement les ruines faites par les Assyriens dans les provinces du nord, reconstitua son armée, chassa les troupes ninivites et s'empara même de Bit-Imbi. Mais ces succès n'étaient que passagers. Assurbanipal, las de tant de guerres et de troubles perpétuels avait juré la ruine de l'Élam : il entra en campagne dès la saison favorable venue.

(XX). « Dans ma VIII^e^ campagne, soumis à Assur et Istar, j'ai réuni mon armée et j'ai dirigé mes pas vers Ummanaldas, roi du pays d'Elam. J'ai repris la ville de *Bit-Imbi* que j'avais déjà occupée dans ma précédente expédition, ainsi que les villes qui dépendent des pays de *Ras* et de *Khamanu*. Et lui Ummanaldas, roi du pays d'Elam, apprit l'occupation des pays de *Ras* et de *Khamanu*, la crainte d'Assur et d'Istar qui marchent devant moi le terrifia. Il abandonna la ville de *Madaktu*, sa capitale et s'enfuit vers la ville de *Dur-Undâsi*. Il traversa le fleuve *Itite* et s'appuya sur cette rivière pour me livrer bataille ; je me suis emparé de la

1. J. Menant. *Ann. de l'Assyrie*, p. 264.

ville de *Naditu*, une de ses places fortes et de tout son territoire, ainsi que les cités royales de *Bit-Bunaki. Hardabanu, Tubu* sur le bord du fleuve, *Madaktu, Haltemaš, Šušan, Dunsari, Sumuntanaš, Pidilma, Bubilu, Albinak.* »

(C. VI, l. 90). « Dans ma soumission envers Assur et Istar, je poursuivis Ummanaldas qui ne voulait pas se soumettre à ma puissance. Pendant le cours de mon expédition, je me suis emparé de la ville de *Dur-Undâsi.* Mon armée vit le fleuve *Itite*, torrent impétueux, et elle eut peur de le traverser. Istar d'Arbaïlu envoya pendant la nuit un songe à mon armée et lui parla ainsi :

(C. VI, l. 20). « Je marche devant Assurbani-pal, le roi que j'ai formé de mes mains. » Cette vision rassura mon armée et les soldats traversèrent le fleuve *Itite* sains et saufs. J'ai pris quatorze cités royales et de plus petites dont le nombre est considérable, douze provinces dépendant de l'Elam. Je les ai prises, je les ai ravagées, je les ai détruites, je les ai livrées aux flammes et j'en ai fait un monceau de ruines. J'ai tué des combattants sans nombre et j'ai réduit par les armes tous ses guerriers. Ummanaldas s'enfuit comme un caniche et gagna les montagnes. J'ai pris la ville de *Banunu* et le territoire qui dépend de la ville de *Tasarra*; en tout vingt villes des provinces de la ville de *Hunnir* et de *Hidalu*. J'ai ravagé, j'ai détruit la ville de *Balimmu* et les places qui en dépendent. J'ai ravagé les habitants, je brisai leurs dieux et apaisai le cœur du Seigneur des seigneurs. J'ai pris ses dieux, ses déesses, ses biens, ses trésors, ses habitants, grands et petits, et je les ai envoyés au pays d'Assur. »

(C. VI, l. 122). « J'ai continué ma marche victorieuse à travers le pays d'Elam, suivant la volonté d'Assur et d'Istar qui m'avaient conduit pendant soixante lieues doubles. En revenant, Assur et Istar m'ont élevé au-dessus de mes ennemis; j'ai pris la grande ville de *Šušan*, le siège de leurs grandes divinités, le sanctuaire des oracles. Par la volonté d'Assur et d'Istar, je suis entré dans ses palais et je me suis reposé avec orgueil. J'ai ouvert leurs trésors, j'ai pris l'argent, l'or, leurs trésors, leurs richesses, tous ces biens que le premier roi d'Elam

et les rois qui l'avaient suivi, avaient réunis et sur lesquels aucun ennemi n'avait encore mis la main, je m'en suis emparé comme d'un butin... »

L'inscription fait un long récit de la ruine de Suse, des trésors, des bijoux, des statues des dieux, des déesses et des rois, et de tout le butin dont le barbare souverain sémite s'empara et qu'il envoya à Ninive avec des troupeaux d'esclaves. « Lingots d'argent et d'or, trésors et richesses du pays des Sumirs et des Akkads et du pays de *Kar-Dunias*, tout ce que le premier roi d'Elam et ceux qui l'ont suivi avaient réuni et rapporté dans le pays d'Elam..., de bronze..., pierres brillantes, splendides et précieuses, trésors de la royauté ; que les premiers rois d'Akkad et Šamaššumukîn lui-même avaient en témoignage d'alliance donnés au pays d'Elam, riches vêtements du trésor royal, armes de guerre pour servir dans les combats et appropriées à ses mains, ameublement de son palais, tout ce qu'il renfermait, et qui avait servi pour s'asseoir et se reposer, pour manger et pour boire, pour verser, pour oindre, pesants chariots de guerre enrichis d'ornements de bronze et de peinture, chevaux, bêtes de charge dont les harnais étaient d'or et d'argent, j'ai tout emporté au pays d'Assur. J'ai détruit la tour de la ville de *Šušan* dont la base était en marbre, j'ai renversé son faîte qui était revêtu d'airain brillant... »

« J'ai enlevé Šušinak, le dieu de leurs oracles, qui habite les forêts et dont personne n'avait vu la divine image et les dieux Šumudu, Lagamaru, Partikira, Amman Kasibar, Uduran, Sapak, dont les rois du pays d'Elam adoraient la divinité ; Ragiba, Sungura, Karsa, Kirsamas, Sudânu, Aïpaksina, Bilala, Panintimri, Silagarâ, Napsâ, Nabirtu et Khindakarbu, j'ai envoyé tous ces dieux et toutes ces déesses avec leurs richesses, leurs trésors, leurs pompeux appareils, leurs prêtres et leurs adorateurs, j'ai tout transporté au pays d'Assur. Trente-deux statues des rois en argent, en or, en bronze et en marbre, provenant des villes de *Šušan*, de *Madaktu*, de *Huradi*, la statue d'Ummanigas, le fils d'Umbadarâ, la statue d'Istar-Nankhunti, la statue de Halusi, la statue de Tammaritu, le second, qui d'après l'ordre d'Assur et d'Istar m'avait fait sa

soumission, j'ai tout emporté au pays d'Assur. J'ai brisé les lions ailés et les taureaux qui veillent à la garde des temples. J'ai renversé les taureaux ailés fixés aux portes des palais du pays d'Elam et qui jusque-là n'avaient pas été touchés, je les ai retournés. J'ai envoyé en captivité ces dieux et ces déesses. Leurs forêts..... dans lesquelles personne n'avait encore pénétré, dont les frontières n'avaient pas été franchies, mes guerriers les envahirent admirant leurs retraites et les livrèrent aux flammes. Les mausolées de leurs rois, les anciens et les nouveaux, qui n'avaient pas craint Assur et Istar mes seigneurs, et qui étaient opposés aux rois mes pères, je les ai renversés, je les ai détruits, je les ai brûlés au soleil. J'ai emmené leurs ossements au pays d'Assur, j'ai laissé leurs mânes sans refuge, je les privai d'aliments et de libations. Pendant une marche de un mois et vingt-cinq jours, j'ai ravagé les provinces du pays d'Élam, j'ai répandu sur elles la destruction, la servitude (?) et la famine (?). Les filles des rois, les épouses des rois, les familles des premiers et des derniers rois d'Élam, les préfets des provinces et les gouverneurs des villes, un chef des archers, les commandants, les conducteurs et les guerriers à char, le chef des haras, les archers, les chefs de....., tous les pionniers et ouvriers, gens, hommes, femmes, les grands et les petits, les chevaux, les mulets, les ânes, les bœufs, les moutons, j'ai tout emmené au pays d'Assur. »

Le massacre fut épouvantable et la ruine du pays complète.

« La poussière de la ville de *Sušan*, de la ville de *Madaktu*, de la ville de *Haltemas* et le reste de leurs villes, j'ai tout emporté au pays d'Assur. Pendant un mois et un jour j'ai balayé le pays d'Élam dans toute son étendue. De la voix des hommes, du passage des bœufs et des moutons, du son de joyeuse musique je privais ses campagnes (?). J'ai laissé venir les animaux sauvages, les serpents, les bêtes du désert et les gazelles. »

C'est pendant cette campagne qu'Assurbanipal s'empara de la statue de la déesse Nana qui, depuis 1635 ans, à la suite de la conquête de la Chaldée par Kudur-Nakhunta avait été transportée à Suse.

(C. VII, l. 9). « Ummanaldas, roi du pays d'Élam, qui avait vu la fureur

des armes puissantes d'Assur et d'Istar, quitta les hautes montagnes qui lui servaient de refuge et rentra dans la ville de *Madaktu*, la ville que, d'après l'ordre d'Assur et d'Istar, j'avais renversée, j'avais détruite, j'avais pillée; il s'affligea de trouver sa ville en ruines (?).

(C. VII, l. 58). « Les peuples révoltés des villes de *Bit-Imbi*, de *Kutsurtin*, de *Dur-sar*, de *Mazutu*, de *Bubie*, de *Bit-Unzaï*, de *Bit-arrabi*, d'*Iprat*, de *Dimtu ša Tapapa*, d'*Akkabarina*, de *Gurukirra*, de *Dunni-Šamaš*, de *Khamanu*, de *Kanitsu*, d'*Aranziaši*, de *Nakidâti*, de *Dimtu ša-Simane*, de *Bit-Qatatti*, de *Sakisaï*, de *Zubakhi*, de *Tilu-Khumba*, qui dans ma première expédition s'étaient enfuis devant mes armes puissantes dirigées par Assur et Istar et s'étaient réfugiés dans la ville de *Saladri*, sur une montagne escarpée, ils s'enfuirent du haut de leur montagne et ils acceptèrent mon joug...[1] »

Ainsi s'écroula cet empire, le plus ancien de l'Asie, qui jadis comprit la Chaldée, la Syrie, jusqu'aux plages de la mer Méditerranée. Son influence sur le plateau iranien ne nous est pas connue, mais il est probable qu'elle fut considérable, car, vingt siècles avant notre ère, aucune puissance n'était en mesure d'arrêter les conquêtes des rois de Suse et, s'ils étendirent leurs domaines vers l'occident il est bien probable qu'ils firent aussi des expéditions vers le levant dans ces plateaux où il n'existait encore que des tribus sauvages incapables de résister.

*Géographie de l'Élam.* — Les inscriptions que je viens de citer dans la partie de ce chapitre consacrée à l'histoire de l'Élam sont tout ce que nous possédons de renseignements géographiques sur ce pays. Avec l'aide de ces documents et de mauvaises cartes qui, avant mon voyage, existaient seules de ces régions, il eût été très difficile, pour ne pas dire impossible, de suivre la marche des armées assyriennes et de fixer même approximativement la position des villes et des districts dont les noms sous leur forme sémitique nous ont été transmis par les rois d'Assur.

1. J. Menant, *Ann. de l'Assyrie*, p. 266, a. 270.

L'étude de la géographie ancienne de l'Élam présentait un intérêt considérable et pour la faire avec chances de succès il était indispensable de posséder une représentation exacte du sol de ces régions montagneuses. En effet, les routes qui, dans des pays aussi difficiles, s'imposent aux armées ne sont pas nombreuses et leur étude topographique doit toujours précéder les spéculations archéologiques.

Du 16 décembre 1890 au 9 septembre 1891, j'ai parcouru les pays qui jadis firent partie de l'Élam, j'en ai relevé avec grand soin la carte au 1 : 750,000, ne laissant que les parties où il m'était impossible de m'aventurer par suite des dangers que m'y firent courir les habitants.

Pendant tout le cours de ce long voyage j'avais emporté avec moi les ouvrages les plus indispensables, afin d'avoir toujours sous les yeux les récits des Assyriens sur leurs campagnes dans l'Élam. Ce soin me fut d'une grande utilité, car en bien des circonstances j'ai pu suivre les routes prises jadis par les armées d'Assur et souvent j'ai prévu l'emplacement des ruines, avant même d'y être arrivé.

Décrire l'Élam, ses divisions et ses villes antiques serait une tâche impossible qui exigerait avant tout des travaux de fouilles considérables. Mais reprendre chacune des expéditions des Assyriens, montrer les voies qui ont été suivies, identifier les districts traversés et bon nombre de villes, est plus aisé. C'est ainsi que je procéderai dans le cours de cette étude, priant le lecteur de se reporter au répertoire qui suit pour tous les détails relatifs aux noms géographiques élamites.

La première campagne des Assyriens où il soit question de l'Élam est celle que, vers 1130 avant J.-C., fit Teglatpalasar dans les pays de l'Irân, expédition qui atteignit la mer Caspienne.

Les souverains d'Assyrie résidaient alors à El-Assar, ville située quelque peu au confluent du Zâb inférieur. C'est de là que partit l'expédition.

Deux voies se présentaient pour pénétrer dans l'Irân : l'une, celle passant par la ville actuelle de Soleimaniyèh, traversant la rivière Diyâla, suivant le cours de son affluent, le Zemkân-roud, et parvenant à Kirmanchahân; l'autre, celle de Zohâb, du Zagros et de Kérind, aboutissant au même point.

Les routes du nord, celle du Zâb inférieur et des passes d'Alan, et celle du col de Kèl-i-chin et d'Ouchnouw sont plus difficiles ; de plus elles eussent forcé les Assyriens à parcourir des régions montagneuses aisément défendables et peuplées de tribus hostiles.

C'est donc par la voie du Zagros, en passant soit au nord, soit au sud de Delahô-kouh, que Teglatpalasar gravit les pentes du plateau iranien.

Si nous nous en rapportons au texte, les pays du Zagros, de Mahidècht, de Kirmanchahân et peut-être aussi de Dinaver étaient, vers 1130 avant J.-C., soumis à l'Élam. Au delà de l'Elvend se trouvait le royaume indépendant d'Amadana, puis plus loin au nord, au delà de la vallée du Qara-tchaï dans les plateaux situés au sud de Gherrous, était le pays d'Ilkhis. Quant aux treize autres pays cités par Teglatpalasar, il nous est impossible de déterminer leur position; nous savons seulement qu'ils se trouvaient situés entre Gherrous et le delta du Kizil-ouzen. Car c'est vraisemblablement par les défilés de Mendjil que l'armée assyrienne atteignit la mer Caspienne.

En effet, les chemins qui traversent le Qara-daghi pour mener à la plaine de Mougân par la vallée de l'Araxe et ceux qui coupent les montagnes Tâlyches sont d'un accès difficile et, comme les Assyriens étaient entrés dans les plateaux par la haute vallée du Kizil-ouzen, il est rationnel d'admettre qu'ils suivirent ce cours d'eau jusqu'à son embouchure dans la mer Supérieure.

Samsi-Rammân (inscr. IV) lutta contre une coalition des Chaldéens et de l'Élam. Les alliances de ce genre seront nombreuses jusqu'à la ruine de Suse. Mais dans cette campagne qui se termina par la bataille de *Dur-Papsukal*, les Assyriens combattirent dans la Chaldée contre les Élamites. Les territoires susiens restèrent en dehors de l'action des armées.

Malgré ses assertions, Rammân-Nirari (Inscr. V) ne semble pas avoir dirigé contre l'Élam spécialement une expédition bien importante. Il parle d'un pays, *Siluna* compris, dans ses conquêtes comme l'Élam et situé à l'orient de cette contrée. Peut-être devons-nous voir dans cette

région de *Siluna* les montagnes situées au sud de l'*Habardi* (Louristân septentrional), peut-être aussi est-ce les districts actuels de Malayir et Bouroudjird que vise l'auteur de l'inscription; dans tous les cas, il est presque certain que Rammân-Nirari ne pénétra que dans les territoires voisins des frontières élamites et tributaires des rois de Suse.

Les régions qu'il cite et où il dit avoir porté ses armes sont : *Ellipi*, *Karkhar*, *Arazias*, *Misu*, *Madaï*, le district actuel de Gherrous, l'Azerbeidjân, enfin le pays des *Andious* jusqu'à la mer Supérieure.

Par son ensemble, ce texte semble prouver que Rammân-Nirari suivit la même voie dans son expédition que jadis Teglatpalasar I$^{er}$ : les peuples énumérés sont les mêmes et l'ordre ne diffère pas dans les deux inscriptions.

C'est à l'époque de Sargon que commence la véritable lutte entre l'Assyrie et l'Élam.

Dans l'énumération des frontières, de son vaste empire, le roi d'Assur cite le pays de Ras comme étant l'extrémité de ses possessions du côté de l'Élam. Or Ras, nous le verrons plus loin, correspondait aux pays situés de nos jours entre Kasr-é-chirin et le Poucht-è-kouh, entre les Kialhours et le Tigre. De ce côté l'Élam n'était donc pas encore atteint.

Dans sa VI$^{e}$ campagne (Inscr. VIII) Sargon frappa l'Élam dans ses alliés, les rois de Chaldée, plus spécialement celui de *Bît-Yakin*, furent vaincus en même temps que les troupes qui avaient été envoyées par l'Élam.

Bît-Yakin se trouvait situé à la pointe formée par le confluent des deux fleuves, le Tigre et l'Euphrate. Cette position explique pourquoi le roi d'Assyrie dut faire embarquer les prisonniers pour les transporter sur la rive opposée du fleuve.

La XII$^{e}$ campagne de Sargon (Inscr. IX) répond encore à une coalition des forces élamites et chaldéennes; l'action se passe dans le pays de *Gambulu*, la concentration des forces coalisées s'étant faite dans la ville de *Dur-atkhar* au pays de *Gambul*. Les troupes alliées creusèrent un fossé à partir du fleuve *Surappi*, mais, vaincues, elles s'enfuirent vers le fleuve *Ukna* inabordable.

*Gambulu*, pays voisins de *Bab-ilu* et en même temps de la Susiane, dont il était, soit le tributaire, soit même une province, ne pouvait être que dans les pays de plaines situés entre le Poucht-é-kouh (Annâran-kouh et Havâr-kouh) et le cours du Tigre. J'ai marqué sur ma carte de l'Élam le tell de Seba'at-Kherib (Tcheharriz) comme site du gouvernement de *Gambulu* parce que nulle ruine mieux que celle-là ne répond aux données des textes assyriens. Je considère donc Seba'at-Kherib non pas comme la capitale de la province, mais comme le point stratégique le plus important. Cette forteresse commandait en effet les deux routes qui de Chaldée mènent à Suse: celle qui longe le pied des montagnes et celle qui, traversant les dernières hauteurs du Poucht-é-kouh vers le sud, est encore de nos jours suivie par les caravanes qui de la Basse-Mésopotamie se rendent à Dizfoul.

A l'époque de Sargon, les marais de la Chaldée occupaient une surface bien plus grande que de nos jours, ceux de Samarga entre autres ne faisaient qu'un avec ceux dits de nos jours Khor-el-Azem et avec le Chatt-el-Djamous. Toute cette région était couverte par les eaux, peut-être même que le flux et le reflux du golfe Persique s'y faisaient sentir.

Dans ces conditions, je suis porté à identifier le fleuve *Surappi* avec la rivière Tib, aujourd'hui bien tombée d'importance par suite du déboisement des montagnes, et à croire que le canal Nahr-oum-el-Djemal d'aujourd'hui portait le même nom que la rivière Tib; le fleuve *Ukni* serait alors l'Ab-é-tchikh, elle-même fort réduite actuellement.

Dans cette hypothèse, la ville de *Dur-atkhar* aurait été située en avant de la rivière Tib. dans ces plaines encore inexplorées, aujourd'hui désolées, mais qui jadis furent d'une extrême richesse.

Les fuyards de la bataille de *Dur-atkhar* se retirèrent derrière l'Ab-é-tchikh, alors entouré de plantations, et furent encore délogés par les troupes assyriennes.

Quand l'armée élamite fut mise en fuite (Inscr. X), les Assyriens se répandirent dans la plaine, pillant les villes de *Zame*, d'*Abure*, de *Iaptir*, de *Mahisu Hilipanu*, de *Kaldan*, de *Pattian*, de *Khayaman*, de *Gadiya*, d'*Amat*, de *Nukhan*, d'*Ama*, de *Khiur*, de *Sâla*, qui furent

placées sous le gouvernement assyrien de *Gambulu*. Elles ne faisaient donc pas partie de cette province avant l'expédition de Sargon, mais appartenaient, les unes à l'Élam, les autres aux royaumes de la Chaldée.

Deux autres villes, *Samunu* et *Bab-Dur* enlevées au royaume d'Élam furent réunies au pays de Yatbur, royaume, qui par sa position à cheval sur les deux bords du Tigre, était en même temps rattaché à la Chaldée et frontière du pays d'Élam.

J'avais supposé au début que les fleuves *Surappi* et *Ukni* pouvaient être identifiés aux rivières Djezddjezân et Tchengoula, pensant qu'à l'époque de Sargon, les Assyriens ne s'étaient pas encore avancés si loin dans la direction de Suse ; mais j'ai dû renoncer à cette hypothèse, le pays de Yatbur se trouvant situé trop loin du théâtre supposé de la guerre pour qu'il pût entrer dans les combinaisons politiques qui suivirent la victoire.

Dans cette même campagne, Sargon ajoute au pays d'Assur quelques villes de Yatbur et les places de la vallée du fleuve *Nadit*.

Quelle fut la rivière Nadit, il est bien difficile de le dire ; aujourd'hui la plupart des cours d'eau de ces plaines sont desséchés et une étude attentive du terrain peut seule permettre de retrouver le lit des rivières. Quoi qu'il en soit, l'inscription cite le *Nadit* en parlant des villes des pays de *Pukud*, de *Yatbur* et de *Bît-Yakin*. C'est donc dans le bas pays, dans les innombrables canaux naturels qui jadis sillonnaient cette partie de la Chaldée voisine de l'Élam qu'il faudrait rechercher l'ancien cours du *Nadit*. J'avais d'abord supposé que ce fleuve n'était autre que la rivière Tib de nos jours, mais j'ai dû renoncer à cette opinion, le texte indiquant positivement que le *Nadit* se trouvait dans le bas pays.

Au nord de *Gambulu* et d'*Umliash*, le royaume élamite se trouvait encore être voisin de celui de Ninive, *Ras* était province élamite et s'étendait depuis les grandes chaînes de montagnes jusqu'à la rive gauche du *Diglat* (Tigre). Près de là était *Khamanu* (Ser-i-poul de Zohâb) dont les habitants avaient fui à l'approche des Assyriens. Il est probable que Sargon laissa une garnison dans le district actuel de Zohâb, car les ha-

bitants de toute la contrée se réfugièrent dans *Bit-Imbi*, forteresse située dans les montagnes.

Sennachérib, instruit par les campagnes de Sargon des difficultés qu'il y avait à vaincre l'Élam dans ses frontières marécageuses du sud, résolut de se frayer une autre voie, de gagner le cœur du royaume élamite par la montagne, en suivant le cours de la Kerkha (VII[e] campagne).

Ses ancêtres avaient franchi les portes du Zagros pour pénétrer dans l'Irân, et le souvenir avait dû rester à Ninive de la difficulté des routes et aussi de l'impossibilité de gagner l'Élam en suivant le Gamâs-âb.

J'ai moi-même cherché à suivre cette voie, mais arrêté par le Sefîd-kouh et le col de Gerrâbân, j'ai dû rétrograder pour entrer dans les districts de Goulderrè et de Zardalal, par des sentiers où mes mulets avaient peine à circuler. Une armée eût été infailliblement perdue si elle se fût engagée dans de pareils défilés.

Sennachérib n'avait donc pas le choix; il devait se rendre de Zohâb à Eivân en franchissant les montagnes à Gilân et à Kial-Émir.

L'énumération qu'il nous donne des villes assiégées et prises pendant le cours de cette campagne nous fournit de précieuses indications sur la marche suivie par ses armées :

*Bubie*, *Dunni-šamaš*, *Bit-Risiya*, *Bit-Akhlamê*, *Duru*, *Kalte-Sulaï*, *Silibtu*, *Bit-atsusi*, *Kharmubaša*, *Bit-Gitstsi*, *Bit-Kappalani*, *Bit-imbia*, *Bit-Khaman* (Ser-i-poul), *Bit-Arrabi*, *Burutu*, *Dintu de Sulaï*, *Dintu de Antur* (?) *Bit-itir*, *Mur* (?) *-ri-Aslaki*, *Rabaï*, *Rasu*, *Akkabarina*, *Tul-Ukhuri*, *Hamran*, *Nadit* sont réunies en un groupe dans lequel nous reconnaissons *Ras* et *Khaman* pour être situées à Zohâb et dans les environs sur le versant occidental des montagnes. Nous verrons plus loin que *Bit-Imbi* était la forteresse la plus importante de cette région: elle commandait la route de Gilân.

Toutes ces villes étaient des avant-postes des Élamites situés dans les pays tributaires, mais la véritable frontière du royaume proprement dit semble avoir été à la limite de partage des eaux entre la Mésopotamie et la Kerkha. La preuve en est dans la coupure que fait Sennachérib dans

son énumération. Les villes qui suivent sont désignées comme « villes du défilé », Ce sont : *Bit-Bunaki*, *Tul-Khumba*, *Dintu d'Umelu*, *Bit-Ubiya*, *Balti lišir*, *Tagablišir*, *Sanaqidâti*, *Massutu-saplitu*, *Sarhu-Dêri*, *Alum ša-tarbit*, *Bit-ahi-iddina*, *Ilteuba*.

L'impression fut si grande en Élam, lors de la prise de ces places qui commandaient la haute Kerkha qu'au dire de Sennachérib, le roi d'Élam quitta sa capitale *Madaktu* pour gagner *Khaïdalu* dans la montagne.

Sennachérib nous apprend que là s'est terminée sa campagne; chassé par la pluie et la neige et peut-être aussi refoulé par les habitants, il revint sur ses pas et gagna Ninive.

En hiver, dans le pays où se trouvait alors l'armée assyrienne, le climat est très rigoureux; les montagnes sont élevées, abruptes, les sentiers mauvais et il tombe beaucoup de neige. Il n'est donc pas surprenant que l'armée assyrienne ait reculé devant les difficultés naturelles, mais il semble aussi que l'explication du texte cache une défaite car, du point où il se trouvait alors, Sennachérib dut éprouver plus de difficultés à franchir une seconde fois les montagnes qu'à descendre dans la vallée de la Kerkha, alors riche et plantureuse, et où il eût trouvé des subsistances pour son armée.

Avec le règne d'Assurbanipal, l'Élam perd son indépendance. *Suse*, *Madaktu* sont détruites dans des campagnes où les Assyriens pénètrent jusqu'au cœur du pays. Ces victoires furent considérées comme si importantes par les Ninivites qu'Assurbanipal nous en donne de très longs récits où fourmillent les noms géographiques. Ce sont les textes qui permettront le mieux de rétablir la géographie ancienne de l'Élam.

La première campagne d'Assurbanipal fut, comme celle de Ramman-Nirari et de plusieurs autres rois d'Assur, dirigée vers les frontières du sud-ouest de la Susiane. *Šušân* ne fut pas prise, mais une bataille importante fut gagnée à *Tul-liz*, sur les bords du fleuve *Ulaï*; les fleuves *Surappi* et *Ukni* avaient été franchis sans difficultés depuis qu'ils coulaient dans le domaine assyrien.

Cette bataille eut lieu dans les environs de Suse, car l'inscription dit : « Je (Assurbanipal) l'(Teumman) ai mis en déroute près de la ville de *Tul-Liz*; j'ai rempli le fleuve Ulaï des cadavres des siens, leurs épouses s'enfuirent comme des flèches dans les environs de la ville de *Šušân*. » Le fleuve *Ulaï* était donc voisin de Suse. M. G. Maspero en fait un bras aujourd'hui comblé de la Kerkha, qui partant de Suse se serait dirigé du nord au sud vers la mer. Ce bras ne semble pas avoir existé, si nous en jugeons par la configuration du sol. Ce n'est donc pas là qu'il faut placer ce fleuve.

M. M. Dieulafoy croit reconnaître, dans les restes d'un canal artificiel qui joignait jadis la Kerkha au Karoun, le cours du fleuve Ulaï, mais il est permis de croire que le canal n'était pas encore creusé à l'époque qui nous occupe.

Il semble plus rationnel d'admettre que l'*Ulaï* n'est autre que le cours inférieur de la Kerkha qui, dans l'antiquité comme de nos jours, portait plusieurs noms répondant aux diverses parties du fleuve.

Le haut cours de cette rivière, depuis sa source près de Nehâvend jusqu'au col de Gerrâban, porte aujourd'hui le nom de Gamâs-âb; cette région est celle des larges vallées et des grandes hauteurs. Plus bas, au delà de l'infranchissable barrière de Kouh-Séfîd et de Kouh-Galla, jusqu'à son entrée dans les plaines basses, le fleuve porte le nom de Seïn-Mèrrè. Il arrose des pays très tourmentés, une suite de petits districts encaissés et coupe tous les plis du Louristân. Dans la plaine depuis Pâ-i-Poul (près de Haltemas) jusqu'aux marais où il se perd, il se nomme Kerkha.

Ces trois noms pour une même rivière répondent à des aspects très différents des pays qu'elle traverse. Ils satisfont l'esprit à tel point que bien certainement cet usage remonte à l'antiquité.

Le Gamâs-âb nous est inconnu sous son nom antique, le Seïn-Mèrrè n'est autre que le fleuve *Itite* traversé par les Assyriens sous la conduite d'Assurbanipal. Quant à la Kerkha, rien ne s'oppose à ce que nous y voyons l'*Ulaï* (Eulaeos). M. Maspero, dans la carte qui accompagne son Histoire ancienne des peuples de l'Orient, marque cette partie de la

Kerkha sous le nom de *Uku*; son identification est douteuse, et pour le bras supposé situé entre Suse et la mer, et pour le fleuve principal.

Le champ de bataille de *Tul-liz* se trouvait situé près de Suse, sur le fleuve *Ulaï*, puisque c'est sur ce cours d'eau que Teumman s'était fortifié.

Bien certainement Assurbanipal se fût emparé de la capitale, si Teumman n'était pas tombé entre ses mains; mais le roi d'Élam pris et mis à mort, la couronne étant passée sur la tête d'Umanaldas, le but de l'expédition était atteint, les Assyriens se retirèrent.

Dans leur retraite ils réduisirent les villes qui avaient prêté leur concours à l'Élam dans cette guerre : Dunanu, roi du pays de *Gambulu*, fut pris; *Sapi-Bel*, dépendant du même pays et située au bord de la mer (des marais), fut détruite et jetée « dans les eaux »; *Samgunu* eut le même sort.

D'après les textes, il est impossible de dire si Assurbanipal longea le cours de l'*Ulaï* ou si, traversant les dernières hauteurs du Poucht-é-kouh, il marcha directement sur *Šušan*. Cette dernière hypothèse est plus vraisemblable, car la route par la rive droite de la Kerkha est plus longue, plus difficile par suite des marais qui la bordent et eût obligé les Assyriens à la réduction de toutes les places fortes élamites qui barraient la route de ce côté.

D'autre part, si Assurbanipal avait pris cette route, il eût été obligé, afin de couvrir ses derrières, de s'emparer des villes voisines des marais actuels de Samargha et de Khor-el-Azem et n'aurait pas dû revenir sur ses pas pour ruiner *Sapi-Bel*.

Quelques expéditions partielles occupent encore les Assyriens sur les frontières, mais à la VII[e] année d'Assurbanipal la guerre recommence plus acharnée que jamais.

Les Assyriens avaient encore une fois tenté de pénétrer en Élam par la frontière de Susiane, mais ils y avaient éprouvé de telles difficultés que désormais c'est par le nord, par la voie tracée jadis par Sennachérib, qu'ils envahiront le pays.

Le chemin du nord présentait, lui aussi, bien des obstacles, mais il

avait ce grand avantage de paralyser les tribus d'où l'Élam tirait ses recrues, de détruire ses alliés des montagnes comme jadis avaient été anéantis ceux de la Chaldée. Cette voie de pénétration permettait de réduire les villes les plus importantes et les plus riches de l'Élam avant que de se présenter sous les murs de Suse, qui, livrée alors à ses seules ressources, ne présenterait pas de résistance sérieuse.

La VII^e^ campagne d'Assurbanipal débute, comme celle de Sennachérib, par la prise des villes du district de Zohâb, *Khilmi* (Ser-i-Poul), *Billati*, *Dummuqu*, *Sulaï*, *Lakhiru*, *Dibirina*, etc., dont plusieurs nous sont déjà connues par le texte de Sennachérib comme se trouvant voisines du pays de *Ras*.

Après avoir assuré ses communications en réduisant la plaine et les basses vallées du Zagros, Assurbanipal se heurte devant *Bit-Imbi* qui lui ferme la route.

Dans toutes les inscriptions, le nom de *Bit-Imbi* revient toujours comme étant celui du grand boulevard du nord de l'Élam ; Sennachérib s'en était emparé, mais les rois de Suse avaient reconstruit une nouvelle *Bit-Imbi* devant les ruines de l'ancienne, ils l'avaient fortifiée et en avaient fait une place de premier ordre qui « comme une muraille divisait la frontière d'Élam. » *Bit-Imbi* était la clef du royaume.

Une place forte de cette importance se trouvait forcément dans un point stratégique bien choisi et favorisé par la nature. Or, nous l'avons vu, deux chemins s'offrent pour pénétrer de Chaldée en Élam, celui du Zagros (Ser-i-Poul, Kérind) impraticable pour une armée, et celui de Gilân, difficile mais plus accessible que le premier.

Le lieu dit Gilân, car il ne s'y trouve plus de village, est situé au fond d'une vallée qui s'ouvrant au nord-ouest porte ses eaux (l'Ab-é-Gilân) à la rivière Holouân. A droite et à gauche sont des rochers abrupts, véritables murailles formées de calcaires redressés ; le fond de la vallée est uni, couvert de prairies au milieu desquelles s'élèvent les tells qui jadis furent les défenseurs de l'Élam. Plus loin, près des sources de l'Ab-é-Gilân (alt. 935 mètres), le sentier commence à gravir la mon-

tagne pour parvenir au col de Möliana dont la hauteur est de 2,000 mètres environ : ce col est l'obstacle principal de la route.

L'importance stratégique de cette position, celle des ruines et des tells de Gilân m'ont porté à identifier cette localité avec *Bit-Imbi.* J'ai longuement parcouru les montagnes voisines et n'ai rencontré aucun site répondant avec autant de netteté aux exigences des textes.

*Bit-Imbi* prise, l'Élam était ouvert; aussi Umanaldas, craignant de voir se renouveler les horreurs de l'expédition de Sennachérib et n'étant probablement pas préparé à la défense, quitta-t-il sa capitale de *Madaktu* pour s'enfuir dans les montagnes.

La politique termina cette guerre et Assurbanipal, en rentrant dans ses États, soumit toutes les villes de la plaine et du pays de *Ras.*

Dans la VIII[e] campagne d'Assurbanipal, expédition qui fut décisive, les Assyriens suivirent la même route que l'année précédente. *Bit-Imbi* avait été reprise par l'Élam. Ils s'en emparèrent de nouveau ainsi que des villes dépendant de *Ras* et de *Khamanu* ou *Hamanu* (Zohâb).

Nous savons que *Khamanu* était voisin de *Ras* et de *Yassubi.* Ce district correspond à celui de Zohâb et peut-être aussi au pays de Chahrizor sur le cours de la rivière Diyâla.

A l'approche des armées d'Assur, le roi d'Élam s'enfuit encore de sa capitale *Madaktu,* traversa le fleuve *Itite* (Seïn-Mèrrè) et se retira à *Dur-Undâsi* sur l'autre rive [1]. *Madaktu* (Badaka) était donc située sur la rive droite du fleuve, côté menacé par les Assyriens.

Les emplacements favorables à la construction des villes sont peu nombreux dans la vallée du Seïn-Mèrrè et dans les montagnes qui l'avoisinent au nord. Dans chacun de ces sites on voit des ruines et des tells, tumuli élamites qui ne sont autres que les restes des cités détruites par Assurbanipal.

1. M. G. Maspero, dans la carte qui accompagne son *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, place Badaka (Madaktu) sur la rive gauche du Seïn-Mèrrè au lieu où je pense que se trouvait Haltemas. La suite de cette étude montre que cette identification de M. Maspero est en désaccord avec les textes assyriens et avec les conditions stratégiques du pays.

Les ruines sont presque toujours de l'époque sassanide; elles sont importantes et marquent la place où, depuis la plus haute antiquité jusqu'à l'invasion des Arabes, se trouvèrent les centres les plus peuplés.

Assurbanipal cite la ville de *Naditu* avant de parler de celles des bords du fleuve. *Naditu* devait être situé à Eivân où il existe encore des ruines considérables, qui fut habité par les Perses de toutes les époques et qui, par sa situation dans la vallée de l'Ab-é-Kérind, est le seul point de tout le pays où il soit possible de supposer l'existence d'une ville importante.

Entre Kérind et Eivân il existe un mauvais sentier qu'il serait difficile, pour une armée, de suivre; c'est par ce chemin que se font les rares communications qui existent entre le Poucht-é-kouh et Kirmanchahân.

De *Naditu*, les Assyriens descendirent dans la vallée du fleuve *Itite*, là ils rencontrèrent trois villes importantes : *Bit-Bunaki*, *Hardabanu* et *Tubu*, dont je crois retrouver les emplacements dans Houleilân, Chirvân et Kolm. Ces trois localités sont bien situées et renferment d'importants vestiges de l'antiquité; elles jouèrent à coup sûr un rôle prépondérant dans le pays. Mes suppositions au sujet de leur nom antique peuvent ne pas être exactes, mais il est un fait certain, c'est que « les cités royales de *Bit-Bunaki*, *Hardabanu*, *Tubu* sur le bord du fleuve » (*Itite*) étaient situées sur la rive droite du Seïn-Mèrrè, non loin du coude qu'il fait vers le sud-ouest pour longer le Poucht-é-kouh, c'est-à-dire du point où le chemin venant d'Eivân le rencontre.

A Dèrrè-i-Chahr (le ravin de la ville) sont les ruines les plus importantes de toute la vallée du Seïn-Mèrrè. Toutes ces constructions qui couvrent au loin la vallée sont de l'époque sassanide; mais, bien certainement, antérieurement à elles, une ville parthe s'éleva dans le même site. Il n'est pas possible de ne pas voir dans ces ruines la Badaka des Grecs, la *Madaktu* des Assyriens, car, par sa position, au milieu d'une plaine d'alluvions, par l'étendue des terrains qui l'entourent, ce monceau de ruines est le seul site qui satisfasse à la pensée d'une grande ville, d'une capitale.

Elle est située sur la rive droite du fleuve, comme le disent les textes assyriens, à peu de distance (3 à 4 kilom.) de sa rive. Plus au sud, à partir du lieu dit Poul-é-Gâmichân jusqu'à Poul-é-Teñg, la vallée encombrée de rochers, coupée de défilés infranchissables, ne fournit plus l'espace nécessaire pour le développement d'une grande ville. On n'y rencontre plus que des traces de forts sans importance, de petites ruines.

Au sud de Poul-é-Teñg, commencent ces alluvions caillouteuses, stériles, comme il en existe toujours au point où les cours d'eau impétueux sortent des montagnes. Ces épaisses couches de galets forment la transition entre la partie accidentée du fleuve et celle où dans leur estuaire les eaux s'écoulent lentement au travers des alluvions fines.

Dans ces pays stériles il n'existait aucune ville, il ne pouvait pas en exister. Dèrrè-i-Chahr est donc le seul site que nous puissions assigner à *Madaktu*.

L'Élam, nous l'avons vu, avait deux capitales, *Sušan* dans la plaine, *Madaktu* dans la vallée du fleuve *Itite*. Il existait encore une ville importante dans la montagne, *Khaïdalu*, située au pays des *Habardi*.

*Madaktu* était la capitale des pays du Seïn-Mèrrè; elle dominait sur le Poucht-é-kouh, sur *Ras*, *Khamanu*, sur les pays compris entre le col de Gherrâbân et Poul-é-Teñg ou Qal'a-Kaçem, sur la partie du Louristân située entre le Décht-i-Khawa et le Seïn-Mèrrè. On comprend aisément que les rois d'Élam aient placé leur résidence d'été dans cette ville qui, mieux que toute autre, était propre aux soins du gouvernement.

Umanaldas avait quitté *Madaktu* pour concentrer ses forces près de *Dur-Undâsi*, derrière le fleuve *Itite*. Là, il fut vaincu par Assurbanipal qui fit passer l'*Itite* à son armée.

En face de Dèrrè-i-Chahr, sur la rive gauche du fleuve dans les montagnes, au lieu dit Zakha, sont des ruines considérables composées de nombreux tells dans lesquels je n'hésite pas à voir le site de *Dur-Undâsi*.

Le roi d'Élam s'enfuit vers *Khaïdalu* qui se trouvait, sinon à Khorrem-âbâd, du moins dans la vallée située en aval de la ville actuelle et où les tells antiques sont nombreux.

Placé avec son armée sur la rive gauche du fleuve, Assurbanipal la suivit et rencontra, après avoir traversé les régions stériles, la ville de *Haltemas* que je place à Tépé-Sindjar, à la tête de la plaine susienne, puis il s'empara de Suse, située, comme *Haltemas,* sur la rive gauche du fleuve.

*Dunsaru*, *Sumuntunas*, *Pidilma*, *Bubilu*, *Albinak*, etc., sont des villes de la plaine susienne dont Assurbanipal s'empara après le sac de Suse.

Dans les pages qui précèdent, j'ai cherché à retracer sur la carte moderne les diverses expéditions de l'Assyrie contre l'Élam; m'appuyant sur les textes, j'ai usé de ma connaissance approfondie de ces régions pour en déduire les divers mouvements stratégiques des armées assyriennes. Je n'ai pas la prétention d'avoir irrévocablement fixé la position exacte des villes, mais du moins ai-je pu par cette étude indiquer la marche des expéditions. Une recherche plus détaillée exigerait des sondages dans tous les lieux antiques, dans ces nombreux tells qui couvrent aussi bien la plaine de Suse que les vallées des montagnes du Haut-Élam.

## INDEX DES NOMS GÉOGRAPHIQUES DE L'ÉLAM ET DES PAYS VOISINS [1]

Cf. *Carte de l'Élam*, par J. DE MORGAN.

**Abdadana** (V). — Pays d'Azerbeidjân situé probablement au nord du lac d'Ourmiah.

**Abure** (X). — Ville située dans le voisinage du fleuve Ukni. Vers la frontière, entre la Chaldée et la Susiane.

**Akkabarina** (XVI). — Ville d'Élam, citée par Sennachérib après Bit-Imbi et Ras et qui se trouvait placée dans le pays de plaine voisin de Zohâb (Khamanu).

**Akkadim**, **Mat Akkadim**. — Le pays d'Akkad, la Chaldée.

**Albinak** (XX). — Ville du Bas-Élam située au sud de Suse.

**Algariga** (XIX). — Ville susienne située dans la plaine au sud de Suse.

**Allabria** (V). — District ou royaume situé dans l'Azerbeidjân.

**Alum-sa Tarbit** (XVI). — « Ville frontière » de l'Élam. Citée par Sennachérib dans les pays de Naditu et de Bit-Bunaki, c'est-à-dire dans les districts actuels de Eivân, Zendjân, etc., près du pays des Kialhours.

1. Les chiffres romains indiquent quelles sont les inscriptions citées dans le texte de cette étude d'où sont extraits les documents relatifs aux termes géographiques.

**Ama** (X). — Ville voisine du fleuve Ukni vers la frontière entre la Chaldée et la Susiane.

**Amadana** (II). — Ville de Médie prise par Teglatpalasar 1er, qui semble devoir être identifiée avec Ecbatane (Hamadân), Cf., sur les sites des diverses villes portant le nom d'Ecbatane, William F. Ainsworth dans *Proceedings of the Soc. of Bibl. Arch.*, vol. XV, 1893, p. 425. — L'Ecbatane de Grande Médie était Achmetha, Achmatana, Amadana, Hamadân, suivant les langues. — L'Ecbatane de Petite Médie ou Atropatène serait, suivant Sir H. Rawlinson, à Takht-i-Soleimân, près de Saïn-Qal'a, au sud de l'Azerbeidjân. — Celle de Babylonie près des sources de naphte entre Kerkouk et le Poucht-é-kouh. — L'Ecbatana d'Assyrie, suivant Birch, à Amadia. — Celle de Perse à Persépolis — et les Ecbatane de Syrie à Gaza? et au Carmel?

**Amat** (X). — Ville voisine du fleuve Ukni (Basse-Chaldée). Vers la frontière entre la Chaldée et la Susiane.

**Andia** (V). — L'Andia ou Andiu se trouvait en Azerbeidjân dans les pays situés entre le Sahend et le Savalan. Il comprenait le district d'Ardabîl et les montagnes jusqu'à la mer Caspienne. Rammân-Nirari dit en parlant de ce pays : « dont le site est éloigné ; » en le parcourant, il s'avança « dans les pays montagneux qui en dépendent jusqu'à la mer du Soleil levant. »

**Anzan** (I). — L'Anzan était la plaine susienne, suivant M. J. Oppert; mais M. M. Dieulafoy, dans son ouvrage *L'Acropole de Suse* (p. 55), démontre que les monts Zagros, qui ne sont autres que les montagnes du Kurdistân méridional et du Louristân, portaient le nom d'Anzan, tant que l'Élam des Sémites fut constitué en royaume indépendant. La Susiane répondait à la plaine, l'Anzan au pays montagneux. Il s'étendait sur les provinces actuelles d'Ardilân (sud) du Louristân, de l'Arabistân (Pars) des Bactyaris et sur les rives nord-ouest du golfe Persique. L'Anzan se subdivisait en quatre provinces : l'Houssi (Uxie des Grecs), l'Habardip (Amardie des Grecs), la Koussi (pays des Cosséens) et le Nimê (Paraetacène des Grecs); de plus, un grand nombre de tribus presque indépendantes occupaient les régions voisines des frontières.

**Arakhtu**. — Chatt-el-'Amara, canal mettant en communication le Tigre à partir d'Opis [d'après Billerbeck (*Susa*, p. 85)] avec l'Euphrate. Billerbeck (*ibid.*) place Opis à l'embouchure de la rivière Diyala (au lieu de l'Adhem). Ce ne peut être là qu'une méprise.

**Aranziazi** (XX). — Ville du Haut-Elam placée, suivant les textes d'Assurbanipal, près de Khamanu (district de Zohâb).

**Arazias** (V). — Pays situé au nord du pays de Kharkhar, probablement dans les plateaux du haut Kizil-Ouzen entre Sihnèh et Gherrous, limitrophe du pays de Mesu.

**Arribi, Mat-Arribi**. — Le pays des Arabes, l'Arabie, situé sur la rive droite de l'Euphrate.

**Bab-Dur** (VII *bis*, X, XIII, XIV). — Avant l'époque de Sargon, cette ville était une des places fortes de la frontière du pays de Yatbur. Ce roi l'annexa au royaume d'Assur.

**Bab-Ilu**. — Babylone.

**Balimu** (XX). — Ville du Haut-Elam située sur la rive gauche du fleuve Itite (Seïn-Mèrrè) entre Dur-Undâsi et Suse; peut-être se trouvait-elle au lieu dit aujourd'hui Poul-é-Gâmichân.

**Balti-Lišir** (XVI). — Ville citée par Sennachérib comme située dans le pays de Naditu et de Bît-Bunaki et se trouvant par conséquent dans les districts de Houleïlân, Zéïch, ou Tchahar-Dooul.

**Banunu** (XX). — Ville de la rive gauche

du fleuve Itite située entre Dur-Undâsi et Suse.

**Bet-iqîs** (X). — Nouveau nom donné par Sargon à la ville de Samunu après sa reconstruction et son annexion au pays d'Assur.

**Bet-Khaïri** (XVI). — Contrée voisine du pays de Ras, probablement située aux environs de Zohâb et de la rivière Diyâla ; conquise par Sennachérib sur l'Élam, elle fut placée sous la dépendance de Dur-ilu.

**Bikni** (VII, VIII). — Pays voisin de celui de Madaï situé dans les montagnes du Kurdistân à l'ouest d'Ourmiah. Le Bikni était limité, au nord, par l'Arrapkha (Arrapachitis) ; au sud, par le mont Nizir et le Namri, à l'ouest, par le Musri et à l'est par le pays des Parsuas, tribus vivant sur la rive occidentale du lac d'Ourmiah.

Billerbeck en fait le Demavend (*ibid.*, p. 74).

**Billati** (XIX). — Ville de Zohâb? voisine de Khilmi (Ser-i-Poul), dont Assurbanipal s'empare avant la prise de Bît-Imbi (Gilân) et après celle de Khilmi. Cette ville se trouvait probablement placée sur la rive gauche du Holouân-roud entre Ser-i-poul et Qasr-é-Chirin.

**Bintu** (XIV). — Ville qui, semble-t-il, appartenait à l'Élam, dont Sargon s'empara et qu'il plaça sous les gouvernements de Babilu (Babylone) et de Gambulu. Elle était probablement située dans la région des fleuves Surappi et Ukni, vers la frontière de Susiane en Basse-Chaldée.

**Bit-ahi-iddina** (XVI). — Ville du Haut-Élam citée par Sennachérib comme se trouvant dans le même pays que Naditu et Bit-Bunaki, c'est-à-dire dans la région montagneuse située sur la rive droite de la rivière Itite (Seïn-Mèrrè) avant son entrée au Poucht-é-kouh.

**Bit-Akhlamê** (XVI). — Ville citée par Sennachérib comme se trouvant dans le voisinage de Bubie et de Bit-Imbi et par suite dans les environs du district actuel de Zohâb.

**Bit-Arrabi** (XVI, XIX, XX). — Il ne faut pas confondre Mat-Arrabi (l'Arabie) avec Bit-Arrabi, ville du nord de l'Élam, qui peut-être dut son nom à la déportation de peuplades arabes au moment où l'Élam étendait sa domination sur toute la Basse-Chaldée. Bit-Arrabi est citée par Sennachérib et par Assurbanipal comme se trouvant dans le même pays que Bit-Imbi, Bubie et Khamanu, c'est-à-dire dans le voisinage du district actuel de Zohâb.

**Bit-Atsusi** (XVI). — Ville citée par Sennachérib comme située dans le même pays que Bit-Imbi et Bubie, c'est-à-dire vers le district actuel de Zohâb.

**Bît-Bunaki** (XV, XVI, XX). — Prise par Sennachérib, cette place forte fut reprise plus tard par Assurbanipal qui la qualifie de « cité royale » Elle était située sur le fleuve Itite (Seïn-Mèrrè). Les Assyriens s'en emparèrent après la prise de Naditu, en même temps que de Hardabanu, Tubu, etc., et les pays situés sur le haut Seïn-Mèrrè. Je suis d'avis que le site de cette ville doit être placé soit à Houleïlân, soit à Zeïch qui plus tard fut un centre sassanide important. Billerbeck le met à Asmanabad (*Susa*, p. 72).

**Bit-Gitstsi** (XVI). — Ville située dans les environs du district actuel de Zohâb, près des villes de Bit-Imbi et de Bubie.

**Bît-Iakin** ou **Bît-Yakin**. — Ce pays faisait, avant Sargon, partie du royaume d'Élam : « J'ai établi une contribution régulière sur le pays de Bît-Yakin inférieur et supérieur jusqu'aux villes de Samuna, Bab-Dur, de Dur-Telit, de Bubi, de Til-Khumba, qui dépendaient du territoire d'Élam. Sur l'emplacement de Sagbat, je fis élever par Nabû Damîq Ilâni une forteresse, boulevard contre les Élamites » (XIII).

« Le pays de Bît-Yakin qui est situé sur les rives de la mer auprès du pays de Dilmun » (VII *bis*). Ce passage ferait supposer que la mer s'avançait jusqu'au confluent du Tigre et de l'Euphrate, que Suripak était très voisin de la côte. On remarquera sur la carte qu'autour du confluent du Tigre et de l'Euphrate il n'existe pas de tells antiques. Ces pays étaient donc couverts par les eaux, à l'époque des rois d'Assyrie. Cette hypothèse qui d'ailleurs concorde avec les données géologiques que nous possédons, est indispensable pour l'entendement des textes relatifs aux pays de Gambulu, de Yatbur, de Tamun, de Pukud et de Dur-Yakin.

**Bit-Imbi.** — Place importante de l'Élam, située à Gilân dans le district de Zohâb. « Les villes de Til-Khumbi,... de Bubie, de Khaman et les garnisons du pays de Ras... s'étaient réfugiées dans la ville de Bit-Imbi; quant à Sutruk Nakhunta, leur roi, il se retira avec eux dans les montagnes pour sauver sa vie » (X).

Ville citée par Sennachérib après celles du district de Bubie (X).

« Bit-Imbi, l'ancienne, est la capitale des places fortes de l'Élam. Elle divise comme une muraille la frontière d'Élam. » Sennachérib l'avait prise, les Élamites avaient reconstruit devant les ruines de l'ancienne ville une autre place forte qu'ils avaient aussi nommée Bit-Imbi. Assurbanipal s'en empara après avoir pris Khilmi et les villes voisines. La prise de Bit-Imbi lui ouvrit les frontières de l'Elam, comme elle les avait ouvertes à Sennachérib (XX).

Citée en liste par Assurbanipal (XIX).

Prise par Assurbanipal au début de sa dernière expédition contre l'Élam (XX).

Lors de la dernière expédition d'Assurbanipal, les habitants de Bit-Imbi et du voisinage se réfugièrent dans les montagnes à la ville de Saladri (XX). Billerbeck (*ibid.*, p. 73) la place sur les berges de la Kerhha, peu en amont de Kala-i-Resa·

**Bitini.** — Peuple qui habitait les montagnes situées au nord de Kirmanchahân et de Bisoutoun.

**Bit-Itir** (XVI). — Ville du Haut-Élam, citée par Sennachérib.

**Bit-Kappalani** (XVI). — Ville citée par Sennachérib entre Bubie et Bit-Imbi (Haut-Élam).

**Bit-Kunukku-bitsu** (XIX). — Ville de l'Élam dont la position est indéterminée.

**Bit-Qatatti** (XX). — Ville du Haut-Élam citée par Assurbanipal comme se trouvant près de la ville de Khamanu (Ser-i-poul de Zohâb).

**Bit-Risiya** (XVI). — Ville citée par Sennachérib comme se trouvant placée dans le voisinage de Bubie et de Bit-Imbi (Zohâb, Haut-Élam).

**Bit-Ubiya** (XVI). — Ville du Haut-Élam citée par Sennachérib comme se trouvant située dans les environs de Naditu et de Bit-Bunaki (haute vallée de Seïn-Mèrrè, sur la rive droite du fleuve).

**Bit-Unzaï** (XX). — Ville du Haut-Élam citée par Assurbanipal comme située dans le voisinage de Bit-Imbi, de Bubie et de Khamanu (Zohâb).

**Bube** (VII *bis* XIX). — Ville de la Susiane, située probablement dans la plaine au sud de Suse.

**Bubi** (XIII). — Ville qui avant les campagnes de Sargon faisait partie du Bît-Yakin élamite (Basse-Chaldée).

**Bubie** (X, XIV, XVI, XX). — Ville du Haut-Élam qui dans les inscriptions est toujours citée en même temps que le pays de Ras, Bit-Imbi et Khaman. Elle se trouvait située à l'ouest des montagnes des Kialhours, dans la plaine de Zohâb. Sargon, Sennachérib et Assurbanipal s'en emparent dès le début de leurs campagnes dirigées contre le nord de l'Élam.

**Bubilu** (XIX, XX). — Ville du Bas-Élam, située au sud de Suse. Billerbeck (p. 112) la met au milieu de l'eau.

**Bunaku** (XIX). — Cette place était, d'après les inscriptions, située dans la plaine du sud ou du sud-ouest de Suse.

**Burutu** (XVI). — Ville citée par Sennachérib à la suite de Bit-Imbi et se trouvant placée dans la région de Zohâb.

**Daeba** (XIX). — Ville de l'Élam de position indéterminée.

**Dibirina** (XIX). — Ville du Haut-Élam, du district de Zohâb. Assurbanipal s'en empara après la prise de Khilmi (Ser-i-poul) et avant celle de Bit-Imbi (Gilân).

**Diglat.** — Le Tigre (fleuve).

**Dilmun** (VII *bis*). — Ce royaume, situé dans l'île de Bahreïn (golfe Persique), s'étendait probablement aussi sur la côte d'Arabie dans le fond du golfe, car il est dit dans les inscriptions qu'il était voisin de Bît-Yakin.

**Dimtu-ša-Simane** (XX). — Ville du Haut-Élam, placée, suivant le texte d'Assurbanipal, près de Khamanu (Zohâb).

**Dimtu-ša Tapapa** (XX). — Ville du Haut-Élam placée par le texte d'Assurbanipal dans le voisinage des villes de Bit-Imbi, Bubie et Khamanu (Zohâb ou pays des Kialhours).

**Dintu de Sulaï** (XVI), **Sulaï** (XIX). — Ville du Haut-Élam dont s'emparèrent Sennachérib et Assurbanipal; elle était située entre Khilmi (Ser-i-poul) et Bit-Imbi (Gilân) à Zohâb.

**Dintu de [Antur'?]** (XVI). — Ville de Zohâb ou des montagnes des Kialhours. Elle était voisine de Bit-Imbi, d'après les textes de Sennachérib.

**Dintu d'Umelu** (XVI). — Ville de l'Élam citée par Sennachérib à la suite de Naditu et de Bit-Bunaki. Elle se trouvait donc située dans les montagnes du haut cours du Seïn-Mèrrè, sur la rive droite de ce fleuve.

**Dummuqu** (XIX). — Ville de Zohâb dont Assurbanipal s'empara après la prise de Khilmi et avant celle de Bit-Imbi.

**Dunni-Samas** (XVI, XX). — Ville du Haut-Élam (Zohâb) citée par Sennachérib et par Assurbanipal comme se trouvant située dans le voisinage de Bit-Imbi, de Bubie et de Khamanu.

**Dunsarri** (XIX, XX). — Ville du Bas-Élam dont Assurbanipal s'empare de suite après la prise de Suse et qui, par conséquent, était située dans la plaine au sud de la capitale.

**Dur-Amnani** (XIX). — Ville de l'Élam dont la position est indécise.

**Dur-Amnanima** (XIX). — Ville de l'Élam dont la position est indécise.

**Dur-Atkhar** (IX). — Place forte du pays de Gambulu située près des fleuves Surappi et Ukni.

**Dur-Ilu** (XVII). — Dans sa première campagne contre l'Élam, Assurbanipal concentre ses forces à Dur-Ilu, ville de Chaldée qui probablement avait appartenu au roi de Suse. C'est de cette ville que partirent les Assyriens pour livrer la bataille de Tul-liz. Billerbeck (*ibid.*, p. 70) la met aux environs de Bedreh-Sorbatieh.

**Dur-Kurigalzu** (XII). — Ville de l'Élam dont la situation est indécise. « J'ai imposé », dit Sargon, « des tributs à tous les pays situés à partir de Ras dans le pays d'Élam, les tribus de Pukud, de Tamun, les villes de Dur-Kurigalzu, Rapik, etc. ». D'après le sens général du texte, il semble que cette ville fut située dans la Chaldée près de la frontière d'Élam. — Différent de Dur-Kurigalzu = Akkerkouf près Bagdâd.

**Dur-Papsukal** (IV). — Ville située en Chaldée. Il est certain que le texte de Samsi-Rammân n'est pas exact, car à cette époque l'Élam était encore assez puissant pour ne pas marcher sous les ordres des Chaldéens; il est bien plutôt sujet ici d'une coalition des peuples de Kaldu (la Chaldée), du pays d'Élam, du pays de Namri (Kurdistân d'Erbîl), et du pays d'Arumu (à gauche du Tigre) contre les envahissements de l'Assyrie.

**Dur-sar** (XX). — Ville du Haut-Élam, citée par Assurbanipal comme se trouvant située dans le voisinage de Bubie et de Bit-Imbi (Zohâb ou pays des Kialhours).

**Dur-teliti** (VII *bis*, XIV). — Ville de la Chaldée qui probablement appartenait à l'Élam et que Sargon, après s'en être emparé, place sous les gouvernements de Babylone et de Gambulu.

**Duru** (XVI). — Ville du Haut-Élam, placée, d'après les inscriptions de Sennachérib, dans le pays de Bubie et de Bit-Imbi (Zohâb).

**Dur-Undâsi** (XX). — Ville de l'Élam située en face de Madaktu sur la rive gauche du fleuve Itite (Seïn-Mèrrè). Assurbanipal en marchant à la poursuite d'Umanaldas franchit le fleuve Itite dont il voit l'inondation et s'empare de la ville de Dur-Undâsi. Les tells de Zakha sont les seuls qui correspondent aux renseignements donnés par l'inscription; ils sont placés sur la rive gauche du fleuve en face de Derrè-i-Chahr (Madaktu); est, d'après Billerbeck (p. 72), Kala-i-Dis.

**Dur-Undasi** (XIX). — Ville qui, suivant le sens de l'inscription, doit être placée dans le sud de la Susiane près de la Chaldée, et qui n'a, avec la ville située en face de Madaktu, de commun que le nom.

**Duru-Undâsima** (XIX). — Ville voisine de Dur-Undasi du sud.

**Ellipi** (V, VII, VII *bis*). — Ce pays était voisin de l'Élam et du pays de Kharkhar, non loin de Bikni et de Ras. Il se trouvait probablement situé dans les districts voisins de Kirmanchahân, de Bisoutoun, Kengâver et Dinâver.

**Eridu.** — Ville de Chaldée située près de Dur-Yakin sur la rive gauche de l'Euphrate.

**Gadiya** (X). — Ville de Susiane, voisine du fleuve Ukni et par conséquent placée près de la frontière.

**Gambulu.** — Pays voisin du fleuve Surappi et du fleuve Ukni. Dur-Atkhar en était une place forte (IX).

La prise de Gambulu oblige les habitants de Rua, de Kindar, de Yatbur et de Pukud à se réfugier vers le fleuve Ukni. Sargon partage les pays d'Élam qu'il a conquis dans sa XII^e^ campagne en deux parts qu'il remet entre les mains de son lieutenant à Bab-Ilu et au pays de Gambulu (XIV).

Assurbanipal après la bataille de Tul-liz revient par Gambulu où il prend et détruit les villes de Samgunu et de Sapi-bel (XVIII).

Le pays de Gambulu était situé sur la rive gauche du Tigre dans la plaine qui s'étend au pied du Poucht-é-kouh; les tells de Baksayé, de Beyât et de Seba'at-Kherib étaient probablement situés dans le Gambulu.

**Gatudu** (XIX). — Ville de l'Élam, de position indéterminée.

**Gatuduma** (XIX). — Ville de l'Élam, de position indéterminée.

**Gizil-Bunda** (V). — Nom d'ensemble des pays de Munna, Parsua, Allabria, Abdadana. Ces pays s'étendaient sur tout l'Azerbeidjân et sur une partie du Kurdistân de Moukri.

**Guti** (VII). — Pays ou tribus de l'Irân, « les tribus de Guti et ceux qui habitent le pays lointain de Madaï près du pays de Bikni ». Billerb., 36, le place sur le cours supérieur du petit Zâb, de l'Adhem, du Diyâla.

**Iaptir** (X). — Ville voisine du fleuve Ukni, dans le Bas-Élam, vers la frontière entre la Chaldée et la Susiane.

**Iassubi.** — Peuple qui habitait les montagnes de Kérind.

**Ilamtu.** — L'Élam.

**Ilkhis.** — Pays situé au delà du Kara-

tchaï dans dans les plateaux du sud de Gherrous.

**Ilteuba** (XVI). — Ville du Haut-Élam citée par Sennachérib comme se trouvant située dans les pays voisins de Bit-Imbi et de Naditu, c'est-à-dire dans le pays actuel des Kialhours.

**Iprat** (XX). — Ville du Haut-Élam située, selon les textes d'Assurbanipal, dans les environs des villes de Bit-Imbi, Bubie et Khamanu (district de Zohâb).

**Itite** (XX). — Partie moyenne du cours de la rivière Kerkha, celle qui porte aujourd'hui le nom de Seïn-Mèrrè. Billerbeck (p. 175) en fait le Dizful-roud.

**Kaldan** (X). — Ville du Bas-Élam voisine du fleuve Ukni. Située vers la frontière chaldéenne de la Susiane.

**Kalté-sulaï** (XVI). — Ville du Haut-Élam placée par Sennachérib dans le même pays que Bubie et Bit-Imbi, c'est-à-dire dans le district actuel de Zohâb ou chez les Kialhours.

**Kanitsu** (XX). — Ville du Haut-Élam qui, suivant Assurbanipal, était située près de Khamanu (Zohâb).

**Kar-Dunias**. — Nom d'une partie de la Babylonie, et quelquefois de la Babylonie entière.

**Karkhar** (V). — Ce pays, limitrophe des possessions élamites vers le sud, semble s'être étendu sur les districts compris entre Dinâver au sud et Sihnèh au nord, c'est-à-dire dans les pays montagneux d'Ardilân et d'Avromân, sur le versant septentrional de Kouh-Chahō.

**Karmubasa** (XVI). — Ville du Haut-Élam, située dans les pays de Bubie et de Bit-Imbi, soit à Zohâb, soit dans le pays des Kialhours.

**Kashshi**. — Les Cosséens, dont le pays s'étendait sur tout le Poucht-é-kouh et peut-être aussi sur une partie du Louristân septentrional.

**Khabardip** ou **Habardip**. — La partie septentrionale de l'Élam, la plus rapprochée de la Médie, se nomme dans les textes susiens Khabardip ou Hapardip. Ce nom fut étendu par les Mèdes à toute la région et donna naissance aux Amardes, Ἄμαρδοι de Strabon. Ce mot, selon une conjecture probable de M. Harkavy, signifie « l'Orient » (J. Oppert, *Inscr. susiennes*, p. 179).

**Khaialilsi** (XIX).— Ville de l'Élam dont le site est inconnu.

**Khaïdala, Khaïdalu** (XV, XVI). — Ville de l'Elam, située dans les montagnes où, à l'approche des Assyriens, se retire le roi d'Elam, en venant de Madaktu par Dur-Undâsi. La ville moderne de Khorrem-âbâd, au Louristân, ou du moins la plaine qui l'avoisine au sud, semble être le site de Khaïdalu ; la route qui, partant de Derrè-i-Chahr se rend à Khorremâbâd passe par Zakha (Dur-Undâsi). Khaïdalu était le point de croisement de toutes les routes qui de l'Élam et du Poucht-é-kouh se rendent en Perse. Cette ville était située dans le Khabardip et occupait une situation commerciale et stratégique très importante.

**Khaltemas** ou **Haltemas** (XX). — Ville de l'Élam.

En quittant Madaktu pour se rendre à Suse, Assurbanipal quitta la rive droite du fleuve à Madaktu pour longer la rive gauche sur laquelle se trouvaient Haltemas, Sušan et tous les territoires de la Susiane inférieure. L'importance des tells élamites de Tépé-Sindjar m'engage à placer là le site d'Haltemas. Ainsi située cette ville occupait un point stratégique important ; elle fermait la vallée de la Kerkha vers le nord et commandait la plaine susienne au sud.

**Khaman, Bit-Khaman, Khamanu, Khilmi, Khalman**. — Ville des pays tributaires de l'Élam, voisine de Bit-Imbi, située à Ser-i-poul, dans le district de Zohâb, au pied du mont Batir (stèle

d'Anu-Banini). Cette place forte gardait l'entrée des passes du Zagros, sur la grand'route entre l'Irân et la Chaldée. Elle a joué un rôle important sous les Achéménides, dans la marche d'Alexandre le Grand, sous les Parthes, les Sassanides et les Arabes. Sennachérib, dans sa campagne en Haut-Élam, s'en empare après la prise de Bit-Imbi. Elle est la première ville que prenne Assurbanipal dans sa première campagne en Élam; il en parle comme d'une forteresse située près de Bit-Imbi et de Bubie. Cf. le chapitre VI, *Stèles de Zohâb*. Khaman était la capitale du pays de Khamanu ou Hamanu.

**Khamanu** ou **Hamanu** (XX). — Assurbanipal, dans sa dernière expédition contre l'Élam, envahit le pays de Khamanu après avoir occupé celui de Ras. Ce territoire de Khamanu se trouvait situé entre Ras et la ville de Naditu, c'est-à-dire au pays des Kialhours.

**Khamran** ou **Hamran** (XVI). — Ville du Haut-Élam citée par Sennachérib après Bit-Imbi et le pays de Ras; elle se trouvait située soit aux environs de Zohâb, soit probablement dans les montagnes des Kialhours.

**Kharaha** (XIX). — Ville de l'Élam située au sud ou au sud-ouest de Suse.

**Khardabanu** ou **Hardabanu** (XX). — « Ville royale » située « sur le bord du fleuve Itite » (Seïn-Mèrrè) dont Assurbanipal s'empara dans sa marche de Naditu (Eivân) à Madaktu (Derrè-i-Chahr) et que je pense avoir été située à Chirvân.

**Khayaman** (X). — Ville de l'Élam, voisine du fleuve Ukni, c'est-à-dire située sur la frontière chaldéenne de la Susiane.

**Khidalu** ou **Hidalu** (XX). — Ville de l'Élam, située sur la rive gauche du Seïn-Mèrrè entre Dur-Undasi et Suse.

**Khilimmu** (VII *bis* et XIX). — Ville citée par Sargon comme dépendant du pays d'Elam, puis par Sennachérib dans sa VII^e^ campagne.

**Khindaru** ou **Hindaru** (VII *bis*). — Tribu voisine de Pukudu.

**Khiur** (X). — Ville de l'Élam, voisine du fleuve Ukni, près de la frontière chaldéenne de la Susiane.

**Khunnir** ou **Hunnir** (XX). — Ville de l'Élam, située sur la rive gauche du Seïn-Mèrrè entre Dur-Undasi et Suse.

**Khuradi** ou **Huradi** (XX). — Ville d'Élam dont la position est indéterminée.

**Khushahitek** ou **Hushahitek** (Inscr. susiennes). — Pays des Uxiens, dans les montagnes du Louristân.

**Kié** (XVI). — Ville du pays de Bit-Imbi, Haut-Élam (Zohâb ou pays des Kialhours) citée par Sennachérib.

**Kindar, Mat Kindar** (XI). — Pays voisin de Gambulu et de Pukudu, situé dans la presqu'île formée par le Tigre et le Chatt el'-Amara. Ce district faisait, avant l'expédition de Sargon, ainsi que le Gambulu, partie du royaume d'Élam, ou du moins en était tributaire.

**Kutsurtin** (XX). — Ville du Haut-Élam, voisine de Bit-Imbi et se trouvant soit dans le district actuel de Zohâb, soit au pays des Kialhours.

**Lahirimmu** (X). — Ville élamite annexée par Sargon au pays de Yatbur (Basse-Chaldée).

**Litaï** (VII *bis*). — Tribu habitant entre la Chaldée et l'Élam sur les rives du fleuve Surappi et du fleuve Ukni.

**Lakhiru** (XIX). — Ville du Haut-Élam, située dans le district de Zohâb, car Assurbanipal s'en empara dans sa marche de Khilmi (Ser-i-poul) à Bit-Imbi (Gilân).

**Madaï** (V, VII *bis*, etc.). — Le pays des Mèdes, contrée fort considérable de la Perse; elle s'étendait dans le plateau iranien à partir des montagnes Loures, et avait pour frontière à l'ouest le pays de Bikni.

**Madaktu (Badaka)**. — Capitale des pays de la rivière Itite (Seïn-Mèrrè), seconde

ville du royaume. — En marchant contre elle, à partir de Bit-Bunaki, Sennachérib est arrêté « par la pluie et la neige qui tombaient en tourbillons dans les montagnes » (XV, XVI). — Citée en liste par Assurbanipal (XIX). — Umanaldas, apprenant que l'armée d'Assurbanipal venait d'entrer dans le district de Khamanu, quitte Madaktu, traverse le fleuve Itite et s'enfuit à Dur-Undâsi. Madaktu était donc sur la même rive du fleuve que la province de Khamanu, c'est-à-dire sur la rive droite et Dur-Undâsi sur la rive gauche (XX).

Après la prise de Tubu et avant celle de Haltemas, Assurbanipal s'empare de la ville de Madaktu, capitale de l'Élam (XX).

Madaktu était, d'après les inscriptions, la seconde ville du royaume après Sušan, les rois d'Élam y habitaient. Je place le site de cette ville à Derrè-i-Chahr, seul point de la vallée du Seïn-Mèrrè qui corresponde aux données des inscriptions et qui, par l'importance de ses ruines, ne peut être attribué qu'à Badaka.

**Mahisu-Hilipanu** (X). — Ville voisine du fleuve Ukni dans le Bas-Élam, vers la frontière entre la Chaldée et la Susiane.

**Mar.** — Ville de la Basse-Chaldée, aujourd'hui Tell-Edé.

**Massutu-Saplitu** (XVI). — Ville du Haut-Élam située aux environs de Sanaqidâti, c'est-à-dire dans les montagnes d'Eivân.

**Mer du Soleil couchant.** — Mer Méditerranée.

**Mer du Soleil levant.** — Cf. Mer supérieure (mer Caspienne).

**Mer Supérieure** (II). — La mer Supérieure des Assyriens était la mer Caspienne; peu d'expéditions parties de Ninive l'atteignirent. Tuklat-pal-asar Ier semble y être parvenu en traversant l'Irân du sud au nord. Il dit avoir passé des chemins difficiles et des fourrés épais avant que d'entrer dans l'*Élama*; c'est probablement par le col du Zagros (Zohâb à Kirmanchahân), qui faisait alors partie des domaines du roi de Suse, qu'il gravit les pentes du plateau persan. Il se rendit de là à *Amadana* (probablement Ecbatane) et rencontra un grand nombre de peuples qu'il cite avant d'arriver aux rives de la mer Supérieure. Tuklat-pal-asar partit d'El-Assar, ville située à quelque distance au nord du confluent du Zâb inférieur; la voie de pénétration dans l'Irân qui se présentait à lui était donc le Zagros; s'il fût parti de Ninive, il eût, comme ses successeurs, franchi les montagnes kurdes par le col de Kèl-i-Chin.

**Mesu** (V). — Pays de la Perse voisin des pays d'Arazias et de Madaï.

**Munna** (V). — Pays du sud de l'Azerbeidjân.

**Mur?-ri-Aslaki** (XVI). — Ville du Haut-Élam, située dans la région de Bit-Imbi (Zohâb ou pays des Kialhours).

**Nadih** (XIX). — Ville de l'Élam dont le site est inconnu.

**Nadit** (X). — Fleuve dont les villes furent annexées par Sargon et qui coulait en territoire élamite. L'inscription cite ce cours d'eau après avoir parlé du pays de Yatbur. Il est probable qu'il était l'un de ces nombreux canaux naturels qui sillonnent la Chaldée et dont le lit se modifie ou se comble.

**Naditu** (XVI, XX). — Cette ville, citée par Sennachérib après Bit-Imbi et Ras, est prise par Assurbanipal dans sa marche de Bit-Imbi au fleuve Itite. Je pense que nous devons voir dans Eivân (au sud-est du pays des Kialhours) le site de l'antique Naditu. Eivân est située au point de croisement des principales routes du pays, dans une vallée large, fertile et couverte de ruines et de tells.

**Nagit.** — Pays élamite situé sur le bord du golfe Persique entre le Karoun et les marais de Khor el-'Azem.

**Naïri** (V). — Le pays de Naïri, qui comprenait un grand nombre de tribus, s'étendait entre les contrées de Diarbékir, jusqu'aux montagnes du Kurdistân situées au sud-est de Van près de l'Azerbeidjân.

**Nakidati** (XX). — Ville du Haut-Élam citée par Assurbanipal comme se trouvant située près de Khamanu (Zohâb).

**Nazutu** (XX). — Ville du Haut-Élam, citée par Assurbanipal comme se trouvant située près des villes de Bubie et de Bit-Imbi (Zohâb ou pays des Kialhours).

**Nisim**. — Ville de la Basse-Chaldée, aujourd'hui Tell-Yokha.

**Nukhan** (X). — Ville de la frontière d'Élam, située près du fleuve Ukni entre la Chaldée et la Susiane.

**Parsua** (V). — Pays qui s'étendait au sud-ouest du lac d'Ourmiah depuis le district de Salmas jusqu'à la vallée du Gâdertchaï (Azerbeïdjân).

**Pattian** (X). — Ville de la frontière entre la Susiane et la Chaldée, voisine du fleuve Ukni.

**Pidilma** (XX). — Ville de la Susiane située au sud de Suse.

**Pillutu** (VIX). — « La ville de Pillutu qui est près du pays d'Élam », dans la Chaldée;

**Pukud** (XI, VII *bis*). — (Cf. Ruhua.) Pays situé au sud de Yatbur à la frontière d'Élam, et au nord de Dur-Yakin (Chaldée).

**Purat**. — L'Euphrate.

**Qabrina** (XIX). — Ville du Bas-Élam située au sud ou au sud-ouest de Suse.

**Qabrinama** (XIX). — Ville du Bas-Élam voisine de Qabrina.

**Rabaï** (XVI). — Ville du Haut-Élam, voisine de Bit-Imbi (Zohâb), suivant le texte de Sennachérib.

**Rapik** (XII). — Ville de la Chaldée voisine du pays d'Élam. « J'ai imposé des tributs à tous les pays situés à partir de Ras, dans le pays d'Élam, les tribus de Pukud, de Tamun, les villes de Dur-Kurigalzu, Rapik... »

**Ras**. — « A partir du pays de Ras aux frontières du pays d'Élam sur les rives du fleuve Diglat (Tigre), jusqu'... » (VII). Les habitants de Til-Khumbi,... de Bubie, de Khaman, les garnisons du pays de Ras se réfugient dans Bit-Imbi à l'approche de Sargon (X).

Sennachérib s'empare de Ras et place ce pays sous la dépendance de Dur-Ilu (XVI).

Rasu est citée comme ville (?) après Bit-Imbi (XVI).

Assurbanipal, dans sa dernière expédition contre l'Élam, envahit Ras après avoir repris Bit-Imbi (XX).

« J'ai régné depuis le pays de *Rasi* qui dépend du pays d'*Élam* sur le pays de *Pukudu*, de *Tamun*... » (J. Menant, *Ann. Assyr.*, p. 200).

« J'ai régné...(sur)...jusqu'au pays d'Illipi, de Ras, sur les frontières du pays d'Élam, aux rives du fleuve Diglat » (VII *bis*).

Le pays de Ras était situé dans les montagnes qui forment l'extrémité nord-ouest du Pouch-é-kouh et dans la plaine de Khaneghin, au sud de Zohâb ; il s'étendait jusqu'à la rive gauche du Tigre. Au nord il était limité par Khamanu (Khalman), au sud par le pays des Kashshi (Cosséens) et d'Umliash.

**Ruhua** (VII *bis*), **Rua** (XI). — Pays compris entre Mat-Kindar au nord et Mat-Tamun au sud, entre le Chatt el-'Amara à l'ouest et le Tigre à l'est. « Les habitants de Rua, de Kindar, de Yatbur, de Pukud, apprirent la prise de Gambul. Ils s'enfuirent à la faveur de la nuit et se dirigèrent vers les rives inabordables du fleuve Ukni... »

**Sagbat** (XIII, XIV). — Ville de la Basse-

Chaldée dans laquelle Sargon place le gouvernement de Bît-Yakin. Après l'avoir prise sur Élam, il dit : « Au lieu et place de la ville de Sagbat, je fis construire par Nabu Dâmiq Ilâni une forteresse qui arrêtât les Élamites ». Il y déporta des habitants du pays de Kummuk, peuple situé entre le golfe d'Alexandrette et l'Euphrate.

**Sakisai** (XX). — Ville du Haut-Élam placée par le texte d'Assurbanipal près de Khamanu (Zohâb).

**Sala** (X). — Ville de la frontière entre la Chaldée et la Susiane sur le fleuve Ukni.

**Saladri** (XX). — Les habitants des environs de Bit-Imbi, Bubie, Khamanu..., etc. « s'étaient réfugiés dans la ville de Saladri sur une montagne escarpée ». Cette ville se trouvait donc dans le Zagros, dans la partie qui confine au district actuel de Zohâh. Peut-être y doit-on voir Ridjab, Kérind ou tout autre site bien défendu par la nature, comme il en existe tant dans cette région.

**Samunu** (VII *bis*, X, XIII, XIV, XIX). — Ville du Bas-Élam, située sur la frontière entre la Chaldée et la Susiane, dans le Bît-Yakin élamite. Elle fut prise par Sargon ; ruinée et reconstruite par ce roi sous le nom de Bît-Iqîsa, elle reparaît avec son nom de « Samunu » dans les campagnes suivantes.

**Samuntunas** (XX). — Ville du Bas-Élam, située au sud de Suse.

**Sanaqidâti** (XVI). — Ville du Haut-Élam citée par Sennachérib comme se trouvant dans le même pays que Naditu et Bit-Bunaki, c'est-à-dire située sur la rive droite du fleuve Itite (Seïn-Mèrrè) dans les montagnes d'Eivân et des environs.

**Sapi-Bel**. — « Une des places fortes du pays de Gambulu. J'ai détruit la ville, sa capitale et l'ai renversée dans les eaux » (XVIII).

(C. VI, l. 10). « Dans ma VIII^e^ campagne, j'ai marché contre Dunanu, fils de Bel-Basa au pays de *Gambul*. Il s'était confié au roi d'Élam et ne s'était pas soumis à ma domination. Par ma vigoureuse attaque, j'ai renversé le pays de *Gambul* et je l'ai couvert comme un ouragan. Je me suis emparé de la ville de *Sapi-bel*, une de ses places fortes, située au milieu de la mer... » (J. Menant, *Ann. de l'Assyrie*, p. 285). Billerb. (p. 173) la met sur le Duvaridj inférieur.

**Sarhudêri** (XVI). — Ville du Haut-Élam, citée par Sennachérib, comme se trouvant placée dans le pays de Naditu (Eivân) et de Bit-Bunaki (Houleïlân ou Zeïch).

**Silibtu** (XVI). — Ville du Haut-Élam, citée par Sennachérib comme se trouvant dans les pays de Bubie et de Bit-Imbi (Zohâb ou pays des Kialhours).

**Siluna** (V). — Pays cité par Rammân-Nirari, comme situé au soleil levant. Sa position n'est pas déterminée par les textes d'une manière suffisante. Il se trouvait soit dans les pays situés entre Hamadân et Ispahân, soit même plus au sud.

**Sirpurla** ou **Lagaš**. — Actuellement Telloh. Ville de la Basse-Chaldée, située près de Chatra.

**Sulaï** (X). — Ville du Bas-Élam comprise dans les pays limitrophes de la Chaldée. Elle fut annexée par Sargon au pays de Yatbur.

**Surappi** (VII *bis*). — Fleuve que je crois devoir identifier avec le Nahr-oum-el-Djémal ou avec la rivière Tib, affluent du Tigre.

« J'ai régné... jusqu'aux tribus de Tu, de Rubu, de Kharilum, de Labdûdu, de Havranu (le Hauran), de Ubulum, de Ruhua, de Litaï qui habitent sur les rives du fleuve Surappi et du fleuve Ukni. »

**Suripak**. — Ville du pays de Tirat-Dunias dans la Basse-Chaldée, sur la rive droite de l'Euphrate.

**Sušan**, **Shushan**. — Suse, capitale de l'Élam.

**Suti du désert** (VII *bis*). — Tribus probablement nomades habitant tout le pays de Yatbur en Basse-Chaldée, près des frontières de Susiane (sur la rive droite de l'Euphrate).

**Tagablisir** (XVI). — Ville du Haut-Elam qui, d'après le texte de Sennachérib, était située dans le même pays que Naditu et Bit-Bunaki, c'est-à-dire entre Eivân et le Seïn-Mèrrè.

**Taraqu** (XIX). — Ville de l'Élam dont la position est indéterminée.

**Tasarra** (XX). — Ville de l'Elam, située sur la rive gauche du fleuve Itite (Seïn-Mèrrè) entre Dur-Undâsi et Suse.

**Temen-marduk-Sarranî** (XIX). — Ville du Bas-Elam, située dans la plaine en aval de Suse.

**Til-Khumba.** — Ville prise par Sargon dans le pays de Bît-Yakin élamite.

**Til-Khumbi** ou **Tul-Humba** (X, XVI, XX). — Ville du Haut-Elam, située vers le pays de Ras, près des villes de Bit-Bunaki et de Naditu, dans le pays situé entre les Kialhours et le Seïn-Mèrrè.

**Tûbu** (XX). — « Ville royale » située « sur le bord du fleuve » (Itite) prise par Assurbanipal dans sa marche en descendant le fleuve vers Madaktu. Je pense que cette ville était située à la sortie du vallon de Kolm, au pied de Kébir-kouh.

**Tubu, Tilu-Tubu** (XIX). — Ville du Bas-Elam, située en aval de Suse suivant le sens dans lequel se suivent les villes dans le texte assyrien.

**Tul-liz** (XVII). — Ville située sur le fleuve Ulaï en aval de Suse. C'est là que les troupes de Teumman, roi d'Elam, furent défaites par celles d'Assurbanipal; les fuyards gagnèrent Suse.

**Tul-Ukhuri** (XVI). — Ville du Haut-Elam citée par Sennachérib après la ville de Bit-Imbi et le pays de Ras. Elle se trouvait probablement située au pays actuel des Kialhours entre Gilân (Bit-Imbi) et Eivân (Naditu).

**Ubulum** (VII *bis*). — Tribu dont la position n'est pas connue.

**Ukni** (XI). — « Les hommes de Rua, de Kindar, de Yatbur, de Pukud apprirent la prise de Gambul, ils s'enfuirent... vers les rives inabordables du fleuve Ukni. J'ai franchi le fleuve Umlias, le fleuve qui les protégeait par des plantations... Ils emportèrent leurs effets et quittèrent les rives du fleuve Ukni. » Bill., p. 164 : d'abord Ab-i-Kérind, puis Kerkha supérieur.

**Ulaï (Eulaeus).** — Kerkha. Billerb. après Long, dit que c'était le Schavur actuel (au temps de la chute de Suse et des Perses).

**Umlias** (XI). — « Les hommes de Rua, de Kindar, de Yatbur et de Pukud s'étant réfugiés sur les bords du fleuve Ukni, Sargon passe le fleuve Umlias et force l'ennemi à quitter les rives de l'Ukni par son seul passage de l'Umlias. » M. Pognon seul sait avec certitude le gîte d'Asounnak-Umlias. Il y a trouvé les briques de ses rois.

**Umliash.** — Ce pays s'étendait probablement depuis le pied du Poucht-é-kouh au nord-ouest de Gambulu jusque dans la Chaldée. — (Bill., p. 167). — Pays entre la Babylonie et la Susiane; sur la rive gauche du Tigre, va au nord-ouest jusqu'au fleuve de Mendeli, sud-ouest jusqu'au Tib, nord-ouest comprenant le plateau entre le Hamrin et le Poucht-é-kouh supérieur.

**Urdalika** (XIX). — Ville du Bas-Élam située en aval de Suse.

**Uru.** — Ville de la Basse-Chaldée située sur la rive droite de l'Euphrate, aujourd'hui Moughayir.

**Uruk.** — Warka, ville de la Basse-Chaldée.

**Yatbur, Iatbur.** — Pays voisin de la frontière de l'Élam en Mésopotamie (X)

(XVI-152). « Pendant que je me préparais à exterminer le pays de Bît-Yakin et à réduire le pays d'Arumu, et que j'affermissais ma puissance au pays de *Yatbur*, qui est situé au delà du pays d'Élam » (J. Menant, *Ann. assyr.*, p. 189).

« J'ai régné... sur les Suti du désert qui habitent le pays de Yatbur jusqu'aux villes de Samuna, de Bab-dur, de Dur-Teliti, de Khilikhi, de Pillutu, de Dunni-Samas, de Bubie, de Til-Khumba, qui dépendent du pays d'Élam et du pays de Tirat-Dunias la haute et la basse » (VII *bis*).

Le Yatbur était à cheval sur le cours du Tigre ; une partie, celle située sur la rive gauche, voisine de Gambulu, était plus directement soumise à l'Élam avant la campagne de Sargon (Bill., p. 169 en fait un plateau du pays d'Umlias).

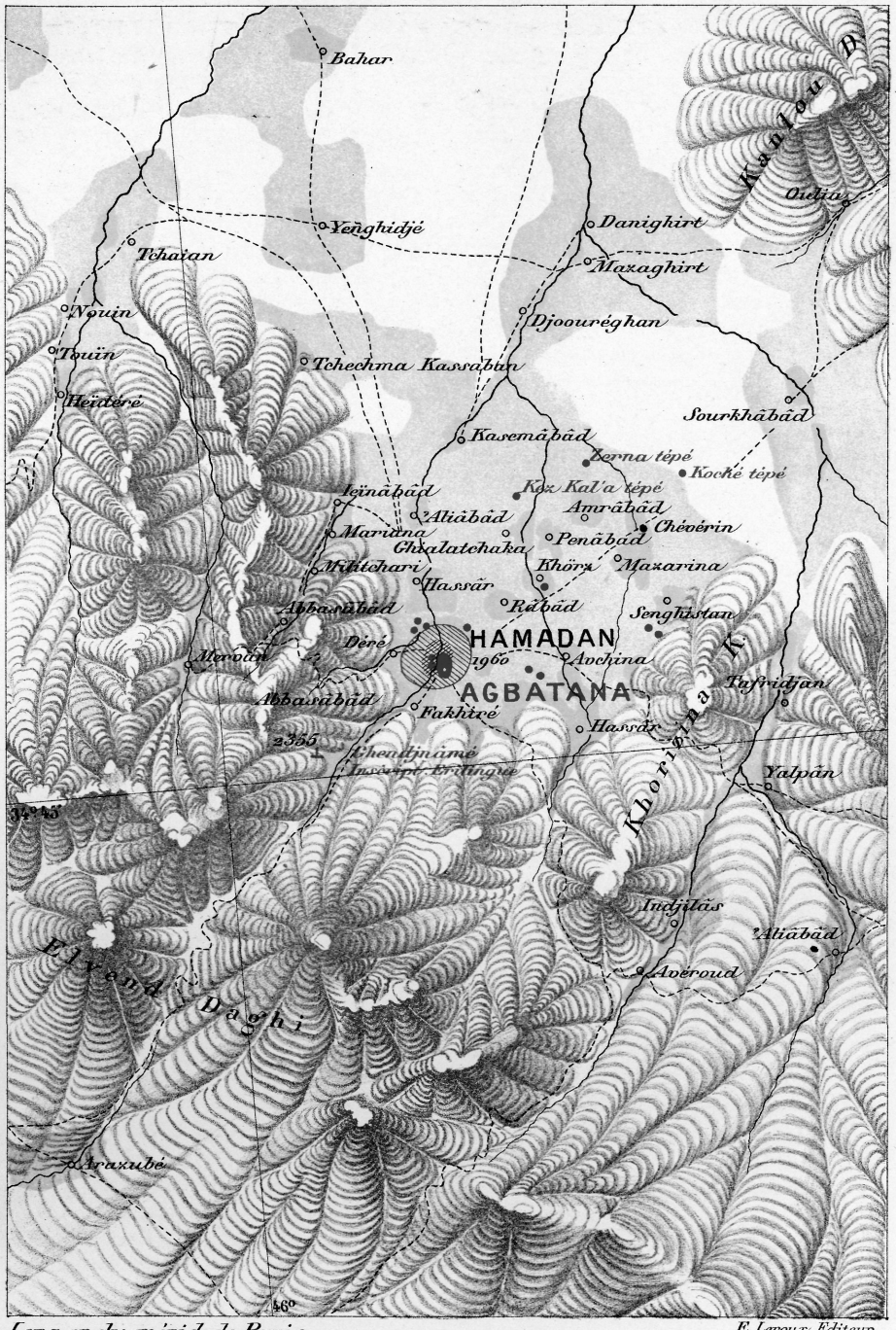
**Zame.** — Ville voisine du fleuve Ukni, située sur la frontière entre l'Elam et la Chaldée.

**Zari.** — Ville de la Basse-Chaldée située sur le Nahar Arakhtu (Chatt el'-Amara).

**Zubakhi** (XX). — Ville du Haut-Elam qui, suivant le texte d'Assurbanipal, se trouvait située près de Khamanu (Zohâb).

# CROQUIS TOPOGRAPHIQUE DES ENVIRONS D'
# AGBATANA. HAMADAN.

*Echelle au 1:250.000.* PL. XVIII




J. DE MORGAN — Mission en Perse.

# CHAPITRE VI

## Ecbatane.

L'*Ecbatane* du sud ou *Agbatana* était située dans la plaine où s'élève aujourd'hui la ville de Hamadân. L'inscription de Darius à Bisoutoun la nomme *Hagmatan* ou *Hagmatana*[1]; les Chaldéens[2] la désignaient sous le nom de *Achmetha*, supprimant la dernière consonne du mot. Nous la rencontrons dans les textes assyriens indiquée par Teglatpalasar Ier sous la forme *Amadana*, presque identique au nom de la ville moderne[3].

Sa position géographique résulte des documents qui nous ont été transmis par les auteurs grecs et latins, et les restes importants qu'on y rencontre, bien que tous ses monuments aient été détruits, ne laissent aucun doute à l'égard du site qu'occupait l'ancienne capitale de la Médie méridionale. Cette situation favorisée par la nature est cause que, sou-

1. *Behistun inscript.*, col. II, par. 13.

2. *Ezra*, VI, 2 : אחמתא. Les Grecs ont fait de ce mot Ἀγβάτανα.

3. Diodore de Sicile (II, 13, § 6) attribue à Sémiramis la fondation d'Ecbatane. Peut-être devons-nous voir dans cette légende le souvenir de travaux effectués à Amadana par les souverains assyriens lors de leurs expéditions dans l'Irân. Teglatpalasar Ier ne parle pas d'avoir laissé, vers 1130 avant J.-C., de garnison au pays de Madaï. Toutefois la fable de Sémiramis semblerait faire supposer que ce roi ou ceux de l'Assyrie firent d'Ecbatane une forteresse, comme ils avaient coutume de le faire dans la plupart des pays nouvellement conquis.

vent ruinée, Ecbatane s'est toujours relevée de ses ruines, moins orgueilleuse qu'au temps où elle commandait en maîtresse à toute la Perse, mais toujours fort peuplée. Les ruines de ses palais, vingt fois employées à la reconstruction des habitations particulières, sont tellement disséminées qu'il semble que ce serait en vain qu'on chercherait à reconstituer d'une manière positive le plan de ses monuments. Aucune fouille scientifique n'a été tentée dans ses ruines, les voyageurs qui l'ont traversée s'en sont tous tenus aux renseignements des anciens. D'ailleurs, au milieu de ce chaos de maisons, de masures et de ruines du moyen âge il serait bien difficile, pour ne pas dire impossible, de retrouver les fondations des anciens édifices.

A défaut de fouilles scientifiques, il se fait à Hamadan une exploitation régulière et patentée des terrains antiques. C'est un usage pour le gouvernement persan que de concéder ces décombres des villes qui, lavés, fournissent en grande quantité des métaux précieux. Depuis combien de temps se livre-on à cette industrie? il est mal aisé de le dire, mais il est certain qu'il n'existe plus guère aujourd'hui de parties de l'antique Ecbatane qui n'aient été exploitées.

On conçoit aisément que ces fouilles n'aient d'autre but que le lucre, les divers objets sont portés pêle-mêle à des fours dans lesquels les Persans séparent fort habilement les divers métaux; on verra plus loin de quelle nature sont ces objets et quel intérêt ils présenteraient pour la science s'ils étaient méthodiquement recueillis.

Ecbatane fut dévastée à bien des reprises; elle fut livrée aux flammes et, dans les décombres entassés en couches superposées, on rencontre souvent de véritables lits de métaux fondus lors des incendies. Ces alliages renferment de l'or, de l'argent, du bronze. Ils conservent parfois la forme vague des statues ou des bijoux qui, tordus par la chaleur, ne se sont pas entièrement liquéfiés.

Quant aux constructions antiques, il n'en reste plus que des ruines informes; parfois on voit une muraille dont les fondations reposent sur les restes d'incendies plus anciens. Mais en général, les briques et les pierres sont amoncelées sans ordre, jetées en une sorte de chaos, attes-



Héliog. Dujardin

Imp. Eudes & Chassepot

VUE DE HAMADAN ET DE L'ELVEND

(Photographie de l'Auteur)

tant par leur confusion des épouvantables scènes de dévastation dont Ecbatane fut si souvent le théâtre.

Décrire le site de la moderne Hamadân est dire tout ce que nous savons de positif sur Ecbatane. Je commencerai donc mon récit par l'exposé de l'état actuel pour le terminer en reprenant les indications qui nous ont été transmises par l'antiquité classique. Là se bornent nos connaissances et, malheureusement peut-être, elles ne se complèteront

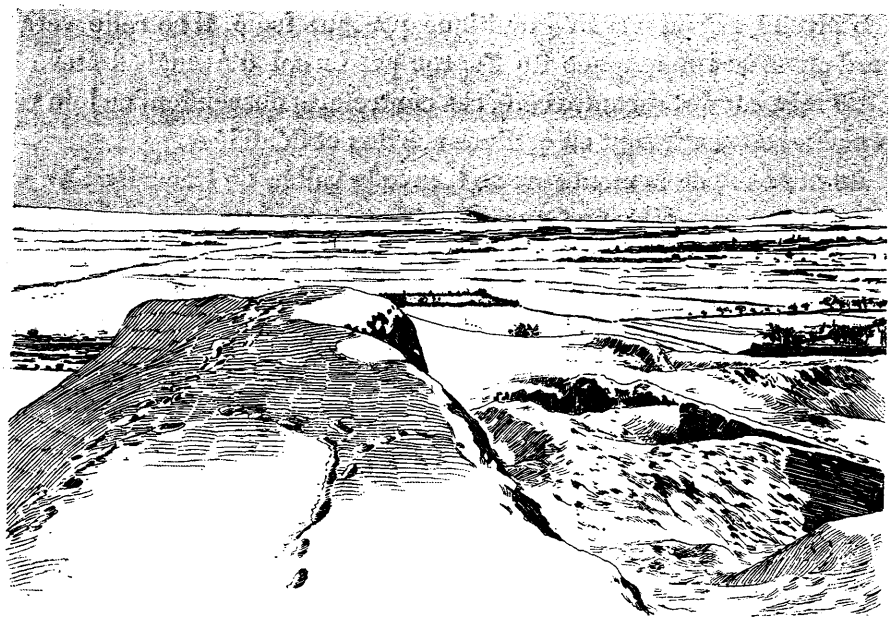


Fig. 153. — Vue de la plaine de Hamadân, prise de la colline du palais.

pas, car les Persans d'aujourd'hui achèvent la ruine de leur ancienne capitale, en détruisant à jamais jusqu'aux derniers vestiges de sa grandeur passée.

Hamadân est située au pied de l'Elvend[1], à la tête de la vallée large

1. Suivant Diodore de Sicile (II, 13, § 7), la ville d'Ecbatane se trouvait située à un

et fertile qui porte les eaux de la grande montagne au Qara-tchaï. L'altitude moyenne de la ville est de 1,960 mètres au-dessus du niveau des mers, tandis que l'Elvend domine de sa cime presque toujours neigeuse la plaine de Hamadân de 2,000 mètres environ.

La plaine est riche et fertile; un grand nombre de ruisseaux l'arrosent et en même temps que l'altitude élevée à laquelle elle se trouve lui donne la fraîcheur, les eaux abondantes de l'Elvend y développent une riche végétation.

L'Elvend est un massif granitique presque isolé. Il se relie vers le nord-ouest aux montagnes du Zagros par le col d'Asadâbâd élevé de 2,380 mètres; de tout autre côté, ses contreforts descendent au loin vers la plaine, se continuant en collines stériles et dénudées.

Au nord-est de la montagne se trouve la vallée de Hamadân; au sud et au sud-ouest, celles du Gamâs-âb et de ses affluents. Ces deux vallées, très riches, renferment une population nombreuse et des restes abondants de l'antiquité. On sent, en parcourant ces régions, que là fut jadis le centre d'une grande civilisation, et que l'importance actuelle de Hamadân n'est qu'un bien pâle reflet de ce que fut jadis Ecbatane.

Le général Rawlinson[1] est d'avis que l'Ecbatane visitée par Hérodote doit être placée à Takht-i-Soleimân, au sud de l'Azerbeidjân. Je ne partage pas son opinion. Il se peut que l'Ecbatane du nord ait été située entre le Djagatou et le Kizil-ouzen, je le crois, mais rien ne prouve que ce soient là les restes de la ville de Déjocès.

mille ou un mille et demi du pied du mont Orontès : Τῶν γὰρ Ἐκβατάνων ὡς δώδεκα σταδίους ἄπεχον ἐστὶν ὄρος ὁ καλεῖται Ὀρόντης. C'est là en effet qu'on rencontre les terrains aujourd'hui fouillés pour l'exploitation des débris laissés par l'antiquité. L'assertion de Diodore se trouve donc confirmée pour le site de Hamadân. En ce qui concerne l'étendue de la ville telle qu'elle nous est fournie par l'écrivain sicilien (XXVI, 110, § 7), nous devons plutôt admettre qu'elle résulte d'une erreur de copistes dans les manuscrits, car, si nous en jugeons d'après les traces qu'on peut relever dans la campagne, le périmètre d'Ecbatane ne dépasse guère 10 stades, en y comprenant bien des édifices extérieurs à l'enceinte

1. *Geogr. Soc.*, t. X, 2e partie, article I. Cf. G. Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 227; *The five great monarchies*, t. II, p. 262.

Hamadân, située sur le bord du massif montagneux du Kurdistân, commande toute la plaine iranienne ; elle est la tête de la route qui, partant de Mésopotamie, conduit en Perse. Ses montagnes la couvrent du côté du sud-ouest contre une attaque de l'étranger. Son climat est délicieusement frais et le pays qui l'entoure très fertile. Ces diverses conditions lui procurent une situation incomparable pour l'établissement d'une capitale.

Takht-i-Soleimân est beaucoup moins favorisée. Située dans le district montagneux d'Afschâr, sur la rivière Sarouk, affluent du Djaghatou, elle est éloignée des riches plaines de l'Azerbeidjân, ne commande en rien les passes de Bané et de Kel-i-chin, se trouve exposée aux attaques des tribus de Moukri et très distante des plateaux persans. Aucune route importante ne passe par Takht-i-Soleimân ; le chemin qui conduit de l'Azerbeidjân au sud de la Perse suit le Djagatou et traverse le district de Gherrous, laissant au loin sur sa gauche l'Ecbatane du nord[1].

Cette place a certainement eu son importance, les ruines qu'on y voit

1. Pour les savants qui travaillent dans leur cabinet et n'ont pas visité les pays dont ils parlent, il est souvent bien difficile de se représenter les régions, de se faire une idée exacte des conditions générales d'existence, de tous les détails qui font que, pour l'explorateur, telle ou telle opinion doit être abandonnée *a priori* après examen du terrain. L'œuvre magistrale de G. Rawlinson est parfois en défaut de ce fait, car, malgré les voyages de son frère, le savant anglais ne put jamais posséder par lui-même cette connaissance intime des lieux et il fut souvent obligé d'adopter les conclusions discutables du général H. Rawlinson. Pour les régions de la Perse, un autre auteur dont l'ouvrage est entre les mains de tous, M. G. Maspero (*Hist. anc. des peuples de l'Orient*), parlant de la Médie (4e édit., 1886, p. 488-489), donne à ce pays un aspect qu'il est loin de posséder. Il dit, en parlant du lac d'Ourmiah : « Les eaux amassées au fond de la dépression y forment un lac sans issue (aujourd'hui le lac d'Ouroumiyèh). Allongé du nord-nord-ouest au sud-sud-est, situé comme la mer Morte bien au-*dessous* du niveau de l'Océan, et tellement saturé de sel que nul poison n'y peut vivre. » Plus loin, l'auteur ajoute, en parlant du plateau persan et de ses montagnes : « Nues par endroit, elles sont le plus souvent revêtues d'épaisses forêts où le pin, le chêne, le peuplier s'associent au platane oriental, au noisetier, au saule. Les flancs du Zagros et les rives de l'Ouroumiyèh sont de véritables vergers : ils produisent la poire, la pomme, le coing, la cerise, la pêche, l'olive. »

Rien n'est moins exact que cette description. Le lac d'Ourmiah, au lieu de se trouver au-dessous du niveau des mers, voit sa surface située à 1,220 mètres au-dessus, ce qui

encore en sont la preuve; elle servit de camp retranché, de château fort, mais elle n'était pas bâtie dans un site de grande ville et sa disparition complète en est la preuve. Alors que Takht-i-Soleimân s'effaçait à jamais, Hamadân se relevait de ses ruines, renaissait pour satisfaire aux nécessités politiques, commerciales et stratégiques. Nous savons qu'elle fut très importante sous les Achéménides, les Parthes, les Sassanides et les Arabes : les innombrables monnaies qu'on y rencontre en sont la preuve. Nous savons aussi qu'elle existait à l'époque assyrienne, qu'elle était ville importante du pays de Madaï [1]. Je crois plus rationnel d'admettre qu'elle fut la vraie capitale des Mèdes, plutôt que de placer le centre de cette civilisation dans un site ne présentant aucune ressource et aucun avantage.

C'est en venant de Basse-Chaldée, de Babylone et de Suse qu'Hérodote visita Ecbatane; c'est donc l'Ecbatane du sud qu'il rencontra, car celle du nord, placée fort loin de la Chaldée, eût exigé un détour beaucoup plus long pour le voyageur et il ne fût pas parvenu à la seconde sans avoir visité la première. Voici ce qu'il dit au sujet de cette ville :

Déjocès, ayant construit un palais, commanda à ses sujets de venir se réunir autour de lui. « Les Mèdes, dociles à ses ordres, bâtirent cette ville immense et bien fortifiée qu'on nomme Acbatana. Ses enceintes sont concentriques et construites de telle sorte que chacune dépasse l'enceinte inférieure seulement de la hauteur de ses créneaux. L'as-

modifie singulièrement les conditions générales du pays. Les montagnes du Zagros, couvertes de broussailles comme toutes celles qui s'élèvent entre l'Ararat et le golfe Persique, n'ont jamais renfermé, pas plus d'ailleurs que celles du nord de la Perse, la moindre trace de pins. L'olivier, d'importation moderne au Ghilân, n'existe que dans cette localité et ne peut vivre ni dans l'Azerbeidjân ni dans le Zagros, dont les pentes sauvages et glacées en hiver n'abritent pas le moindre verger. L'auteur de ce remarquable ouvrage de compilation en ce qui concerne l'Asie eût dû dépouiller avec soin les récits des voyageurs avant que de livrer au public un exposé aussi erroné, capable de répandre des idées fausses sur l'histoire de l'Irân. Il eût d'ailleurs trouvé dans les ouvrages de géographie les plus élémentaires tous les documents qui lui manquent.

1. A Takht-i-Soleimân on ne voit plus trace de la ville mède, les constructions semblent toutes être dues à l'époque sassanide (G. Rawlinson, *The five great monarchies*, t. II, p. 271). (*Geograph. Journal*, vol. X, p. 51.)



Héliog. Dujardin. Imp. Eudes & Chassepot.

VUE DE LA VILLE DE HAMADAN

( Photographie de l'Auteur )

siette du lieu qui s'élève en colline favorisa cet arrangement. Il y avait en tout sept enceintes et, dans la dernière, le palais et le trésor du roi. Le pourtour de la plus grande égale à peu près le pourtour d'Athènes. Les créneaux de la première sont peints en blanc; ceux de la seconde, en noir; ceux de la troisième, en pourpre; ceux de la quatrième, en bleu; ceux de la cinquième sont d'un rouge orangé; aux deux dernières les créneaux sont argentés pour l'une et dorés pour l'autre. Toutes ces for-

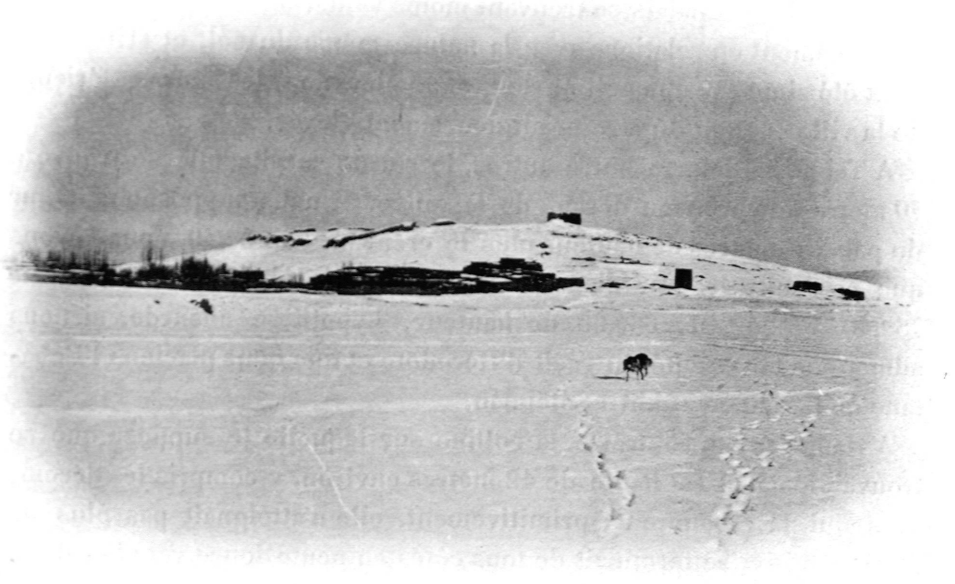


Fig. 154. — Colline du palais d'Ecbatane; vue prise du sud-ouest.

tifications, Déjocès les fit élever pour lui-même et pour son palais; il commanda au peuple de se loger hors de la citadelle[1]. »

La ville était aussi grande qu'Athènes, c'est-à-dire qu'à l'époque des Mèdes elle ne devait guère dépasser en surface l'aire dans laquelle on trouve aujourd'hui autour de Hamadan des restes antiques. L'estimation d'Hérodote semble donc très vraisemblable.

1. Hérodote, I, xcviii.

Quant au relief naturel du sol, il est aisé de s'en rendre compte par le récit du voyageur. Chaque muraille dépassait en hauteur la précédente de la taille d'un créneau; or, il est rare que des créneaux destinés à couvrir le combattant, tout en laissant sa tête et ses épaules libres, soient hauts de plus de $1^m,40$. C'est donc sept fois $1^m,40$ ou $9^m,80$ qu'il faudrait compter comme différence de niveau entre la première enceinte et celle du palais. Il est certain que les murs pouvaient être de hauteur inégale, les plus étendus étant les plus élevés, et ceux situés sur la colline du palais se trouvant moins hauts, mais cette disposition est forcément en relations avec la nature même du sol, et si le palais avait été situé sur une colline de grande élévation, les murs extérieurs de la ville eussent dû être prodigieusement élevés.

A Takht-i-Soleimân entre autres, le sol de la citadelle se trouve à 70 mètres environ au-dessus de la vallée. Si nous supposons au mur du palais 5 mètres de hauteur plus le créneau, soit $6^m,40$, nous voyons que par suite le mur d'enceinte extérieur de la ville eût dû avoir $76^m,40 - 7 \times 1^m,40 = 66^m,60$ de hauteur, hypothèse absurde, si nous admettons la véracité du récit d'Hérodote et que nous placions l'Ecbatane qu'il visita à Takht-i-Soleimân.

A Hamadan, au contraire, la colline sur laquelle je suppose que se trouvait le palais est haute de 12 mètres environ, y compris les décombres qui la recouvrent; primitivement, elle n'atteignait pas plus de 7 à 8 mètres et se terminait de tous côtés en pente douce vers la vallée. Si nous admettons que le mur extérieur ait été élevé de 6 mètres sans les créneaux, nous voyons que l'enceinte du palais présentait une hauteur de $15^m,80$ au-dessus du sol de la vallée, dont $7^m,80$ formés par les murailles. Cette hypothèse concorde avec les données d'Hérodote.

D'autre part, G. Rawlinson[1] dit: « Le pays situé au nord d'Ecbatane vers l'Euxin est, d'après Hérodote, très montagneux et couvert de forêts. Ceci est vrai et évident s'il est question de Takht-i-Soleimân, mais faux et dépourvu de sens s'il s'agit de Hamadan qui est très éloignée de l'Euxin

1. *Herodotus*, t. I, p. 227.

et est placée dans la partie la plus plate de l'ancienne Médie. D'autre part, l'Ecbatane du sud était située sur les pentes de la grande montagne de l'Orontès (l'Elvend de nos jours) qui ne pouvait pas vraisemblablement être nommée un κολωνὸς et qui n'a jamais pu être fortifiée comme le dit Hérodote, tandis que la colline conique de Takht-i-Soleimân avec ses restes de murailles et ses autres ruines correspond bien mieux à la description de l'auteur. »

Hérodote (I, 110), dans son récit de la naissance de Cyrus, dit simplement que les montagnes où se trouvait situé le château étaient au nord d'Ecbatane dans le voisinage du Pont-Euxin, que cette partie de la Médie qui confine au pays des Saspires est très montagneuse et couverte de forêts, tandis que le reste du pays est plat.

L'historien se fait là l'écho d'une légende, et dans les récits de cette nature il n'est guère tenu compte des distances. Astyages choisit les pays des Saspires[1], pour exposer aux animaux sauvages le nouveau-né, parce que cette région jouissait probablement alors en Médie d'un grand renom de sauvagerie. Il n'est pas dit que ces montagnes fussent situées près d'Ecbatane, mais simplement qu'elles étaient au nord.

Quant à l'hypothèse de voir dans l'Elvend le κολωνὸς d'Hérodote, il est certain qu'elle serait absurde. Le κολωνὸς était le tertre encore visible de nos jours, où s'éleva la citadelle. L'Elvend doit rester l'Orontès auprès duquel la ville était construite.

Quant aux autres auteurs de l'antiquité[2] postérieurs à Hérodote, ils nous montrent la ville d'Ecbatane construite dans la plaine, au pied de l'Orontès, dans un site que chacun reconnaît aisément pour être l'Hamadan moderne. Ces écrivains vivaient quatre ou cinq siècles seulement après Hérodote dont ils appréciaient les écrits, et avec l'esprit de polémique qui s'était déjà introduit dans la littérature de leur époque, ils eussent signalé la confusion entre les deux Ecbatane, si elle eût

1. Arménie et Petit Caucase.

2. Polybe, X, 27 ; Diod. de Sicile, II, 13, § 6 ; Ératosthènes, ap. Strabon, II ; Pline, *Hist. nat.*, VI, 14 et 26 ; Arrien, *Exped. Alex.*, III, 19, 20.

été possible. Leurs récits doivent être tenus comme complétant celui du Père de l'histoire.

G. Rawlinson[1] se base sur un passage de Moïse de Khorène[2] pour établir que Takht-i-Soleimân fut l'Ecbatane d'Hérodote parce que cet auteur la nomme la seconde Ecbatane et lui attribue sept enceintes. Il est aujourd'hui démontré qu'il ne faut malheureusement pas attacher d'importance aux historiens arméniens lorsqu'ils parlent de faits antérieurs à leur temps : ils ont accepté toutes les légendes, jusqu'aux plus frivoles, et leurs ouvrages sont entièrement dénués de critique.

On serait en droit de se demander comment il se fait que des édifices de l'importance de ceux d'Ecbatane n'aient, pour ainsi dire, pas laissé de traces. En Perse, ce fut de tout temps l'usage de construire en briques simplement séchées au soleil. Ce n'est guère qu'après l'époque d'Alexandre que les architectes firent usage de terre cuite[3]. Les édifices les plus somptueux de Persépolis et de Suse ne renfermaient de pierre que dans les parties architecturales, la masse des constructions était composée de matériaux de peu de durée. Il est certain qu'à Hamadan les Mèdes employèrent la brique crue, car nous ne retrouvons plus que de rares vestiges de leurs constructions.

« Suivant Polybe, cet auteur judicieux et modéré qui, dans la préface de son ouvrage proteste contre les exagérations, le périmètre des constructions était (en ce qui concerne le palais) de 7 stades[4] ou de 1,420 yards (1,298 mètres) soit un peu plus des quatre cinquièmes d'un mille anglais. Cette étendue est de peu plus petite que le tell du palais de Suse et plus grande que la plate-forme de Persépolis. Elle semble conforme à la vérité. La moitié de cette surface et peut-être plus était probablement occupée par des cours ouvertes, vraisemblablement dallées

1. *Herodotus*, t. I, p. 228, note.
2. Moïse de Khorène, II, 84.
3. En Égypte également, les constructions de briques cuites n'apparaissent qu'après la conquête d'Alexandre. Il semble donc que le monde oriental tout entier tienne des Grecs l'usage de ces matériaux.
4. Polybe, X, 21, § 9.

de marbre et entourant ou séparant les divers groupes de constructions. Les édifices eux-mêmes peuvent être comparés à ceux des souverains achéménides situés tant à Suse qu'à Persépolis. Ils semblent toutefois avoir différé par la nature des colonnes, faites plutôt de bois que de pierre, et qui constituaient le caractère spécial de leur architecture. Polybe distingue deux sortes de colonnes[1] : celles des constructions principales (οἱ ἐν ταῖς στοαῖς) et celles qui entouraient les cours (οἱ ἐν τοῖς περιστύλοις). Il résulterait de cette assertion qu'à Ecbatane les cours étaient entourées de colonnades, comme l'usage en eut lieu dans les maisons grecques et romaines[2]. Ces colonnes de bois, de cèdre ou de cyprès[3], supposent l'existence de poutres de même nature se croisant à angle droit, laissant entre elles des surfaces carrées (φατνώματα) remplies de boiseries. Au-dessus de cet ensemble se trouvait un toit incliné[4] composé de plaques d'argent jouant le rôle de tuiles. Les piliers, les poutres et le reste des boiseries étaient revêtus de feuilles du même précieux métal; l'or lui-même entrait pour sa part dans ces ornements[5]. »

Devons-nous attribuer aux Mèdes la construction du palais que décrit Polybe ? Je le pense, pour ma part, car cet édifice ne ressemble en rien aux constructions des Achéménides. Il porte des toitures inclinées que jamais on ne construisit à Persépolis, à Passagarde et à Suse, dans des pays plus favorisés du soleil. Les Mèdes, peuples des plateaux, habitués aux pluies fréquentes et aux épaisses tombées de neige, auraient adopté pour leur architecture un style tout différent de celui qui plus tard prévalut dans le sud et répondant mieux aux besoins de leur pays.

Le récit de Polybe, complété par celui d'Hérodote qui, lui, n'entre

1. Polybe, X, 27, § 10.

2. Il semble, au contraire, que les cours assyriennes aient été presque ouvertes.

3. Polybe : Οὔσης γὰρ τῆς ξυλίας ἁπάσης κεδρίνης καὶ κυπαριττίνης, κ. τ. λ.

4. Le tombeau de Cyrus est un exemple de l'emploi des toits inclinés par les Perses au lieu des terrasses.

5. Polybe : τους κίονας, τοὺς τὲν ἀργυραῖς τοὺς δὲ χρυσαῖς λεπίσι περιειλῆφθαι τὰς δὲ κεραμίδας ἀργυρᾶς εἶναι πάσας — G. Rawlinson, *The five great monarchies*, t. II, p. 265.

dans aucuns détails, est tout ce que nous possédons de documents sur l'art mède. Les édifices construits de bois, revêtus d'or et d'argent, sont disparus dans les pillages et les incendies, et si Déjocès construisit sa demeure à l'aide de matériaux aussi peu durables, que ne devons-nous pas penser des monuments d'importance secondaire, des maisons des particuliers !

Pour Rawlinson et les archéologues de son époque, les Mèdes étaient des Aryens et sur leur origine ethnique on s'en rapportait uniquement aux dires d'Hérodote[1] : Οἱ δὲ Μῆδοι ἐκαλέοντο πάλαι πρὸς πάντων Ἄριοι[2]. Mais depuis les admirables travaux linguistiques de M. J. Oppert, il est démontré que ces peuples faisaient partie de cette vaste famille des Touraniens anciens dont les tribus couvrirent jadis toute l'Asie antérieure[3]. Il n'existait donc aucune relation de goûts et de races entre les Perses et les Mèdes : les premiers étaient les nouveaux arrivés, les seconds les anciens maîtres du sol.

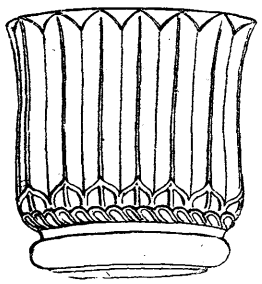


Fig. 155.
Base de colonne de Hamadan.
(D'après Morier.)

Dans ces conditions, nous ne devons pas être surpris de voir la description de Polybe répondre à un monument tout différent de style de ceux dont les Achéménides nous ont laissé les ruines.

Lorsque Cyrus en 549 abattit la puissance des rois mèdes, Ecbatane tomba sans résistance en son pouvoir[4]. Il en fit de suite l'une de ses

1. *Hérodote*, VII, 62.

2. G. Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 388; *Essay* III.

3. J'emploie l'expression « Touraniens », afin de définir ces peuples suivant leurs caractères linguistiques. Il ne faudrait pas toutefois confondre les Touraniens anciens (Mèdes, Susiens, Vannaï, etc.), avec les Touraniens altaïques ou nouveaux Touraniens (Turcs, Mongols, Hongrois, Finnois, etc.), ces deux branches de la race humaine n'ayant entre elles aucun lien de parenté.

4. G. Rawlinson s'appuie, pour démontrer que l'Ecbatane du sud ne possédait pas de murailles de défense, sur ce que cette ville s'est rendue sans soutenir de siège à Cyrus, à Alexandre (Arrien, *Exped. Alex.*, III, 19) et à Antiochus le Grand (Polybe, X, 27). Mais Astyages, prince insouciant et faible, pouvait-il résister à Cyrus dont les victoires avaient amené la défection de toute l'armée mède? Darius Codoman vaincu à Granique, à Issus, à Arbèles s'enfuit d'Ecbatane qui, perdant tout espoir, se livra au vainqueur. Le nombre

capitales et elle ne cessa de jouer ce rôle jusqu'à la fin de l'empire perse, puisque c'est de son château qu'en 330, Darius Codoman s'enfuit vers la Bactriane, emportant 7,000 talents d'argent, après la défaite de ses troupes à Arbèles par Alexandre le Grand.

Pendant les deux cent dix-neuf années que les souverains perses conservèrent une résidence à Ecbatane, ils y firent bien certainement d'importantes constructions. Le palais démodé de Déjocès fut remplacé par des édifices, sinon égaux en splendeur à ceux de Persépolis et de Suse, du moins de même style et construits en matériaux plus durables.

C'est probablement à ces palais qu'appartenait la base de colonne que Ker-Porter[1] vit, en 1818, aux environs de Hamadan. C'est aussi de ces édifices que provient certainement le lion de pierre qu'on peut encore voir, tout mutilé, non loin de la colline du palais, et les briques émaillées que les fouilles mettent fréquemment à jour dans les ruines.

Ces indices, malheureusement peu nombreux, me portent à penser que, comme à Persépolis et à Suse, le palais d'Ecbatane était construit de briques crues ornées et encadrées seulement de matériaux plus précieux. De semblables constructions, très propres aux pays sud de la Perse, ne pouvaient résister aux fréquents orages de l'Elvend. Les briques se sont effritées et les pierres écroulées ont été employées, soit pour faire de la chaux, soit pour les constructions postérieures.

A Kenghâver, le monument parthe, bien moins ancien que les palais achéménides et entièrement construit en pierres de taille, n'a résisté qu'avec peine aux actions du climat et des envahisseurs. Ne soyons donc pas surpris de ne retrouver que des vestiges informes des monuments d'Ecbatane bâtis en matériaux sans résistance.

Les Grecs ne semblent pas avoir accordé une grande importance administrative à l'ancienne capitale des Mèdes. A partir de l'époque d'Alexandre, cette ville fut déchue de son rang de cité royale, qu'elle ne

des villes fortes capables de soutenir un long siège qui se rendirent à la première sommation de l'ennemi est trop grand pour qu'il soit nécessaire de supposer qu'Ecbatane était sans défense, afin d'excuser ses capitulations.

1. *Travels*, vol. II, p. 115; Morier, *Second Journey through Persia*, p. 268.

reprit qu'un instant sous les Parthes et les Sassanides, avant de tomber au pouvoir des khalifes. Toujours peuplée, parce qu'elle occupe une position importante, Hamadan fut, pour ainsi dire, oubliée et remplacée par Séleucie, Ctésiphon, Bagdad en Mésopotamie, Rages, Téhérân et Ispahân en Perse.

Dans le séjour de vingt et quelques jours que j'ai fait à Hamadan, j'ai visité ce site avec toute l'attention que me permettait le mauvais état de la saison. J'ai relevé (pl. 31) les principales lignes de cette vallée couverte de villages et de ruines. Mais il ne m'a pas été possible de tracer sur mon plan les vestiges de la ville elle-même. Ce travail, je l'ai dit, exigerait des fouilles coûteuses et difficiles et peut-être ne donnerait que fort peu d'indications.

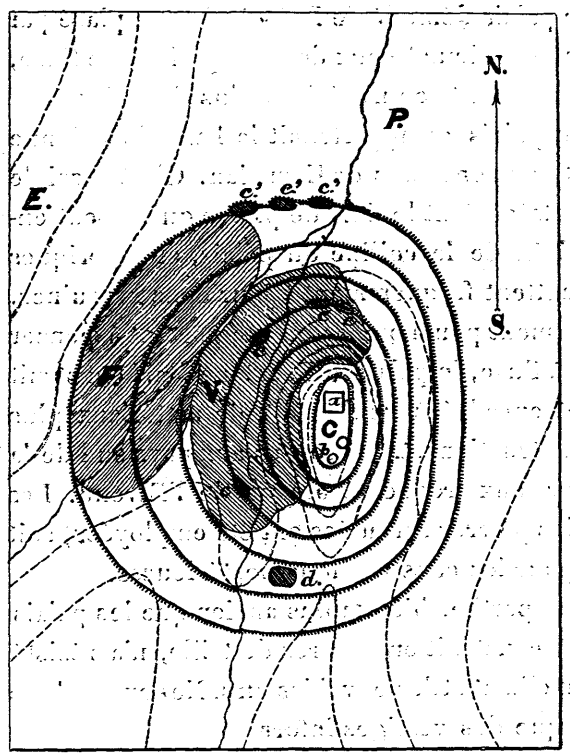
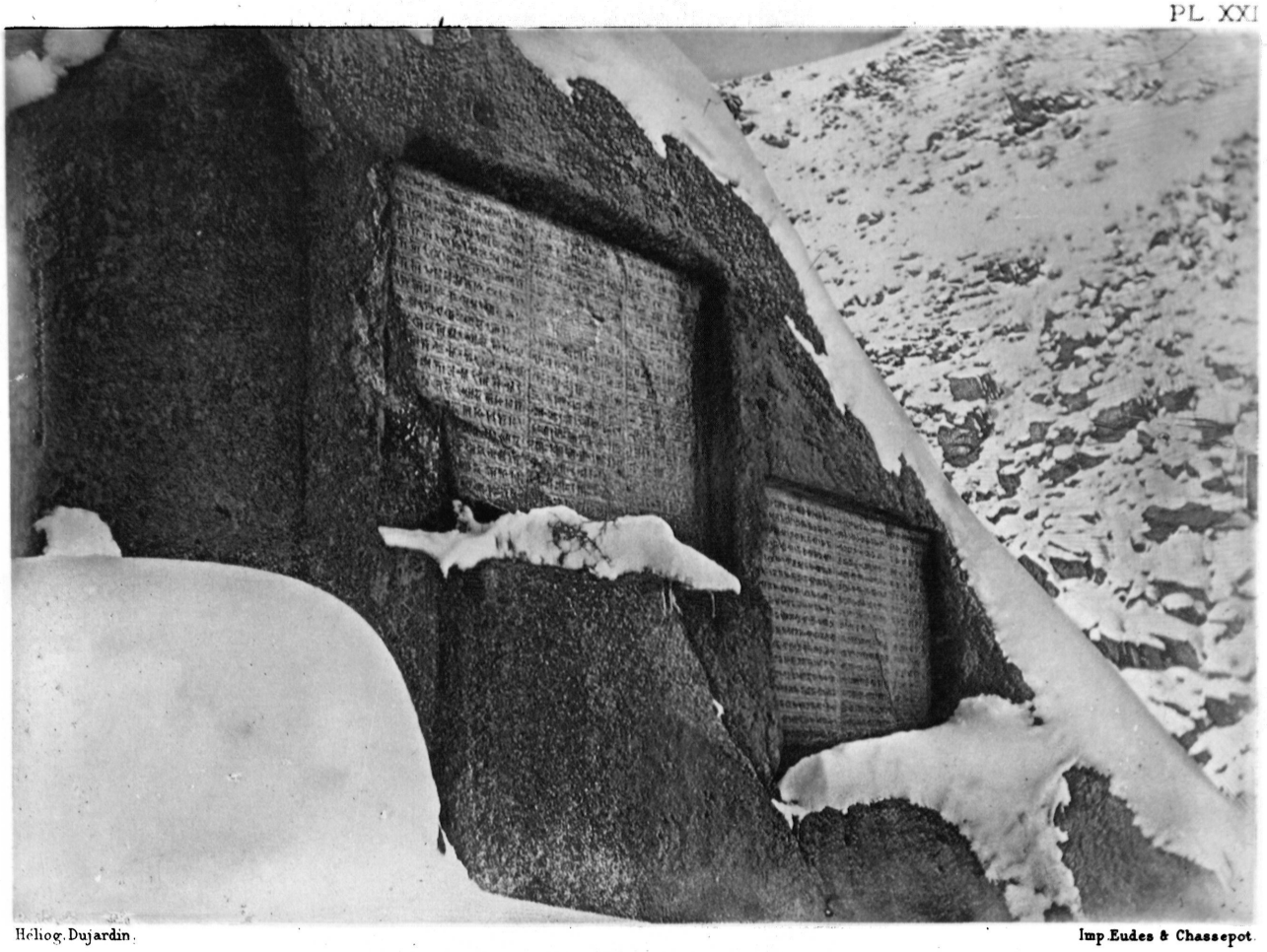


Fig. 156. — Croquis théorique du site d'Ecbatane.

Quoi qu'il en soit, j'ai pu dresser un croquis sommaire (fig. 156) du sol et y porter les renseignements qui nous sont fournis par Hérodote. Ce dessin ne doit pas être pris pour un plan exact : il est destiné seulement à rendre plus clair l'exposé de mon opinion sur ce qu'était autrefois la ville d'Ecbatane; mais, je le répète, nous ne pouvons faire ici que des suppositions.

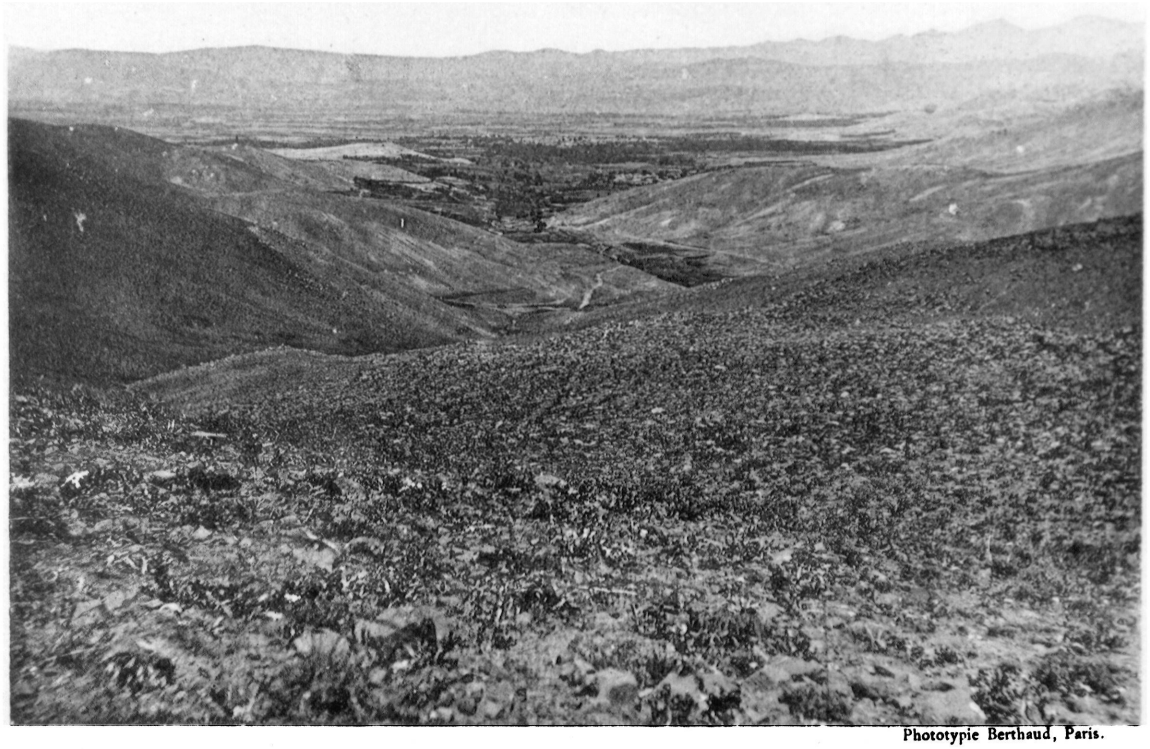
C'est l'acropole, le κολωνὸς d'Hérodote sur lequel s'élevait le château aux créneaux dorés. Dans son enceinte était le palais mède, décrit par



Héliog. Dujardin. Imp. Eudes & Chassepot.

INSCRIPTIONS TRILINGUES DE L'ELVEND AU GENDJ-NÂMÈH

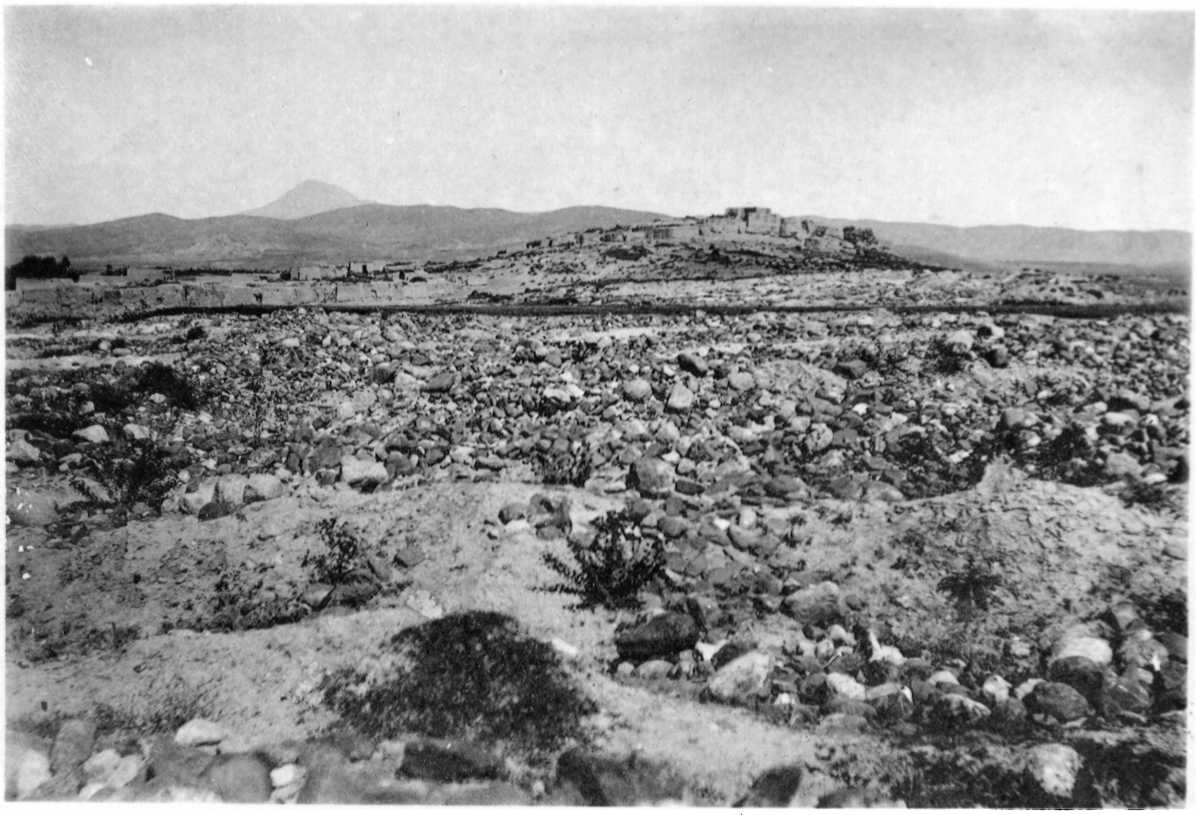
( Photographie de l'Auteur )



Phototypie Berthaud, Paris.

VALLÉE DE TONI-SIRKÂN

(Phot. de l'auteur.)



Phototypie Berthaud, Paris.

RUINES DE ROU I DELÂVER

(Photographie de l'auteur.)

Polybe. Rien ne prouve que les édifices royaux d'époque postérieure n'eussent été construits en d'autres points de la ville.

*a*. — Ruines d'une construction du moyen âge.

*b*. — Ruines de deux tours ghèbres.

*c*. — Tells aujourd'hui recouverts de maisons et qui probablement autrefois étaient des tours de l'une des enceintes.

*c'*. — Tells renfermant d'énormes murailles de briques crues. Là se trouvait autrefois un édifice important.

*d*. — Ruines, probablement d'époque postérieure aux Mèdes, où se trouve le lion de pierre.

F. — Partie des terrains voisins de la ville exploités par les indigènes pour la recherche des métaux.

V. — Ville moderne de Hamadan.

P. — Plaine.

E. — Contreforts orientaux du mont Elvend.

Il est à noter que tous les terrains compris dans l'intérieur du dernier mur d'enceinte renferment des débris d'incendie et des objets antiques.

Dans les environs immédiats de Hamadan, on trouve un grand nombre de ruines généralement fort dégradées par le temps. Ce sont, dans la plaine : Zerna-tépé, Koché-tépé, Koz-Kol'a-tépé; les tells de Sengistân, ceux situés entre la ville de Hamadan et le village d'Avchina. Plus au sud, sont d'anciennes carrières et enfin dans un ravin du massif de l'Elvend se voient les deux inscriptions trilingues gravées jadis dans le granit par ordre de Xercès[1].

Il est impossible de dire quel fut l'usage des monuments dont les tells de ruines s'élèvent aujourd'hui dans la vallée de Hamadan. Il est égale-

1. « C'est un dieu grand qu'Ormazd. Il est le plus grand des dieux, il a créé cette terre-ci; il a créé ce ciel-là ; il a créé l'homme; il a donné à l'homme sa supériorité; il a fait Xerxès roi, seul roi de milliers d'hommes, seul arbitre de milliers d'hommes. — Je suis Xerxès, grand roi, roi des rois, roi des pays bien peuplés, roi de cette vaste terre au loin et au près, fils du roi Darius, Achéménide » (J. Oppert, *Les inscriptions des Achéménides*, 1851, p. 281).

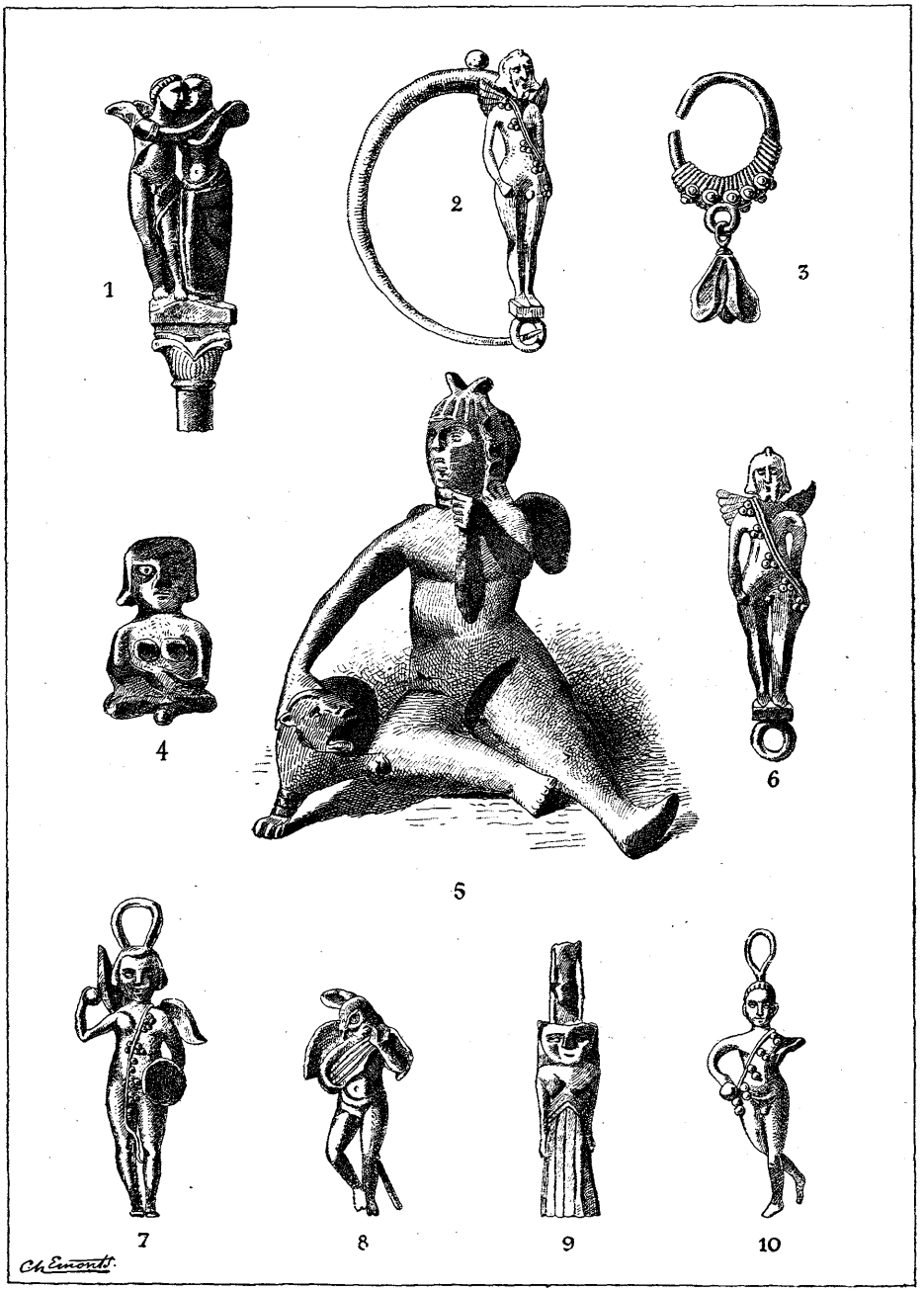



Fig. 157. — Bijoux trouvés dans les ruines d'Ecbatane.

N° 1. Tête d'épingle en argent doré représentant l'Amour et Psyché (agrandi de 1/3). — N° 2. Boucle d'oreille en or (double de grandeur naturelle). — N° 3. Boucle d'oreille en or (agrandi de 1/3). — N° 4. Divinité indienne, bronze doré (double de grandeur naturelle). — N° 5. Bacchus indien en bronze (grandeur naturelle) — N° 6. Boucle d'oreille en or (double de grandeur naturelle). — N° 7. Boucle d'oreille en or (double de grandeur naturelle). — N° 8. Figurine en or (double de grandeur naturelle). — N° 9. Figurine en or (double de grandeur naturelle). — N° 10. Boucle d'oreille en or (double de grandeur naturelle),

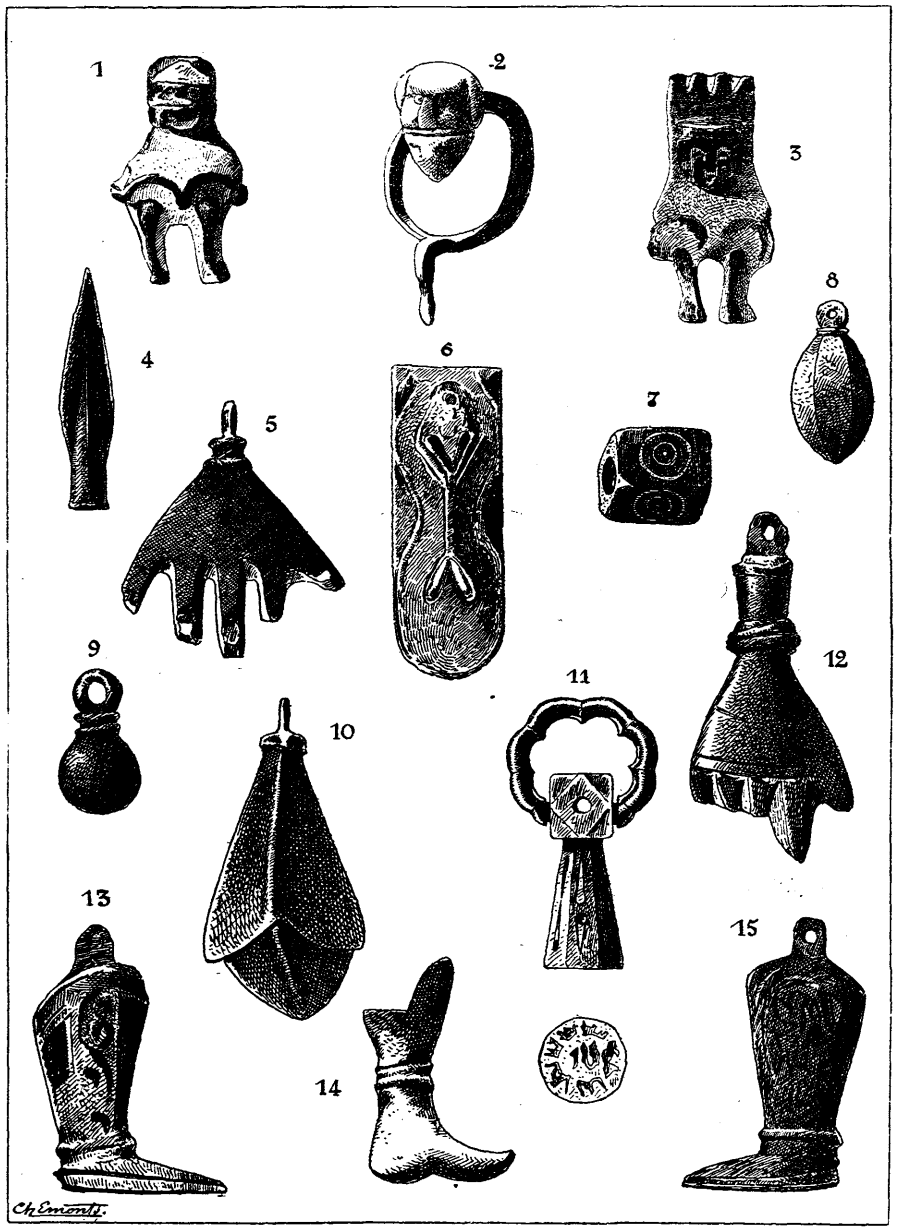



Fig. 158. — Objets de bronze trouvés dans les ruines d'Ecbatane.

N° 1. Personnage assis (grand. nat.). — N° 2. Tête humaine (grand. nat.). — N° 3. Personnage couronné et assis (grand. nat.). — N° 4. Pointe de flèche (grand. nat.). — N° 5. Amulette représentant une main (grand. nat.). — N° 6. Terminaison de courroie (grand. nat.). — N° 7. Perle (grand. nat.). N°s 8, 9 et 10. Pendeloques (grand. nat.). — N° 11. Pendeloque d'époque musulmane (grand. nat.). — N° 12. Amulette représentant une main (grand. nat.). — N°s 13, 14, 15. Amulettes représentant des bottes (grand. nat.).

ment difficile d'expliquer la présence, à 2,355 mètres d'altitude, dans un ravin de l'Orontès, de ces deux inscriptions ; mais cet ensemble d'édifices montre qu'Ecbatane, comme toutes les grandes villes, ne s'était pas concentrée dans l'enceinte de ses murailles, que sa banlieue s'étendait au loin, soit par des jardins et des villas, soit par des forteresses détachées, soit enfin par des lieux fréquentés des citadins, et où les rois firent graver leurs titres.

L'Elvend jouit encore en Perse d'un grand renom ; pour les poètes du moyen âge, cette montagne fut presque sacrée. La fraîcheur de ses eaux et de ses pâturages est chantée dans leurs vers, comme le souvenir en était resté gravé dans leur mémoire longtemps après qu'ils avaient quitté ses pentes verdoyantes. Ces sentiments qu'inspirait l'Elvend aux Persans, l'Orontès en fut aussi l'objet de la part des Perses, peut-être aussi des Mèdes. Nous sommes en droit de penser que ses vallées renfermaient des lieux sacrés, des autels du feu où les fidèles se rendaient en adoration d'Ormuzd, des temples en plein air où les Mazdéens venaient se prosterner devant le soleil levant.

Ces suppositions sont plus que suffisantes pour expliquer la présence des stèles à une pareille hauteur, Le Roi des rois, l'adorateur d'Ormuzd voulut que son nom et un témoignage de sa piété fussent toujours présents sous les yeux des fidèles. Aussi n'est-ce pas de guerres et de gloire que parlent les récits, ils affirment simplement la puissance d'Ormuzd, les adorations du souverain.

Si nous quittons la banlieue de Hamadan pour examiner le pourtour du mont Elvend, nous rencontrons à chaque pas des restes de l'antiquité. Dans la vallée d'Asadâbâd, au pied du col du même nom, les tells sont innombrables ; plus loin, au sud-ouest, s'élève la ville de Kengâver avec ses ruines de marbre, puis au sud-est, Velazgird et son palais, tous lieux qui mériteraient d'être explorés avec soin.

Le vallon de Rou-i-Délâver sort des flancs méridionaux de l'Elvend ; il abrite une bourgade importante, celle de Toui-Sirkân, populeuse et commerçante. En aval de cette petite ville s'élèvent de nombreux tells, ruines de palais et de villages fortifiés et, près d'eux, un vaste terrain

caillouteux, rempli de briques, de pierres, de tessons de vases; là s'élevait autrefois la ville antique, qui depuis s'est reportée à quelques kilomètres en aval, soit que les sources se fussent taries, soit que le pillage et l'incendie aïent détruit cette cité qui semble avoir été jadis très florissante.

Les terrains antiques de Rou-i-Delâver ont été lavés avec le plus grand soin, l'exploitation est terminée, il ne reste plus pierre sur pierre du moindre édifice, la ruine est entièrement consommée.

Au sud-est de l'Elvend, dans les vallées où s'élèvent Néhâvend et Dôlétâbâd, les tells sont encore fort nombreux. On y rencontre fréquemment des médailles perses, parthes et sassanides. Ce sol, qui n'a jamais été remué que par des chercheurs d'or, semble renfermer dans son sein des pages entières de l'histoire. Peut-être suffirait-il de quelques coups de pioche pour résoudre tant de questions historiques du plus haut intérêt.

Je ne parlerai pas des villes situées sur la route du Zagros, de Dinâver, Bisoutoun, Takht-i-Bostân, Harounâbâd, etc. J'ai décrit ailleurs[1] leur site et leurs ruines. Elles font partie de cet ensemble commercial, politique, stratégique, qui constitue la grande voie de pénétration de la Perse qui reliait jadis les capitales des Mèdes et des Perses à celles de la Chaldée. Mais j'insisterai sur ce fait que Hamadan n'est pas isolée, qu'elle forme le centre d'une province prodigieusement riche en vestiges de l'antiquité, qu'elle représente bien l'idée que nous nous faisons d'une capitale et de ses villes accessoires. Ces considérations prises en dehors des raisons très nombreuses que je viens de donner au cours de ce travail semblent prouver que c'est dans Hamadan et non dans Takht-i-Soleimân qu'il faut voir la véritable capitale des Mèdes. Hérodote n'eût pas visité une ville de province, il n'en eût pas parlé comme de la tête du royaume de Déjocès. Les souvenirs de son temps étaient encore assez précis pour qu'il n'eût pas commis une erreur aussi grossière.

Quant aux objets qu'on rencontre dans les ruines de la ville, ils ap-

1. Cf. chap. IV et VIII.

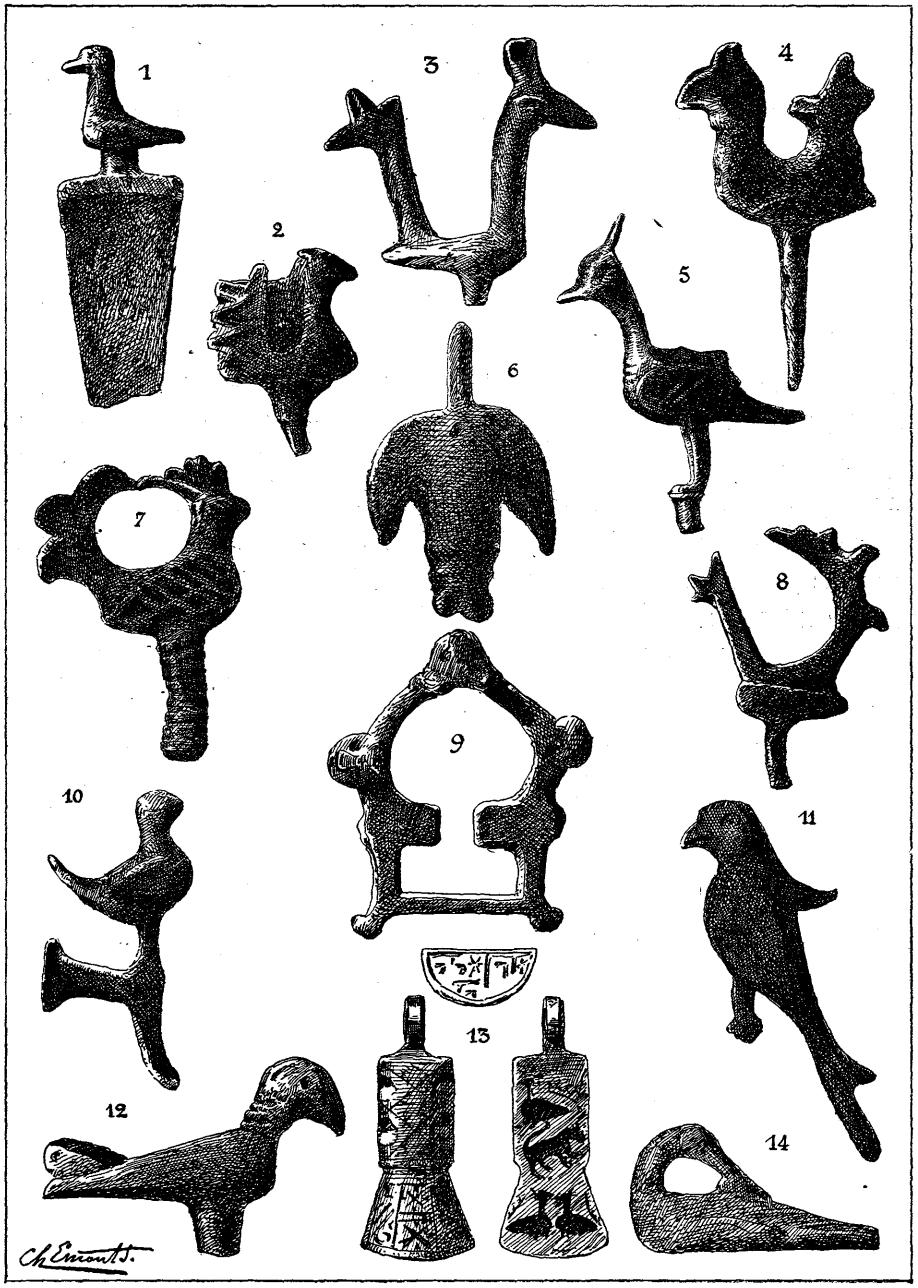



Fig. 159. — Objets de bronze trouvés dans les ruines d'Ecbatane.

Nos 1, 2, 3, 4, 5, 7, 8, 10, 11, 12, 14. Figurines animales (grand. nat.). — N° 6. Pendeloque (grand. nat.). — N° 9. Boucle de ceinturon (grand. nat.). — N° 13. Pendeloque ornée de figures animales (grand. nat.).

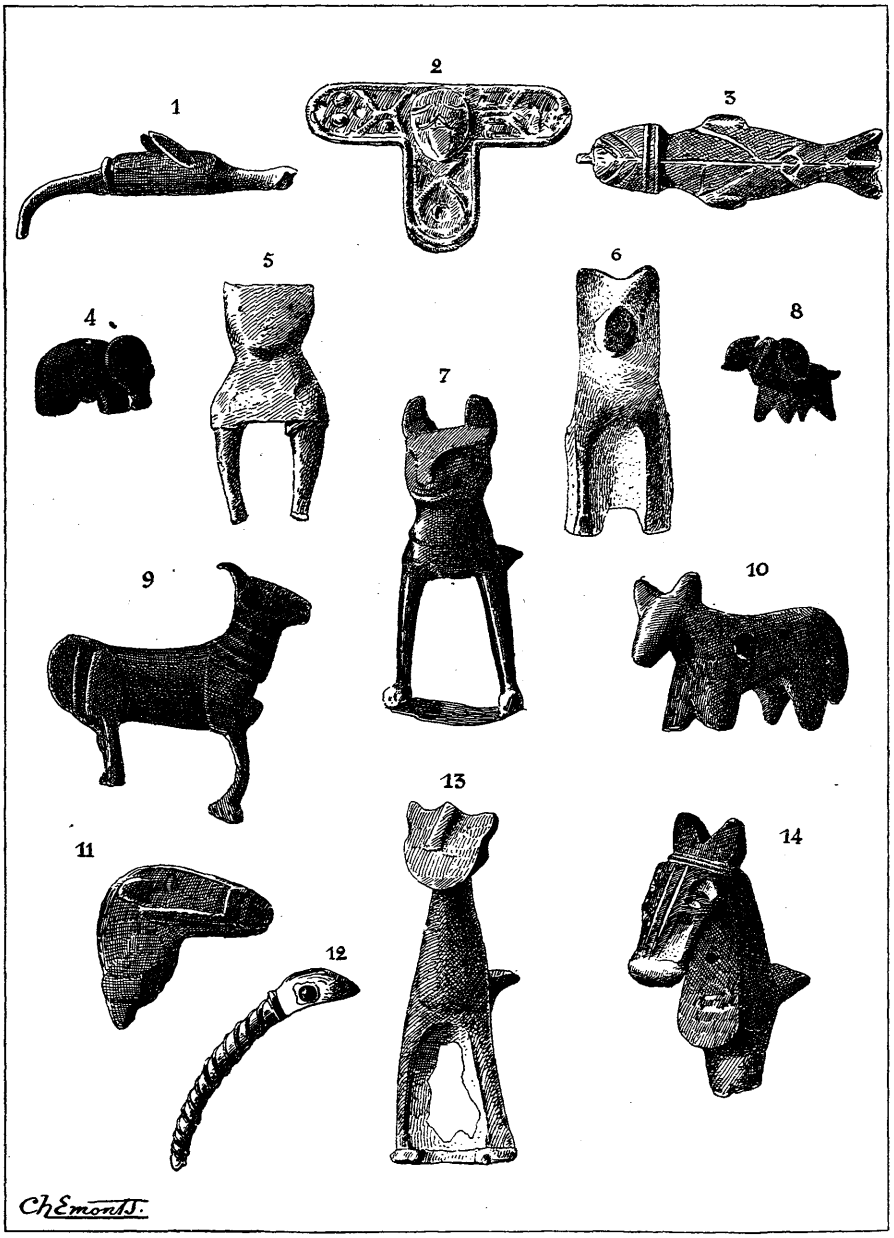



Fig. 160. — Objets trouvés dans les ruines d'Ecbatane.

**N° 1. Objet indéterminé, br. (grand. nat.). — N° 2. Ornement de ceinturon, br. (grand. nat.). — N° 3. Figurine de bronze représentant un poisson, br. (grand. nat.). — N° 4. Figurine représentant un rhinocéros ? (grand. nat.). — N°s 5, 6, 7. Figurines animales, br. (grand. nat.) — N° 8. Figurine représentant un éléphant ? br. (grand. nat.). — N°s 9, 10, 13. Figurines animales, br. (grand. nat.). — N°s 11 et 14. Têtes de chevaux harnachés, br. (grand. nat.) — N° 12. Fragment de bracelet orné d'une turquoise, br. (grand. nat.).**

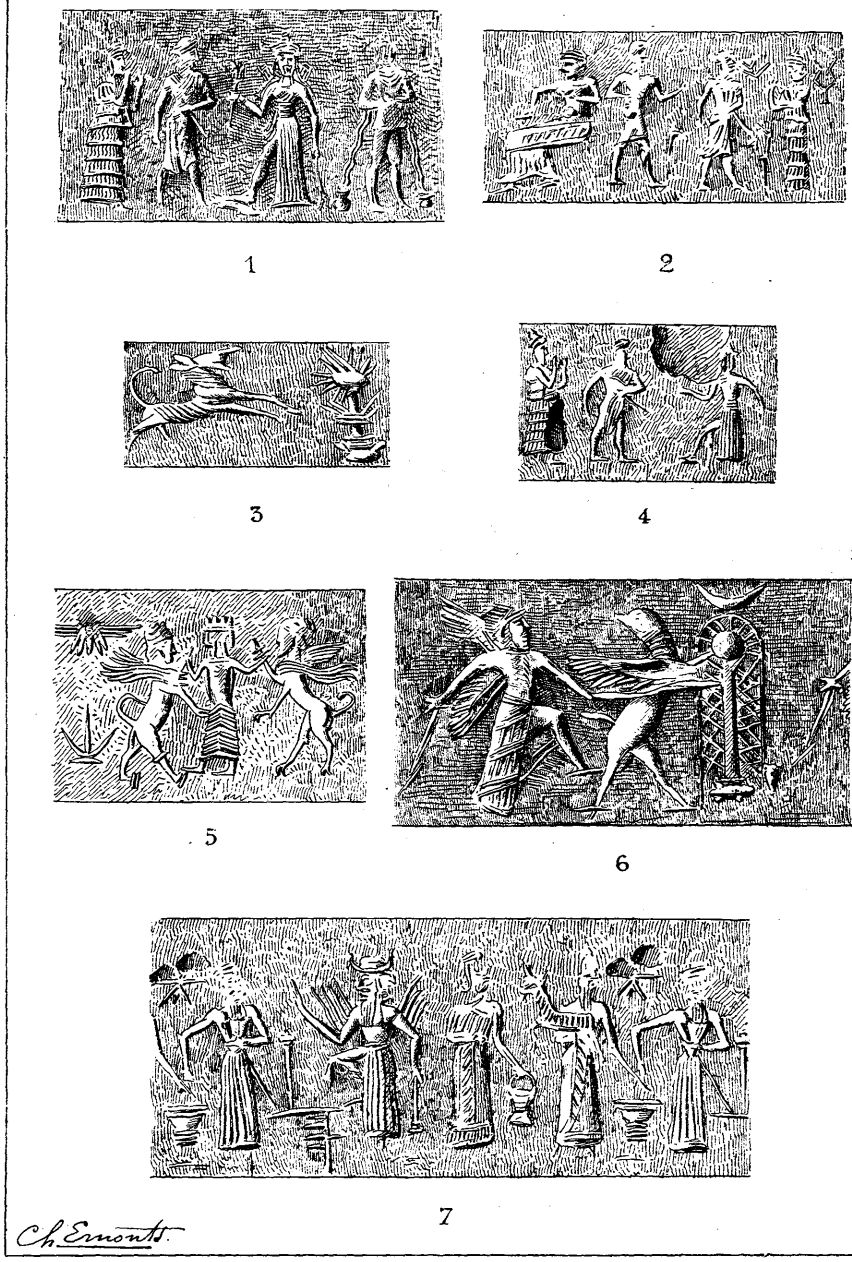
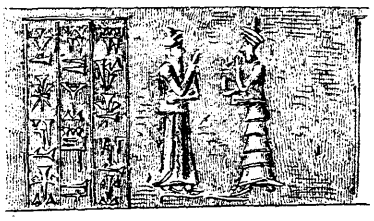
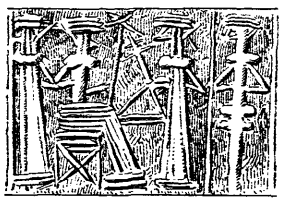



Fig. 161. — Cylindres. — Ecbatane et environs.



1



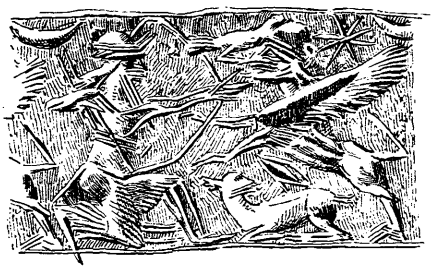
2



3



4



5



6

Ch. Emonts

Fig. 162. — Cylindres. — Ecbatane et environs.

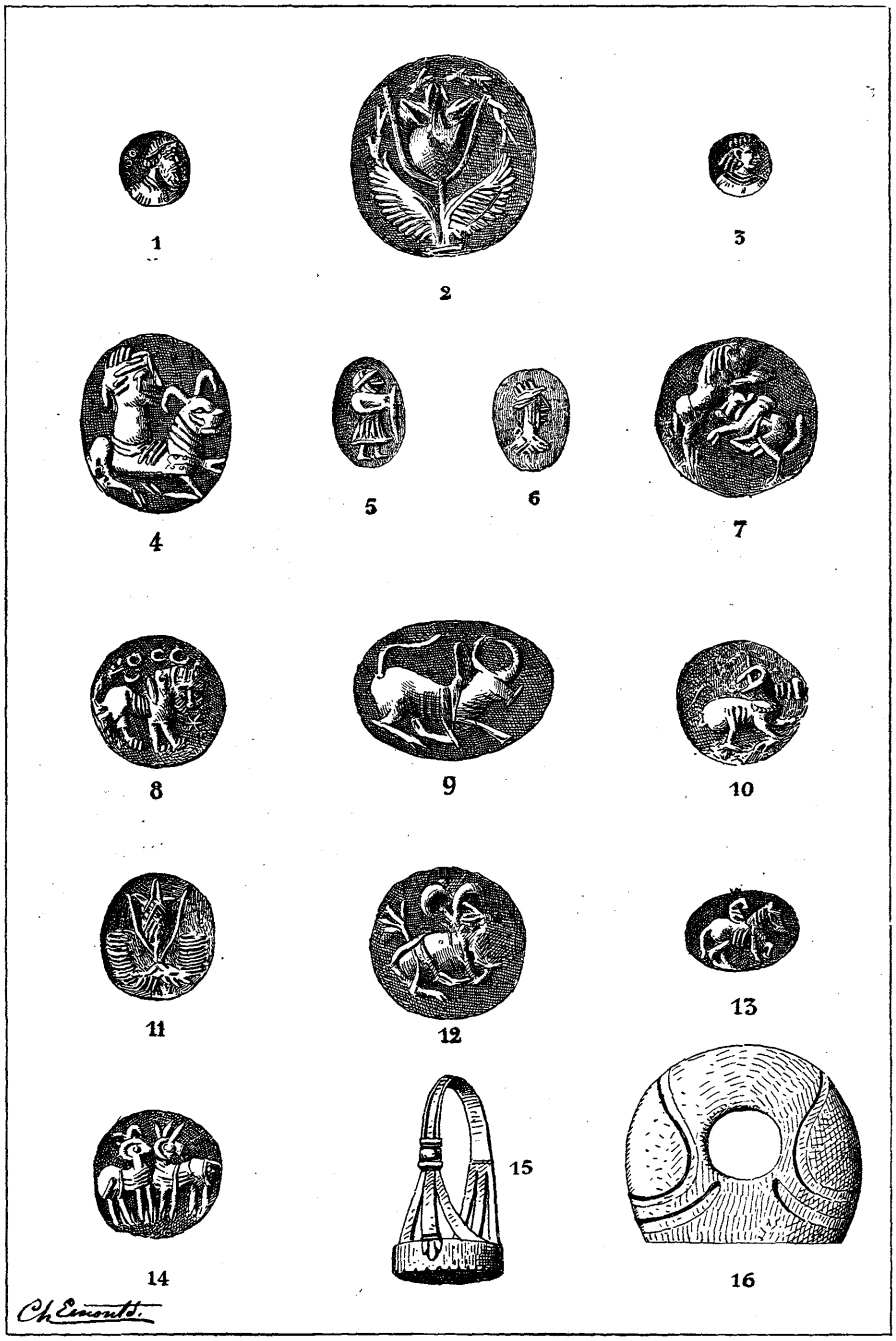



Fig. 163. — Pierres gravées. — Ecbatane et environs.

partiennent à toutes les époques, les médailles en font foi. Ils proviennent de tous les pays voisins de la Perse.

Telle épingle d'argent doré (fig. 157) représentant l'Amour et Psyché, est du plus pur art grec, tandis que les boucles d'oreilles d'or rappellent les bijoux bactriens.

Un Bacchus indien (fig. 157), couché sur un léopard et tenant en main une grappe de raisin, est bien certainement contemporain des successeurs d'Alexandre, tandis qu'un petit hippopotame (fig. 160) et une figurine d'argent doré (fig. 157) sont nettement d'origine indienne.

Quant aux autres objets, il semble impossible de leur assigner une époque et même de préciser l'usage auquel ils étaient destinés; les uns semblent être des ex-voto et des amulettes, les autres paraissent avoir appartenu à des harnais ou à des équipements militaires.

Les médailles nous donnent toute la série des souverains qui ont gouverné la Perse, depuis les Achéménides jusqu'aux conquérants mongols et aux chahs modernes. Les monnaies arsacides sont de beaucoup les plus nombreuses.

De même qu'on rencontre dans les ruines d'Ecbatane des objets de toutes provenances, de même les monnaies portent des noms de villes très éloignées de la Perse, les coins d'Athènes, des colonies grecques de la mer Noire et de la Syrie, des îles, des Séleucides de la Bactriane, etc., abondent dans la numismatique ancienne. C'est à Hamadan qu'a été trouvé la fameux médaillon d'or d'Eukratides que possède aujourd'hui le Cabinet des médailles de France. Quant aux monnaies du moyen âge, sassanides, arabes, turques, mongoles, persanes et arméniennes, elles se rencontrent avec une incroyable variété.

Mes observations ne reposent malheureusement que sur des données isolées. Je ne me suis arrêté que vingt-quatre jours à Hamadan et les nombreux objets qui s'y fondent journellement disparaissent sans avoir été étudiés. Dans quelques années les terrains, encore vierges aujourd'hui, auront été exploités et il ne restera plus un seul témoin de l'antique Ecbatane.

# CHAPITRE VII

## La stèle de Kèl-i-Chin.

*Kèl-i-Chin* (کل شین) signifie dans le dialecte kurde de Moukri : *le pilier bleu*, mot à mot : *pilier le bleu*. کل est la pierre que les musulmans placent à la tête du mort sur tous les tombeaux, sorte de colonne funéraire sur lesquelles les Turcs posent à Constantinople le fez ou le turban du défunt.

Il n'existe pas, dans notre langue d'expression pour traduire exactement le mot kurde کل; aussi pouvons-nous également le rendre par pilier ou stèle, sans blesser le sens que les indigènes lui accordent.

Le col dit de Kèl-i-Chin doit son nom à la présence d'une stèle bleue antique placée juste au point où les eaux se partagent pour couler, les unes, celles de l'orient, vers le lac d'Ourmiah par le Gâder-tchaï گادر چای ; les autres, celles de l'occident, vers la vallée du Tigre.

Entre l'Ararat et le district de Soleïmanièh les montagnes qui de nos jours constituent la frontière politique entre la Perse et la Turquie sont très élevées et extrêmement abruptes; les cols y sont rares et même pendant l'été les plus grandes précautions sont à prendre pour les franchir. Car non seulement l'on a contre soi la nature du terrain; mais aussi les populations kurdes des frontières turco-persanes sont pillardes, turbulentes et fanatiques.

Les excursions dans ces montagnes ne peuvent être que soudaines, sans grande préparation et surtout doivent rester secrètes jusqu'à l'heure même du départ, sans quoi l'on serait fort exposé à voir des bandes armées se précipiter sur les caravanes et les détrousser.

Il ne faut pas confondre le col de Kèl-i-Chin, situé entre Ouchnouw et Revandouz, avec un autre col du même nom placé entre le district de Bané et celui de Saoudj-Boulaq (Moukri). Le premier de ces deux cols possède encore la stèle à laquelle il doit son nom, le second n'en a plus que l'appellation, le monument a disparu. Les deux cols permettent, il est vrai, d'entrer dans le plateau persan en venant de la vallée du Tigre, mais le Kèl-i-Chin de Revandouz offre une route coupant toutes les montagnes pour venir déboucher dans la vallée du Gâder-tchaï près des sources du Petit Zâb [1], tandis que le Kèl-i-Chin de Bané fournit aux voyageurs le chemin bien plus difficile par la vallée du Petit Zâb et les passes d'Alân (الان).

Le col de Kèl-i-Chin dont je décrirai la stèle dans ce chapitre est donc celui d'Ouchnouw-Revandouz et si le R. P. Scheil [2] a commis quelque confusion à ce sujet, c'est uniquement parce que son travail ayant été préparé pendant que je continuais mon voyage dans le Kurdistân il n'a pas eu mes notes à sa disposition. Ce col est situé par 35° 50′ latitude nord et 42° 35′ longitude orientale du méridien de Paris. Autant que j'ai pu m'en rendre compte par mes observations barométriques l'altitude de la stèle au-dessus du niveau des mers est de 2,860 mètres, soit au-dessus de la vallée du Tigre à Mossoul 2,610 mètres et au-dessus du lac d'Ourmiah 1,640 mètres.

Cette stèle a été découverte par Schulz, dont la copie fut perdue lors de son assassinat. Plus tard, le général Rawlinson la vit en passant, en copia quelques fragments et la signala au monde savant.

En 1852 Khanikoff prit un moulage de la fameuse pierre, mais cette copie se perdit encore, de sorte que les premiers fragments de textes positifs rapportés par les voyageurs sont ceux que Blau prit en 1858. Le moulage avait été fait en plâtre; il fut brisé dans le transport et l'on ne parvint qu'à le reconstituer tant bien que mal; l'ordre du texte ne fut

1. Le Petit Zâb de l'antiquité porte aujourd'hui le nom de Kialvi (کیلوی) dans son haut cours jusqu'aux passes d'Alân et de Zèrd (زرد), ou rivière jaune, dans son cours inférieur.

2. *Recueil de travaux*, t. XIV, p. 153.

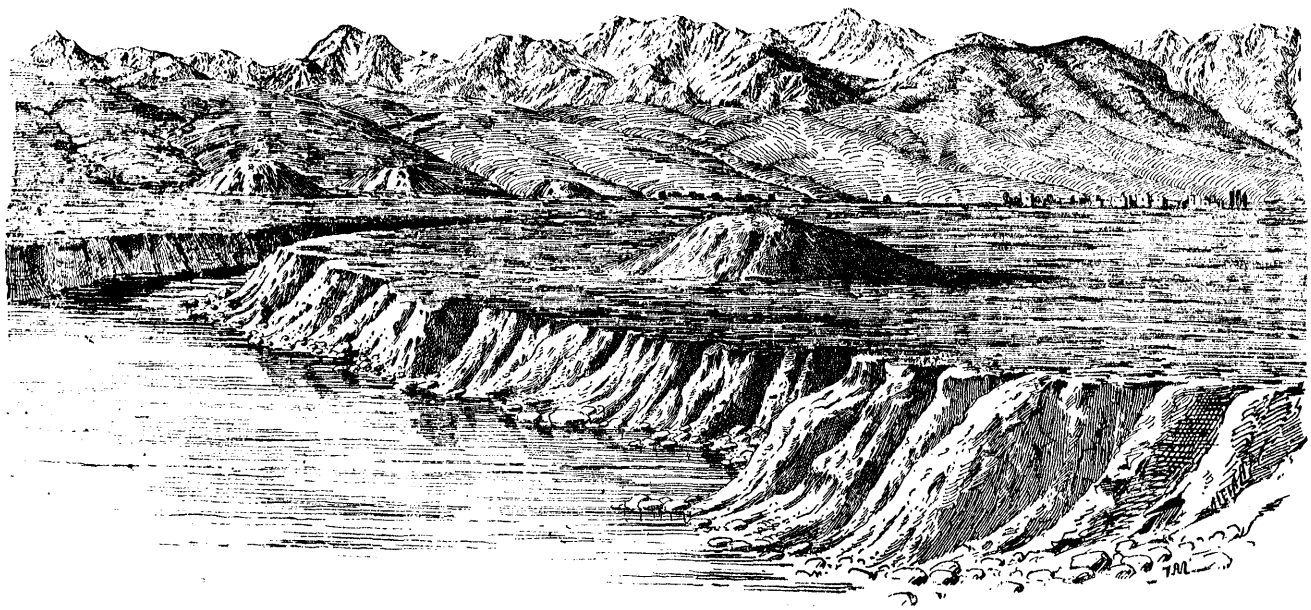


Fig. 164. — La vallée du Gâder-tchaï et le col de Kèl-i-Chin (*Dessin de l'auteur*).

malheureusement pas respecté. C'est sur cette reproduction que le professeur A. H. Sayce a publié l'inscription en la transcrivant et la commentant.

Depuis 1858 aucun voyageur n'avait tenté de prendre une copie de la stèle de Kél-i-Chin quand j'arrivais au Kurdistân de Moukri pendant l'automne de 1890.

C'est le 8 octobre que partant du village de Heï, je suis allé à la recherche du précieux document. Le pays n'était pas sûr, et, sans m'avertir, mon escorte disparut avant le départ et pendant la montée. A notre arrivée au col il ne restait plus de ma troupe que M^me^ de Morgan et moi, Pierre Vaslin, deux domestiques et le khân du village de Heï, qui me sachant bien recommandé par le gouverneur d'Azerbeidjân, craignait pour sa tête s'il nous arrivait malheur.

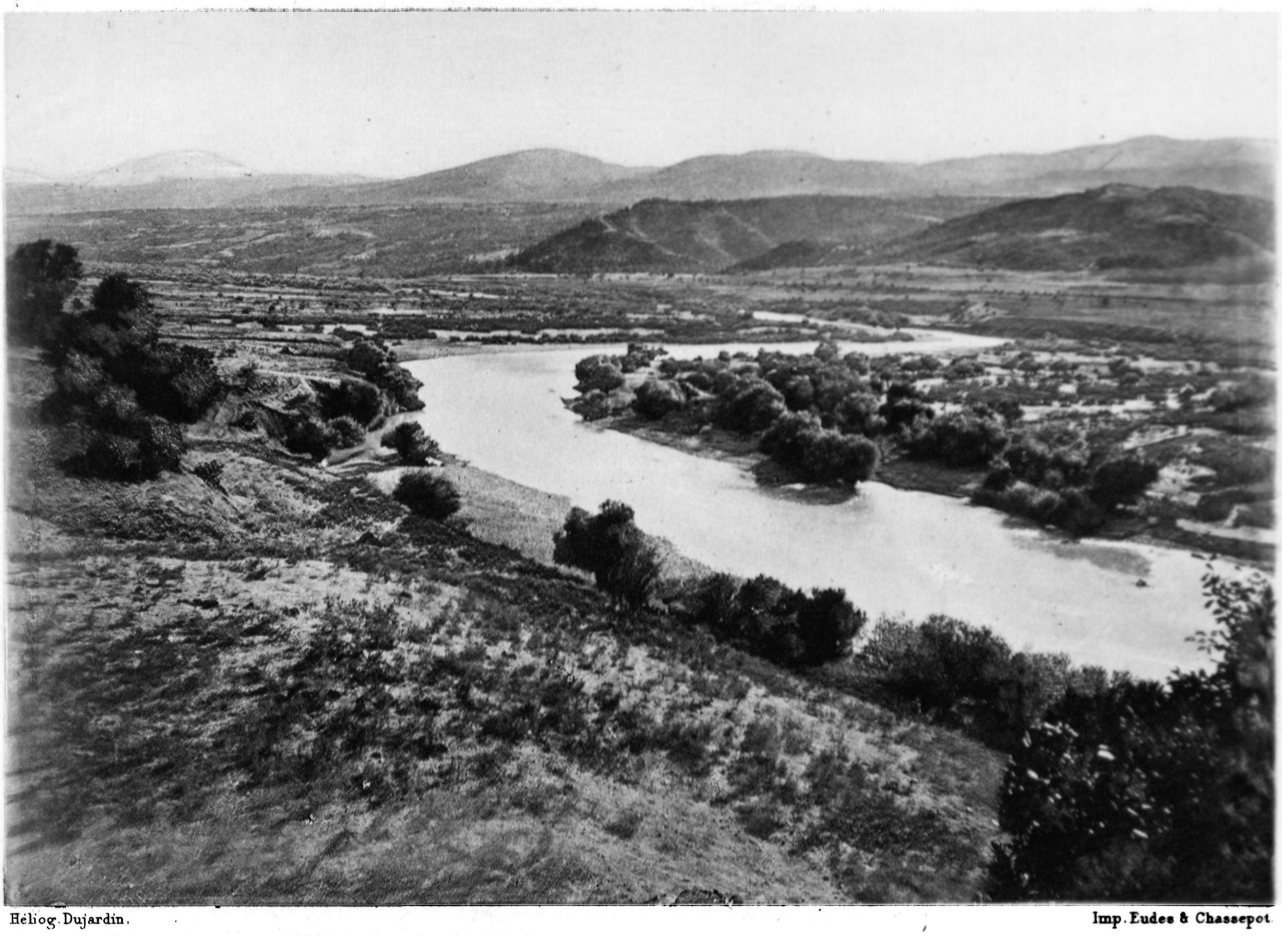
Le chemin se fit sans rencontrer âme qui vive. Déjà les nomades avaient quitté les hauteurs, les caravanes n'osaient plus s'aventurer par cette voie, et par suite les brigands étaient partis dans des pays plus fréquentés.

Heï est à 1,550 mètres d'altitude ; il nous fallait donc gravir 1,310 mètres pour parvenir à la stèle. Le sentier était raide et rocailleux, il bordait parfois des précipices ; mais, cependant, l'ascension, grâce à nos mulets, se faisait vite, et vers 10 heures du matin les quinze kilomètres qui devaient nous séparer de notre campement étaient franchis.

De suite je me mis à faire l'estampage et en deux heures il fut terminé, malheureusement le soleil du 8 octobre à ces hauteurs n'est pas très chaud et mon estampage ne séchait qu'avec une désespérante lenteur.

De midi à 4 heures du soir j'eus tout le loisir d'admirer l'inoubliable panorama qui s'étendait à nos pieds. A l'orient, dans le lointain, s'élève le Sahend, couvert de neige au milieu des plaines brûlées de l'Azerbeidjân ; à ses pieds, une large tache d'azur montre les contours du lac d'Ourmiah ; puis ce sont les montagnes de Moukri, les plaines d'Ourmiah, la vallée du Gâder-tchaï enfin, bordée de rochers immenses dont la cime se dresse près de nous.

A l'ouest, nous voyons un chaos de montagnes couvertes de verdure,



Héliog. Dujardin. Imp. Eudes & Chassepot.

VALLÉE DU PETIT ZÂB EN AMONT DES PASSES D'ÂLAN

( Photographie de l'Auteur )

hauteurs qui vont en décroissant jusqu'au Tigre et se perdent à l'horizon. Çà et là une vallée profondément encaissée laisse voir, brillant au soleil, le ruban d'argent qui l'a creusée. Cette solitude verdoyante est le district de Revandouz.

Vers quatre heures, je prenais mes dispositions pour passer la nuit sur le col, quand le khân vint me supplier de renoncer à ma résolution. Il avait joué sa tête pendant tout le jour, disait-il, mais il me demandait de prendre en considération l'avenir de ses enfants.

Je ne pus résister, non pas que je fus attendri, car tous nous courions les mêmes risques, mais parce qu'à mon sens ces supplications étaient le prélude d'une désertion du khân et des deux seuls domestiques qui nous restaient. Et puis le khân en avait assez fait pour sauver sa tête en cas de malheur, peut-être bien qu'il serait l'organisateur d'une attaque.

Ces considérations me décidèrent à descendre tout mouillés mes estampages. Ils furent soigneusement emballés dans des couvertures que Pierre Vaslin et moi-même nous dûmes porter jusqu'au village.

Le retour se fit vers 10 heures du soir; la majeure partie de nos bagages était restée en route, mais l'estampage était sauvé. Aujourd'hui il en existe plusieurs exemplaires dans les musées d'Europe.

Par les soins de M. Hébert, réparateur du Musée ethnographique du Trocadéro, des reproductions de plâtre de la stèle de Kèl-i-Chin ont été moulées sur mes estampages qui sont parvenus complets à Paris, grâce au soin que j'avais eu d'être toujours muni en voyage d'une large boîte plate garnie de zinc et destinée à recevoir les estampages.

A peine mes copies furent-elles parvenues à Paris que le R. P. V.-Fr. Scheil se mit à la transcription et à la traduction des textes. La grande compétence de notre compatriote ne saurait être discutée, aussi ne puis-je mieux faire que de reproduire ici l'étude qu'il en publia dans le *Recueil des travaux*[1], et dont l'introduction a été modifiée par l'auteur lui-même.

1. *Recueil*, XIV, p. 154 et suiv.

# LA STELE DE KÈL-I-CHIN

Rawlinson signalait en 1841[1] l'existence dans le col de Kèl-i-Chin, d'une première stèle avec une face à inscription, et d'une deuxième stèle à la distance de cinq lieues du col. Blau (1858) rapporta du col l'estampage d'une inscription vannique que Sayce[2] publia.

En 1891, M. de Morgan rapporte du même col une double inscription de stèle, dont une partie est vannique et identique à celle de Blau, et l'autre quasi-assyrienne, entièrement nouvelle.

La stèle de M. de Morgan était-elle différente de la première de Rawlinson et de celle de Blau? En confrontant les indications géographiques de ces explorateurs, il appert que la stèle de M. de Morgan n'est pas différente de celle de Blau, et de la première de Rawlinson, et que, par conséquent, ces deux derniers n'ont pas aperçu l'inscription quasi-assyrienne sur la deuxième face de la stèle.

C'est ce qu'a bien montré M. Lehmann (*Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft, Sitzung.*, 28 octob. 1893)[3].

La deuxième stèle signalée par Rawlinson a été visitée à ma prière, en juin 1894, par M. Ximénès, explorateur, qui l'a estampée, pour la première fois, en même temps qu'à nouveau, celle déjà rapportée en partie par Blau, et en entier par M. de Morgan.

Cette deuxième stèle se trouve à Tobzava, village voisin d'une demi-heure de Sidi-Khan. Elle est carrée à sa partie supérieure et non arrondie comme l'autre. Elle mesure $1^m,11$ de hauteur sur $0^m,70$ de large et $0^m,33$ d'épaisseur. La hauteur du socle est de $0^m,30$, ses faces de $0^m,92$ et $1^m,16$.

1. (*Journal of the Royal Geograph. Society of London*, X, 1841, p. 1-64).

2. L'opinion de M. Sayce (*Academy*, 1893, August 5, p. 115) sur le caractère *bilingue* de cette double inscription est une étrange méprise.

3. *Journal of the Royal Asiat. Society*, n. s., XIV, p. 663, etc.

De l'inscription, il reste çà et là quelques lignes, à peine assez pour juger qu'elle était rédigée en langue vannique. L'une des faces de la stèle est d'ailleurs entièrement fruste.

Fr. V. Scheil, O. P.

Le texte assyrien ou quasi-assyrien comprend 42 lignes en langue assyrienne. Il est dû, à Meher-Kapussi, conjointement aux rois de Tušpa (Van), Išpuini et Menua son fils, et dédié à Ḫaldié, dieu de la ville de Musasir. Autant de noms connus déjà par les inscriptions vanniques et assyriennes. L'emplacement de la ville de Musasir est dorénavant facile à fixer. Il faut croire qu'elle n'était pas capitale d'un royaume indépendant sous Išpuini et Menua. Notre inscription ne mentionne aucun roi de Musasir. Son contenu est de nature religieuse, votive, nullement historique.

Face A

1 [*Ana*] (*ilu*) *Ḫal-di-e ša* (?) (*âlu*) *Mu-ṣa-*[*ṣir*]
[*Išpû*]*-i-ni abal Šar-dur bêlu rab-u šar* . . . .
[*šar mât Na*]*-i-ri ša* (*âlu*) *Ṭu-uš-pa* (*ilu*) *âlu* . . (?) . .
[*Me*]*-nu-a abal Iš-pu-i-ni* . . *ša* (?) . . . .
5 [*âlu*] *Ṭu-uš*(?)*-pa* (?) (*ilu*) *Ḫal-di-e ma* (?) *Ka* . . . .
. . . *i-nu ša ilu dup-pu ana tabrâti* (?) . . . .
[*Iš*]*-pu-u-i ni abal Šar-*[*dur* . . .]
. . . . *be-li damqûti bi-bu damqu* . . . .
. . . (*meš*)*-ni ša guši-na M ummâr guši-na M* . . . .
10 . . . *bi-bu ma-'-da tu*(?)*-ru ša an ina mi* (?) . . .
. . . *še*(?) *ša* (*ilu*) *Ḫal-di-e i-si-ḫu* (*ilu*) *Ḫal-di-*[*e* . .]
. . . *bi*(?)*-bu na-ti-na-šu-na ku* (?) *M, I, M, X, II*
. . . *ti* (?) *bi alpi ṣini ma-ka*(?)*-ar šur* . . .
. . . . (*meš*) *e-qu-te Ki-i ina pa-an* (*ilu*) *Ḫal-di-*[*e* . . .]

15 . . . (*âlu*) *Mu-ṣa-ṣir illak-an-ni Iš-pu-u-i-ni abal Šar-*[*dur*]
. . . *šarru dan-nu šar Kiššâti šar mât Na-i-ri ša* (*âlu*) *Ṭu-uš-pa*
. . . *ni pa*(?)*-ni* (*ilu*) *Ḫal-di-e an-ni-u* . . . .
. . . *an-ṇa-te ma*(?)*-ka-*(*meš*) *ina eli su* . . . .
. . . *ilu babâni ša* (*ilu*) *Hal-di-e mât* . . . . . .
20 . . . [*an-*]*na-te ina* (*âlu*) *Mu-ṣa-ṣir ištu lib-bi bâb* . . . . .
. . . (*ilu*) *Hal-di-e bi-bu Ki-i pa-aš-ri ullî* (?) . . . .
. . . *me-i-du-nu ka-*(*meš*) *ki-i pa-an* (*ilu*) *Hal-di-*[*e* . . ]
. . . (*âlu*) *Mu-ṣa-ṣir al-*(?)*lik*(?)*-u-ni* . . .
. . . *Iš-pu-u-i-ni abal Šar* [*dur*]
25 . . . . *Me-nu-a abal Išpu-u-*[*-ini* . . .]
. . . . *e-qu-te u-sa-li-ku bi-bu ša ilu* . . . .
. . . . *bi-ru-na-a ša bi-bu ištu lib-bi bâb* . . . .
. . . . . (*ilu*) *Hal-di-e ullî* (?) . . . .
. . . . . *li li-ṣi-'-šu šum-mu-me-ni*
30 . . . . *ša ? pa ? me ki-i ullî* (?) . . .
. . . . . *upa-za-ar ina* (*aban*) . . . . *bi* (?) . . .
. . . . . *pa-nu ša ina lib-bi âlu âlu Mu-ṣa-ṣir* . . . .
. . . *u*(?)*-*]*še i-si-me ki-i bi-*[*bu*] . . . .
. . . [*ištu*]*lib-bi babâni ša* (*ilu*) *Hal-di-*[*e* . . . ]
35 . . . . . *ni-iš* . . . . . *bâb* (?) *mu-ṣur* (?) *ištu* . . .
. . . . *e ina gurgurru* (?) *gurgurru* (?) *is na*(?)*-lu-u* . . .
. . . . *an-ni-tu i-da*(?)*-an* (?) *ip-u* (?) . . .
. . . . *lib-bi bar ka bi*(?)*-bi* (?) *an-ni* . . . .
. . *pu-u-ni ša ka-me-ni me-ni-i* . . .
40 . . . . . *ur ḫar* (*ilu*) *Hal-di-e* . . . . .
. . . . *ilâ-ni ša âlu Mu-ṣa'*(*ṣir* . . .)
. . . . *ka-ki* (?)*-ri-iš la lib* (?) . . . .

1 . . . Au dieu Ḫaldié de la ville de Muṣaṣir . . . .
. . . Išpuini, fils de Šardur, grand seigneur, [roi puissant,] . . . .

. . . roi du pays de Naïri, l'homme de Ṭušpa; au dieu de la ville . . (?) . .

. . . . Menua, fil d'Išpuini . . . . . l'homme. . . . .

. . . de la ville de Ṭušpa; à Ḫaldié et à tous. . . . .

. . . . la chapelle du dieu et cette tablette pour l'admiration. . . . [ont érigées.]

. . . Išpuini, fils de Šardur . . . .

. . . . de beaux *beli*, un beau *bibu* . . . .

. . . des . . . . . de bronze, mille, des vases de bronze, mille . .

. . . . un grand *bibu* . . . . [a offerts.]

. . . du dieu Ḫaldié . . . . . le dieu Ḫaldié . . . .

. . . un *bibu* il lui a offert, des vêtements mille et douze cents . .

. . . . des bœufs, des moutons . . . . .

. . . . des . . . . . Lorsque en présence de Ḫaldié, . . . .

. . . . dieu de Muṣaṣir fut venu Išpuini, fils de Šardur . . .

. . . . roi puissant, roi des foules, roi du pays de Naïri, l'homme de Ṭušpa. . . .

. . . . Ce dieu Ḫaldié et ces . . . (au fém.) et tous qui sont sur. .

. . . . . les portes de Ḫaldié, du pays . . . .

. . . . . et ces . . . . (au fém.) dans la ville de Muṣaṣir, du milieu des portes. . . . .

. . . du dieu Ḫaldié j'élevai le *bibu*, comme un serviteur soumis,

. . . et tous . . . . . Lorsque en présence de Ḫaldié . . .

. . . de la ville de Musasir je fus venu . . . .

. . . Išpuini, fils de Šardur . . . .

. . . Menua, fils d'Išpuini . . . .

. . . . . je fis achever le *bibu* du dieu Haldié . . .

. . . et le . . . . . du *bibu*, du milieu des portes . . .

. . . . de Ḫaldié j'élevai.

. . . . . .

. . . . . quand j'eus élevé. . . . .

. . . je gravais sur la pierre . . . .

. . . . . qui se trouve au milieu de la ville de Muṣaṣir . . . .

. . . . . je fis sortir. Quand j'eus élevé le *bibu* . . . .
. . . . . du milieu des portes du dieu Ḫaldié . . . je . . .
35 . . . . . .

1. Je lis *Ḫaldié* sans contraction, en souvenir du *Haldia* de Sargon, *Grande Inscr.*, 76, 77. Il n'est fait aucune mention, à l'époque où nous sommes, du dieu *Bagmaštu*. *Ibid.*, SARG.

Le contexte impose le relatif *ša* entre *Ḫaldié* et *alu* : *ša* est adéquatement l'équivalent du vannique *alu(si)*, comme il appert par les lignes 3, 16 comparées aux passages analogues des inscriptions vanniques. Or, d'après Guyard, 𒁍 aurait la valeur *alu(še)* (Sayce LI, lignes 8, 10; cf. p. 732). Une confirmation de cette hypothèse de Guyard se trouve dans notre texte où *ša* = *alu(si)* est exprimé par 𒁍. Le trait horizontal ne peut être qu'une aspérité de la pierre. Un vrai clou aurait la tête à l'autre extrémité.

3. Pour *ša*, voir la note précédente.

5. Le signe *ka* de cette ligne et de 14, 18, 22 est probablement 𒄑𒁍𒆳 = *puḫru*.

6. *Inu* est-il le mot vannique pour « chambre, niche » ?

8. *Beli* est connu comme terme vannique V, 7, 40 — LVIII, 5. D'après notre texte, il faudrait en faire un objet d'offrande. *Damqu* est une épithète trop vague pour éclairer sur la nature spécifique de la chose.

De même pour le mot de *bibu* si fréquent dans cette inscription. Cependant on le trouve dans une énumération de butin, L, 25 parmi l'or et l'argent : *bi-bu-di-id gu-ši-i*. Sayce traduit, en faisant de *di-id* un pluriel : *des vases de bronze*.

9. Dans cette ligne, il est manifestement question de vases de bronze. Nous avons rendu l'idéogramme assyrien de « bronze » par le mot vannique, à cause de la désinence *na*, complément phonétique qui est essentiellement vannique et propre aux adjectifs.

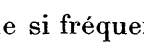
Dans cette même ligne, il est à remarquer que *na* est une fois écrit 𒄑𒈾 et une fois 𒄑𒈾.

15. Le signe *du* est évidemment dans ce cas l'idéogramme de

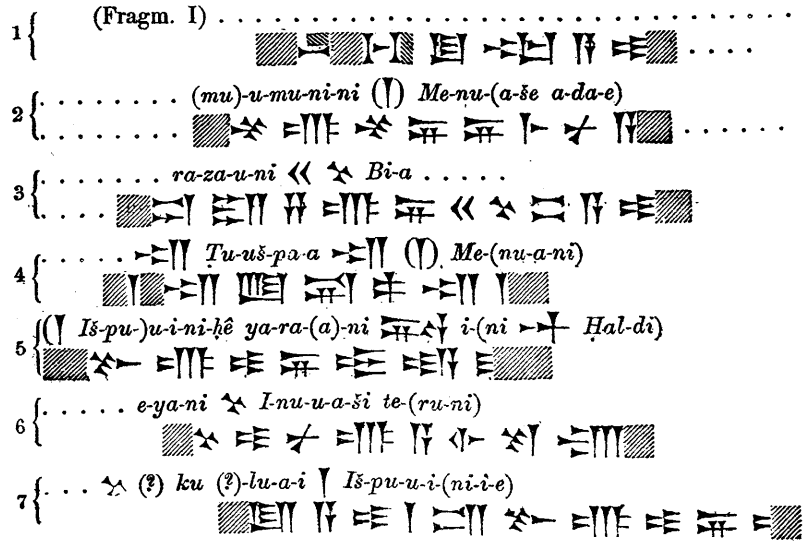
*alâku*, à la première ou troisième personne du singulier (?). C'est le seul passage sur trois, 2, 4; 15; 24, 25 où Menua n'est pas indiqué comme associé à son père Išpuini.

17. Il faut bien lire ici *anniu* pour *annû* et non *annišam*. *Annâte* de la ligne suivante en est la preuve.

15. C'est la première fois dans cette inscription qu'il est question des *portes* du dieu Ḫaldié. Ces portes sont-elles des édifices, des chapelles, des stèles à inscriptions? M. Hyvernat soutient ce dernier sens dans sa *Notice sur la géographie et l'histoire de l'Arménie ancienne* (p. 526), en supplément au voyage *Du Caucase au golfe Persique* de M. Müller-Simonis.

21. L'idéogramme si fréquent dans notre inscription  peut signifier *aḫâzu*, *malû*, *našû*, *saqû*, *elû*. Toujours accompagné de *ištu libbi bâbâni*, on pourrait peut-être traduire : « du milieu des *portes* de Ḫaldié, dans la ville de Muṣaṣir, j'ai *dressé* un *bibu* ». *Aḫâzu* « prendre, enlever » ne peut convenir, puisqu'à la ligne 8 on *offre* vraisemblablement un *bibu*. La même phrase est répétée plus bas.

FACE B.



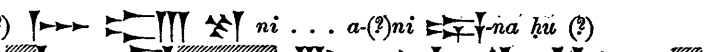
8 { . . . *Ni-pu-ur-ni u-ri* . . .



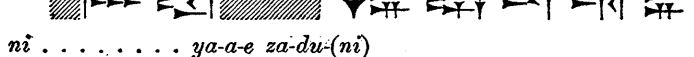
9 { . . . *li ni-ri-bi ga-su-li-na* . . .



10 { . . . *e* (?) *ni* . . . *a-*(?)*ni -na ḫu* (?)



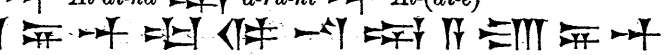
11 { . . . *ni* . . . . . *ya-a-e za-du-*(*ni*)



12 { . . . *Al-di-na a-ru-ni Al-*(*di-e*)



13 { . . . *ri-i ul-gu-ši-ya-ni* . . .

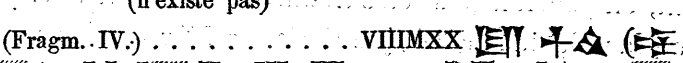


14 { *ni-ri-bi* (?) *u-ni-ni* . . . . . .

(n'existe pas)

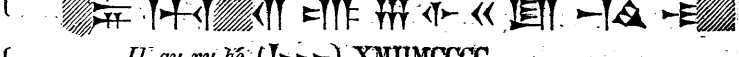
1 { (Fragm. IV.) . . . . . VIIIMXX (

14 {



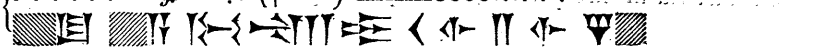
2 { . . . . . *Il gu-ru-ḫê* ( ) XMIIMCCCC . . . . .

15 {



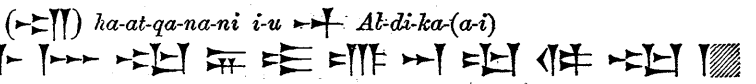
3 { . . . ( ) *ha-at-qa-na-ni i-u Al-di-ka-*(*a-i*)

16 {



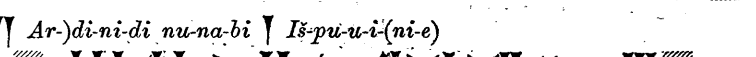
4 { ( *Ar-*)*di-ni-di nu-na-bi Iš-pu-u-i-*(*ni-e*)

17 {



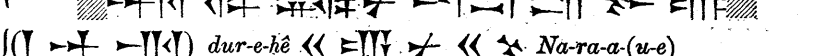
5 { ( ) *dur-e-ḫê Na-ra-a-*(*u-e*)

18 {



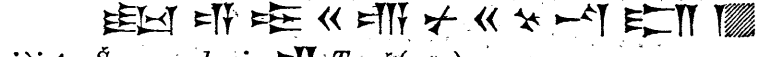
6 { (*a-lu-si-*)*i Šu-ra-e a-lu-si Tu-uš-*(*pa-e*)

19 {



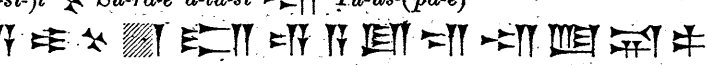
7 { . . . *i-ni-ni uš-ku-bi-i Ni-bur-*

20 {



8 { . . . . *i-ni-la-a-ni U-ši* . . . . . .

21 {



1 { (Fragm. II.) (*Me-nu-a-š*) *a-da Al-di-iš Te-ra-a-i* . . . .

22 {



2 { . . . *i Ar-di-ni Hal-di-e* . . .

23 {





Héliog. Bordier

Imp. Eudes & Chassepot

STÈLE DE KÈL-Í-CHIN

( Photographie de l'Auteur )



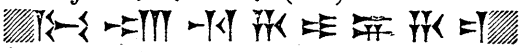
Héliog. Bordier

Imp. Endes & Chassepot

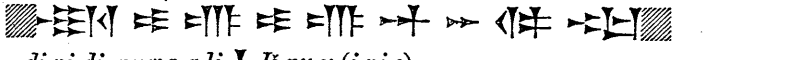
STÈLE DE KÈL-Í-CHIN

( D'après un estampage de l'Auteur. )

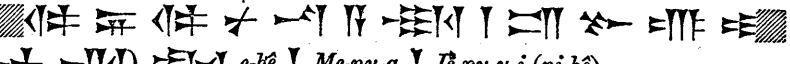
3 . . . . . *gu-ru-ḫu ḫa-i-ni ḫa-(u-ni)*

24 

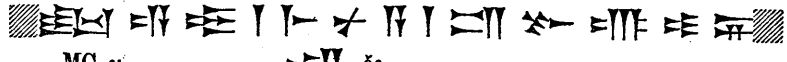
4 . . . *li-i-u i-u* *Ḫal-di-ka* . . . .

25 

5 . . . *di-ni-di nu-na-a-li* | *Iš-pu-u-(i-ni-e)*

26 

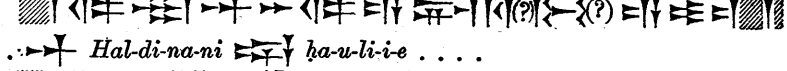
6 (*e-ḫê* | *Me-nu-a* | *Iš-pu-u-i* (*ni-ḫê*)

27 

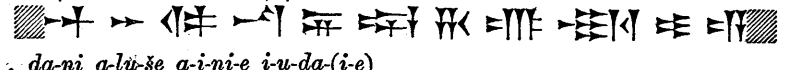
7 . . . . . MC *u* . . . . . *-še* . . . . .

(n'existe pas)

1 (Fragm. III.) . . . . *ni* (?) *ni ni ri* (?) . . . . . .

28 

2 . . . *Ḫal-di-na-ni* *ḫa-u-li-i-e* . . . .

29 

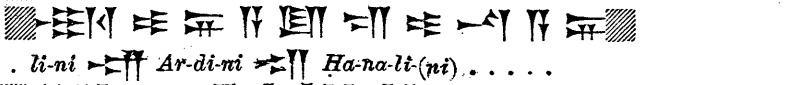
3 . . . *da-ni a-lu-še a-i-ni-e i-u-da-(i-e)*

30 

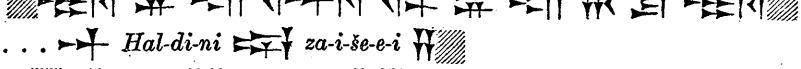
4 . . . (*e*)-*si-e-ya me du-da-i-e* . . .

31 

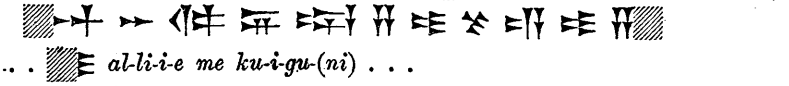
5 *-i-ni a-lu-si i-na-a-ni* . . .

32 

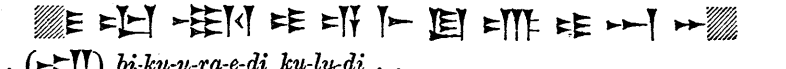
6 . . . *li-ni* *Ar-di-ni* *Ḫa-na-li-(ni)* . . . . .

33 

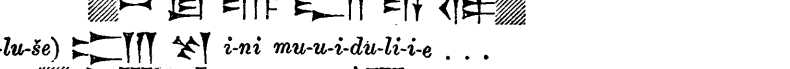
7 . . . . *Ḫal-di-ni* *za-i-še-e-i*

34 

8 . . . . . *al-li-i-e me ku-i-gu-(ni)* . . .

35 

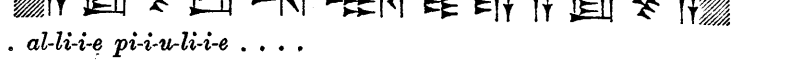
9 . . . (*bi-ku-u-rą-e-di ku-lu-di* . . . .

36 

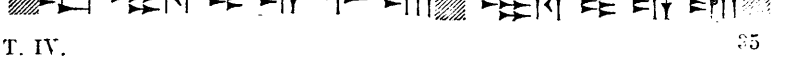
10 (*a-lu-še*) *i-ni mu-u-i-du-li-i-e* . . .

37 

11 . . . *a-lu-še ip-tu-li-i-e a-lu-še a* . . . .

38 

12 . . . *al-li-i-e pi-i-u-li-i-e* . . . .

39 

13 [. . . *i* Hal-di-iš -še -še (-še)
40 ]

14 [(*ma-a*)-*ni ar-mu-zi* *Bi-ku-ra-e-di ku-*(*lu-di*)
41 ]

A la suite de la publication du R. P. V.-Fr. Scheil, MM. W. Belck et C. F. Lehmann ont donné (dans *Aus den Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, 28 oct. 1893) une étude fort intéressante dans laquelle ils démontrent que la stèle que j'ai estampée près d'Ouchnouw n'est autre que celle de Blau. J'ai dit plus haut que l'erreur du R. P. Scheil dans le *Recueil* n'avait été causée que par un malentendu. Le raisonnement de ces messieurs basé sur des preuves géographiques et philologiques est parfaitement juste.

Mais je crois utile de donner ici la traduction des dernières pages du mémoire de MM. W. Belck et C. F. Lehmann. La stèle de Kèl-i-Chin a été si souvent l'objet d'erreurs qu'il semble indispensable d'éclairer sa publication définitive par tous les documents[1].

1. *Op. cit.*, p. 399. Malheureusement la série des erreurs qui se rattachent à la reproduction et à la publication, en soi si intéressante, des deux inscriptions de la stèle de Kèl-i-Chin Ushneï, n'est pas terminée.

Sayce a, peu de temps après la publication du travail Morgan-Scheil, émis avec beaucoup d'assurance l'idée que nous avions affaire ici à un bilingue dans lequel nous aurions pour le même texte une version chaldéenne et une assyrienne. Cela n'est absolument pas le cas.

L'assertion de Sayce repose sur l'observation, qui du reste demande un plus ample examen, que certaines phrases, qui, communes dans toutes les inscriptions des princes de Van, se retrouvent dans ces deux inscriptions. Il est évident que si des tournures chaldéennes se reconnaissent facilement sous une forme assyrienne, on trouvera facilement leur sens et par conséquent la clef de la langue chaldéenne.

Mais cela ne suffit pas pour déclarer le contenu des deux textes identique. Une simple comparaison des noms propres qui paraissent dans les deux inscriptions montre combien leur contenu a peu de points de contact. Ainsi entre autres l'inscription chaldéenne nomme, outre le dieu *Chaldis* qui revient très souvent, un dieu *Aldis* (l. 12, 16, 22, 23) qui ne paraît pas dans l'inscription assyrienne. Plus loin, l'inscription chaldéenne nomme un « ....dura-za-u-ni, roi de Biaina », qu'on ne trouve pas dans l'inscription assyrienne.

L'inscription assyrienne parle du dieu Chaldis en rapport avec la ville de Musasir qu'on chercherait en vain dans le texte chaldéen. On ne trouve nommés ensemble dans les deux

Après avoir décrit en détails la stèle de Kèl-i-Chin, il est intéressant de fournir à son sujet tous les documents relatifs à la route qu'elle jalonne sur le sommet des montagnes du Kurdistân et aussi de voir quelles sont les conclusions qu'il est possible de tirer de la position des deux cols de la stèle bleue au point de vue de l'histoire stratégique de ces régions dans l'antiquité.

inscriptions que le dieu *Chaldis*, les rois *Ispuinis* et *Menuas*, *Sardur*, père du premier, et la ville de Tušpa(na) (= Van).

En ce qui touche au contenu des deux inscriptions, Scheil reconnaît avec raison l'inscription assyrienne comme religieuse, une inscription votive, qui manque de données historiques. L'inscription chaldéenne par contre, comme Sayce l'a dit dans sa publication, parle de faits guerriers, même de conquêtes que Menuas aurait faites à l'ouest et au sud-ouest du lac d'Ourmiah pour son père Ispuinis : nous ne comprenons pas comment, dans ces circonstances, on peut encore dire que le contenu des deux inscriptions est le même.

Après l'examen de toutes ces erreurs, non compris ce qui se rapporte à l'interprétation du texte, la science doit étudier la question de savoir si l'inscription assyrienne est vraiment assyrienne, ou si elle est semblable aux inscriptions de Sardur Ier, qui se présentent comme assyriennes, mais qui, cela est à peine douteux, doivent être prises comme du chaldéen écrit idéographiquement. Si l'on se décide pour la dernière hypothèse, il s'en suivrait, comme les petites inscriptions qui nomment Ispuinis seul comme roi sont conçues certainement en chaldéen, qu'à un moment donné dans le royaume d'Urartu, l'ancienne écriture idéographique (qui paraît assyrienne) et la nouvelle (phonétique-chaldéenne) ont été toutes les deux en usage, avant que la dernière ait eu définitivement le dessus. Pour des périodes semblables de transition, il ne manque pas d'exemples dans d'autres domaines de l'histoire de l'écriture.

Il est cependant aussi plausible qu'Ispuinis et Menuas aient tenu à rédiger en langue assyrienne une inscription qui devait trouver sa place près de Musasir.

Il y aurait ensuite à rechercher si l'une des deux inscriptions est plus ancienne que l'autre ou si toutes les deux ont été gravées simultanément.

Pour le cas où l'inscription qui paraît assyrienne serait la plus ancienne, on pourrait en conclure que le côté où elle a été gravée a été un moment le bon côté de la stèle. Le côté laissé sans inscription aurait été employé plus tard pour y mettre une nouvelle et importante inscription, et pris alors comme le bon côté. A ce moment on n'aurait plus attaché d'importance à l'inscription assyrienne tournée maintenant en dehors de la route quand on érigea la stèle dans sa position actuelle. Il faudrait alors se demander — toujours en supposant le cas que l'inscription qui paraît assyrienne serait la plus ancienne — si la stèle, avant d'avoir reçu l'inscription chaldéenne, était placée au haut du passage ou même dans les environs immédiats. A ce point de vue, il faudrait remarquer l'observation de de Morgan, d'après lequel les montagnes environnant le passage de Kèl-i-Chin Ushneï appartiennent toutes à des formations géologiques, dans lesquelles on ne trouve pas la moindre trace de diorite, pierre dont sont faites toutes ces stèles bleues. Il ne rentre pas maintenant dans nos desseins ni dans nos moyens d'étudier de plus près la question et de la trancher.

Les trois capitales successives de l'empire assyrien *El-Assar*, *Kalakh* et *Ninive* occupaient par rapport à l'Asie antérieure une position telle que leurs souverains, maîtres de tout le bas pays, devaient forcément chercher à étendre leur domination vers le nord et vers l'est, afin d'éloigner autant que possible de leur centre politique les tribus hostiles.

Au nord, les pays de *Khubuskia*, de *Biaïnas* et d'*Urarthu* entretinrent contre les Assyriens une guerre qui dura autant que leur empire. Salmanasar III et Sargon furent principalement occupés par la conquête des pays du lac de Van et ne parvinrent jamais à écraser complètement la puissance de leurs rois.

A l'orient, le pays de *Musri*, voisin de Ninive, fut de bonne heure conquis; il occupait le massif montagneux qui s'étend entre le Zâb supérieur au sud, le lac de Van au nord et la frontière actuelle turco-persane.

Au sud du *Musri* et toujours dans les contreforts occidentaux de la chaîne kurde se trouvait le pays de Namri et la ville d'*Arbaïlu* (Erbîl, Haoler en kurde هولر), centre politique et religieux d'une grande importance pour les Assyriens.

Les deux districts de *Musri* et d'*Arbaïlu* étaient entre les mains des Assyriens lorsqu'ils dirigèrent vers l'Irân leurs expéditions parties de Ninive. Celui de l'*Urarthu* ne leur appartenait pas et par suite ne pouvait leur servir de voie de pénétration. Nous devons donc, dans cette étude, faire abstraction de tous les cols situés au nord du 38e degré de latitude, pour ne tenir compte que de ceux qu'il était possible aux armées d'atteindre.

1. — En face du district de Baradost (Perse) sont les trois cols de Kerduk, de Bassan et d'Ayki où les montagnes sont traversées par de véritables sentiers de chèvres. Ces trois routes se réunissent à la localité de Zurvun sur le Zâb supérieur. En Perse ils se croisent à Baradost pour se diriger vers les villes d'Ourmiah et de Dilîman, c'est-à-dire aux pays de *Manna* et de *Parsuas* de l'antiquité.

2. — En suivant du nord au sud la chaîne des montagnes kurdes on rencontre vers le 37e degré de latitude les deux cols de Halané et de Kèl-i-Chin. Celui de Halané est situé à la source du Barandouz-tchaï; il

permet de passer du district de Mergâver (Perse) à celui de Chemdinân (Turquie), mais à cause des difficultés énormes qu'on y rencontre il n'est guère fréquenté que par des contrebandiers. J'ai longuement parlé du col de Kèl-i-Chin qui, permettant de venir d'Ouchnouw à Revandouz, offre au voyageur la vallée du Grand Zâb en Turquie et celle du Gâdertchaï en Perse. Ces deux cols de Halané et de Kèl-i-Chin ne forment qu'une seule route, mais le dernier passage est de beaucoup le meilleur.

3. — La troisième route est celle du pays des Pichder, ancienne contrée du *Namri*. Elle suit la vallée du Petit Zâb et, vers Baba-Derbend, se bifurque en deux branches. Celle du nord traverse le district de Vaïza ou Vaza et par des sentiers très peu fréquentés descend dans la vallée du Kialvi (Petit Zâb) où là encore le chemin présente de grandes difficultés. La route du sud continue de suivre la vallée du Petit Zâb jusqu'aux passes d'Alân, gorges profondes où il suffirait de quelques hommes pour arrêter une armée et qu'à mon sens aucun conquérant n'a pu traverser avant de s'être préalablement assuré des hauteurs par un mouvement tournant.

Une fois les passes d'Alân franchies, on pénètre assez aisément dans le district de Bané, puis traversant le col de Kèl-i-Chin-Bané, on entre dans les grandes vallées de Moukri (pays des *Bikni*) et de là dans le nord de l'Irân. D'autres chemins partant également de Bané conduisent sans difficulté, au centre de la Perse (pays des Madaï).

4. — Entre les passes d'Alân et le district de Chahrizôr (Turquie) il n'existe qu'une seule voie de pénétration dans la Perse, celle de Soleimaniyèh à Sihnè par Avroman, mais elle est longue et difficile, la chaîne présentant en ce point une très grande largeur; les pays qu'elle traverse étaient autrefois le domaine de *Kharkhar* et d'*Ellipi*. Cette route rejette donc beaucoup au sud et bien certainement elle n'aurait pas été employée pour des expéditions dans les pays voisins du lac d'Ourmiah où habitaient autrefois les *Parsuas*, les *Manna*, les *Babilus*, les *Andiu* et les autres peuples cités avec eux dans les inscriptions.

5. — La dernière et la plus importante des routes entre la Turquie et

la Perse est sans contredit celle de Zohâb qui franchissant le Zagros au col de Tagh-i-Ghirra met en communication, d'une part, les pays de Hamadân, avec Bagdad et, d'autre, la haute vallée de la Kherkha avec la Mésopotamie. Je reviens dans un chapitre spécialement consacré à l'Élam sur les divers points d'entrée dans ce pays, me contentant, pour le moment, de signaler l'importance du col du Zagros au point de vue stratégique par rapport au plateau persan.

Cette route fut celle par laquelle les rois d'*El-Assar* entrèrent en Perse. Nous voyons Teglatpalasar I^er^, vers 1130 avant J.-C., franchir les passes du Zagros et passant par Hamadân traverser les plateaux de Gherrous pour entrer en Azerbeidjân et gagner les rives de la mer Caspienne.

C'est qu'à cette époque, au début de l'empire assyrien, les peuplades des montagnes d'Erbîl n'étaient probablement pas encore soumises. C'est aussi parce que les passes du *Zagros* étaient bien plus aisément abordables pour une expédition partie d'*El-Assar* que ne l'étaient les cols qu'il fallait aller chercher au nord.

Mais lorsque les rois d'Assyrie fixèrent leur résidence à *Kalach* et à *Ninive*, le col du *Zagros* se trouva plus éloigné du point de départ des expéditions et les conquérants cherchèrent dans les montagnes voisines de Moukri un passage qui pût leur épargner de grands détours.

Bien que la stèle de Kèl-i-Chin ne soit pas due à un monarque ninivite, il n'en est pas moins fort intéressant de rappeler l'importance du rôle que joua ce col dans les expéditions assyriennes et d'envisager son étude au point de vue général, plutôt que de s'en tenir aux indications très sommaires qui nous sont fournies par les textes de la stèle.

Comme on le voit par la description qui précède, l'*Urarthu* et l'*Elam* coupant au nord et au sud les voies qui traversent leur pays, il ne restait aux Assyriens que fort peu de passages pour aborder l'Irân septentrional et de tous ces chemins le meilleur et le plus court était celui de Kèl-i-Chin.

Les souverains de l'*Urarthu* eux-mêmes dans les nombreuses expéditions qu'ils firent en Azerbeidjân employèrent la voie de Kèl-i-Chin,

soit pour entrer en conquérants, soit pour revenir de leurs campagnes après être entrés par les cols situés entre l'Ararat et Ourmiah.

C'est dans l'un ou l'autre de ces cas qu'Ispuini, fils de Sardur (stèle de Kèl-i-Chin) franchit le col.

Le royaume d'Urarthu, apparenté à ceux du Naïri, l'était aussi avec les tribus du lac d'Ourmiah et des montagnes kurdes, de telle sorte qu'il se forma fréquemment des coalitions contre la puissance ninivite. Comme de juste les souverains assyriens dans leur orgueil ne nous disent rien de leurs revers, mais la position géographique de la stèle de Kèl-i-Chin est plus éloquente que toutes les inscriptions au sujet de la situation de Ninive à cette époque, elle s'élève sur une route d'où celle qui vient de Perse passe pour retourner à Van, à quelques journées seulement de Ninive.

Les annales assyriennes sont muettes au sujet du premier roi de l'Urarthu Lutipris dont nous parlent les inscriptions vanniques, mais elles signalent une défaite éprouvée en 833 par Seduris ou Sarduris d'Urarthu[1]. Ce roi était probablement le père d'Ispuinis qui éleva la stèle de Kèl-i-Chin.

Après avoir examiné les raisons stratégiques qui font du col de Kèl-i-Chin un point de première importance et avoir montré comment il a pu se faire qu'un roi de l'Urarthu vienne placer une stèle à ce col, il est intéressant d'examiner les récits des Assyriens et d'en déduire l'usage qu'ils ont pu faire de ce passage.

Assur-nazir-Habal fit la plupart de ses campagnes dans les montagnes de l'Arménie, dans la Commagène et dans le pays des Moschiens (Pont). Il s'avança probablement dans la Médie et dans une portion de la Perse occidentale, « mais, dit M. J. Menant, il est difficile d'assimiler les noms des tribus de ces régions et de savoir jusqu'où il porta ses armes[2]. »

De l'ensemble des faits du règne d'Assur-nazir-Habal il résulte que ce souverain guerroya toujours dans le nord et, bien que nous ne possé-

1. A. H. Sayce, *Cun. inscr. of Van*, p. 404.
2. Cf. Menant, *Ann. assyr.*, p. 95.

dions pas de documents positifs à ce sujet, il est permis de penser que dans son expédition de Médie il suivit la route actuelle de Revandouz à Ouchnouw qui se présentait à lui comme la plus favorable.

En 835 Salmanasar entra en Perse par le pays de Namri, contrée montagneuse où s'élèvent aujourd'hui les villes de Revandouz, Erbîl, Alten Keupru, Serdecht, Banè, etc. « Dans ma XXIV^e^ campagne, j'ai franchi le Zâb inférieur (Zèrd) et je me suis dirigé vers le pays de *Hasimur* (district de Sihnè). J'ai gagné le pays de *Namri* (Bané-Serdecht). Yanzu, roi du pays de *Namri*, voulait se soustraire à ma domination, il s'enfuit pour sauver sa vie. Je me suis emparé des villes de *Sikhisalah*, de *Bit-tamul*, de *Bit-šakke*, de *Bit-šêdi* qui étaient sous sa dépendance. J'ai tué beaucoup de monde. J'ai fait des prisonniers. J'ai détruit les villes, je les ai livrées aux flammes. Quelques-uns s'enfuirent dans les montagnes. J'en ai tué beaucoup. J'ai fait des prisonniers et je me suis emparé de leurs biens. J'ai quitté le pays de *Namri* et j'ai imposé des tributs aux 27 rois du pays de *Parsua* (Ouchnouw, Ourmiah, Salmas). J'ai quitté le pays de *Parsua* et je me suis dirigé vers les plaines du pays de *Missi*, d'*Amadaï*, d'*Araziaš*, de *Haszanabi*, d'*Esamul*, de *Kinnaplila* et les villes qui en dépendaient. J'ai tué beaucoup de monde. J'ai pris leurs dépouilles. J'ai détruit leurs villes. Je les ai démolies. Je les ai livrées aux flammes et j'ai érigé l'image de ma royauté au pays de *Kharkhar*[1]. »

Pour passer du pays de *Kharkhar* à celui de *Parsuas*, Salmanasar dut traverser le district de Bané et franchir le col de Kèl-i-Chin qui le sépare du Kurdistân de Moukri. Quant aux plaines dont parle le conquérant, il est impossible d'en préciser la situation, mais elles semblent devoir être placées soit sur les rives méridionales du lac d'Ourmiah, soit dans les districts de Gherrous et de Hacht-roud.

Salmanasar dit avoir placé son image au pays de Kharkhar, peut-être devons-nous voir dans ce récit la stèle qui donna son nom au col de Kèl-i-Chin Banè, peut-être aussi existait-il autrefois un bas-relief gravé sur les rochers dans une autre localité.

1. Je n'ai pas connaissance de bas-reliefs assyriens dans les pays occupés jadis par le Kharkhar (Sihnèh, Awroman, Ardelân, etc.).

# PLAN DES ENVIRONS DE
# BAGISTANA - BISOUTOUN

*Echelle au 1:250.000.*

PL. XXVII




*Long. or. du mérid. de Paris.*

*E. Leroux, Editeur.*

J. DE MORGAN — Mission en Perse.



Phototypie Berthaud.

VUE D'ENSEMBLE DU ROCHER DES STÈLES

A Bisoutoun.

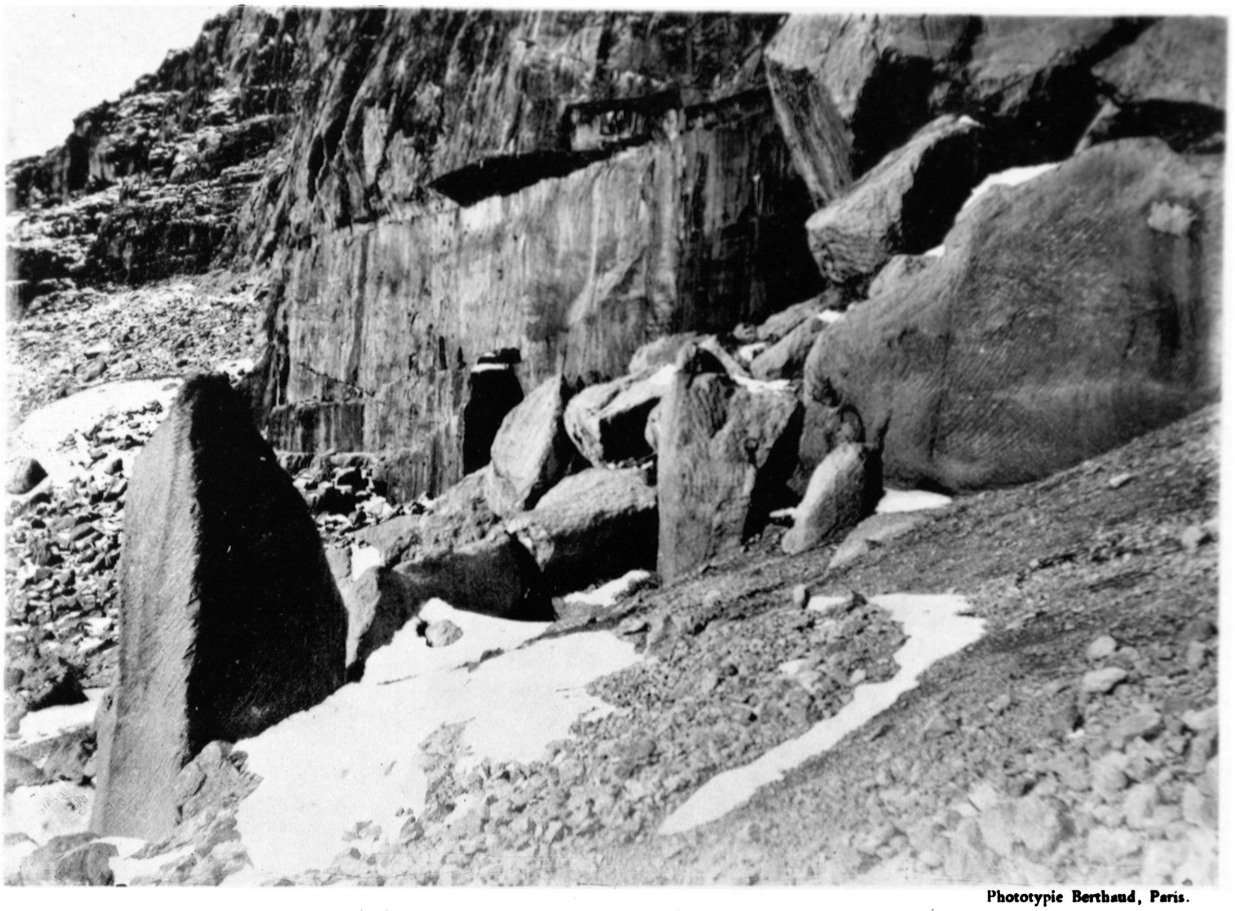
(Photographie de l'auteur.)



Héliog. Dujardin. Imp. Eudes & Chassepot.

INSCRIPTION DE DARIUS À BISOUTOUN

( Photographie de l'Auteur )



Phototypie Berthaud, Paris.

BISOUTOUN

La grande stèle inachevée.

(Photographie de l'auteur.)

En 829, à la suite d'une guerre heureuse dans le pays de Van, Salmanasar envoya son tartan « vers les villes du domaine de *Šulusunu*, roi du pays de *Hardišna* (*diš* est douteux). Il prit la ville de *Masašuru*, sa capitale, et les villes qui en dépendaient...il s'avança vers la ville de *Šurdira*, il descendit vers le pays de *Parsua* et il imposa des tributs au pays de *Parsua* qui n'adore pas Assur. »

Passant probablement par les cols de Khoï, le général s'avança dans les plaines de l'Azerbeidjân où il imposa à *Šulusunu* des tributs de chevaux, puis il descendit au sud, à travers le pays des *Parsua* (Ourmiah, Gâder-tchaï), afin de retrouver la route qui, par le col de Kè-li-Chin, devait le conduire à la vallée du Zâb supérieur et de là à Ninive.

Je n'insisterai pas sur les campagnes dirigées par les Assyriens contre le pays de Namri; nous en voyons un grand nombre à cette époque. Ce district de peu de valeur au point de vue des revenus pour la couronne présentait toutefois une grande importance stratégique ; il était la clef des passes d'Alân et de Kèl-i-Chin-Ouchnouw et par suite ouvrait ou fermait aux Assyriens les routes de l'Irân, selon qu'ils l'occupaient ou non.

Teglat-pal-Asar continua les expéditions de ses prédécesseurs vers le *Namri* et la Perse. « J'ai soumis, dit-il, le pays de *Namri*, le pays de *Sangibuti*, de *Bit-Khamgim*, de *Sakkaru*, de *Barrua*, de *Bit-Sualzas*, de *Bit-Batti*, la ville de *Nikura*, le pays d'*Umliyas*, le pays de *Silanzaï*, de *Parsua*, de *Bit-Zalti*, de *Bit-Abdani*, de *Bit-Kapsi*, de *Bit-Sangi*, de *Bit-Urzikki*, de *Bit-Istar*, la ville de *Zikrati* (la Sagartie), le pays de *Gizinikuni*, le pays de *Nissa*, la ville de *Sibur*, la ville d'*Urimzan*, le pays de *Rusan*...., le pays de *Bustus*, le pays d'*Ariarmi* (l'Arie)..., le pays d'*Arakattu* (l'Arachosie), le pays de *Karsipra*, le pays de *Gukinassa*, le pays de *Bit-Sakbal*, le pays de *Silhazi*, que les hommes de *Bab-ilu* appellent le pays de *Rua* et le pays de *Bit-Dur*, le pays d'*Uskakana*, le pays de *Sikraki*, qui produit de l'or, les villes des pays de *Madaï* et les habitants des frontières..... »

Cette expédition considérable, la plus importante que jamais les Assyriens aient faites à l'orient de leur capitale, ne fut pas la seule du règne

de Teglat-pal-Asar dans ces régions lointaines. L'inscription continue :

« J'ai occupé de nouveau le pays de *Namri*, le pays de *Bit-Sangibuti*, de *Bit-Khamukin*, de *Surzu*, de *Bit-Rua*, de *Sulzas*, de *Bit-Matti*, la ville de *Khulkusu*, du pays d'*Umlias*, le pays de *Bit-Silanzi*, le pays de *Parsua*, le pays de *Bit-Zatti*, le pays d'*Abdadani*, le pays de *Bit-Katzi*, le pays de *Bit-Sangi*, le pays de *Bit-Urziki*, la ville de *Bit-Istar*, les villes qui dépendent du pays de *Madaï* .....

« J'ai fait faire l'image de ma royauté dans le pays situé... Je l'ai élevée dans le pays de *Tikrukki*, j'ai occupé la ville de *Bit-Istar*, la ville de *Sibur*, le pays d'*Ariarmi* (l'Arie)..... »

Il serait téméraire dans l'état actuel de nos connaissances de chercher à replacer sur la carte tous les noms que contient cette inscription. Toutefois il en est de plus spécialement remarquables qui ne permettent aucun doute sur la direction que suivirent les expéditions. Les *Madaï*, les *Parsua*, la ville de *Zikrati* (la Sagartie), l'*Ariarmi* (l'Arie), l'*Arakattu* (l'Arachosie) disséminés au milieu de la liste montrent que tous les noms sont bien propres à la Perse. L'expédition dura certainement plusieurs années ; ce fut une contre-invasion destinée probablement à arrêter le flot des Ariens qui s'avançait d'Orient en Occident au travers de la Perse.

Il est à remarquer que c'est par le *Namri* que commence le récit de la seconde campagne ; c'est donc par Kèl-i-Chin et Alân que les armées assyriennes franchirent les montagnes kurdes.

Sargon range les « lointaines contrées de *Madaï* qui sont proches du mont de *Bikni* » dans ses possessions. Il existait alors un échange constant de relations entre les pays du nord de la Perse et de l'Assyrie. L'organisation administrative semble même avoir été assez complète dans ces provinces lointaines, car le roi dit : « J'ai élevé des forteresses pour maintenir le pays de *Madaï*, autour de *Kar-Sar-Kin*. J'ai fortifié les places fortes et j'ai reçu les tributs de 22 gouverneurs des places fortes du pays de *Madaï*. J'ai établi sur eux un tribut de chevaux. »

Mais si les pays du centre de la Perse étaient pacifiés, ceux du nord, grâce à la résistance des rois de l'Urarthu, étaient encore indépen-

dants. Dans sa IV^e^ campagne Assur-bani-pal marcha contre le *Minni* qu'il réduisit. Il s'empara de la ville de *Sizirtu*, prit les provinces en quinze jours de marche, envahit des plateaux élevés. Dans cette campagne, partant de Ninive, le roi dut encore choisir pour route le col de Kèl-i-Chin, voie la plus courte pour arriver au nord de l'Azerbeidjân.

Il me semble inutile de citer un plus grand nombre d'exemples. L'importance du col de Kèl-i-Chin ressort tant de sa situation géographique que des textes qui nous ont été transmis par l'antiquité. Les inscriptions de cette stèle ne présentent pas un intérêt historique bien considérable mais l'étude de son site est de bien plus grande portée. Les alentours renferment encore d'ailleurs un grand nombre de ruines et l'étude archéologique du pays fournit beaucoup de documents à l'appui de mon opinion.

Lorsque, parcourant l'Azerbeidjân on pénètre dans la vallée du Gâdertchaï, on est surpris du grand nombre de buttes artificielles qu'on y rencontre, le sol en est couvert, de même que dans la haute vallée du Kialvi. D'autre part, dans les plaines de la rive orientale du lac d'Ourmiah, on ne voit que peu de tells. Ces constructions semblent être concentrées dans le pays placé au-dessous du col de Kèl-i-Chin, à la descente des sentiers. Frappé de ce fait, j'ai de suite pensé que ces buttes ne sont autres que les ruines de villages fortifiés qui, dans l'antiquité, servaient soit à arrêter une armée victorieuse sur les hauteurs, soit à assurer la possession du col contre des ennemis venant de la Perse. Il serait du plus haut intérêt d'examiner scientifiquement quelques-uns de ces tumuli.

# CHAPITRE VIII

## Bisoutoun.

Bisoutoun ou Behistoun, Bagistana ou Bagastana des Perses, « le séjour des dieux », est le lieu célèbre où sur le rocher du mont Parrô, Darius Ier grava la fameuse inscription qui, en nous exposant les faits principaux de son règne, nous a révélé la langue mède dans tous ses détails.

Isidore[1] et Diodore de Sicile[2] parlent en détails des monuments de Bagistana; les renseignements qu'ils fournissent ont permis à Sir Henry Rawlinson d'identifier cette localité antique avec le Bisoutoun de nos jours[3].

Bisoutoun est situé sur la route qui, de Bagdad conduit à Hamadân, à peu de distance à l'est de la ville de Kirmanchahân. En ce point, la vallée du Gamâs-âb s'élargit, de vastes plaines fertiles se sont produites par l'apport constant des limons, avant que le fleuve s'engageant dans les défilés de Gherrâban entre dans l'Élam sous le nom de Seïn-Mèrrè et de Kerkha.

Kouh-Parrô domine ces larges vallées de sa cime qui reste neigeuse pendant une grande partie de l'année. Il se termine vers le sud par une

1. Maus., *Parth.*, p. 6.
2. Diodore de Sicile, II, 13, §§ 1-2.
3. Cf. Ker-Porter, *Travels*, vol. II, p. 150, 151; Sir H. Rawlinson, dans le *Journal of the Geographical Society*, vol. IX, pp. 112-113; G. Rawlinson, *The five great monarchies*, 1879, vol. II, p. 274 et sq.; *id.*, vol. III, p. 416.

falaise à pic, qui, se prolongeant à l'est, vient mourir en face de Kirmanchahân, vers Takht-é-Bostan.

C'est là, sur ce rocher vertical, près d'une source aux eaux abondantes, non loin du confluent de l'Ab-i-Dinâver et du Gamâs-âb, que fut gravée la stèle ; elle est tournée vers le soleil levant, sculptée qu'elle est dans un pli de la falaise.

Plus bas, entre l'inscription de Darius et la source est une autre stèle,

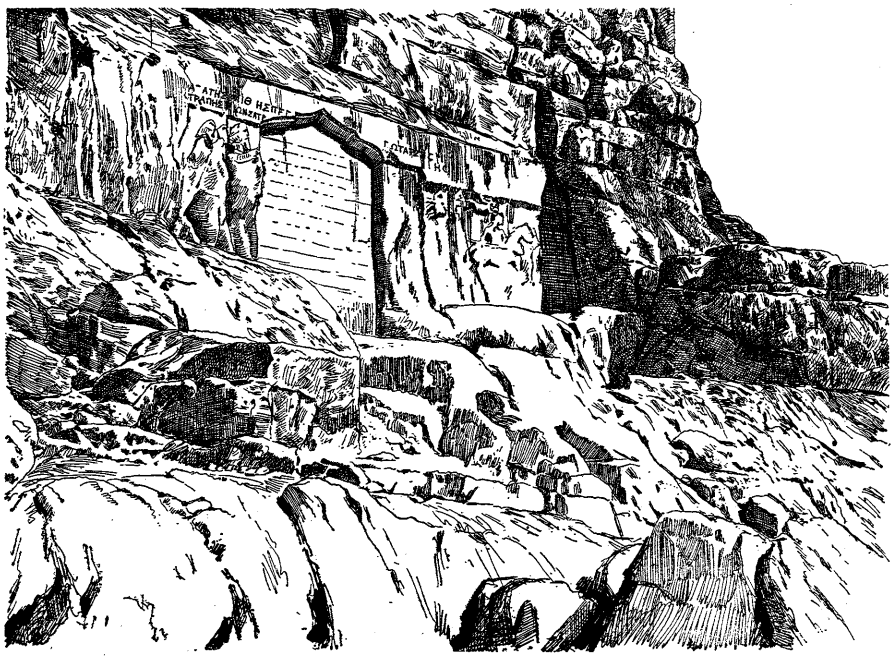


Fig. 165. — Stèle de Gôtarzès à Bisoutoun.

postérieure et due au roi parthe Gôtarzès dont le nom ΓΩΤΑΡΖΗC se retrouve deux fois dans l'inscription mutilée. Au milieu de cette stèle, les Persans modernes en ont gravé une autre, effaçant ainsi une page de leur histoire pour en écrire une autre sans intérêt.

A l'ouest de l'inscription de Darius, et à 100 mètres au plus, on rencontre, coupée dans la falaise, une vaste surface plane verticale. Cet

énorme travail a bien certainement été fait dans le but de graver une inscription immense, qui, peut-être, devait relater tous les faits de l'histoire perse. Malheureusement cette stèle n'a pas été achevée et le visiteur n'y voit qu'une vaste carrière dont les débris, rejetés en avant des travaux, forment une longue terrasse très élevée. Çà et là, les ouvriers de l'antiquité, employant à cet effet les décombres, ont construit des cabanes dont on voit encore les murs. En avant du tas de décombres, parallèlement à la base de la stèle, était une muraille, servant au soutien des terres et des pierres.

Si le travail eût été achevé, la surface destinée à recevoir les textes eût présenté environ 2,500 mètres carrés; la base de l'excavation n'a pas moins de 10 mètres de profondeur et 15 à 20 mètres de hauteur.

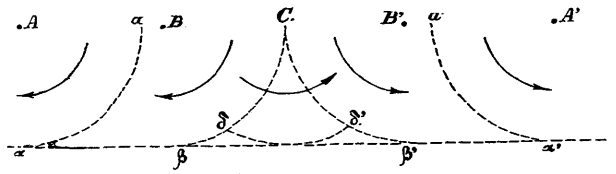



Fig. 166. — Détail du mode de travail des stèles de Bisoutoun.

Quant au procédé de travail usité, il est des plus simples : l'ouvrier creusait des rigoles plus ou moins profondes et placées horizontalement dans la roche, puis les remplissait d'eau après avoir placé des cales de bois. La figure représente le mode de travail, le bloc à enlever étant A$p'p'$, B. Il était fait au pic un fossé A$p$, $p$B, puis en $p$ des cales de bois étaient disposées dans des cavités disposées à cet effet. On versait de l'eau en E et par suite du gonflement du bois le bloc M se détachait suivant le plan $pp'$.

Sur les bords des blocs encore en place, sur ceux qui sont à terre et aussi sur la paroi de la stèle destinée à être polie plus tard, on voit encore la trace bien nette des outils (fig. 166). Les ouvriers se trouvant accroupis en A et A′ maniaient le pic dans le sens des flèches, de telle sorte que le front de taille se trouvait placé suivant les courbes $\alpha\alpha'$.

Lorsqu'en avançant, les deux ouvriers finissaient par se rencontrer, l'un d'eux quittait le chantier, le second reprenait le travail en se plaçant debout, il frappait horizontalement en ȣȣ′, de telle sorte que la séparation entra les deux chantiers fût enlevée. C'est alors que se faisait le creusement des cavités destinées aux cales de bois sec.

La division en chantiers se faisait très naturellement (fig. 167), en traçant une série de lignes verticales espacées de deux manières différentes, suivant que l'intervalle correspondait aux fossés à creuser à la pointe ou aux blocs à enlever. Le même fossé n'était pas creusé sur toute la longueur de la stèle; on ménageait des gradins montants afin de permettre aux ouvriers de monter à leurs chantiers. Les lettres $a$, $b$, $c$,... $m$ (fig. 168) correspondent aux fossés, les chiffres 1, 2, 3,... 10 désignent les tranches qui doivent être enlevées par éclatement.

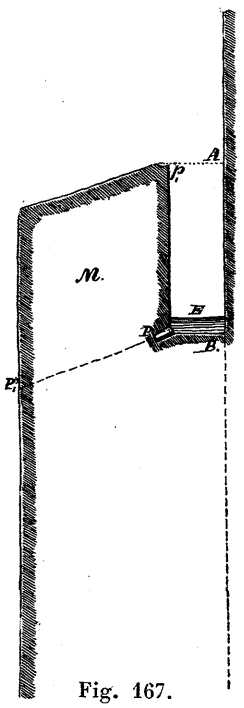
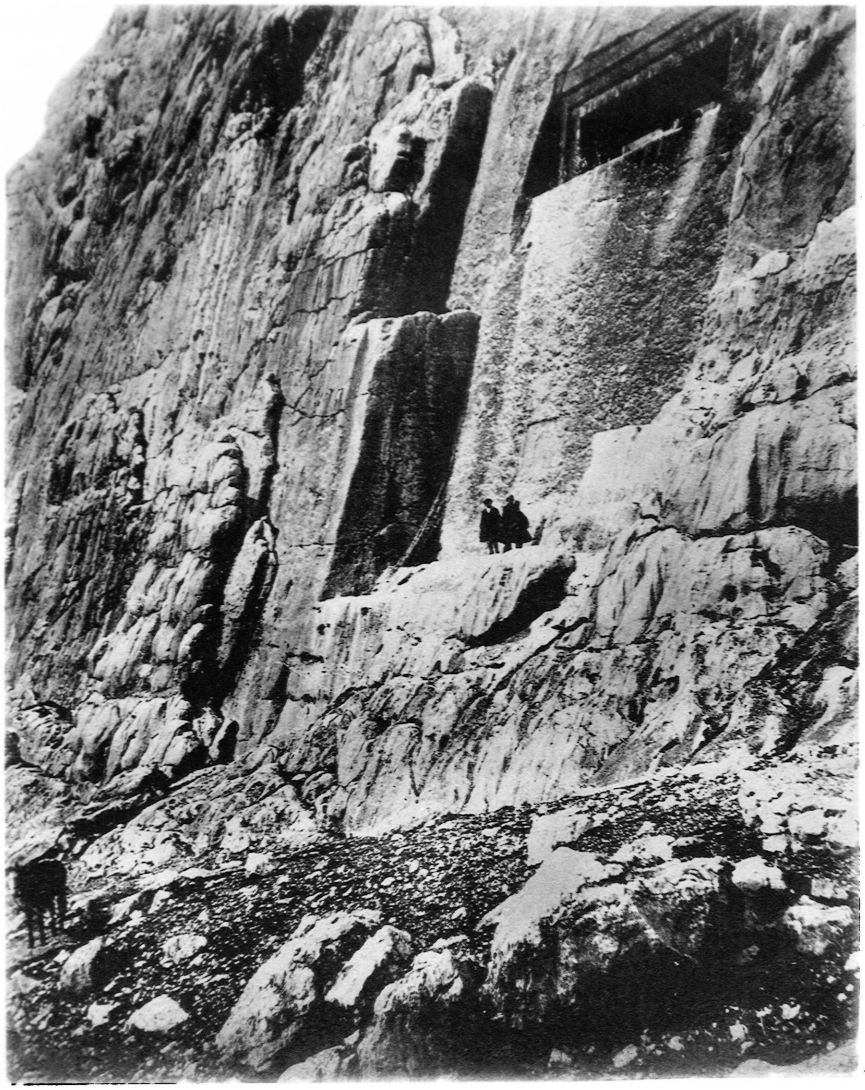



Fig. 167.
Détail du mode de travail des stèles de Bisoutoun.

Afin de protéger les surfaces écrites contre les eaux de la montagne, on avait ménagé en G une gouttière destinée à les faire passer sur le côté des inscriptions.

C'est ainsi que procédèrent les carriers pour amener le travail en l'état où ils nous l'ont laissé (fig. 169). Le souverain qui l'ordonna voulut faire trop grand, il n'eut pas le temps d'achever son œuvre.

Les matériaux extraits de ce gigantesque travail ne sont pas tous à pied-d'œuvre, beaucoup furent enlevés et employés dans les constructions de la ville; car, au dire des auteurs de l'antiquité, une ville importante s'étendait entre le pied de la montagne et la rive droite du fleuve. On rencontre encore dans cet espace des vestiges de constructions antiques, et autour de la source on voit des restes de frises et un grand nombre de pierres soigneusement appareillées.



TOMBEAU ACHEMÉNIDE DE KÈL-É-DAOUD

(Photographie de l'auteur.)

Le mode de travail que je viens de décrire et qui fut employé pour le dégrossissement de la stèle était usité dans la Perse et dans tout le monde antique ; nous le retrouvons en Égypte : à Syène (Assouan) pour des granits, à Silsilis et à Ptolémaïs (Menchieh) pour des grès; aux Indes; à Tourah (Troja) pour les calcaires tendres et fins, au Mysore

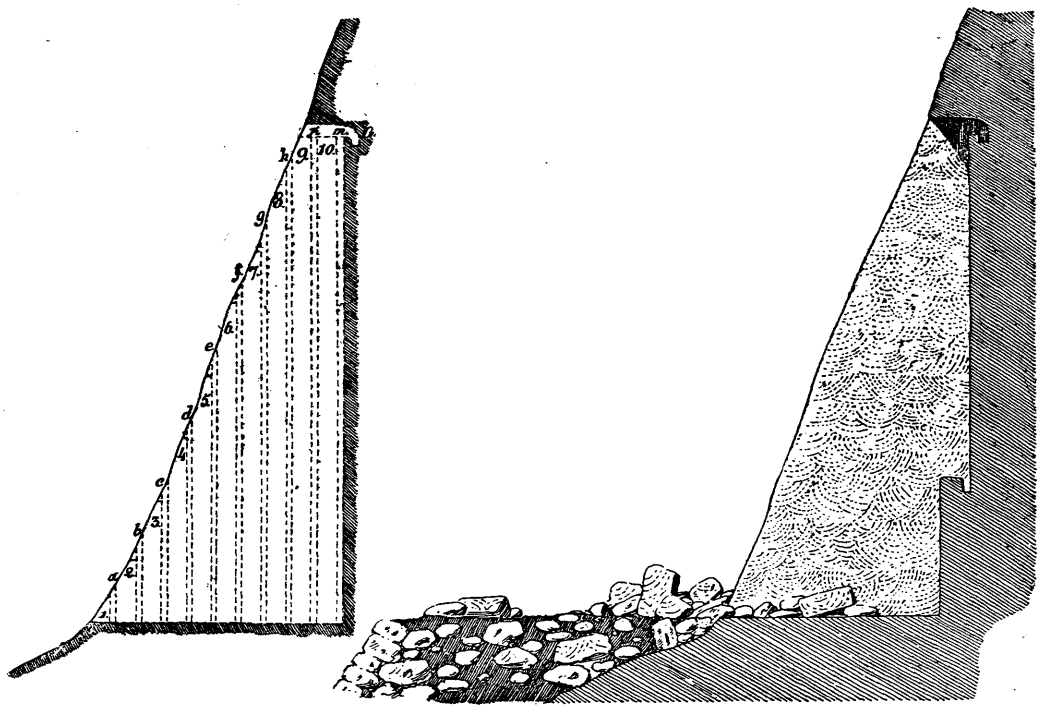


Fig. 168 et 169. — Détails du mode de travail des stèles de Bisoutoun.

pour des granites, et en Perse dans tous les monuments creusés dans le rocher.

Lorsque, partant des défilés de Gherrâban, on remonte la vallée du Gamâs-ab, on trouve dans les montagnes près de Dî-nou quelques tombes achéménides de peu d'importance et sans inscriptions, puis les tells antiques commencent près du village de Bölbördi. Les vallées en

sont couvertes, mais c'est surtout au voisinage de Bisoutoun qu'ils sont le plus abondants. Cet élargissement de la vallée était apte à la construction des travaux de défense, chaque village était fortifié alors qu'une ville importante s'élevait à Bisoutoun sur la rive droite du fleuve et à Takht-i-Chirin sur la rive gauche.

Les ruines de Takht-i-Chirin (le trône de Chirin) présenteraient un grand intérêt s'il pouvait y être pratiqué des fouilles, mais en l'état actuel il est impossible de dire à quelle époque elles appartiennent.

Plus loin, au nord, est une large vallée causée par la réunion d'un grand nombre de cours d'eau. Cette vallée est celle de Dinâver. Autre-

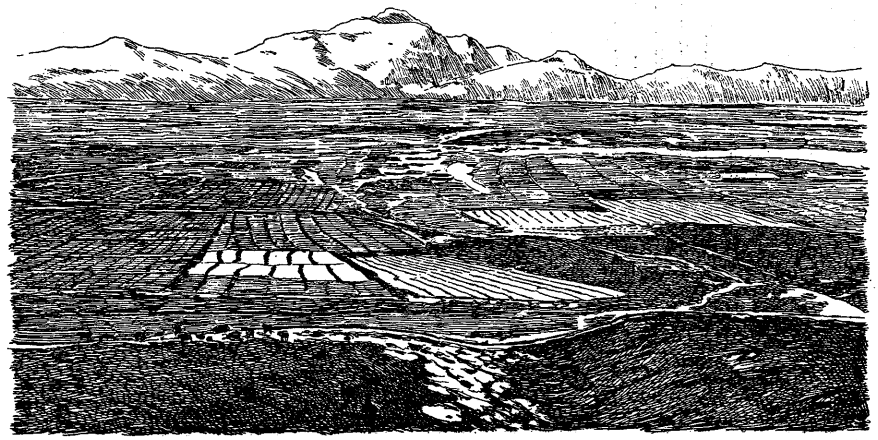


Fig. 170. — Site des ruines de Dinâver.

fois cette cavité était un lac, mais les eaux se creusèrent un passage étroit entre Pir-Kasem-kouh et Houdjir-kouh [1], laissant une large surface plate dans laquelle s'élèvent aujourd'hui quelques tells.

Dinâver fut une ville importante à l'époque des Arabes, sous les Sassanides et sous les Parthes; on y rencontre en grand nombre les médailles de ces époques, mais il est impossible de dire si elle exista dans la haute antiquité.

1. On voit encore dans ce défilé les restes d'une route antique creusée à la pointe dans la roche.

Tels sont les environs de Bisoutoun. Ils présentent un grand intérêt au point de vue historique, car Bagistana était située sur le chemin qui d'Irân mène en Chaldée. Dans son expédition en Perse, Téglatpalasar Ier prit le chemin du Zagros à Ecbatane; il passa devant le mont Parrô, et la plupart des conquérants suivirent son exemple, soit qu'ils vinssent des haut plateaux, soit qu'ils conduisissent leurs troupes des bords du Tigre aux pays de l'Irân. Chacun passa par Bisoutoun. Darius ne pouvait donc pas trouver un site plus convenable pour exposer à la face du monde le récit de ses victoires et de ses conquêtes.

# CHAPITRE IX

## Tombeaux achéménides.

Je ne parlerai dans ce chapitre que de trois tombeaux de l'époque achéménide qui jusqu'ici n'ont été que signalés et sont encore inédits, l'étude générale des tombes royales ayant été souvent traitée et ne rentrant pas dans le cadre de ce volume[1].

Le premier tombeau achéménide que j'aie rencontré au cours de mon exploration est celui de Takhiraka près d'Endir-kach, situé à quelques kilomètres au nord de Saoudj-boulaq, chef-lieu du Kurdistân de Moukri.

A 2000 mètres environ du village d'Endir-kach sont les ruines d'une ville dites Chahr-é-Virân par les indigènes. Ces décombres occupent une très vaste étendue; mais, à moins d'y pratiquer des fouilles, il n'est pas possible de dire si elle renfermait jadis des monuments importants. Les cultivateurs, en travaillant leurs champs, rencontrent fréquemment au milieu de ces ruines des vases et de nombreuses monnaies parthes et sassanides. Le lieu dit aujourd'hui Chahr-é-Virân semble avoir été dans l'antiquité un centre des plus importants.

Placée dans une vallée fertile, à quelques kilomètres seulement des rives du lac d'Ourmiah, sur le bord d'un district montagneux riche et peuplé, cette ville se trouvait sur la route qui de Ninive se rend en Perse par le col de Kél-i-Chin; elle était aussi sur le chemin qui, partant

1. Cf. M. Dieulafoy, *L'art antique de la Perse.*

de la vallée du Cyrus et de l'Araxe, traverse l'Azerbeidjân pour se rendre à Ecbatane et à Persépolis. Comme on le voit, elle occupait donc une position politique fort importante; l'étendue de ses ruines prouve qu'elle a joui d'une grande prospérité.

Non loin de Chahr-é-Viran on voit encore les traces de plusieurs au-

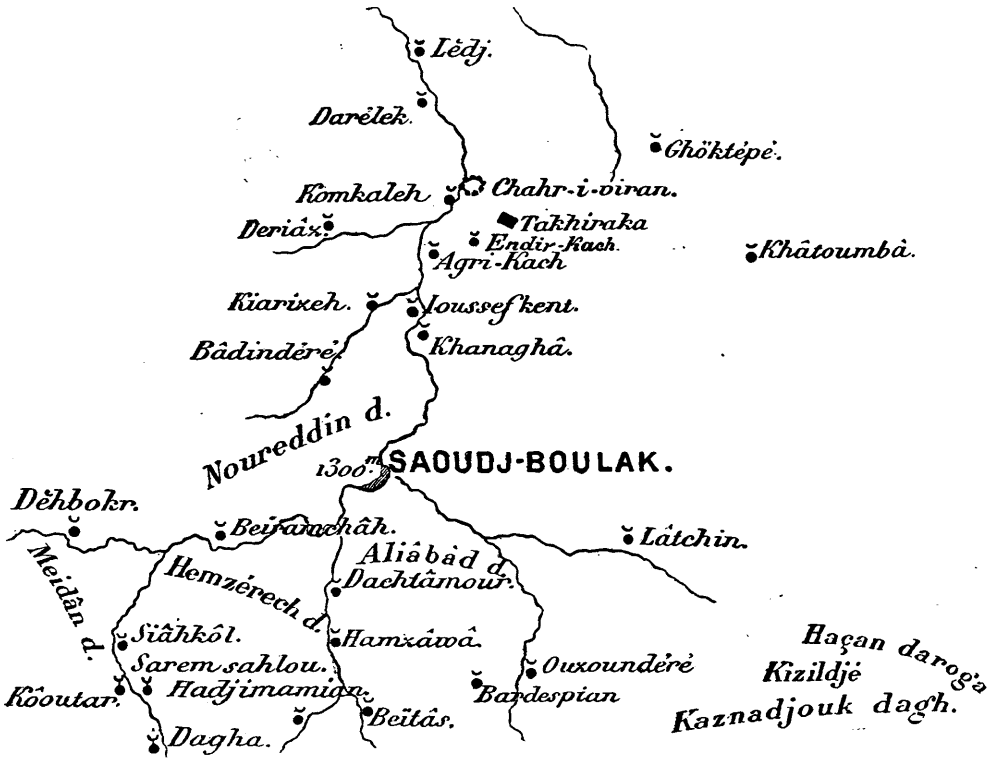



Fig. 171. — Environs de Saoudj-boulaq.

tels du feu; les indigènes ont conservé le souvenir de leur existence et lorsqu'avec mon ami feu Seif ed-Din Khân Serdar nous parcourions le pays à la chasse, fréquemment les Kurdes m'ont désigné des montagnes en me disant que jadis elles étaient surmontées d'autels des Ghèbres.

Le tombeau d'Endir-kach est à peu de distance des ruines de Chahr é-Virân; il est creusé dans un rocher calcaire sur la rive droite de la vallée.

La roche a été d'abord, comme il est de coutume pour tous les monuments funéraires de cette époque, taillée presque verticalement avec un fruit d'environ 1/15, puis à la partie supérieure de cette muraille on

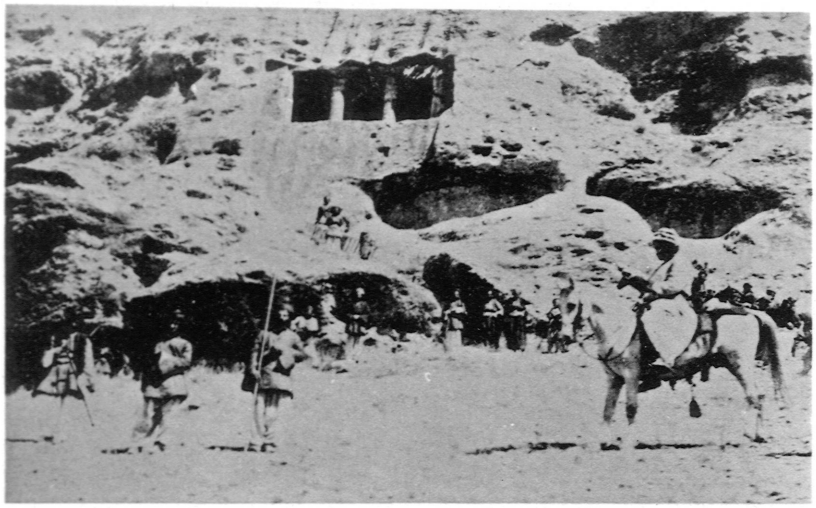


Fig. 172. — Vue d'ensemble du tombeau d'Endir-kach (*Photographie de l'auteur*).

a pratiqué une cavité haute de $2^m,20$, profonde d'environ $3^m,50$ et large de 4 mètres. Les ouvriers en creusant la roche ont ménagé quatre colonnes dont deux sont placées en façade et deux dans le milieu de la pièce.

Au fond de la chambre sont trois cuves creusées dans le rocher et

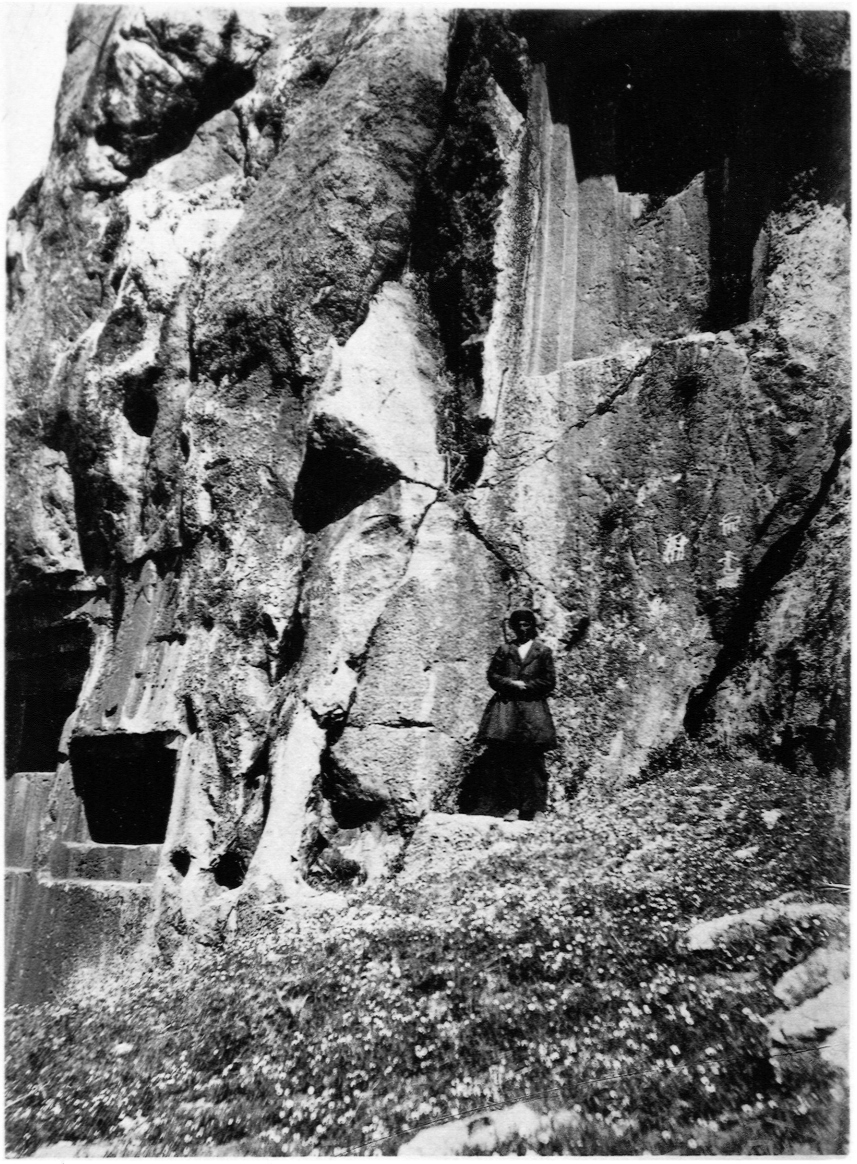
qui jadis renfermaient les restes des personnages ensevelis dans ce tombeau : deux sont rectangulaires, l'autre est arrondie sur les angles et rétrécie au milieu de ses grands côtés.



Fig. 173. — Tombeau d'Endir-kach (*D'après une photographie de Mme de Morgan*).

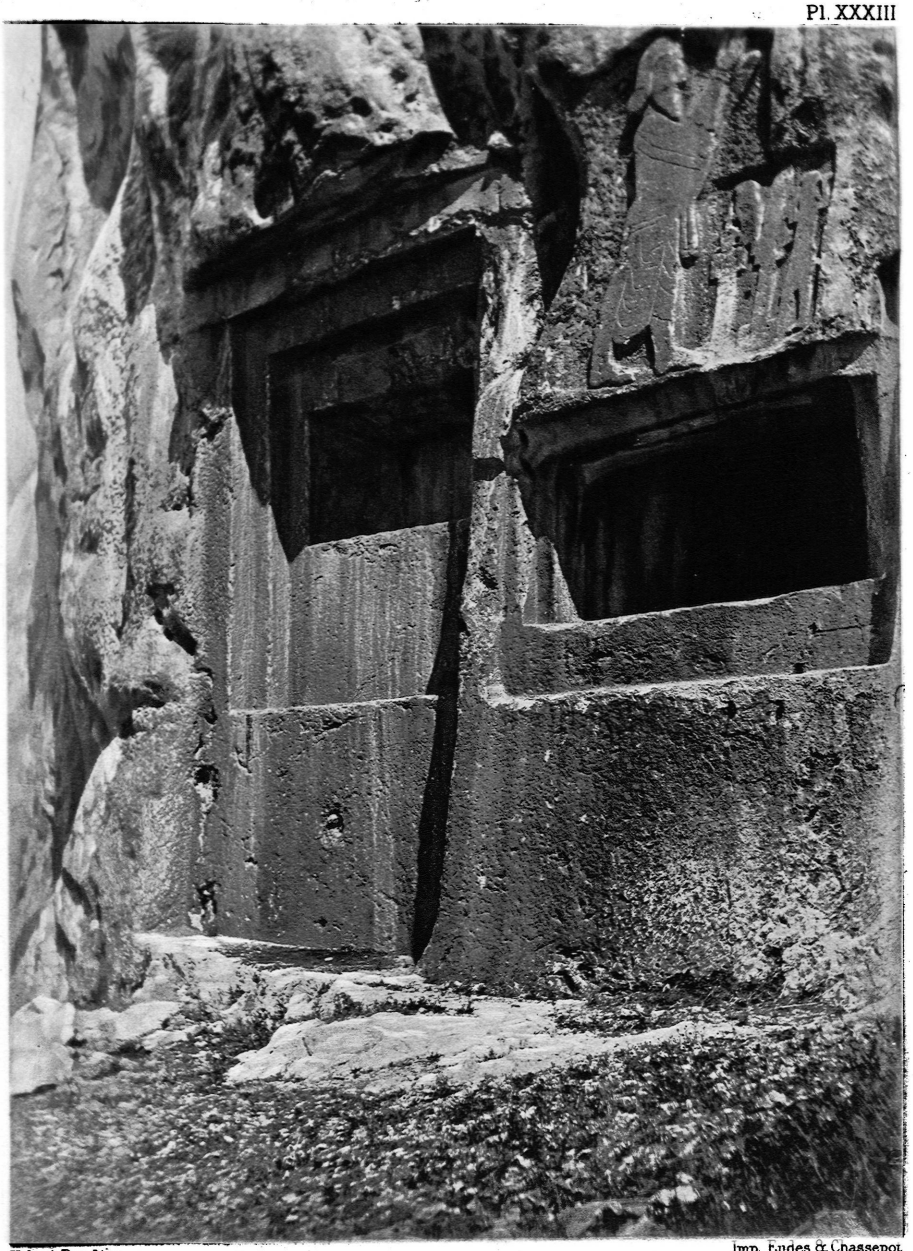
Ce monument ne présente aucun bas-relief, aucune indication gravée[1],

« 1. Des huit tombes royales (achéménides) découvertes jusqu'ici, une seule porte à présent une inscription. C'est la tombe de Darius Hystaspis qui a un long texte et deux plus petits, gravés sur la face externe du rocher. Suivant les historiens d'Alexandre, la tombe de Cyrus à Pasagarde portait une inscription lorsqu'elle a été vue pour la première fois par les Grecs (Plutarque, *Vie d'Alexandre*, c. 69; Arrien, *Exp. d'Alex.*, VI, 29; Strabon,



TOMBEAUX ACHEMÉNIDES DE DÍNOU

(Photographie de l'auteur.)



Heliog Bordier

Imp. Eudes & Chassepot

TOMBEAUX ACHÉMÉNIDES DE DÎ-NOU

( KURDISTÂN )

( Photographie de l'Auteur. )

mais les visiteurs de l'antiquité y ont laissé un grand nombre de graffiti écrits à l'encre noire et qui tous sont dans un état malheureusement fort médiocre de conservation.

Je ne donne cette copie sommaire (fig. 176) qu'afin de montrer qu'il y aurait grand intérêt à étudier avec soin ces graffiti, à les faire revivre

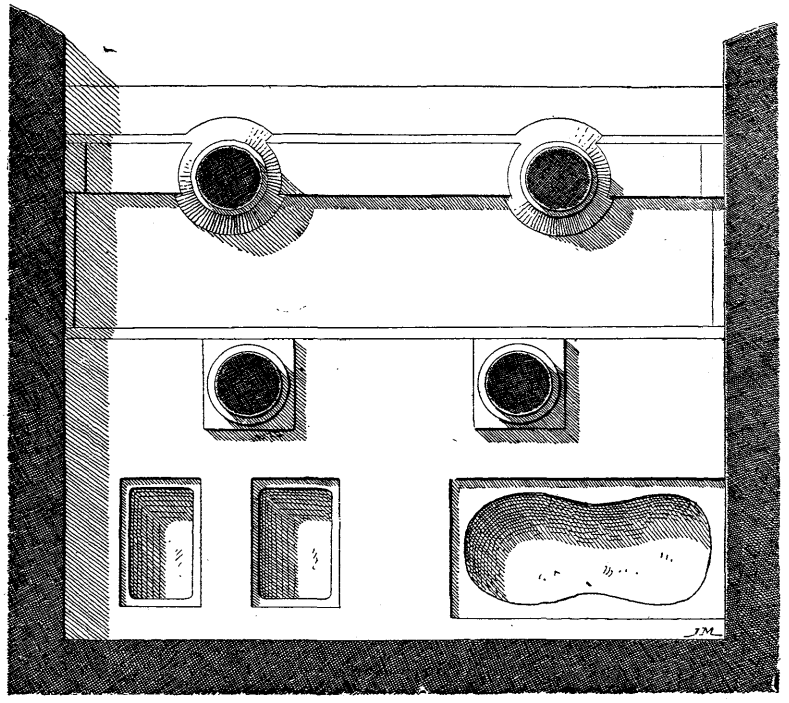


Fig. 174. — Plan du tombeau d'Endir-kach (*Dessin de l'auteur*).

par des procédés qui n'étaient pas à ma dispositton lors de mon séjour à Moukri. Ils sont de beaucoup postérieurs à la construction du tombeau; quelques-uns sont en caractères araméens et datent probablement de la fin de l'époque parthe, les autres sont en pehlvi et ont été écrits

l. s. c.). Mais il n'existe plus trace de ce texte. Jusqu'à ce jour aucune inscription n'a été trouvée dans l'intérieur d'un tombeau » (G. Rawlinson, *The five great monarchies*, 4e édit., 1879, t. III, p. 232, note 22).

sous les Sassanides. Cette tombe d'un souverain achéménide fut donc

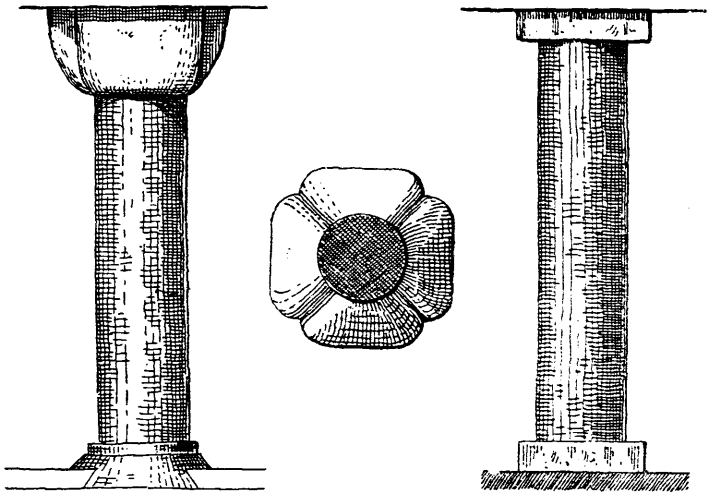


Fig. 175. — Colonnes du tombeau d'Endir-kach (*Dessin de l'auteur*).

un lieu de pèlerinage lorsqu'au début de notre ère se fit la restauration mazdéenne.

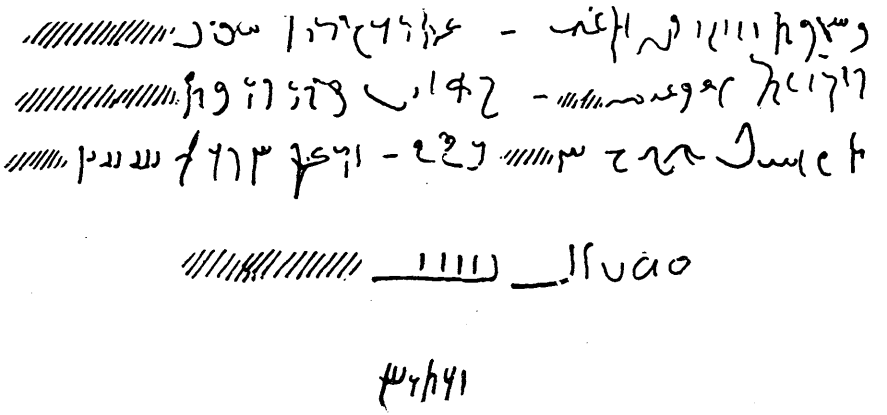


Fig. 176. — Graffiti du tombeau d'Endi-krach.

Le second tombeau achéménide que je décrirai est celui de Kèl-é-Daoud (la stèle de David) situé dans le district de Zohâb à 3 kilo-

mètres environ de Ser-i-poul dans les rochers dont le prolongement porte les stèles de Hazar-Ghéri.

Comme celui d'Endir-kach le tombeau de Kèl-é-Daoud est voisin des ruines d'une grande ville. Khalman, aujourd'hui Ser-i poul, fut de toute antiquité une place importante : elle commandait l'entrée des défilés du Zagros.

Le rocher calcaire très dur de la montagne a été entaillé pour former une surface plane légèrement inclinée sur la verticale.

C'est à la partie supérieure que la chambre funéraire a été creusée. Elle était jadis ornée de deux colonnes ménagées dans le calcaire, mais la façade a été mutilée.

Près de la base du monument est un rectangle creusé dans le rocher où se voit encore l'image d'un personnage (fig. 178). Il est probable qu'autrefois cette stèle portait une inscription, malheureusement les agents atmosphériques ont attaqué la pierre et il ne reste plus aujourd'hui que la silhouette du roi dont les restes avaient été confiés à ce tombeau.

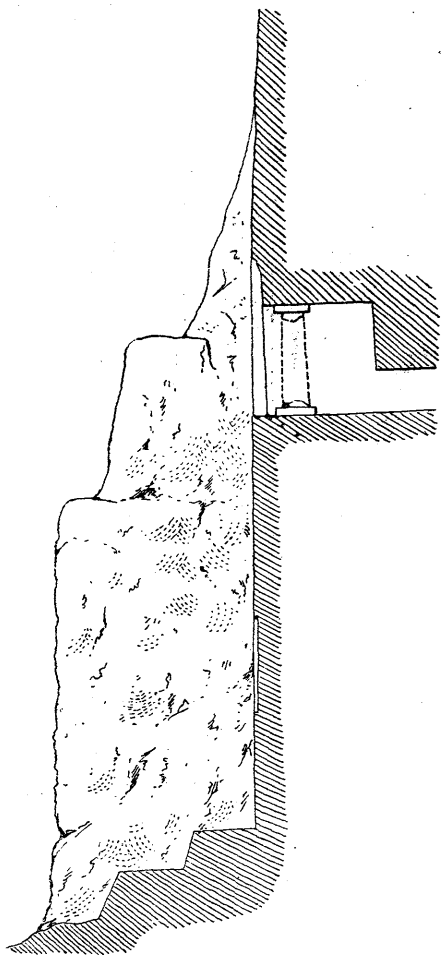


Fig. 177.
Coupe du tombeau de Kèl-é-Daoud.
(*Dessin de l'auteur.*)

Lorque, parcourant les frontières du Louristân, je cherchais à pénétrer en Élam par la vallée du Gamâs-âb (Seïn-Mèrrè), je rencontrai, près du village de Dî-nou, sur la rive gauche de la rivière, quelque peu en amont des gorges de Gher-

râban, un groupe de trois tombeaux achéménides creusés dans un rocher calcaire qui porte dans le pays le nom de Ferha-tach (la pierre de Ferhad).

Je n'ai rencontré nulle part, dans les environs de ces sépultures, de ruines permettant de supposer l'existence d'une ville antique ; le pays,



Fig. 178. — Bas-relief du tombeau de Kèl-é-Daoud. (*Dessin de l'auteur.*)

au contraire, semble toujours avoir été occupé par des nomades, et les sépultures de Ferha-tach ne sont probablement que des tombeaux de chefs de tribus.

Le travail de ces monuments a été exécuté d'après les mêmes principes que pour les tombes royales, mais les tombeaux sont beaucoup moins importants que ceux dont il vient d'être question.

Deux sont au ras du sol, le troisième est plus élevé dans le rocher. Comme d'usage, une surface plane a été coupée avant l'ouverture des chambres (fig. 179).

Au-dessus du plus petit de ces monuments est un bas-relief de facture grossière, mais présentant bien les caractères des sculptures achéménides. Il figure un personnage debout, les mains levées en signe d'adoration devant un autel du feu flanqué de deux gardiens.

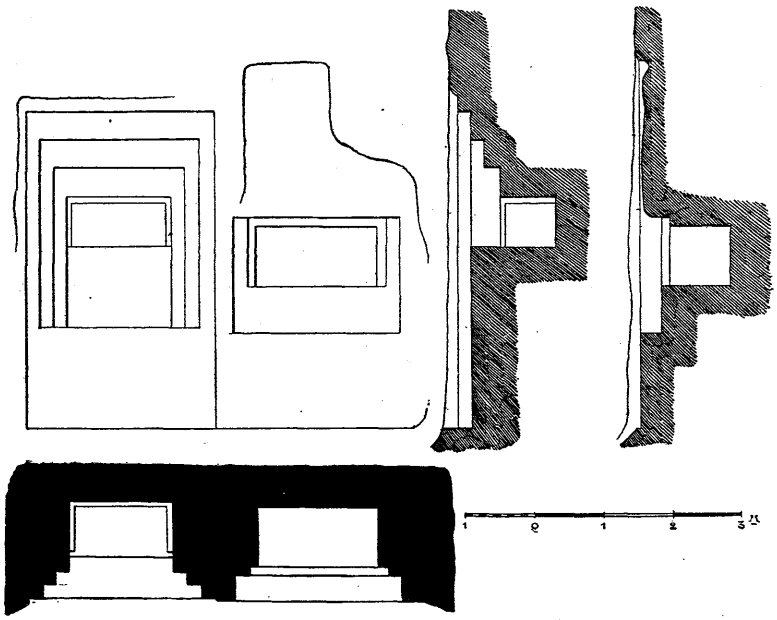


Fig. 179. — Plan, coupe et élévation des tombeaux achéménides de Dî-nou (Ferha-tach).

Ces tombes, comme de juste, avaient été spoliées; elles ne renferment aucune inscription, aucun graffite qui puisse nous fixer sur leur époque et sur le nom des personnages qu'elles renfermaient.

En général, c'est dans le Fars qu'on rencontre les tombeaux des Aché-

ménides ; mais le pouvoir de ces souverains s'étendait sur toute l'Asie, il n'est donc pas surprenant de voir que certains d'entre eux aient adopté pour leur sépulture et, probablement aussi pour leur résidence, les uns l'Azerbeidjân, lieu d'origine du culte du feu, les autres les vallées de Zohâb voisines de Babylone où ils séjournaient souvent.